LE
LIVRE DES ROIS

PAR

ABOU'LKASIM FIRDOUSI

TRADUIT ET COMMENTÉ

PAR JULES MOHL

MEMBRE DE L'INSTITUT, PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

PUBLIÉ PAR Mme MOHL

TOME II

cessah
beaucou
dement.

PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC LXXVI

PRÉFACE.

Je n'ai pas l'intention de revenir ici sur aucun des sujets que j'ai traités dans la préface du premier volume. Ce n'est pas que je n'aie réuni quelques faits nouveaux qui se rapportent à l'histoire de la poésie épique chez les Persans; mais comme ces additions ne contrarient en rien les opinions que j'ai déjà émises, comme mes matériaux ne sont pas encore à beaucoup près aussi complets que je le désire, et qu'il le faudrait pour remplir le cadre que j'ai tracé, j'aime mieux attendre, dans l'espoir qu'à la fin de l'ouvrage je pourrai reprendre cette partie de mon travail, et lui donner tous les développements qu'elle exige. Je suis convaincu qu'il existe dans les historiens arabes et persans un grand nombre de faits isolés qui se rattachent aux points encore obscurs de l'histoire des traditions épiques de la Perse, et que, grâces aux progrès que fait la littérature orientale dans toute l'Europe, les matériaux nécessaires pour l'éclaircissement de ces points, comme de beaucoup d'autres plus importants, s'accumuleront rapidement.

Il n'y a qu'une seule correction que je désire signaler ici. Elle se rapporte au vers suivant de la satire contre Mahmoud [1] :

كف شاد محمود عالی تبار نه اندر نه است وسه اندر چهار

[1] Voyez vol. I, préface, p. XXXIX et XCI.

Je l'ai traduit : «La générosité du roi Mahmoud, de si «noble naissance, n'est rien et moins que rien,» tandis que j'aurais dû dire, «n'est rien ou peu de chose.» La différence entre ces deux versions est si légère, que certainement je n'en parlerais pas, si l'explication de ce vers ne me semblait propre à mettre sur la voie pour résoudre, dans d'autres passages de poëtes persans, des difficultés semblables à celle que j'ai rencontrée ici. Voici comment je suis arrivé au sens de ce vers, que je n'avais traduit que par conjecture. Lorsque mon savant ami M. Kazimirski de Biberstein partit en 1840 pour la Perse, en qualité d'interprète de l'ambassade française, je lui indiquai ce passage et quelques autres, en le priant de m'en chercher l'interprétation. Il a bien voulu s'en occuper avec sa complaisance ordinaire, et il m'a rapporté, à son retour, l'explication de ce vers, que lui avait communiquée, à Téhéran, le mollah Mohammed Ali. Selon ce dernier, Firdousi fait allusion au *hisab al akd*, c'est-à-dire à une méthode au moyen de laquelle on exprime les nombres par la position que l'on donne aux doigts; méthode, comme on sait, très-répandue en Perse, et sur laquelle M. de Hammer [1], Alexandre Ross [2] et M. de Sacy [3] ont donné quelques détails. La traduction littérale du vers de Firdousi est : «La main de Mahmoud, de si noble naissance, «est neuf fois neuf et trois fois quatre.» Or, selon le mollah, le nombre de quatre-vingt-un se marque par le poing fermé (le pouce en dedans), et le nombre de douze par les quatre doigts fermés et le pouce levé tout droit. Le vers

[1] *Encyclopaedische Uebersicht*, p. 315.
[2] *Asiatic Journal*, vol. VI, p. 337.
[3] *Journal Asiatique*, vol. III, pag. 65 et suiv.

signifie donc que la main de Mahmoud était entièrement fermée ou presque entièrement, ce qui donne le sens indiqué plus haut, parce que la main close est le symbole de l'avarice. Quand les poëtes persans tirent du *hisab al akd* des allusions, ils décrivent ordinairement la position des doigts pour faire deviner par le lecteur de quel nombre ils veulent parler; ici, au contraire, Firdousi énonce le nombre, et laisse à la sagacité du lecteur le soin de remonter d'abord à la forme que prend la main pour exprimer ce chiffre, et de là au sens symbolique indiqué par la main fermée ou très-peu ouverte; c'est en cela que consiste la singularité du passage qui m'avait embarrassé. L'interprétation trouvée par le mollah Mohammed Ali me paraît très-vraisemblable; elle est pourtant sujette à une objection; on voit dans le commentaire que M. de Sacy a joint à son édition des Séances de Hariri (p. 574) que la main fermée marque le nombre quatre-vingt-treize, tandis que, selon le mollah, elle voudrait dire quatre-vingt-un. Je ne possède pas la liste complète des signes de cette numération, de sorte que je ne puis lever cette difficulté avec certitude; mais comme il y a plusieurs manières de fermer la main, selon la position que l'on donne au pouce, il est probable que dans le passage de Hariri la main fermée se rapporte à un signe différent de celui auquel Firdousi fait allusion par le chiffre de neuf fois neuf.

J'ai donné, dans la préface du premier volume, la liste des ouvrages qui avaient paru jusqu'alors sur Firdousi; je vais la continuer ici en faisant connaître les titres de quelques traductions qui ont été publiées depuis. Les voici :

Rostem und Suhrab. Eine Heldengeschichte in zwölf Bü-

chern von Friederich Rückert. Erlangen, 1838, in-12. — C'est plutôt un poëme sur le même sujet qu'une traduction, car l'auteur suit quelquefois Firdousi mot pour mot, et quelquefois il introduit des chapitres entiers là où le poëte persan ne donne qu'une indication. La base du travail de M. Rückert me paraît avoir été l'édition publiée à Calcutta par M. Atkinson.

Kej-Kawus in Masenderan, aus dem Schahnameh des Ebu'l Kasim Manssur el Firdewsi metrisch uebersezt von Victor Weiss Edlem von Starkenfels und Theodor Ritter von Schwarzhuber. Wien, 1841, in-8°. — C'est une traduction, en vers allemands, de l'épisode de la guerre de Kaous dans le Mazenderan [1]. Les auteurs ont accompagné leur version d'un commentaire, et l'ont fait précéder d'une introduction qui traite de la vie de Firdousi; ils se sont servis des manuscrits de la bibliothèque impériale de Vienne.

Sal und Rudabeh. Episch-lyrisches Gedicht, frei nach dem Persischen des Ebu'l Kasim Manssur el Firdewsi, von Victor Weiss Edlem von Starkenfels. Wien, 1841, in-8°. — C'est la traduction libre de l'épisode de Zal et Roudabeh, qui est tiré du règne de Minoutchehr.

Klaenge aus Osten, aus dem Arabischen und Persischen uebersezt von Ed. Amthor. Leipzig, 1841, in-8°. — Ces *Voix de l'Orient* contiennent, entre autres traductions, celle de trois morceaux de Firdousi, dont deux appartiennent à l'histoire de Djemschid, et le troisième est l'histoire de la naissance de Zal. La traduction est en vers allemands et très-littérale.

Horti Persici et Arabici. In Latii valles transtulerunt

[1] Voyez le Livre des rois, vol. I, p. 486-569.

O. Amthorus et A. Fritschius. Melocabi, 1842, in-8°. — C'est un recueil de traductions en vers latins, dans lequel M. Amthor a inséré la version du règne de Kaïoumors et celle du combat de Rustem avec le dragon.

Il me reste à indiquer les nouveaux secours que j'ai eus pour la publication de ce volume, et les sujets des épisodes qui le composent. Sa Majesté la Reine des Français m'a fait l'honneur de me confier le manuscrit de Firdousi qui était compris parmi les présents que le roi de Perse fit remettre, en 1839, au Roi, par son ambassadeur Hussein Khan. C'est un beau manuscrit, copié l'an 995 de l'hégire. Je m'en suis servi utilement pour la révision d'une partie du présent volume, et je prie Sa Majesté de permettre que je dépose ici l'expression de ma respectueuse reconnaissance.

J'ai consulté à la Bibliothèque royale, l'exemplaire de l'épisode de Sohrab, dont M. de Sacy avait fait usage dans ses cours, et où il avait consigné les variantes de deux manuscrits et un certain nombre de remarques sur le sens, dont je me suis quelquefois servi. Mais, d'un autre côté, j'ai été privé, pour ce second volume, des soins que M. de Sacy avait donnés à la correction de toute la partie du premier qui fut imprimée avant sa mort. M. de Sacy était inspecteur de la typographie orientale à l'Imprimerie royale; les épreuves de tous les ouvrages orientaux qui s'imprimaient dans l'établissement lui passaient sous les yeux, et il communiquait toujours aux éditeurs les remarques qu'il faisait en les lisant. Tout contrôle de ce genre est précieux pour un traducteur, et celui d'un homme aussi savant que M. de Sacy l'était naturellement plus que tout autre.

Je regrette de n'avoir pu me procurer un exemplaire de l'édition de Sohrab qui a paru à Calcutta, et qui, comme tant d'autres ouvrages publiés en Orient, n'est point parvenue en Europe. Tout ce que j'en ai pu découvrir, c'est le titre, que j'ajoute ici pour compléter la bibliographie des éditions de Firdousi : *Roostum Zaboolee and Sohrab from the history of Persia entitled* Shahnamub, *or Book of kings by Firdousee; translated into English verses, with the original text, annexed notes, plates and an appendix by W. Tulloh Robertson of the Bengal civil establishment.* Calcutta, 1829, in-8°.

Le présent volume contient cinq épisodes, dont quatre appartiennent au règne de Keï Kaous, et dont la cinquième forme le commencement de celui de Keï Khosrou.

Le premier de ces cinq épisodes est celui de la guerre du Hamaveran, dont on devrait, selon le récit du Livre des rois, placer le théâtre dans la Cyrénaïque. Mais ce récit est fort obscur, et je crois que la tradition sur laquelle il repose a été corrompue longtemps avant Firdousi. Le *Guerschasp-nameh* contient aussi des traditions relatives à une guerre des Persans en Afrique; elles ne semblent pas se rapporter à l'expédition dont parle Firdousi, mais il est possible qu'elles aient contribué à déplacer le terrain réel de ce que Firdousi appelle la guerre du Hamaveran. Il me paraît au moins qu'il y a dans le récit de ce dernier des traces qui indiqueraient qu'originairement la tradition sur laquelle il est fondé se rattachait à une expédition sur la mer Rouge, que les Persans auraient faite en partant de la côte du Mekran; mais je n'ai jusqu'à présent trouvé aucun moyen d'éclaircir ce point. Les lexicographes orientaux mettent le Hamaveran tantôt en Syrie, tantôt dans le

Yemen, ce qui prouve qu'ils en étaient réduits aux conjectures sur le pays qui porte ce nom dans la tradition épique.

L'épisode de Sohrab est le plus connu de tous ceux que contient le Livre des rois, et le plus parfait sous le rapport de l'art. Cette histoire du combat d'un père et d'un fils qui ne se reconnaissent pas a fait le tour du monde, et l'on peut voir, dans la préface du premier volume (p. LXII), l'indication sommaire des traces qu'elle a laissées chez d'autres peuples.

L'épisode de Siawusch est un des plus curieux du Livre des rois; il traite des événements par suite desquels eut lieu le changement de dynastie qui transféra l'empire de l'Orient entre les mains de la famille de Cyrus. On sait combien les traditions concernant cette époque étaient déjà confuses au temps des Grecs, et elles n'ont pas gagné en clarté dans leur trajet jusqu'à Firdousi. Mais j'oubliais que j'ai réservé la discussion des points historiques pour la fin de l'ouvrage : je n'ajouterai plus qu'une remarque toute littéraire. On aperçoit, dans l'épisode de Siawusch et dans le commencement du règne de Keï Khosrou, une double rédaction d'une même tradition, qui commence à l'arrivée de Siawusch dans le Touran, continue jusqu'à sa mort, et laisse encore dans la suite du récit des traces notables, quoique moins nombreuses. Les doubles jeux du Meïdan, le double mariage de Siawusch avec la fille de Piran et celle d'Afrasiab, la double fondation de Siawuschguird et de Gangdiz, la double naissance de Khosrou et de Firoud, la double prophétie adressée par Siawusch à Piran et à Ferenguis, le double combat de Guiv contre Barman et contre Piran, enfin la mort de deux membres

de la famille royale de Perse, tous deux du nom de Rivniz, me paraissent ne pouvoir pas s'expliquer autrement. Les copistes de quelques manuscrits semblent avoir été frappés de ces répétitions, car ils ont omis quelques pages de l'épisode de Siawusch, là où les doubles emplois leur ont sans doute paru trop choquants; mais ces coupures violentes ne remédient à rien et ne font que mutiler le texte. C'est d'ailleurs une circonstance qui se reproduit souvent dans les traditions populaires : l'altération accidentelle d'un nom suffit pour faire croire à deux événements semblables mais distincts, et les changements inévitables que subit une tradition, en passant par la bouche des conteurs, tendent nécessairement à faire diverger de plus en plus deux récits d'abord identiques. Des méprises de cette espèce servent, au reste, à nous convaincre que le poëte épique s'en est tenu exactement à ses matériaux tels qu'il les a trouvés; car s'il eût voulu inventer, il se serait certainement gardé de répétitions aussi visibles. Il est plus difficile d'expliquer comment plusieurs vers sont répétés dans l'épisode de Siawusch. Je n'ai pas voulu les supprimer, parce que je les ai trouvés dans les meilleurs manuscrits, tant antérieurs que postérieurs à la révision du texte faite par ordre de Baïsanghor Khan. Cet épisode est fort long, et fut composé à diverses reprises; il est possible que Firdousi ait employé de nouveau des vers qui lui étaient restés dans la mémoire, sans qu'il se soit rappelé qu'il s'en était déja servi. On remarque des négligences pareilles dans les épopées indiennes et dans les poëmes chevaleresques du moyen âge.

En parcourant ce volume, j'ai été frappé de plusieurs irrégularités de la traduction, que je prie le lecteur de

corriger; par exemple, dans une partie du volume, j'ai écrit le nom d'un Pehlewan iranien *Guzdehem* au lieu de *Guejdehem*, et celui de son fils *Kestehem* au lieu de *Kustehem*, ou selon d'autres, *Gustehem;* j'ai rendu سمند par «cheval noir,» au lieu de «isabelle à jambes, à queue et à crinière noires;» enfin j'ai appelé la cuirasse de Rustem, ببر بيان, «une cuirasse de peau de léopard :» il fallait dire «de tigre.»

LE LIVRE DES ROIS

XII

KEÏ KAOUS

II. EXPÉDITION DE KEÏ KAOUS DANS LE BERBERISTAN, ET AUTRES HISTOIRES.

GUERRE CONTRE LE ROI DU HAMAVERAN.

Je vais conter ce que j'ai appris d'un Mobed et d'un vieillard issu d'une famille de Dihkans. *La guerre du Mazenderan étant terminée*, Kaous conçut le projet de faire le tour de son empire. Il se rendit de l'Iran dans le Touran et à la Chine; de là il passa dans le pays de Mekran. Il quitta le Mekran, *avec une armée* ornée comme une fiancée, et le bruit des trompettes, des clairons et des timbales s'élevait dans l'air. Tous les grands lui apportèrent des tributs et des redevances, car les taureaux n'osaient pas lutter contre le lion. En continuant sa marche, il atteignit le pays de Berber, et les grands s'avancèrent portant

des couronnes et des diadèmes. Le roi du Berberistan se préparait à la guerre; le monde devint étroit pour la multitude de ses braves; les troupes des Berbers sortirent de leur pays pour livrer bataille, et mirent fin aux fêtes de l'armée de Kaous. On ne voyait plus de mains ni de lances au milieu de la poussière qui enveloppait les montagnes. Les troupes se jetaient l'une après l'autre dans la mêlée, comme les vagues qui s'élèvent au-dessus de la mer. Quand Gouderz vit cet état de choses, il détacha du bouton de la selle sa massue pesante. Il lança son cheval, lui et mille guerriers renommés, armés de javelots et de flèches qui percent les cuirasses; il se précipita sur le centre de l'armée et le rompit, et le roi s'enfuit devant lui en toute hâte. Tu aurais dit que pas un cavalier berber ne restait debout, qu'au milieu de la poussière il n'y avait plus un seul homme armé d'une lance. Aussitôt que les vieillards de la ville s'aperçurent que l'orage du combat se calmait, ils vinrent tous auprès de Kaous, le cœur brisé, reconnaissant leurs torts, et disant: « Nous sommes les serviteurs « et les esclaves du roi; nous consentons à lui payer « tribut; nous lui donnerons, au lieu de pièces d'ar- « gent, des pièces d'or et des joyaux, et nous com- « blerons encore son trésorier de nos actions de « grâce. » Kaous leur pardonna et leur accorda sa faveur; il leur traça une nouvelle voie et leur imposa une loi nouvelle.

Ensuite on entendit dans ce lieu le bruit des clochettes et des cymbales et le son des trompettes; le roi quitta le pays de Berber et se dirigea vers la montagne de Kaf et vers l'orient. Les peuples apprenant son arrivée, accoururent lui rendre hommage; tous les grands allèrent au-devant de lui et se soumirent à de lourds tributs, et comme ils étaient prêts à lui obéir et à marcher dans sa voie, le roi passa avec son armée sans leur faire de mal. Il mena ses braves dans le Zaboulistan, où il reçut l'hospitalité du fils de Zal. Il resta un mois dans le Nimrouz, demandant tantôt du vin et de la musique, tantôt des fauconns et des guépards de chasse.

Mais il ne put passer ainsi beaucoup de temps; car dans un coin du jardin des roses croissaient des épines. Personne n'est exempt d'épreuves, et la chute attend l'homme au moment où il atteint le faîte *du bonheur*. Or, tandis que les affaires du monde étaient si florissantes, les Arabes se révoltèrent. Un homme de grande naissance, riche et ambitieux, leva son étendard en Égypte et en Syrie, et le peuple se détournant de Kaous, s'éloigna avec dédain de la porte de la soumission. Lorsque le roi du monde apprit qu'il avait un rival prétendant au pouvoir impérial, il fit battre les timbales et sortit du Nimrouz; le roi qui illuminait le monde eut le cœur en joie; les braves écrivirent son nom sur leurs boucliers, et les épées s'agitèrent dans les fourreaux. Il

conduisit son armée de la plaine à la mer, du côté où ses ennemis avaient paru; il prépara des vaisseaux sans nombre, et se hâta d'embarquer ses troupes sur la mer. Il traversa un espace qui ferait mille farsangs si on le mesurait; il avança jusqu'à ce qu'il se trouvât au milieu de trois pays, cherchant ainsi sa fortune dans le monde. A sa gauche était l'Égypte, à sa droite le pays de Berber, et au milieu, du côté vers lequel il se dirigeait, *la mer de* Zereh; *de sorte* qu'il avait en face le pays de Hamaveran. Dans chacun de ces pays se trouvait une armée puissante; et *les princes* ayant appris que le roi Kaous arrivait avec ses troupes par la mer de Zereh, se concertèrent ensemble, et envoyèrent leurs braves du côté du Berber. C'est ainsi qu'une armée de héros se formait dans le Berberistan; elle était telle que la mer, le désert et les montagnes tremblaient sous les pieds des chevaux. Les lions ne trouvaient plus de lieu de repos, et les éléphants ne trouvaient plus de chemin dans le désert. Le léopard du haut de son rocher, le poisson dans la mer et l'aigle qui volait dans l'air cherchaient tous un chemin; mais comment y aurait-il eu dans ces lieux un chemin pour les bêtes sauvages?

Quand Kaous eut abordé avec son armée sur la terre ferme, personne au monde ne vit plus ni montagne ni plaine. Tu aurais dit que la terre était composée d'armures et de cuirasses, et que les étoiles

empruntaient leur lumière aux pointes des lances. Il y avait tant de casques d'or et de boucliers d'or, tant de haches d'armes brillantes appuyées sur les épaules des braves, que tu aurais dit que la terre était de l'or fluide, et qu'il pleuvait des épées indiennes. L'air était devenu couleur de sandaraque par la multitude des bonnets; la terre tout entière était noire comme du bois d'ébène. Le son des trompettes fendait les rochers, le sol pliait sous les pieds des chevaux, et le bruit des tambours était tel dans le Berberistan que la terre ne paraissait être qu'un camp. Les clairons et les timbales retentissaient dans l'armée de l'Iran; Bahram, Gourguin et Thous sortirent des rangs; et du côté où se tenaient Gouderz fils de Keschwad, Guiv, Schidousch et Ferhad, *les guerriers* jetèrent les rênes sur la crinière des chevaux, et trempèrent dans le fiel la pointe de leurs lances. Ils baissèrent la tête sur le bouton des selles; on entendit des cris, et les haches d'armes fendirent *les armures;* tu aurais dit qu'elles brisaient des rochers et du fer, ou qu'on abattait le ciel sur la terre. Kaous sortit du centre de son armée; les deux partis s'approchèrent l'un de l'autre, et le combat fut tel que les yeux des braves s'obscurcissaient, et qu'il pleuvait du cinabre sur *la terre* noire; tu aurais dit que l'air faisait tomber de la rosée, et qu'il semait des tulipes sur les rochers. Les yeux des braves lançaient du feu; la terre devint comme une mer de sang; et les trois armées furent

traitées par les Iraniens de manière qu'elles ne distinguèrent plus la tête du milieu.

Le roi du Hamaveran fut le premier qui jeta son épée et sa lourde massue, s'abandonna à sa douleur, demanda pardon au roi, et reconnut que ce jour était un jour de malheur. Il promit de payer pour son pays un tribut et de grandes redevances, et de livrer des chevaux et des armes, des trônes et des couronnes, si Kaous voulait se retirer après le payement, et ne pas faire occuper le pays par ses troupes. Kaous écouta les paroles du messager et lui répondit : « Vous êtes tous sous ma protection, *puisque* « vous ne cherchez plus à vous emparer de mon trône « et de ma couronne. » Le roi retourna à ses tentes, lui et son armée, le cœur en joie d'avoir réussi; et un messager du roi du Hamaveran se présenta chargé de trésors et d'armures. Il apporta des émeraudes, de l'or et des joyaux, en disant : « O roi, distributeur « de la justice! nous tous, grands et petits, sommes « tes esclaves et la poussière de tes pieds. Puisses-tu « être toujours heureux et victorieux! puissent la tête « et la fortune de tes ennemis rester abaissées! » Il dit et baisa la terre, puis il se rendit chez le Sipehdar Thous, et étala devant lui beaucoup d'or et de pierreries qu'il distribua entre tous *les braves*, grands et petits.

KAOUS DEMANDE EN MARIAGE SOUDABEH, FILLE DU ROI DU HAMAVERAN.

Après cela quelqu'un dit à Kaous : « Le roi du « Hamaveran a une fille qu'il tient cachée, dont la « taille est plus élégante que le cyprès; elle porte sur « la tête un diadème de musc noir, sa stature est « haute, les boucles de ses cheveux sont des lacets, « sa langue est un poignard, ses lèvres sont du sucre, « elle est un paradis plein de délices et semblable au « soleil brillant dans le gai printemps. Il ne faut pas « que le roi prenne une autre compagne. Quel « bonheur pour lui de posséder cette lune! » Kaous sentit son cœur tressaillir et répondit : « Ce conseil « est bon, et je demanderai à son père cette beauté, « car elle convient à mon trône. » Alors il choisit parmi la foule un homme d'esprit et de savoir, issu d'une famille noble et doué d'une intelligence profonde, et lui ordonna d'aller dans le Hamaveran. « Rends, « dit-il, le roi favorable à mes vœux; prépare son « esprit par des paroles douces; dis-lui que mon « alliance est recherchée dans le monde par tous les « grands qui ont de l'expérience, car le soleil em- « prunte sa splendeur de ma couronne, la terre est « la base de mon trône d'ivoire; et tous ceux qui ne « vivent pas à l'ombre de mon asile seront humiliés. « Maintenant je désire contracter avec toi une alliance; « je désire cimenter notre paix. Tu as derrière tes

« rideaux une fille dont j'ai entendu dire qu'elle est « digne de mon trône, que son visage est pur, et pur « son corps, et qu'on la célèbre dans chaque ville et « dans chaque assemblée. Puisque tu trouves un « gendre comme le fils de Kobad, sache que le soleil « t'a traité avec faveur. »

Le sage messager à la langue affilée se rendit auprès du roi du Hamaveran; il exerça sa langue et excita son cœur; il prépara ses lèvres à prononcer de douces paroles; il porta au roi le salut et les bénédictions de Kaous, et s'acquitta de son message. Le roi du Hamaveran l'écouta, son cœur se remplit d'amertume et sa tête s'appesantit; il dit *en lui-même :* « Quoique Kaous soit roi, quoiqu'il soit le maître de « la terre, victorieux et tout-puissant, je n'ai dans le « monde que cette fille unique qui m'est plus chère « que ma douce vie. Mais si je traite ce messager avec « froideur et mépris, je n'ai pas le pouvoir et le « moyen de combattre son maître; il vaut mieux que « je ferme les yeux sur cette violence, et que je ren- « ferme ma colère dans mon cœur. » Puis il dit à l'envoyé aux douces paroles : « La demande de Kaous « est pour moi un malheur extrême. Il exige de moi « deux choses plus précieuses que toute autre que je « connaisse. Mes richesses formaient ma sécurité, et « mon âme était heureuse par mon enfant. Mais do- « rénavant mon cœur sera loin de moi *et j'en souffrirai*, « quoique ce soit le roi de l'Iran qui me le ravisse;

« néanmoins je lui donnerai tout ce qu'il me demande, « et je ne me soustrairai pas à sa volonté et à ses « ordres. »

Dans sa douleur il fit appeler Soudabeh, et lui parla de Kaous en ces termes : « Il est venu de la « part du roi qui porte haut la tête, et qui n'a rien « à désirer en pouvoir et en bonheur, un messager « aux paroles douces, et tenant en main une lettre « remplie de nouvelles. Il désire me ravir, contre mon « gré, mon cœur, mon sommeil et mon repos. Qu'en « dis-tu? quel est ton désir en ceci? quel est ton pru- « dent conseil en cette affaire? » Soudabeh lui répon- dit : « S'il n'y a pas de remède, il vaut mieux com- « mencer par ne pas s'en affliger; et pourquoi serais-tu « attristé d'une alliance avec celui qui est le maître « du monde, qui peut prendre aux rois leurs trônes « et leurs provinces? Personne n'envisage avec dou- « leur un événement qui doit être un sujet de joie. » Le roi vit que Soudabeh n'était point affligée de ce qui arrivait; il fit venir auprès de lui l'envoyé de Kaous, et le plaça au-dessus de tous les grands. Ils conclurent alors cette alliance selon les formes et les rites de la religion de ce temps. Le roi y employa sept jours, lui et les grands de sa cour; ensuite il amena, le cœur brisé, six cents esclaves, quarante litières, mille chameaux, mille mulets et mille che- vaux, tous chargés de brocart et d'or; du haut des litières pendaient des tissus magnifiques; tous les

corps de l'armée avaient formé leurs rangs. Dans une litière venait la jeune lune toute parée; après elle venaient les présents et un cortége orné comme un paradis : tu aurais dit que l'air s'était changé en tulipes.

Lorsque la conquérante des cœurs et ce cortége magnifique arrivèrent devant le roi Kaous, la jeune lune sortit de la litière, semblable à un roi assis dans sa pompe sur un trône nouveau. De nombreuses tresses de musc noir tombaient sur ses *joues de* rose, des boucles d'ambre gris pendaient à ses oreilles, ses deux *lèvres* brillaient comme le rubis, ses deux *yeux* étaient noirs comme le narcisse, la colonne de ses deux sourcils (*son nez*) ressemblait à un roseau d'argent. Kaous la regarda et resta étonné; il invoqua la grâce de Dieu sur Soudabeh. Il tint une assemblée de sages et de Mobeds âgés et pleins de prudence; il reconnut que Soudabeh était digne d'être sa compagne, et l'épousa selon les coutumes et les rites, puis il lui dit : « Aussitôt que je t'ai aperçue, je t'ai « jugée digne du trône d'or. »

LE ROI DU HAMAVERAN S'EMPARE DE KAOUS.

Mais le cœur du roi du Hamaveran était triste; il cherchait de tous côtés un remède à son malheur, et lorsque sept jours furent écoulés, il parut, au matin du huitième, un messager devant Kaous, qui lui dit : « S'il plaisait au roi d'être mon hôte, qu'il

« vienne joyeusement dans mon palais. Le pays de « Hamaveran sera honoré quand le peuple verra le « visage du maître puissant. » C'est ainsi qu'il méditait un dessein contre Kaous; son intention secrète était mauvaise, et son cœur n'était pas droit; car il espérait se ressaisir de son pays et de sa fille, et s'affranchir du tribut à payer à Kaous. Soudabeh comprit que le projet de son père était de faire une violence pendant la fête. Elle dit au roi : « Il ne « faut pas accepter; il ne te convient pas d'être son « hôte. Il ne faut pas lui donner occasion de tomber « sur toi pendant la fête, et de s'emparer de ta per- « sonne inappréciable. Tout ce bruit ne se fait qu'à « cause de moi, et il t'arrivera malheur de ce mes- « sage. »

Kaous refusa de croire aux paroles de Soudabeh, car il ne tenait pour brave aucun homme de ce pays. Il partit avec ses guerriers et les grands de sa cour pleins d'orgueil, pour aller jouir de l'hospitalité du roi du Hamaveran. Or le roi possédait une ville dont le nom était Saheh; c'était là qu'il célébrait ses fêtes et donnait ses festins; c'était là que se trouvait le palais où il résidait. Toute la ville fut décorée pour la fête, et lorsque Kaous qui portait haut la tête entra dans Saheh, tous les habitants vinrent lui rendre hommage, tous versèrent sur lui des joyaux et du safran mêlé de musc et d'ambre, et dans toute la ville le bruit de la musique et des chants s'entre-

croisait comme la trame et la chaîne. Lorsque le roi du Hamaveran aperçut Kaous, il alla au-devant de lui avec ses braves; et depuis la porte du palais jusqu'à la salle du roi on fit pleuvoir sur Kaous des perles, des rubis et de l'or que l'on versait de plats d'or, et l'on répandait sur sa tête du musc et de l'ambre. Le roi avait fait placer dans la salle un trône d'or sur lequel Kaous s'assit avec joie. Il y resta sept jours une coupe de vin à la main; et ce lieu lui parut beau et agréable à habiter. Le roi du Hamaveran se tint devant lui jour et nuit, ceint comme un esclave, et son armée ceinte également se tint devant les Iraniens pour les servir jusqu'à ce qu'ils fussent plongés dans la sécurité, oubliant le comment et le pourquoi, la crainte et l'idée du malheur. Mais à la fin de la semaine les hommes du Hamaveran furent prêts à agir, leurs plans étaient arrêtés, et ils étaient tous debout. L'armée des Berbers était avertie, ses plans étaient les mêmes, et elle se mit en marche; et lorsqu'elle fut arrivée, le cœur du roi du Hamaveran se réjouit. Une nuit on entendit le bruit des clairons et des armes pendant que personne *parmi les Iraniens* ne pensait à se mettre en garde, et l'on saisit subitement Kaous, et avec lui Guiv, Gouderz et Thous, Gourguin et Zengueh fils de Schaweran, et tous les héros pleins de courage; on les saisit et on les lia avec de forts liens, on renversa leur gloire et leurs trônes. Qu'en dit l'homme à l'œil perçant?

Quel enseignement en tires-tu, ô sage? « Si quel-« qu'un ne t'est pas uni par le sang, ne te fie jamais « beaucoup en lui, et même il y a des hommes « qui te sont alliés par le sang qui briseront les « liens de l'affection jusqu'au point de détourner de « toi leur visage. Si tu veux mettre à profit l'amitié « d'un homme, il faut l'éprouver par le bonheur et « par le malheur. Il se peut que, placé au-dessous de « toi, il perde par jalousie toute l'affection qu'il te « portait. Tel est ce monde pervers, que chaque vent « contraire l'ébranle. »

Kaous fut ainsi chargé de chaînes par trahison, et le plan du roi du Hamaveran réussit. Or il y avait dans ce pays un rocher dont la cime s'élevait jusqu'aux nues, et qui du fond de la mer montait jusqu'au firmament; sur ce rocher était bâtie une forteresse; tu aurais dit qu'elle embrassait le ciel : c'est là que le roi envoya Kaous et Guiv, Gouderz et Thous, et qu'il jeta le reste des grands dans les fers avec le roi. Mille braves gardaient le château, tous guerriers renommés et prompts à tirer l'épée. Les tentes de Kaous furent livrées au pillage, et des boisseaux d'or et des couronnes distribués aux nobles. Deux troupes de femmes voilées partirent *pour le camp*, suivies d'une litière couverte pour ramener Soudabeh et pour la remettre sous l'autorité du roi. Quand Soudabeh vit ces femmes voilées, elle déchira sur son corps sa robe royale, arracha avec ses mains les

tresses de ses cheveux noirs, et fit couler le sang de ses joues avec ses ongles. Elle leur dit : « Les hommes « dignes de ce nom n'approuveront pas ces chaînes « et ces violences. Pourquoi n'ont-ils pas enchaîné « Kaous au jour du combat, quand une cotte de « mailles était sa robe et un destrier son trône, « quand ses Sipehdars tels que Guiv, Gouderz et « Thous déchiraient vos cœurs par le son des tim- « bales? Vous faites donc du trône d'or un piége! vous « trahissez la foi jurée! » Elle appela les esclaves des chiennes; ses yeux étaient remplis de sang et sa bouche de cris de colère. « Je ne veux pas, dit-elle, « être séparée de Kaous, quand même il serait caché « dans un tombeau. S'il faut que Kaous traîne des « fers, que l'on coupe ma tête innocente. » Les esclaves répétèrent ce qu'elle avait dit à son père, dont la tête se remplit de colère, dont le cœur se gonfla de sang. Il envoya sa fille dans la forteresse auprès de son mari, le cœur brisé de douleur, les joues baignées de larmes de sang; et cette femme opprimée s'assit auprès du roi, le servit et le consola.

AFRASIAB ATTAQUE LE PAYS D'IRAN.

L'armée s'en retourna dans l'Iran aussitôt que le roi qui cherchait la couronne *du monde* fut prisonnier. Elle passa la mer sur des navires et des barques, puis se dirigea de la mer vers les déserts et les plaines. Lorsqu'elle toucha le sol de l'Iran, il se ré-

pandit dans le monde la nouvelle que le haut cyprès avait disparu du mont Alborz, et que le trône du roi des rois était vide. Quand on ne vit plus de roi sur le trône d'or, chacun voulut s'emparer de la couronne; du pays des Turcs et du désert des guerriers armés de lances arrivèrent de tous côtés de nombreuses armées; Afrasiab prépara un grand armement et oublia la faim, le repos et le sommeil; de tous côtés s'éleva dans l'Iran le bruit des armes, et le monde, naguère si heureux, se remplit de combats et d'agitation. Afrasiab se jeta en toute hâte sur l'armée des Arabes; trois mois dura le combat des braves, et ils exposèrent leurs têtes dans le désir d'acquérir la couronne. Les Arabes furent battus par les Turcs, et trouvèrent le malheur pour avoir voulu accroître leur fortune. L'armée du Touran se répandit dans l'Iran, et les femmes, les hommes et les enfants tombèrent tous dans l'esclavage. Telle est la condition de ce monde passager; chacun s'y attire des peines et des douleurs en suivant ses passions. A la fin, tout ce que le monde contient de bon et de mauvais passe; c'est une proie que la mort finit par saisir.

L'armée du Touran s'empara de tout l'Iran, et le monde devint noir pour les Iraniens. Une grande foule de peuple partit pour le Zaboulistan et se rendit auprès du fils de Zal pour l'implorer, en disant : « Sois notre asile contre le malheur, puisque la

« gloire de Kaous a disparu ! » Ils se dirent entre eux : « L'infortune est tombée sur nous, et notre sort est « devenu dur. Hélas ! le pays d'Iran sera un désert et « un repaire de tigres et de lions; et ce pays, qui « était d'un bout à l'autre la demeure des cavaliers « vaillants et la résidence des rois, est maintenant un « lieu de désolation et de malheur, et le séjour des « dragons aux griffes aiguës. Il faut trouver un re- « mède à nos maux et délivrer nos cœurs de cette « affliction. Un lion qui ne redoute pas les tigres doit « venir à notre aide dans cette douleur. Il faut que « nous envoyions respectueusement un homme de « sens auprès de Rustem. » Un Mobod partit et parcourut le chemin jusqu'à la demeure du fils de Destan, de ce héros avide de vengeance. Il raconta ce qu'il avait vu et entendu, et Rustem au cœur de lion tressaillit, ses yeux versèrent des larmes de fiel, son cœur trembla de colère et son âme fut remplie de douleur; il répondit : « Nous sommes prêts « pour le combat, moi et mon armée; nous dési- « rons la vengeance; et quand j'aurai des nouvelles « de Kaous, j'irai délivrer des Turcs le pays d'Iran. » Il envoya de tous côtés dans les provinces, et partout parurent des armées; du Zaboulistan, de Kaboul et de l'Inde toutes les troupes accoururent auprès du Pehlewan; le son des clairons et des clochettes indiennes s'éleva, et l'armée remplit de bruit les plaines immenses. Le cœur de Rustem s'élança comme

s'élance la flamme, et il fit avancer son armée semblable à l'ouragan.

RUSTEM ENVOIE UN MESSAGE AU ROI DU HAMAVERAN.

Rustem envoya auprès du roi Kaous un homme prudent et habile à découvrir le chemin, *et lui fit dire :* « Je viens avec une grande armée pour com-« battre le roi du Hamaveran. Réjouis-toi et n'aie « pas de soucis, car j'arrive dans le pays où tu te « trouves. » Un autre d'entre les grands pleins de fierté partit pour aller auprès du roi du Hamaveran avec une lettre de Rustem remplie de menaces et ne parlant que de massues, d'épées et de combats : « Tu as trahi le roi de l'Iran ; tu as tramé de mauvais « desseins pendant que tu concluais une alliance « avec lui ; il n'est pas digne d'un homme de recou-« rir aux ruses dans le combat ; tu n'es pas venu « comme un crocodile courageux qui ne prépare pas « d'embuscades, quel que soit le désir de vengeance « qui l'anime. Ce n'est qu'en rendant la liberté à « Kaous que tu échapperas à la griffe et au souffle du « dragon. Sinon prépare-toi à me combattre et à « mesurer ta force avec la mienne. Tu dois avoir « appris des grands de ta cour comment j'ai fait la « guerre dans le Mazenderan, comment j'ai com-« battu Poulad fils de Rhandi et Bid, et ce que j'ai « fait du Div blanc. » Lorsque la lettre fut scellée, le messager partit et se hâta de parcourir sa route. Il

se rendit auprès du roi du Hamaveran et s'acquitta du message de Rustem. Le roi l'écouta, lut la lettre, et resta confondu *des suites* de son action. Il lut la lettre, et sa tête se troubla, et le monde devint sombre devant ses yeux. *Néanmoins* il répondit : « J'espère faire de sorte que Keï Kaous ne remette « jamais les pieds dans la plaine; et si jamais tu « viens dans le Berberistan, tu trouveras mes cava- « liers tenant les rênes *de leurs chevaux*, et tes chaînes « et ta prison sont prêtes si tu persistes dans ton pro- « jet. Je viendrai te combattre, moi et mon armée : « telle est notre coutume et notre manière d'agir. »

Le messager ayant ouï ces paroles, s'en retourna auprès de son [illegible] de renom, et répéta à Rustem tout ce qu'il lui avait dit, en ajoutant : « J'ai vu que c'était un insensé et un compagnon du « Div; aussi sa réponse est-elle inconvenante, car « Ahriman a rempli sa tête de fumée. » Quand le héros au corps d'éléphant eut entendu cette réponse, les braves de son armée se rassemblèrent, le son des trompettes se fit entendre, Rustem monta sur Raksch, et se tourna vers la mer profonde pour aller à la guerre, car le chemin de terre était trop long. Des guerriers nombreux montèrent sur les vaisseaux et les barques, et se dirigèrent vers le Hamaveran, se préparant à saccager et à tuer, et endurcissant leurs cœurs contre toute pitié.

Dès que le roi du Hamaveran eut nouvelle de

l'approche de cette armée et qu'il sut que Rustem cherchait vengeance, il vit qu'il fallait partir sur-le-champ pour le combat, car ce n'était pas le temps de se reposer et de tarder. Il se hâta donc, et toute la frontière retentit du bruit des armes, et le monde fut en émoi du pillage et des flots du sang versé. Le jour brillant se convertit en nuit obscure, lorsque le roi eut quitté la ville avec ses guerriers; tu aurais dit que le bruit des trompettes et des clochettes indiennes ébranlait le ciel. On rangea les armées à droite et à gauche; on appela au combat les guerriers illustres, et Rustem au corps d'éléphant dit: «Je suis un brave, mais je sais attendre le moment «propice sur le champ de bataille.» Il se revêtit de sa cuirasse de combat et s'assit sur Raksch son cheval rapide; il posa sa pesante massue sur son épaule, lança son cheval et s'avança avec fureur. Quand ses ennemis virent sa poitrine, ses bras et la massue de fer dans sa main, tu aurais dit que leurs cœurs avaient abandonné leurs corps; leur multitude épouvantée se dispersa devant lui, et ils arrivèrent en foule dans *la ville de* Hamaveran, fuyant devant Tehemten. Le roi s'assit avec ses conseillers, et appela deux jeunes gens de l'assemblée à qui il ordonna de partir sur-le-champ pour l'Égypte et pour le pays de Berber, rapidement comme le vent, portant chacun une lettre écrite *par le roi* dans la douleur de son âme et avec des larmes de sang.

Voici ces lettres : « Il n'y a pas loin d'un de nos « royaumes à l'autre, et le bonheur et le malheur, « les combats et les fêtes, tout a été commun entre « nous. Si vous voulez vous réunir à moi, je combat- « trai Rustem sans crainte; sinon le malheur s'éten- « dra de moi jusqu'à vous tous, car Rustem conduira « partout son armée. »

Lorsqu'ils reçurent ces lettres qui annonçaient que Rustem amenait son armée de ce côté, ils se levèrent tous, le cœur effrayé, ils assemblèrent les armées des trois royaumes, et se dirigèrent vers le Hamaveran. La terre devint semblable à une montagne d'une frontière à l'autre; d'une montagne à l'autre les armées étendirent leurs rangs, et la lune disparut sous la poussière que faisaient lever les guerriers. Rustem voyant ces préparatifs, dépêcha en secret un brave vers Kaous, et lui fit dire : « Les rois des trois « pays, remplis d'une ardeur guerrière, s'avancent « ensemble contre moi. Quand je secouerai mon poi- « gnet, ces braves ne distingueront plus la tête des « pieds, mais il ne faut pas qu'il t'arrive malheur « dans cette lutte, car on doit toujours s'attendre « à du mal de la part des méchants. Je ne désire pas « la couronne du Berberistan, si elle doit mettre « en danger la vie du roi. » Kaous répondit : « N'aie « aucun égard à ma personne; le monde n'a pas été « créé pour moi, et, depuis que le ciel tourne, le « poison se trouve à côté du miel, et la haine à côté

« de l'amour. D'ailleurs Dieu le tout-puissant est mon « protecteur et mon asile, et sa grâce est ma forte- « resse. Abandonne les rênes à Raksch le rapide; « couche sur ses oreilles le fer de ta lance, et ne « laisse vivre aucun de nos ennemis ni au grand jour « ni dans les ténèbres. »

Quand Rustem eut entendu cette réponse, il se couvrit de son armure et courut vers le champ de bataille; il lança Raksch son cheval rapide, et alla au-devant de ceux qui voulaient combattre. Il s'avança vers eux et leur offrit la bataille; il chercha des yeux ses ennemis. Le héros vaillant se porta seul à la rencontre des braves, sans s'inquiéter qu'ils fussent en grand ou en petit nombre; mais personne n'osa se mesurer avec lui, et il attendit longtemps jusqu'à ce que le soleil brillant se couchât dans la mer et que la nuit sombre s'avançât rapidement; alors le noble Rustem au corps d'éléphant se hâta de rentrer dans son camp. Il resta couché sous sa tente jusqu'à ce que la nuit fût passée; et le lendemain, quand le jour brillant eut paru, il sortit, et forma de nouveau les rangs de son armée de héros.

RUSTEM COMBAT LES TROIS ROIS ET DÉLIVRE KAOUS DE PRISON.

Le lendemain *donc* on disposa les troupes; des deux côtés on arbora les étendards. Tehemten conduisit son armée sur le champ de bataille, et voyant

les trois rois et leurs armées, il dit à ses braves qui portaient haut la tête : « Ne fermez pas vos paupières « aujourd'hui, regardez la crinière et le cou, la tête « et la bride de vos chevaux, tenez les yeux ouverts « sur le fer de vos lances. Que nos ennemis soient « cent cavaliers ou cent mille, ce n'est pas le nombre « qui décide des batailles. Si Dieu le tout pur nous « vient en aide, je ferai rouler dans la poussière les « têtes de nos ennemis. » Du côté opposé, les rois assis sur des éléphants rangèrent leurs armées sur une ligne de deux milles d'étendue. Il y avait dans l'armée des Berbers cent soixante éléphants mugissant comme les flots de la mer. Le roi du Hamaveran avait cent éléphants furieux, et son armée était rangée par bataillons. La troisième armée, celle d'Égypte, prit aussi sa place, et l'air s'obscurcit, la terre disparut; tu aurais dit qu'elle était toute de fer et que le mont Alborz avait revêtu une cuirasse. Derrière les guerriers s'élevaient des étendards brillants qui perçaient la poussière de leurs couleurs jaunes, rouges et violettes. La montagne résonnait des voix des braves, la terre tremblait sous les pieds de leurs chevaux, les griffes et les cœurs des lions se fendaient, les aigles sauvages étendaient leurs ailes, les nuages même se dissolvaient dans l'air, car rien ne pouvait tenir en face de cette armée. Les armées se mirent en ordre des deux côtés, et tous ces braves ne désiraient que le combat et la vengeance. Gou-

razeh rangea l'aile droite, c'est là que l'armée déposa les bagages; à l'aile gauche fut placé Zewareh le lion renommé, le dragon courageux; au centre était le fils de Destan fils de Sam, ayant son lacet roulé autour du bouton de la selle. Alors Rustem ordonna aux trompettes de sonner, et l'armée s'ébranla; on vit briller les épées et les javelots, et l'on aurait dit que l'air avait semé des tulipes sur la terre. Partout où Rustem poussait Raksch, c'était comme une flamme qui s'élance; le désert était inondé de sang de manière à ressembler au torrent de Zem plutôt qu'au champ de bataille de Rustem au corps d'éléphant. De tous côtés roulaient des têtes couvertes de leurs casques, et les plaines et les ravins étaient jonchés de cottes de mailles. Rustem poussa Raksch, et épargnant le sang de la multitude ignoble, il courut après le roi de l'Occident, fit voler de sa main son lacet roulé, et lui jeta le nœud autour du corps; on aurait dit qu'il faisait entrer la corde dans le flanc du roi. Il l'enleva de selle comme une balle que frappe la raquette, il le jeta par terre, et Bahram lui lia les mains; soixante des grands de son royaume furent faits prisonniers avec lui. La plaine et la montagne étaient inondées de sang, tant on avait renversé et tué d'hommes de ces trois armées. Le roi du Berberistan, avec quarante de ses capitaines, fut pris par *Gourazeh* le sanglier. Le roi du Hamaveran vit le champ de bataille rempli de morts

d'un bout à l'autre; il vit une foule de nobles blessés et d'autres enchaînés avec de lourdes chaînes; il vit Rustem, avec son épée tranchante, jetant la terreur parmi les combattants; alors il comprit que ce jour était un jour de malheur, et envoya auprès de Rustem demander grâce. Il promit de lui amener du Hamaveran Kaous et les grands de l'empire, ses tentes, ses trésors, sa couronne, ses joyaux, ses esclaves, son trône et sa ceinture d'or. Ils en convinrent et conclurent le traité, et les armées des trois royaumes se dispersèrent.

Le roi du Hamaveran étant arrivé dans sa ville et s'étant concerté avec ses conseillers, envoya chercher Kaous et lui céda sa place sur le trône selon les convenances. Rustem ayant fait sortir de la forteresse Kaous, Guiv, Gouderz et Thous, déposa dans le trésor du roi de l'Iran les armes des trois armées, les trésors des trois rois, les tentes des troupes, les couronnes et les trônes, et y ajouta tout ce qu'il vit de précieux. Kaous, qui brillait comme le soleil, fit préparer une couche d'or avec des brocarts de Roum, une couronne de rubis et un trône de turquoises; il fit broder de pierres fines une housse noire, et la fit mettre sur une haquenée qui allait l'amble, dont la tête était ornée de rênes dorées, dont la selle était haute, faite de bois frais d'aloès et incrustée de toute espèce de pierreries. Ensuite il dit à Soudabeh : « Monte sur cette haquenée, et pars voilée comme le

« soleil quand il marche au-dessous de la terre. » Après toutes ces conquêtes, il ramena ses troupes de la ville dans le camp, et cent mille cavaliers du Berberistan, de l'Égypte et du Hamaveran se rassemblèrent autour de lui, de sorte que son armée se montait à plus de trois cent mille hommes portant des cottes de mailles et montés sur des chevaux caparaçonnés.

KAOUS ENVOIE DES MESSAGES AU KAÏSAR DE ROUM ET À AFRASIAB.

Le roi dépêcha un cavalier au Kaïsar, un cavalier qui faisait disparaître le chemin devant lui, et lui fit dire : « Il ne faut pas que nul d'entre les grands de « Roum reste dans son pays; il faut les envoyer auprès « de moi pour éclairer mon esprit obscurci; mais je « ne veux que des cavaliers expérimentés, et il n'en « doit venir aucun autre. C'est là l'armée que je de- « mande au pays de Roum, et qui doit m'accompa- « gner dans tous les pays habités. »

Après cela se répandit, du pays de Hamaveran dans le désert des cavaliers armés de lances, la nouvelle des hauts faits de Rustem au jour du combat contre les rois d'Égypte et du Berberistan; et les braves *du désert* choisirent un cavalier courageux qui savait manier les rênes et combattre un lion, un homme de cœur, et *le chargèrent de porter* une lettre digne d'*être adressée à* un roi, et contenant des paroles convenables et éloquentes : « Nous sommes tous

« les esclaves du roi; nous ne tenons notre pays que « de sa volonté. Quand une armée de Kerkesars s'a- « vança pour s'emparer du glorieux trône du roi, nos « cœurs furent remplis de douleur de ce que *tes enne-* « *mis* avaient osé penser à une si haute entreprise. En « même temps Afrasiab prétendit à ton trône; puisse « ce méchant ne jamais le voir même en songe! Tous « nos braves qui manient l'épée partirent pour le « champ de bataille; nous partîmes avec nos longues « lances, nous rendîmes amers à Afrasiab le repos et « le plaisir. Des deux côtés beaucoup de guerriers « ont été tués, et les bons ont péri comme les mé- « chants. Maintenant nous avons reçu de tes nouvelles, « nous savons que la splendeur du roi des rois brille « de nouveau. Aussitôt que tu auras détourné les « rênes de ton coursier du pays des Berbers, nous « appuierons tous nos lances sur nos épaules, nous « inonderons la terre de sang de montagne en mon- « tagne, nous convertirons le monde en un torrent « de sang semblable au Djihoun. »

Le messager lança son cheval et partit en toute hâte pour le Berberistan. Lorsque le roi de l'Iran reçut la lettre et qu'il vit les paroles convenables qu'elle contenait, il fut content de la conduite des Arabes et se mit à écrire au roi Afrasiab : « Sors du « pays d'Iran et ne tarde pas; ma tête est remplie « des bruits qui courent sur ton compte. Le pays de « Touran te plaît : pourquoi donc entreprends-tu fol-

« lement ce qui est mal? Si tes besoins sont satisfaits,
« ne cherche pas à t'agrandir, car tu vas t'attirer une
« punition *dont tu te souviendras* longtemps. Il vaudrait
« mieux pour toi te tenir dans ta sphère subordonnée
« et prendre garde à la peau de ton corps. Ne sais-tu
« donc pas que l'Iran est ma résidence et que le monde
« entier m'est soumis? Le léopard sauvage, quelque
« courageux qu'il soit, n'ose pas affronter les griffes
« du lion. »

Le sceau ayant été apposé à la lettre, le roi la remit à un brave issu de famille de Pehlewans, qui la prit de ses mains et se mit en route, chevauchant que c'était merveille. Arrivé auprès du roi des Turcs et de la Chine, il lui rendit hommage en baisant la terre, s'acquitta des messages sans nombre dont l'avait chargé le roi illustre, et lui remit sa lettre. Afrasiab la lut, sa tête se remplit de colère et son cœur d'impatience, et il envoya à Kaous cette réponse : « De
« semblables paroles n'appartiennent qu'à un homme
« de nature vile. Si le pays d'Iran t'avait convenu,
« tu n'aurais pas eu besoin de Hamaveran. Je suis
« venu préparé au combat, j'élève l'étendard impé-
« rial. Tout le pays d'Iran m'appartient pour deux
« raisons (et il faut que tu prêtes l'oreille aux paroles
« de la vérité), tout le pays d'Iran est mon domaine,
« d'abord parce que Tour fils de Feridoun est mon
« aïeul, ensuite parce que j'ai anéanti l'armée des
« Arabes par la force de mon bras qui frappe vite

« de l'épée. Mon glaive fend la cime des montagnes « et fait tomber l'aigle du nuage noir. »

Afrasiab ayant mis sur pied d'une frontière à l'autre ses troupes armées de massues et d'épées, et montées sur des chevaux caparaçonnés, marcha en toute hâte à la rencontre du roi illustre, et Kaous, de son côté, ayant entendu cette réponse, prépara son armée pour la guerre, et se rendit du Berberistan dans le pays des Arabes, accompagné de troupes innombrables. Afrasiab se tint prêt à combattre, et fit voler vers le ciel la poussière des eaux. Le monde retentit du son des clairons et des timbales; la terre se hérissa de fer, et la sphère du ciel s'obscurcit. Il fut donné tant de coups de hache d'armes, il fut lancé tant de flèches, que le sang jaillissait à grands flots sur le champ de bataille. Tehemten mugissait au milieu de l'armée de l'Iran; il rompit, par une seule attaque, le centre des Touraniens, et la fortune des guerriers d'Afrasiab s'endormit sur ce champ de bataille. Quand le roi du Touran vit ce qui se passait, il bouillonna de feu comme du vin nouveau et s'écria : « O vous, mes braves, mes guerriers choisis, « vous nourrissons, c'est pour un jour comme celui-ci « que je vous ai nourris *comme un père* dans mes bras « afin que vous puissiez jouer de vos épées en com- « battant mes ennemis, et non pas pour que vous vous « comportiez ainsi dans ma guerre contre les Arabes. « Faites un effort, soutenez la lutte, et rendez le

« monde étroit pour Kaous. Frappez les héros avec la « lance et avec l'épée, abattez tous les guerriers de « Kaous, et surtout faites prisonnier, à force de bra- « voure, Rustem le Sejestani au cœur de lion, devant « l'épée duquel tremble la voûte du ciel; enveloppez « sa tête du lacet de la destruction. Quiconque l'en- « lèvera sur le champ de bataille de sa selle de peau « de léopard et le jettera dans la poussière, je lui « donnerai un royaume, *le droit d'avoir* un parasol, « et la main de ma fille; il portera le titre de Si- « pehbed; je lui confierai le pays d'Iran; j'élèverai sa « tête jusqu'à la voûte du ciel qui tourne. »

Les Turcs, à ces mots, retournèrent tous au combat; mais les braves et les chefs du pays d'Iran, ayant chacun en main sa massue pesante, firent un tel carnage parmi cette masse de Turcs, que la plaine, la mer et les montagnes disparurent sous les monceaux de morts. La moitié des Touraniens furent tués, et leur sang rendit la terre rouge comme une rose. La fortune des Turcs s'endormit, et Afrasiab s'enfuit précipitamment devant Rustem, suivi des troupes du pays de Ghouri. Il avait cherché la fortune, et n'avait trouvé que le malheur. Quand il vit comment la chance avait tourné, il quitta Ghouri, et se rendit dans le pays de Touran, le cœur brisé, et ne ramenant avec lui que la moitié de son armée. Il avait demandé au monde du miel, et en avait reçu du poison.

KAOUS RÉTABLIT L'ORDRE DANS LE MONDE.

Kaous retourna alors dans le pays de Fars, et les hommes furent rajeunis par la joie. Il rendit au trône sa splendeur, dispensa la justice, ouvrit la porte aux plaisirs et aux festins. Il envoya dans chaque province un Pehlewan puissant, vigilant et éclairé; il envoya une grande armée dans chaque province, à Merv, à Nischapour, à Balkh et à Herat. Tous les hommes pratiquèrent la justice; le loup se détourna de la brebis, et les richesses, les honneurs et la majesté du roi furent tels, que les Péris, les hommes et les Divs devinrent ses esclaves. Tous étaient petits devant Kaous, et ceux qui portaient des couronnes formaient son cortége. Il nomma Rustem Pehlewan du monde; c'est à lui qu'il attribua tout son bonheur. Il bâtit une résidence sur le mont Alborz, et fatigua les Divs par ce travail; il leur ordonna de tailler les rochers et de construire sur leur sommet deux palais chacun *d'une longueur* de dix lacets; il fit tailler dans le roc des écuries où toutes les barres étaient d'acier, toutes les colonnes de pierre dure, et l'on y attacha les chevaux de guerre et les dromadaires de course et de litière. Il bâtit un palais de cristal qu'il incrusta partout d'émeraudes; c'était là le lieu de ses fêtes et de ses festins, le lieu où il prenait les aliments qui soutenaient son corps. Il fit élever une coupole d'onyx du Yémen, sous laquelle

devait demeurer un Mobed de haut renom ; il fit bâtir cet édifice pour que la science ne quittât jamais ce lieu. Il en construisit ensuite deux autres pour y déposer des armes, et les bâtit de lingots d'argent ; enfin il éleva, pour y résider, un palais d'or, haut de cent vingt *palmes*, couvert de figures incrustées de turquoises, et ayant une salle d'audience ornée de rubis. C'était un lieu tel que le cœur peut le souhaiter, et où la fortune doit grandir et ne jamais baisser. On n'y ressentait pas les chaleurs de l'été ; l'air y était parfumé d'ambre, et la pluie était du vin. Le gai printemps y régnait toute l'année, et les roses y étaient belles comme les joues des femmes qui dissipent les soucis. L'âme y était exempte de chagrin, de douleur et de peine ; les Divs furent si fatigués de ces travaux qu'ils ne purent plus faire le mal. La *mauvaise* fortune s'endormit, tant étaient grandes la bonté et la justice du maître, qui enchaînait les Divs par ses travaux et les affligeait par ses châtiments.

KAOUS EST TENTÉ PAR IBLIS, ET VOLE VERS LE CIEL.

Or il arriva qu'un matin Iblis tint une assemblée à l'insu du roi, et dit aux Divs : « Le roi rend maintenant notre vie pénible et dure. Il faudrait qu'un « Div rusé, qui connût les coutumes et les voies du « palais, s'approchât de Kaous et détournât son âme « du *vrai* chemin, pour délivrer ainsi les Divs de leurs « peines, pour éloigner l'esprit du roi de Dieu le

« tout pur, et pour répandre de la poussière sur sa « gloire resplendissante. » Les Divs écoutèrent ces paroles et y réfléchirent; mais aucun n'osa répondre, car ils craignaient Kaous. *A la fin*, un Div plein de méchanceté se leva en disant : « C'est à moi qu'ap- « partient cette entreprise difficile; je détournerai « Kaous du service de Dieu; personne autre que moi « ne peut accomplir ce dessein secret. » Il prit la forme d'un jeune homme éloquent et aux manières élégantes, et alla trouver le roi illustre, qui ce jour-là était parti pour la chasse. Il s'approcha de lui, baisa la terre, et lui présenta un bouquet de roses en disant : « Telle est ta gloire et ta splendeur, que la « voûte du ciel devrait être ton trône. Toute la terre « est soumise à ta volonté; tu es le berger, et les « plus orgueilleux des hommes forment ton troupeau. « Il ne te reste plus qu'une chose à faire pour que ta « gloire soit éternelle. Pourquoi le soleil te cache- « t-il sa marche ascendante et descendante? Quelle « est la nature de la lune, de la nuit et du jour, et « qui est le maître de la rotation du ciel? Tu t'es em- « paré de la terre et de tout ce qui s'y trouvait à ta con- « venance, mais le ciel doit encore t'obéir. »

Le cœur du roi fut détourné du vrai chemin par le Div; son esprit succomba à ses pensées, et il ne cessa de songer que le ciel qui tourne ne lui avait jamais refusé ses faveurs. Il ignorait qu'il n'y a nul moyen de monter au ciel, que les étoiles sont sans

nombre, mais que Dieu est un. Toutes les créatures sont impuissantes contre ses ordres, car elles sont impures, rebelles et méchantes. Dieu le créateur n'a pas besoin du monde; c'est pour toi, ô homme, que le ciel et la terre ont été créés.

L'esprit du roi s'occupa continuellement des moyens de s'élever sans ailes dans les airs; il adressa beaucoup de questions aux savants sur la distance qui est entre la terre et le ciel de la lune. Les astrologues la lui enseignèrent, le roi les écouta et fit choix d'un moyen étrange et impie. Il ordonna qu'on allât, dans la nuit, chercher les nids des aigles, qu'on prît un grand nombre de leurs petits, qu'on les distribuât par un ou par deux dans toutes les maisons, et qu'on les nourrît, pendant des années et des mois, avec des oiseaux et de la viande rôtie, et quelquefois avec des agneaux. Quand ces aiglons furent devenus forts comme des lions, de sorte qu'ils pouvaient enlever un argali, le roi fit construire un trône de bois d'aloès indien, que l'on renforça par des plaques d'or, puis on attacha aux côtés du trône de longues lances. Tout étant ainsi préparé, et son âme tout entière étant absorbée dans ce désir, il suspendit à ces lances des quartiers d'agneaux; enfin il fit apporter quatre aigles vigoureux et les attacha fortement au trône. Kaous s'assit sur le trône, après avoir placé devant lui une coupe de vin; et les aigles aux ailes fortes, poussés par la faim, s'élancèrent vers les mor-

ceaux de chair. Ils soulevèrent de terre le trône, l'emportèrent de la plaine vers les nues, et dirigèrent leurs efforts vers les morceaux de chair aussi longtemps qu'il leur resta des forces. J'ai entendu dire que Kaous monta jusqu'au-dessus du firmament, et qu'il continua dans l'espoir de s'élever au-dessus des anges; un autre dit qu'il avait volé vers le ciel pour le combattre avec l'arc et les flèches. Il y a sur ce point des traditions de toute espèce, mais la vérité n'est connue que de Dieu le créateur. Les aigles volèrent longtemps, puis s'arrêtèrent; tel sera le sort de ceux qui tenteront cette entreprise. Mais lorsque les oiseaux furent épuisés, ils se découragèrent, plièrent leurs ailes selon leur habitude, et descendirent des sombres nuages, tirant après eux les lances et le trône du roi; ils se dirigèrent vers une forêt, et prirent terre près d'Amol. Par miracle la terre ne tua pas le roi *par le choc*, et ce qui devait arriver restait encore un secret. Le roi désirait qu'un canard sauvage se levât, car il avait besoin de manger un peu. C'est ainsi qu'il avait échangé son pouvoir et son trône contre la honte et la peine. Il resta dans la forêt tout épuisé, et adressa ses prières à Dieu le créateur.

RUSTEM RAMÈNE KAOUS.

Pendant que Kaous demandait ainsi à Dieu grâce pour ses péchés, son armée le cherchait de tous côtés.

A la fin, Rustem, Guiv et Thous reçurent des nouvelles de lui, et partirent avec une armée, des éléphants et des timbales. Le vieux Gouderz dit à Rustem : « Depuis que ma mère m'a nourri de lait, j'ai « vu dans le monde beaucoup de couronnes et de « trônes, de rois et de grands sur lesquels veillait la « fortune; mais jamais je n'ai vu ni parmi les petits, « ni parmi les grands, un homme aussi obstiné que « Kaous. Il n'a ni sens, ni sagesse, ni prudence; il « n'a ni l'esprit droit ni le cœur à sa place. Tu dirais « qu'il n'y a pas de cervelle dans sa tête, et pas une « seule de ses pensées n'est bonne. Jamais aucun des « grands des temps passés n'a fait une entreprise « contre le ciel. Mais Kaous est comme un possédé, « sans direction et sans raison, et chaque vent qui « souffle l'emporte. » Ensuite les Pehlewans arrivèrent auprès de lui, pleins d'amertume et de colère; ils lui firent des reproches, et Gouderz lui dit : « Un hôpi- « tal serait une place plus convenable pour toi qu'un « palais. A tout moment tu abandonnes ton trône à « tes ennemis, sans jamais confier à personne tes « plans insensés. Trois fois tu es tombé dans le mal- « heur et dans l'infortune, sans que ton esprit soit « devenu plus sage par ces épreuves. Tu as mené ton « armée dans le Mazenderan; rappelle-toi que de « malheurs il en est résulté. Une autre fois tu t'es fait « l'hôte de ton ennemi, et de son idole tu es devenu « son serviteur. Il ne restait plus dans le monde que

« Dieu le tout pur qui ne demandât pas son inves-
« titure à ton épée; tu avais parcouru la terre pour
« la soumettre, et maintenant tu te mets en hostilité
« contre le ciel. Si tu t'élèves de la largeur d'une
« main plus haut *que tu ne dois*, tu es entièrement
« rebelle *envers Dieu*. Tu as toujours trouvé moyen
« de te tirer de malheur; mais après ta mort on se ra-
« contera qu'il y a eu un roi qui a voulu monter au
« ciel pour voir la lune et le soleil, et pour compter
« les étoiles une à une. Fais comme les rois sensés,
« bons et pieux; ne tends de toutes tes forces qu'à la
« soumission envers Dieu, et soit dans le bonheur,
« soit dans le malheur, n'implore que lui. »

Kaous resta confondu, et dévora la honte dont les grands et les braves le couvrirent. *A la fin* il répondit : « La justice ne saurait souffrir de ce qui « est vrai; tout ce que vous avez dit est vrai et juste, « et mon âme est captive dans vos lacets. » Il versa de ses yeux des larmes de fiel, et adressa beaucoup de prières au Créateur; ensuite il se revêtit de ses armes, et entra dans une litière, accablé de repentir et de douleur. Arrivé à son palais et devant son trône élevé, il resta sous le poids de ce qui s'était passé; pendant quarante jours il se tint devant Dieu respectueusement, mesurant la terre de son corps et laissant vide son trône; dans sa honte, il n'osait sortir de son palais; tu aurais dit qu'il userait toute sa peau. Il versait des larmes de sang en priant et en

demandant pardon à Dieu le guide. Son orgueil était courbé par la honte qu'il éprouvait devant les braves; il s'abstenait des fêtes, et tenait fermée la porte de l'audience. Il se repentait et s'abandonnait à sa douleur et à ses soucis, il distribuait ses grands trésors accumulés, et frottait sa joue contre la terre noire en implorant Dieu le tout pur.

Ayant passé ainsi quelque temps dans les larmes, il obtint son pardon du Créateur; et de tous côtés les guerriers qui s'étaient dispersés revinrent auprès de son trône. Alors il resplendit de nouveau par la grâce de Dieu; il comprit que ses peines étaient finies; il s'assit sur le trône d'or, la couronne sur la tête, et ouvrit pour l'armée la porte d'un trésor. Il rajeunit le monde entier, brillant lui-même au-dessus des grands et des petits; tu aurais dit que par l'effet de sa justice la terre était devenue du brocart, et le roi des rois était assis majestueusement sur son trône. De chaque province vint un grand de haut renom, portant sur sa tête une couronne puissante; ils se rendirent à la cour de Kaous, renoncèrent à la révolte, et rentrèrent dans la voie *de l'obéissance*. Le monde redevint ce qu'il avait été auparavant, et le roi lava son visage avec l'eau de la sincérité. Tous les grands lui rendirent hommage, tous furent ses serviteurs et ses esclaves; et Kaous s'assit sur son trône incrusté de pierreries, la couronne sur le front, et la massue à tête de bœuf dans la main.

J'ai raconté cette histoire telle que je l'ai apprise, et jamais personne n'a entendu rien de pareil. Telle était la conduite du roi, telle la manière d'agir du chef des Pehlewans; le roi n'était que le distributeur de la justice; il n'avait pas besoin de défenseurs. Il faisait en tout ce qu'il fallait, il appréciait tout à sa valeur, car il ne regardait ce monde que comme un souffle qui passe.

LE COMBAT DES SEPT HÉROS.

Comme il est inutile de lutter contre la mort, écoute en attendant ce que fit Rustem. Voici ce que dit un barde, homme de cœur, qui eut inopinément à combattre un lion : « Si tu recherches la gloire de « la bravoure, lave avec du sang ton épée indienne. « Ne recule pas devant le danger, quand l'heure du « combat se présente; car le danger ne reculera pas « devant toi, quand arrivera le temps de la détresse. « Si tu veux mener de front le courage et la raison, « les braves ne te compteront pas parmi les hommes « de courage. La raison et la foi ont une tout autre « voie *que le courage*, mais les paroles sages ne sont « pas écoutées. » Je vais donc raconter une aventure de Rustem qui cherchait les combats, *aventure* pleine de couleurs et de parfums.

J'ai entendu dire qu'un jour Rustem au corps d'éléphant donna une fête à l'assemblée des grands, dans un lieu qui portait le nom de Newend, et qui

renfermait de hauts palais. C'est là que brille maintenant comme un fanal la puissante flamme du feu Berzin. Les grands du pays d'Iran se rassemblèrent à cette fête, formant une armée glorieuse. On y voyait Thous, Gouderz fils de Keschwad, Bahram, Guiv le héros de haute naissance, Gourguin, Zengueh fils de Schaweran, Kustehem et Khorrad les guerriers, Berzin portant haut la tête et prompt à frapper de l'épée, enfin Gourazeh qui était comme le diadème sur le front de l'assemblée. Chacun avait amené quelques poursuivants d'armes qui formaient un cortége plein de valeur et de renom. Cette assemblée ne se lassa pas pendant quelque temps du jeu de paume, de l'arc, du vin et de la chasse; mais lorsque quelques jours se furent écoulés de cette manière, et que tous les cœurs étaient égayés par la joie et la musique, il arriva qu'un jour dans son ivresse Guiv adressa la parole à Rustem en disant : « O illustre guerrier, si tu as envie d'aller à la chasse, « et si tes guépards aux pieds légers sont prêts, obs- « curcissons la face brillante du soleil par la poussière « que feront lever les cavaliers, les guépards et les « faucons dans les réserves de chasse du puissant « Afrasiab. Nous porterons haut nos longues lances; « jetant le lacet sur l'onagre rapide; combattant le « lion avec nos épées; poursuivant pendant de longues « journées le sanglier avec des javelots, et le faisan « avec des faucons; nous livrant à la chasse dans les

« plaines du Touran, pour qu'il reste de nous un sou-
« venir parmi les hommes. » Rustem lui répondit :
« Puisse le monde remplir tes vœux et ta fin être
« heureuse! Demain matin nous irons dans les plaines
« du Touran, et nous ne cesserons pas d'y chasser et
« de les traverser. »

Tous applaudirent à ces paroles, personne ne songea à proposer un autre projet, et le lendemain matin, aussitôt qu'ils furent levés de leurs couches, ils se préparèrent à cette expédition. Ils partirent avec des guépards, des faucons et du bagage, s'avançant rapidement vers la rivière de Schahd et vers les réserves de chasse du puissant Afrasiab, ayant d'un côté la montagne, de l'autre le fleuve au delà duquel était la ville de Sarakhs, et devant eux le désert rempli de troupeaux de cerfs et d'argalis. La plaine se couvrit de tentes de toutes sortes, et les chasseurs furent étonnés de la multitude des cerfs. Les lions féroces s'enfuirent, et les oiseaux dans l'air s'apercevant de la chasse, s'abattirent de tous côtés sur chaque bête fauve tuée ou blessée par une flèche. Les braves furent heureux et dans l'allégresse, et leurs lèvres ne cessèrent de sourire. Ils restèrent ainsi pendant sept jours, la coupe en main, le cœur joyeux et célébrant le vin; le huitième jour Rustem se rendit à l'endroit où ils étaient assemblés et leur donna un sage conseil, disant : « O héros de grand
« renom, ô puissants guerriers qui portez haut la

« tête, sans doute Afrasiab a reçu maintenant de nos « nouvelles : il ne faut pas que ce méchant aux des- « seins funestes concerte un plan avec ses grands « pleins de fierté, prépare un moyen *de nous dé-* « *truire*, et vienne nous surprendre et rendre étroites « à nos guépards les plaines où ils chassent. Il « faut que nous ayons une sentinelle sur la route, « qui, au premier avis qu'elle recevra, vienne nous « avertir de l'approche de son armée, car nous ne « devons pas nous laisser couper le chemin par « l'ennemi. » Gourazeh tendit son arc et se mit en route prêt à remplir ce devoir; et les Iraniens ayant une sentinelle comme lui, ne tinrent plus compte des entreprises de leurs ennemis, allèrent à la chasse, et ne pensèrent plus à ceux qui leur voulaient du mal.

Afrasiab eut connaissance de leur expédition; dans la nuit sombre, dans le temps du sommeil, il appela les guerriers expérimentés de son armée, et leur parla longuement de Rustem et des sept cavaliers pleins de cœur et de bravoure, dont chacun ressemblait à un lion. Il parla ainsi à ses guerriers illustres : « Le moment est venu où il faut agir, et « trouver le moyen de surprendre nos ennemis; car « si nous pouvons nous emparer de ces sept héros, « nous rendrons étroit le monde pour Kaous. Nous « devons donc faire semblant d'aller à la chasse, et « nous jeter soudain sur eux avec notre armée. » Il

choisit trente mille hommes prêts à tirer l'épée et tous renommés pour leur bravoure; il leur ordonna d'éviter les grandes routes et de ne s'arrêter ni jour ni nuit. Ils se dirigèrent en toute hâte vers le désert, et relevèrent la tête en pensant au combat. Afrasiab envoya ainsi de tous côtés des troupes innombrables pour couper le chemin à ces guerriers superbes; et arrivées près du lieu de la chasse, elles pressèrent le pas, avides de vengeance. Mais Gourazeh était sur ses gardes : il aperçut cette armée semblable à un nuage noir, il la vit soulever la poussière du désert, il distingua un étendard au milieu de cette masse obscure. Il s'en retourna rapide comme l'ouragan, poussant des cris de guerre et d'alarme; et lorsqu'il arriva dans les réserves de chasse, il trouva Rustem buvant avec ses braves. Il lui dit : « O Rustem au cœur de « lion, quitte ce lieu malgré les plaisirs du festin; « car il vient une armée sans fin qui couvre également les hauteurs et les plaines, et l'étendard d'Afra- « siab le tyran brille au milieu de la poussière comme « le soleil. » Rustem l'écouta, poussa des éclats de rire et lui dit : « La fortune qui donne la victoire est « pour nous. Comment peux-tu avoir une telle peur « du roi du Touran et de la poussière que soulève « son armée? Ses troupes ne vont pas au delà de « cent mille cavaliers maniant des rênes et montés « sur des chevaux caparaçonnés. Fussé-je seul dans « cette plaine avec ma massue, avec Raksch et ma

« cuirasse, je ne me mettrais pas fort en peine d'A-
« frasiab, ni de sa grande armée, ni de son ardeur;
« n'y eût-il qu'un seul de nous sur ce champ de ba-
« taille, toutes ces hordes du Touran ne suffiraient
« pas pour le combattre. Voici le terrain qu'il me
« faut, et je n'ai pas besoin d'une armée d'Iraniens.
« Nous sommes ici sept braves cavaliers de grand
« renom et prêts à frapper de l'épée. Un seul de nous
« vaut cinq cents cavaliers illustres et pleins de fierté,
« et deux en valent mille. Échanson! remplis-moi
« jusqu'au bord une coupe de vin du Zaboulistan. »
L'échanson la remplit aussitôt et la lui donna. Rus-
tem la prit et fut content; il saisit de sa main la
coupe brillante, et prononça d'abord le nom de Keï
Kaous, disant : « Je bois à la santé du roi du monde. »
Il dit, but et baisa la terre. Puis il prit de nouveau
la coupe, baisa de nouveau la terre et dit : « Je bois
« à Thous! » Les grands qui étaient les maîtres du
monde se levèrent et prièrent le Pehlewan de les
épargner, *disant :* « Nous ne pouvons plus vider cette
« coupe de vin; Iblis même ne pourrait lutter contre
« toi en buvant. Dans les banquets, comme avec la
« massue de Sam sur le champ de bataille, tu es le
« maître de tous. » Rustem remplit de nouveau la
coupe de vin rouge du Zaboulistan et la vida en
buvant à Zewareh, qui la prit aussi dans sa main,
prononça le nom du roi glorieux, but et baisa la
terre. Rustem le couvrit de bénédictions en disant :

« C'est au frère à boire dans la coupe de son frère. Il « n'y a qu'un lion qui osât prendre cette coupe. »

RUSTEM COMBAT LES TOURANIENS.

Guiv adressa alors au Pehlewan ces paroles : « O « toi qui fais la gloire du roi et des braves! je pars « pour couper le chemin à Afrasiab, et ne veux pas « attendre qu'il ait traversé le fleuve. J'occuperai « la tête du pont pour la défendre contre ce mé- « chant; je l'arrêterai pendant quelque temps sur « l'autre rive du fleuve, afin que les braves puissent « se revêtir de leurs armes; car le temps du plaisir « et des propos joyeux est passé pour nous. » Il courut vers le pont, après avoir assujetti à la corde les deux bouts de l'arc. Mais, arrivé près du pont, il aperçut les étendards du roi injuste; car les Touraniens avaient déjà traversé le fleuve, Afrasiab à leur tête. Rustem revêtit sa cuirasse de peau de léopard, et monta sur Raksch, qui était pareil à un éléphant indomptable. Il s'avança vers le roi du Touran pour le combattre; il rugit comme un crocodile en fureur; et quand Afrasiab le vit assis sur son cheval, tu aurais dit que son âme abandonnait son corps, tant il fut effrayé des mains et de la poitrine, des bras et des cuisses de Rustem, et de cette terrible massue qu'il tenait sur son épaule. Thous et Gouderz armés de lances, Gourguin et Guiv les braves cavaliers, Bahram et Zengueh fils de Schaweran, Ferhad et

Berzin les héros vaillants, et avec eux leurs compagnons qui levaient haut la tête dans les combats, tous armés de lances et d'épées indiennes, s'élancèrent ensemble et se rangèrent en bataille, semblables à des crocodiles. Guiv se précipita dans la mêlée comme un lion qui manque de proie; devant et derrière lui, et de tous côtés il fit plier la haute taille d'un grand nombre de braves sous les coups de sa massue et de son épée. Beaucoup de chefs des Touraniens furent tués, et la fortune se détourna des guerriers renommés. Les braves de la Chine se dispersèrent devant Guiv, et le roi du Touran fut consterné. Mais tout à coup il se jeta vivement dans le fort de la bataille, plein de colère et poussant des cris d'attaque. Rustem le vit, plaça sur l'épaule sa lourde massue et serra Raksch entre ses jambes. Il courut bravement au-devant des ennemis, en rugissant comme un lion furieux, et suivi par le fils de Keschwad armé d'une cuirasse et d'une massue d'acier, ainsi que par les cavaliers et les braves du pays d'Iran tenant en main des massues, des flèches et des arcs. Tandis que les yeux des Touraniens s'obscurcissaient, et que Rustem élevait son casque jusqu'au ciel, le roi Afrasiab dit à Piran fils de Wiseh : « O mon sage et puissant ami! tu es célèbre parmi « les lions du Touran; tu ambitionnes la possession « du monde; tu as vu maint et maint combat. Tourne « encore une fois avec vigueur les rênes de ton che-

« val *contre les Iraniens;* va et délivre d'eux ce pays. « Si tu peux les vaincre, l'Iran t'appartiendra; car « tu as le corps d'un éléphant et la griffe d'un lion. » Piran, à ces paroles d'Afrasiab, s'élança du milieu des grands, tel qu'un ouragan. Il secoua les rênes de son cheval, lui et dix mille guerriers turcs, hommes de cœur et armés d'épées, et il s'élança comme une flamme vers Rustem au corps d'éléphant, de qui dépendait la victoire ou la défaite de l'armée. Rustem, l'écume sur les lèvres et brillant comme s'il avait ravi au soleil son éclat, poussa son cheval, et l'on entendit un bruit comme quand la mer s'élève en mugissant. Tenant le bouclier au-dessus de sa tête et une épée indienne dans sa main, il tua la moitié de ces braves. Afrasiab l'observait de loin, et il dit à ses guerriers de grand renom : « Si « ce combat, entre les héros qui portent haut la tête, « continue de cette manière jusqu'à la nuit, pas un « de nos cavaliers ne restera en vie. C'est un combat « qu'il ne fallait pas engager. Nous sommes venus « lutter contre les braves du pays d'Iran; quand « nous avons délibéré, nous nous sommes crus des « lions; mais maintenant, voyant que nous sommes « trop faibles, il faut nous confier aux ruses du « renard. »

COMBAT DE PILSEM CONTRE LES IRANIENS.

Or il y avait un héros dont le nom était Pilsem,

un héros de race royale et de grand renom dans la guerre; son père était Wiseh l'illustre; son frère, Piran le victorieux; et dans l'Iran et dans le Touran il n'avait d'égal que Rustem. Lorsqu'il entendit les paroles d'Afrasiab, son front se rida de colère. Il accourut, la tête pleine du désir de combattre, le cœur rempli d'impatience, et il dit au roi du Touran : « Je suis jeune, je suis un des braves de l'armée; « Thous le guerrier, Guiv le héros, ce lion couvert « de gloire, Bahram et Zengueh fils de Schaweran, « et Gourazeh toujours prêt pour le combat, ne sont « devant moi que de la poussière. Si le roi me le « permet, je me jetterai courageusement comme un « lion au milieu des braves; avec mon épée je sépa- « rerai de leurs corps les têtes des princes; je couvri- « rai leur lune d'un brouillard; je traînerai la cou- « ronne des grands dans la poussière; je trancherai « leurs têtes avec l'épée du combat. » Le roi lui répondit : « O héros illustre! puisses-tu être victo- « rieux! puisses-tu être heureux dans cette lutte, et « en revenir vainqueur et couvert de gloire! » Pilsem ayant entendu les paroles du roi, poussa un cri pareil au son de la trompette d'airain, il se précipita sur le centre de l'armée des Iraniens, comme la poussière *qui vole devant l'orage*, et frappa à droite et à gauche avec la massue et l'épée du combat; il courut plus vite que le vent, et se jeta sur Gourguin rugissant comme un lion en fureur; il frappa de

l'épée le cheval de Gourguin sur la tête, et la douleur de la blessure fit tomber le cheval. Quand Kustehem le guerrier expérimenté vit cela, il s'élança comme le feu, se jeta sur Pilsem comme un lion féroce; il l'attàqua semblable à une flamme à la brûlante haleine. Il le frappa de la lance à la ceinture, mais il ne put entamer le joint *de la cuirasse*; la lance se brisa dans sa main par le choc, et il jeta le tronçon. Alors Pilsem tira son épée tranchante et s'avança sur lui, le cœur plein d'ardeur; il le frappa de sa lance à la tête et au casque, et lui enleva le casque comme une balle au jeu du mail. Kustehem, la tête nue et ayant jeté sa lance brisée, se trouva de la sorte à sa merci. Mais Zengueh fils de Schaveran, qui se trouvait à l'aile droite, avait remarqué la bravoure et la force de ces combattants, il accourut à l'aide de Kustehem quand il le vit si effrayé. Pilsem, semblable à un crocodile courageux, soutint l'attaque; il courut sur Zengueh, son épée indienne à la main; il frappa de son épée, et déchirant les caparaçons, fit rouler dans la poussière la tête du cheval. Zengueh tomba, mais ramassant les pans de sa cotte de mailles, il les roula autour de sa ceinture, et attaqua Pilsem à pied, semblable, au milieu de la poussière, à un lion qui se jette sur sa proie. Ils soulevaient ainsi la poussière noire sur la place où ils combattaient, lorsque Guiv s'aperçut, du centre de l'armée, que le monde s'obscurcissait

devant les yeux des braves; il rugit comme le tonnerre dans les montagnes, ou comme un lion courageux au moment de la lutte, et courut au secours de ses trois amis. Tous les quatre attaquèrent Pilsem, mais ce brave ne pâlit point; il se jeta au milieu des guerriers pour les combattre, frappant tantôt de l'épée, tantôt de la lourde massue, de sorte que les mains en tombèrent *d'étonnement* aux chefs des Iraniens. Piran observa, du centre de l'armée, ce qui se passait, et voyant son frère dans une position si désespérée, il vint à son secours en toute hâte, bouillonnant de rage et poussant des cris. Il dit à Guiv : « O guerriers illustres! vous n'avez point « d'honneur dans le combat, puisque quatre braves « se réunissent contre un héros renommé semblable « à un lion. » Il dit et attaqua les guerriers pleins d'orgueil, et la poussière noire s'éleva sur le champ de bataille. Mais de l'autre côté parut Rustem; il se jeta comme un lion au milieu de la mêlée, abattant de l'épée, de la hache d'armes et de la massue pesante les chefs de l'armée de Touran. Pilsem s'enfuit devant ce dragon, car il savait qu'il ne pouvait se tirer de ses mains; et les chefs de l'armée de l'Iran, chacun une massue en main, tuèrent tant de Touraniens, que les monceaux de morts s'élevèrent jusqu'à la sphère de la lune.

COMBAT D'ALKOUS.

Afrasiab observait tout, et voyant ce qui se passait, il exhala un soupir de sa poitrine, et demanda : « Où est donc Alkous le brave qui a tant souhaité le « combat des lions, qui dans son ivresse a désiré voir « devant lui Guiv, qui s'est préparé à prendre sur lui « *tout le poids* du combat contre Rustem, et qui n'a « pas cessé de parler du pays d'Iran? Où est donc « maintenant son ardeur et son arrogance? » Alkous apprit ce que le roi venait de dire et les paroles que le maître du Touran venait de prononcer; il poussa son cheval noir, et, les mains lavées dans le sang (n'en doute pas), il courut vers le centre de l'armée et vers Afrasiab, en criant à haute voix : « Je suis un « brave; je suis un lion qui a du courage et qui en « même temps sait attendre; et si le roi l'ordonne, « je me jetterai tout seul dans cette mêlée. » Quand le roi du Touran eut entendu ces paroles, il répondit : « Choisis des compagnons parmi les chefs de « l'armée. » Plus de mille cavaliers, avides de combats, sortirent avec lui des rangs, tous armés de lances meurtrières, tous brillants comme l'étoile du matin et comme Ormuzd. Lorsqu'il s'approcha de l'armée de l'Iran, le soleil et la lune étaient voilés par la poussière; mais il aperçut Zewareh qui cherchait un ennemi à combattre, et se dirigea vers lui croyant que c'était Rustem, car il reconnut que c'é-

tait quelqu'un de la race de Neriman. Zewareh, de son côté, s'élança vers lui armé d'une lance, et semblable à un lion terrible; mais *Alkous*, armé aussi d'une lance, brisa celle de Zewareh, et le fit trembler devant lui. Zewareh portant la main à son épée digne d'un héros, la tira, et le monde disparut sous la poussière des combattants; leurs épées furent brisées dans la lutte, et rapides comme le vent, ils saisirent leurs massues. Alkous lança sa massue qui ressemblait à une montagne, et Zewareh fut étourdi par le coup; il s'évanouit sur sa selle, et tomba par terre sans pouvoir proférer une parole. Alkous descendit de cheval, se pencha sur lui, et allait séparer la tête du tronc, lorsque Rustem s'apercevant de l'état de son frère, accourut comme une flamme, et poussa un cri sauvage qui engourdit la main et émoussa l'épée d'Alkous. Tu aurais dit que lorsque Alkous entendit la voix de Rustem, son âme abandonnait son corps; il sauta sur son cheval, rapide comme le vent, et ne se souvint plus dans son cœur de sa bravoure. Rustem lui dit : « Tu ne t'es pas en-« core mesuré avec les griffes du lion, c'est pourquoi « tu as été si vaillant. » Zewareh remonta péniblement à cheval, couvert de sang, découragé et tout meurtri de coups de massue. Alkous, qui avait étendu sur sa selle un linceul d'étoffe de Touz, s'élança sur Rustem et l'atteignit de sa lance à la ceinture; mais la cuirasse empêcha l'arme de pénétrer jusqu'aux joints.

ACC. NO 15271 LIBRARY

Rustem, de son côté, le frappa de sa lance à la poitrine, inonda son casque du sang de son cœur, l'enleva de selle avec sa lance, et les deux armées en restèrent étonnées; il le jeta par terre comme un quartier de roche, et l'âme des Touraniens en fut remplie de terreur. A ce signal, les sept héros, semblables à des lions, saisirent leurs épées, et derrière eux se rangèrent les chefs pleins de courage, appuyant sur leurs épaules de lourdes massues. Afrasiab voyant ces événements merveilleux, jeta un regard sur ses braves et dit : « Les ennemis l'emportent « sur vous dans cette lutte; faites un effort, montrez-« vous tels que des léopards, et continuez à com-« battre. » L'armée entendit sa voix, et se tourna encore une fois contre Rustem; mais lorsque Rustem et les sept héros s'en aperçurent, ils firent une attaque vigoureuse et mirent en fuite les Touraniens, de telle sorte que l'on ne distinguait plus les têtes des pieds. Ils tuèrent tant de guerriers que la terre, d'une extrémité à l'autre, devint couleur de rubis; ils abattirent les éléphants sur le champ de bataille, les uns ayant encore leur tête, les autres la tête séparée du corps. Il ne restait plus de place pour marcher sur le champ de bataille, et l'armée ne trouvait plus de chemin par où passer.

AFRASIAB S'ENFUIT DU CHAMP DE BATAILLE.

Le roi du Touran voyant ce qui arrivait, se dé-

roba subitement du combat, secoua les rènes de son cheval et s'enfuit courant comme un nuage noir. Rustem lança Raksch à la poursuite d'Afrasiab, en lui disant : « Mon ami! ne te lasse pas un jour de « combat; car j'espère, par ton aide, priver ce roi de « la vie, et rendre couleur de corail les champs et les « déserts. » Raksch, dont la nature était le feu, devint si ardent que tu aurais dit que des ailes sortaient de ses flancs. Rustem détacha de la selle son lacet roulé, et essaya de prendre dans le nœud le corps d'Afrasiab; mais le nœud de la courroie tomba sur le casque : le roi des Turcs en arracha la crête, et recommença à bondir à travers les champs comme la flamme, car il était monté sur un cheval aux pieds légers comme le vent. Il échappa au lacet de Rustem au corps d'éléphant, les joues inondées de sueur, la bouche desséchée par la terreur; et tous ses cavaliers le suivirent en toute hâte, le cœur abattu et n'ayant que des armes brisées. Afrasiab courut comme la tempête et traversa promptement le fleuve; il était blessé au cœur, et la moitié de son armée était détruite. Il avait demandé au monde du miel, et n'avait reçu que du poison. La moitié de ses cavaliers qui s'étaient préparés pour le combat ne revint plus dans ses tentes; ils étaient morts ou blessés, ou étaient prisonniers entre les mains des ennemis. Les trésors et les diadèmes, les couronnes et les ceintures, les épées et les cottes de mailles, les morions

et les joyaux, les chevaux de race avec leurs rènes d'or, les casques et les glaives avec leurs fourreaux d'or, et beaucoup d'autres choses très-précieuses tombèrent entre les mains des Iraniens, qui réunirent tout leur butin, le cœur réjoui de cette bataille, mais sans dépouiller les morts et sans fouiller ceux qui étaient tombés. Ils retournèrent à l'endroit où ils avaient chassé, emmenant avec eux des chevaux et des bagages de toute sorte. Puis ils écrivirent au roi Kaous une lettre sur le combat et sur les réserves de chasse, où ils lui marquaient qu'aucun des braves n'avait été tué, et que seulement Zewareh était tombé de cheval. Le Pehlewan passa encore joyeusement deux semaines dans cette plaine fortunée; à la troisième semaine ils se dirigèrent tous vers le roi et se présentèrent devant son glorieux diadème.

Telle est la manière d'agir de ce monde passager : il distribue à l'un la santé, à l'autre les peines; puis il passe au-dessus de l'un et de l'autre. Pourquoi donc l'homme sage s'affligerait-il? J'achève ici cette histoire *que j'ai racontée*, telle que nous l'ont transmise les temps anciens.

III. HISTOIRE DE SOHRAB.

COMMENCEMENT DU RÉCIT.

Écoute maintenant le combat de Sohrab contre Rustem : tu as prêté l'oreille aux autres histoires;

prête-la encore à celle-ci. C'est un récit plein de larmes, et ton cœur tendre se remplira de colère contre Rustem. Si un vent froid vient de l'espace et fait tomber à terre une orange avant sa maturité, l'appellerons-nous juste ou injuste, équitable ou inique? Si la mort est une nécessité, quelle injustice y a-t-il en elle, et pourquoi exciterait-elle tant de cris et de lamentations? Ton esprit ne peut percer ce mystère, et tu ne trouves aucune voie pour soulever ce voile. Tous arrivent devant cette porte avide, et elle ne se rouvre plus pour personne. Mais s'il est vrai que tu trouves, en mourant, un meilleur séjour, si tu dois jouir du repos dans l'autre monde, alors les braves et les jeunes doivent bénir dans leur cœur la mort par-dessus tout, et ne pas frotter *leur front contre* la terre *pour demander une vie plus longue.* Si le feu brûle quand on l'allume, ce n'est pas une chose étonnante; il brûle toujours quand il est disposé pour cela, aussi naturellement qu'une vieille racine pousse un rejeton. Le souffle de la mort est comme un feu dévorant, il n'épargne ni la jeunesse ni la vieillesse. Pourquoi donc les jeunes gens se réjouiraient-ils, puisque la vieillesse n'est pas la *seule* cause de la mort? Il faut partir, et sans tarder, quand la mort pousse le cheval de la destinée. Sache que c'est une chose naturelle et nullement injuste, et qu'il est inutile de se plaindre lorsqu'il y a nécessité; et reconnais, si tu ne veux pas renoncer à la foi, que la jeu-

nesse et la vieillesse sont la même chose quand elles sont arrivées au terme *fixé pour chacun*. Si tu as rempli ton cœur des trésors de la foi, il vaut mieux que tu te soumettes en silence; car tu es l'esclave *de Dieu*. Livre-toi à l'adoration et à la prière, prépare-toi pour le dernier jour : tu n'auras pas à te plaindre de ce que fait Dieu, si le Div n'est pas le compagnon de ton âme. En passant par ce monde, agis de manière à emporter la récompense de la foi.

Maintenant je vais raconter selon la vérité le combat de Sohrab, et comment il advint qu'il se battit contre son père.

RUSTEM VA À LA CHASSE.

Je vais raconter, selon les paroles du Dihkan, une histoire tirée des récits des anciens. Voici la tradition telle qu'un Mobed nous l'a transmise. Rustem se leva un matin le cœur en souci; il se prépara pour la chasse, revêtit sa ceinture et remplit de flèches son carquois. Il sortit, monta sur Raksch, et lança ce cheval semblable à un éléphant. Il se dirigea vers la frontière du Touran, comme un lion qui, dans sa colère, désire le combat. Arrivé près de la ville de Semengan, il trouva une plaine remplie d'onagres sauvages; la joue du distributeur des couronnes se colora comme la rose; il sourit, fit bondir Raksch, et tua un grand nombre de bêtes avec la flèche et l'arc, avec la massue et le lacet. Ensuite il alluma

un grand feu de broussailles, d'épines et de branches d'arbres; et lorsque le feu eut bien pris, il choisit un arbre pour lui servir de broche et en perça le corps d'un onagre mâle qui ne pesait pas dans sa main ce que pèse une plume d'oiseau. Quand l'onagre fut rôti, il le dépeça, en mangea, et brisa les os qui contenaient la moelle; puis il s'endormit et se reposa des fatigues de la journée, pendant que Raksch paissait dans la plaine. Or il arriva que sept ou huit cavaliers turcs passèrent par le lieu de la chasse; ils aperçurent dans la prairie les traces des pieds de Raksch qui errait le long des bords de la rivière; à la fin ils le rencontrèrent dans la plaine et coururent pour s'en emparer. Ils fondirent sur lui de tous côtés et lancèrent contre lui un lacet royal. Quand Raksch vit le lacet des cavaliers, il s'élança contre eux comme un lion indomptable, en tua deux en les frappant de ses pieds, et arracha avec les dents la tête à un autre. Trois de la troupe étaient morts et le courageux Raksch n'était pas encore lié; mais ils jetèrent sur lui leurs lacets de tous côtés et prirent sa tête dedans; ils le saisirent et le menèrent en courant à la ville, où chacun voulait tirer parti de lui.

Quand Rustem se réveilla de son doux sommeil, il eut besoin de sa monture; il regarda dans la prairie; mais nulle part il n'aperçut de cheval. Il fut courroucé lorsqu'il se vit privé de cheval, et prit, tout confus, le chemin de Semengan, disant : « Main-

« tenant qu'il me faut marcher, comment pourrai-je « avancer, accablé de honte, portant mon carquois « et ma massue, armé de ce casque pesant, de cette « épée et de cette cuirasse? Comment traverserai-je « le désert? Comment me défendrai-je contre ceux « qui m'attaqueront? Les Turcs diront : Qui a donc « emmené son cheval? Rustem s'est endormi et il est « mort. Il faut maintenant que je parte dans cet em- « barras, que je laisse aller entièrement mon cœur à « cette douleur; il faut que je mette ma ceinture et « que je *me charge de* mes armes, peut-être arriverai-je « à un endroit où je trouverai des traces de Raksch. » C'est ainsi qu'il partit le cœur plein de trouble et de soucis, le corps dans la souffrance, l'esprit à la torture.

RUSTEM ARRIVE DANS LA VILLE DE SEMENGAN.

Lorsqu'il s'approcha de la ville de Semengan, le roi et les grands apprirent que Rustem le distributeur des couronnes venait à pied, Raksch s'étant enfui à la chasse. Les grands et le roi, tous ceux qui portaient un diadème allèrent à sa rencontre; et *lorsqu'ils l'aperçurent*, chacun dit : « Est-ce Rustem, ou « est-ce le soleil du matin? » Le roi de Semengan alla au-devant de lui, à pied, entouré de la foule de ses braves, et lui adressa ces paroles : « Qu'est-il arrivé? « qui est-ce qui a osé se mesurer avec toi dans le « combat? Dans cette ville, nous sommes tous tes « amis, tous debout pour attendre tes ordres et ta

« volonté. Tu es le maître de nos personnes et de nos « trésors; le cœur des nobles et mon âme sont à toi. » Lorsque Rustem entendit ces paroles, il reconnut que le roi n'avait pas de mauvais desseins, et lui répondit : « Mon cheval Raksch s'est éloigné de moi « dans cette prairie, sans rênes et sans mors; les traces « de ses pieds vont de la rivière et des roseaux jus- « qu'à Semengan. Si tu me le retrouves, tu en re- « cevras mes remercîments et tu obtiendras la ré- « compense due à ceux qui font le bien; mais si « Raksch ne se trouve plus, je trancherai la tête à « beaucoup de grands. » Le roi lui répondit : « O hé- « ros plein de fierté! personne n'osera commettre ce « crime contre toi; sois mon hôte, et ne t'abandonne « pas à ton courroux; tout se terminera selon tes « vœux. Allons passer la nuit à boire pour égayer notre « esprit et délivrer notre cœur de ses soucis. Il ne « faut pas de colère ni de sévérité; c'est par la dou- « ceur qu'on fait sortir le serpent de sa caverne. La « trace de Raksch ne peut rester cachée, tant il est « célèbre dans le monde entier. Nous le chercherons « et te l'amènerons sans délai, ô homme plein de « bravoure et d'expérience! »

Rustem fut satisfait de ces paroles, et il bannit tout soupçon de son esprit; il se décida à se rendre au palais du roi, et le cœur de son hôte se réjouit de cette bonne nouvelle. Le prince le plaça sur le trône et se tint devant lui comme un esclave. Il ap-

pela de la ville et de l'armée les grands, et éloigna de sa vue tous ses ennemis. Il ordonna aux cuisiniers d'apporter les tables et de les dresser devant les guerriers, et pour conjurer le courroux de Rustem, il fit asseoir parmi les chanteurs des idoles de Tharaz aux yeux noirs et aux joues de rose, qui faisaient oublier le vin, les chansons et la musique. Quand Rustem fut ivre, il voulut se coucher, impatient de quitter le banquet. Le roi lui prépara un lieu de repos et de sommeil comme il convenait, et y répandit du musc et de l'eau de rose.

TEHMIMEH, FILLE DU ROI DE SEMENGAN, VA TROUVER RUSTEM.

Quand une partie de la nuit se fut écoulée et pendant que l'étoile du matin passait le long du ciel qui tourne, on entendit des paroles prononcées à voix basse, et la porte de la chambre où couchait Rustem s'ouvrit doucement; une esclave entra, tenant à la main une lampe parfumée d'ambre, et s'approcha du lit du héros ivre. Elle était suivie par une femme voilée au visage de lune, brillante comme le soleil, belle de couleur et de parfum. Ses deux sourcils formaient un arc, les deux boucles de ses cheveux étaient des lacets, sa stature était celle du haut cyprès, ses deux lèvres ressemblaient au rubis du Yémen, sa bouche était petite comme le cœur serré d'un amoureux, son esprit était plein d'intelligence,

son corps était *pur* comme une âme pure; tu aurais dit qu'il n'y avait en elle rien de terrestre. Rustem le héros au cœur de lion demeura stupéfait et invoqua sur elle les grâces de Dieu. Il lui adressa la parole et lui demanda : « Quel est ton nom? Que cherches-tu « dans la nuit sombre? Quel est ton désir? » Elle répondit: « Je suis Tehmimeh, et tu dirais que mon « cœur est déchiré par le souci. Je suis la fille uni- « que du roi de Semengan. Je suis née de la race des « lions et des léopards. Aucun des princes de la terre « n'est digne de moi, et il y a peu de femmes comme « moi sous le haut ciel. Jamais homme ne m'a vue dé- « voilée; jamais *homme* n'a connu le son de ma voix. « Mais j'ai entendu faire de toi beaucoup de récits qui « semblent des contes de fées, et qui m'ont appris que « tu ne crains ni Div, ni lion, ni léopard, ni crocodile, « tant ta main est prompte à frapper; que tu viens, « dans la nuit obscure, tout seul, dans le pays de « Touran; que tu erres sur la frontière sans te lasser; « que tu fais rôtir un onagre pour toi seul; que tu fais « gémir l'air sous les coups de ton épée; que le cœur « du lion et la peau du léopard se fendent quand ils « voient la massue dans ta main; que l'aigle n'ose « pas s'abattre sur sa proie quand il voit ton épée « nue; que le lion porte les marques de ton lacet, « et que le nuage verse du sang de peur de ta lance. « Tels sont les récits qu'on m'a faits, et je me suis « souvent mordu la lèvre à cause de toi; *souvent* j'ai

« désiré de voir tes épaules, tes bras et ta poitrine.
« Maintenant Dieu t'a fait demeurer dans cette ville,
« et je suis à toi si tu veux de moi, sinon ni oiseau
« ni poisson ne me verront jamais. Songe d'abord que
« mon amour pour toi m'a réduite à un état tel que
« je sacrifie ma raison pour ma passion; ensuite que
« Dieu permettra peut-être qu'il me naisse un fils
« qui deviendra comme toi, un homme brave et fort,
« et à qui Saturne et le soleil donneront l'empire du
« monde; enfin que je t'amènerai ton cheval et met-
« trai à tes pieds tout le pays de Semengan. »

Les paroles de cette lune cessèrent. Rustem les avait écoutées jusqu'au bout; et quand il regarda ce visage de Péri, quand il vit que l'intelligence était son partage, enfin quand il l'entendit lui promettre Raksch, il comprit que cette aventure ne pouvait finir que glorieusement. Il désira qu'un Mobed plein de vertu allât demander Tehmimeh à son père. Dès que le roi entendit les paroles du Mobed, il en fut réjoui et en grandit comme un noble cyprès. Il donna sa fille à ce Pehlewan, en observant les coutumes et les rites, et conclut cette alliance avec joie et selon le plaisir, le vœu et la volonté de Rustem. Quand il donna sa fille au Pehlewan, tous, jeunes et vieux, y applaudirent; dans l'excès de leur joie ils versèrent leur âme sur Rustem et le bénirent, disant : « Que cette nouvelle lune te porte bonheur! que la « tête de tes ennemis soit tranchée! »

Ensuite sa compagne fut laissée seule avec lui, et la nuit longue et sombre s'écoula; et lorsque le soleil brillant commença de lancer de la haute voûte du ciel ses lacets de lumière, Rustem prit un onyx qu'il portait au bras et qui était célèbre dans le monde entier, et le donna à Tehmimeh, en disant : « Garde ce joyau, et si le ciel veut que tu mettes au « monde une fille, prends cet onyx et attache-le aux « boucles de ses cheveux sous une bonne étoile et « sous d'heureux auspices; mais si les astres t'accor- « dent un fils, attache-le à son bras, comme l'a porté « son père; il égalera en stature Sam fils de Neriman; « par sa bravoure et sa bonté il ressemblera à Keri- « man; il abattra dans les nues l'aigle ailé, et le soleil « ne luira pas sur lui malignement. » Rustem passa ainsi la nuit avec la belle au visage de lune, tenant avec elle des discours sur toutes choses; et lorsque le soleil se leva brillant dans le ciel et commença d'embellir avec amour la terre, Rustem prit congé de Tehmimeh, la pressa contre son cœur et lui baisa plusieurs fois les yeux et le front. La belle au visage de Péri se sépara de lui en pleurant et demeura dans la douleur et la tristesse. Le glorieux roi alla trouver Rustem et lui demanda comment il avait dormi et s'était reposé; après quoi il lui donna de bonnes nouvelles de Raksch, et le distributeur des couronnes en fut réjoui dans son cœur. Il sortit, caressa son cheval et le sella, en rendant grâce à

Dieu, de qui vient tout bonheur; puis il partit rapide comme le vent, et se dirigea vers l'Iran, pensant toujours à cette aventure. De là il se rendit dans le Zaboulistan, et ne raconta à personne ce qu'il avait vu et entendu.

NAISSANCE DE SOHRAB.

Quand neuf mois eurent passé sur la tête de la fille du roi, elle mit au monde un enfant beau comme la lune brillante. Tu aurais dit que c'était Rustem au corps d'éléphant, ou Sam le lion, ou Neriman. Sa bouche souriait et son visage était brillant; c'est pourquoi Tehmimeh lui donna le nom de Sohrab. Quand il eut un mois, il était comme un enfant d'un an, et sa poitrine était large comme celle de Rustem fils de Zal. Quand il eut trois ans, il s'exerçait aux jeux d'armes, et à cinq ans il avait le cœur d'un lion. Quand il eut atteint l'âge de dix ans, personne dans son pays n'osait lutter contre lui. Il alla auprès de sa mère et lui adressa une question, en lui disant audacieusement : « Puisque je « suis plus grand que mes frères de lait et que ma « tête s'élève plus haut que le ciel, apprends-moi de « quelle race je suis et quel est mon lignage, et ce « que je dois dire quand on me demande le nom de « mon père. Si tu refuses de répondre à cette question « je ne te laisserai pas vivante parmi les grands de la « terre. » Sa mère lui répondit : « Écoute mes paroles

« et réjouis-toi de ce que je te dirai, et ne te mets « pas en colère. Tu es fils de Rustem, du héros au « corps d'éléphant; tu es issu de la famille de Sam « le Destan et de Neriman, et ta tête est plus haute « que le ciel, parce que tu descends de cette race « illustre. Depuis que Dieu a créé le monde, il n'a « pas paru un cavalier tel que Rustem; jamais il n'y « a eu sur la terre un homme tel que Sam fils de « Neriman, dont le ciel dans sa rotation n'ose atteindre « la tête. » Puis elle apporta une lettre de Rustem le guerrier et lui montra en secret trois rubis brillants et trois bedrehs d'or que Rustem, dans le temps où Sohrab naquit, avait envoyés du pays d'Iran, en les accompagnant d'un message. Elle lui dit : « Regarde « ces présents avec reconnaissance; c'est ton père qui « te les envoie, ô mon vaillant fils. » Ensuite elle ajouta : « Mais il ne faut pas qu'Afrasiab sache rien « de cette affaire, depuis le commencement jusqu'à « la fin; car il est l'ennemi du glorieux Rustem, et « tout le Touran gémit sous sa tyrannie. Puisse-t-il « ne pas te prendre en haine, et détruire le fils par « inimitié contre le père! *En outre*, si ton père savait « que tu es devenu tel *que je te vois*, portant haut la « tête parmi ceux qui la portent haute, s'il le savait, « il t'appellerait auprès de lui, et la douleur briserait « le cœur de ta mère. »

Sohrab lui répondit : « Personne au monde ne « peut tenir ceci secret. Tous ceux d'entre les grands

« et les braves qui sont vieux parlent des hauts faits « de Rustem; et mon origine étant aussi noble, pour- « quoi me l'avoir cachée? Je vais maintenant me « mettre à la tête d'une armée innombrable de Turcs « pleins de bravoure; je précipiterai Kaous de son « trône; j'effacerai de l'Iran la trace du pied de Thous; « je ne laisserai en vie ni Gourguin, ni Gouderz, ni « Guiv, ni Kustehem fils de Newder, ni Bahram le « brave; je donnerai à Rustem la massue, le cheval « et le casque du roi; je le ferai monter sur le trône « de Kaous; ensuite je tournerai de l'Iran vers le « Touran pour l'attaquer, j'irai à la rencontre du « roi; je m'emparerai du trône d'Afrasiab, je lèverai « ma lance au-dessus du soleil; je le ferai reine du « pays d'Iran; je me montrerai comme un lion dans « le combat des braves. Puisque Rustem est mon père « et que je suis son fils, je ne laisserai aucun *autre* « roi dans le monde; car pourquoi les étoiles porte- « raient-elles des couronnes quand le soleil et la « lune brillent? »

SOHRAB CHOISIT UN CHEVAL.

Ensuite le vaillant Sohrab dit à sa mère : « Main- « tenant tu vas voir ma prouesse; il me faut un bon « coursier, dont le sabot d'acier brise le rocher, fort « comme un éléphant, rapide comme un oiseau dans « l'air, comme un poisson dans la mer, et comme « une biche sur la terre; qui puisse porter ma massue

« et ma hache d'armes, ma poitrine et mes bras de « Pehlewan. Il ne me convient pas d'aller au combat « à pied, car je vais à la rencontre de mes ennemis. » La mère écouta les paroles de son fils, et levant la tête jusqu'au soleil, elle ordonna au gardien des chevaux d'amener sans délai toutes les juments, pour que Sohrab choisît un cheval sur lequel il pût s'asseoir en allant à la guerre. De tous les côtés où il y avait des troupeaux de chevaux, qu'ils fussent dispersés sur les montagnes ou dans les plaines, on les amena dans la ville; et Sohrab au cœur de lion prenant un lacet, alla bravement en jeter le nœud sur le cou de chaque cheval qui le frappait par sa vigueur; puis il lui mettait la main sur le dos pour l'éprouver, et le faisait ployer jusqu'à ce que son ventre touchât à terre. Il courba ainsi beaucoup de bons chevaux par la force de sa main sans en trouver un qui pût lui convenir. Aucun de ces chevaux n'était digne de lui, et le cœur du héros avide de gloire s'en resserra. A la fin un brave d'entre la foule s'approcha de Sohrab au corps d'éléphant, *et lui dit :* « J'ai un poulain de la race de Raksch, qui « égale le lion en force et le vent en vitesse; c'est un « cheval haut comme une montagne qui s'élève au- « dessus d'une vallée, et il court dans la plaine « comme un oiseau qui vole. Par sa force et par sa « vitesse il ressemble au soleil; personne n'a jamais « vu de cheval aussi rapide. Ses pas ébranlent le tau-

« reau-poisson *qui soutient la terre;* son bond est rapide « comme l'éclair; sa stature est haute comme une « montagne. Il vole sur la montagne comme un cor- « beau: il nage dans la mer comme une araignée « d'eau; il court dans la plaine comme une flèche « partie de l'arc, quand il suit la trace de ses enne- « mis. » Les paroles de cet homme réjouirent Sohrab; il sourit, et ses joues brillèrent de joie. On amena incontinent ce cheval de belle couleur devant Sohrab; il l'essaya en se servant de toute sa vigueur, et le trouva fort et tel qu'il lui fallait. Alors le héros, fils d'un brave, caressa le cheval, le flatta de la main, le sella et sauta sur son dos. Monté sur ce cheval, le glorieux héros ressemblait au mont Bisoutoun; il prit dans sa main une lance haute comme une colonne, et s'écria : « Maintenant que j'ai un « pareil destrier, je chevaucherai comme il convient; « je rendrai noir le jour devant Kaous. »

Il dit, et rentrant au palais, il se prépara à la guerre contre les Iraniens; et de tous côtés s'assembla autour de lui une armée, car il était de noble origine et prêt pour le combat. Sohrab se présenta devant son grand-père et le pria de lui donner aide et conseil pour qu'il pût aller dans le pays d'Iran, pour qu'il pût voir son glorieux père. Lorsque le roi de Semengan le vit si brave, il lui donna des trésors de toute espèce, des couronnes et des trônes, des casques et des ceintures, des chevaux et des cha-

meaux, de l'or et des joyaux, des cuirasses pour le combat et des armes de guerre; car il était en admiration devant cet enfant à peine sevré. Il ouvrit la main de la justice et de la générosité, et l'investit de tous les insignes et de tous les honneurs de la royauté.

AFRASIAB ENVOIE BARMAN ET HOUMAN AUPRÈS DE SOHRAB.

Quelqu'un porta cette nouvelle à Afrasiab en disant : « Sohrab a lancé sur la mer son vaisseau; « une grande armée s'est assemblée autour de lui; « il lève la tête comme un cyprès au milieu d'un jar- « din. L'odeur du lait lui sort encore de la bouche, « et déjà il a pris l'épée et les flèches. Il purifiera le « monde avec son épée, et maintenant il va attaquer « Kaous. Une grande armée l'entoure, et il n'a plus « peur de personne. Mais pourquoi faire de longs « discours? *il suffit de dire* qu'il montre une bravoure « au-dessus de celle de sa race. » Afrasiab entendit ces paroles et en fut réjoui; il sourit et ne cacha pas son contentement; il choisit, parmi les chefs courageux de son armée, des hommes qui marchaient fièrement avec leurs lourdes massues, des Sipehbeds comme Houman et Barman qui n'hésitaient pas dans le combat des lions; il leur confia douze mille guerriers pleins de cœur, l'élite de son armée. Ensuite il leur dit : « Si vous tenez secrète la ruse *que je vais* « *vous indiquer*, vous déciderez du sort du monde. Il

« ne faut pas que le père puisse reconnaître son fils,
« *guidé* par les liens de l'âme et par l'instinct de la
« nature. Quand ils seront en présence l'un de
« l'autre, Rustem voudra sans doute commencer le
« combat, et le vieux guerrier sera peut-être tué par
« ce lion; alors nous entrerons dans l'Iran privé de
« Rustem, nous rendrons le monde étroit devant
« Kaous; plus tard nous saisirons Sohrab, et une
« nuit nous le ferons dormir d'un sommeil éternel.
« Si au contraire Sohrab meurt de la main de son
« père, le cœur du glorieux Rustem se consumera
« de douleur. »

Les deux Pehlewans plein de prudence partirent pour se rendre auprès de Sohrab à l'âme brillante, se faisant précéder par des présents dignes d'un roi : dix chevaux et dix mules, *les uns* sellés, *les autres* chargées, un trône de turquoises et une couronne d'ambre; la couronne était surmontée d'une perle, les degrés du trône étaient d'ivoire. *Ils portaient aussi* une lettre adressée au noble guerrier et remplie de flatteries qui devaient lui plaire : « Si tu peux t'em-
« parer du trône de l'Iran, le monde sera affranchi
« de toute dissension; de notre frontière à celle de
« l'Iran il n'y a qu'un court chemin, et le Semengan,
« l'Iran et le Touran ne font qu'un. Je t'envoie une
« armée telle qu'il te la faut; place-toi sur ce trône
« et pose sur ta tête cette couronne. Certainement il
« n'y a jamais eu dans le pays de Touran des braves

« et des chefs comme Houman et comme Barman;
« je te les envoie pour qu'ils soient tes hôtes pen-
« dant quelque temps. Si tu veux faire la guerre, ils
« la feront avec toi, ils rendront la terre étroite à tes
« ennemis. » Telle était la lettre et le présent digne d'un roi qu'ils emportèrent en conduisant les chevaux et les mules chargées.

Sohrab en eut connaissance et serra sa ceinture pour aller à leur rencontre. Il alla avec son grand-père au-devant de Houman rapidement comme le vent, et voyant cette grande armée, son cœur s'en réjouit. Lorsque Houman vit les bras et les épaules de Sohrab, il en resta tout interdit; il lui remit la lettre du roi avec les présents et les armes, et les deux Pehlewans pleins de prudence s'acquittèrent du message du roi de la terre. Sohrab, qui ambitionnait la possession du monde, ayant lu la lettre, mit aussitôt l'armée en marche, fit battre les timbales, partit et remplit le monde du bruit de ses troupes. Aucun ennemi ne pouvait lui résister, eût-ce été un lion courant sur lui, ou un crocodile. Il conduisit son armée dans le pays d'Iran, brûlant tous les lieux habités et n'épargnant rien.

SOHRAB ARRIVE AU CHÂTEAU BLANC.

Or il y avait un château qu'on appelait le Château Blanc, et les Iraniens mettaient leur espérance dans cette forteresse. Le châtelain était Hedjir, homme

expérimenté dans la guerre, fort et brave, maniant l'épée et l'arc. Guzdehem vivait encore; il était faible, mais, malgré sa faiblesse, fier et brave. Il avait une fille guerrière, aimant à aller à cheval, à manier les rênes, à lancer son coursier, une femme de grand renom. Lorsque Sohrab s'approcha du château, Hedjir le brave le vit, s'assit comme un héros sur son cheval aux pieds de vent, et sortit du château courant vers le champ de bataille. Sohrab le guerrier l'aperçut, tira aussitôt l'épée du combat, et s'élança au-devant de l'armée, rapide comme la tempête, en s'écriant : « O toi qui as jeté au vent ta vie, qui es « venu seul au combat comme un insensé, tiens-toi « ferme maintenant et saisis bien des rênes de ton « cheval! Qui es-tu? quel est ton nom et ta nais- « sance? car ta mère aura à pleurer sur toi. » Hedjir lui répondit : « Je n'ai pas besoin de beaucoup de « compagnons pour te combattre; je suis Hedjir le « brave, le chef de l'armée, et maintenant je vais te « séparer la tête du tronc et l'envoyer au roi du « monde pendant que les vautours dévoreront ton « corps. » Sohrab sourit lorsque ces bravades frappèrent son oreille, il courut rapidement sur Hedjir, et ils lancèrent javelot sur javelot si vite qu'on ne pouvait distinguer ces armes l'une de l'autre. Sohrab, dont la force égalait celle d'un éléphant, s'élança comme la flamme et fit bondir son cheval de guerre comme une montagne *qui s'ébranle.* Hedjir l'atteignit

au milieu du corps avec une lance, mais la pointe ne pénétra pas, et Sohrab le lion retourna la lance, frappa Hedjir de la hampe au milieu du corps et le fit tomber de la selle aussi vite que le vent, car il ne faisait aucun cas de lui; il le jeta sur la terre comme un quartier de roche, et la terreur remplit l'âme et le cœur de Hedjir. Sohrab sauta de cheval, s'accroupit à côté de lui, et allait lui séparer la tête du corps; Hedjir se tordit, se retourna vers la droite, et dans son angoisse lui demanda pardon. Sohrab retira sa main, lui fit grâce de la vie, et content *de sa victoire*, lui donna beaucoup de conseils. Ensuite il le lia avec des cordes et l'envoya auprès de Houman.

Lorsqu'on sut dans le château que Hedjir avait été pris et emmené captif, on entendit un grand bruit et des lamentations d'hommes et de femmes criant que Hedjir avait disparu au milieu des ennemis.

SOHRAB COMBAT GURDAFERID.

Quand la fille de Guzdehem apprit que le chef de cette armée avait disparu, elle fut saisie de douleur et poussa un cri d'angoisse, et un soupir sortit de sa poitrine. C'était une femme qui ressemblait à un brave cavalier; elle avait toujours été célèbre dans la guerre; son nom était Gurdaferid, et personne n'avait jamais vu d'homme combattre comme elle. Le sort de Hedjir l'humilia tellement que les tulipes *de ses joues* devinrent *noires* comme de la suie. Sans

hésiter un instant elle se couvrit d'une armure de guerrier, cacha les tresses de ses cheveux sous sa cotte de mailles et ferma les boutons de son casque de Roum. Elle descendit du château semblable à une lionne, ceinte au milieu du corps et montée sur un cheval aux pieds de vent. Elle se présenta devant l'armée comme un homme de guerre, et poussa un cri pareil au tonnerre qui éclate, disant : « Qui « d'entre les braves et les guerriers, les hommes de « cœur, les chefs pleins d'expérience, veut, comme « un crocodile courageux, s'essayer à combattre contre « moi? » Aucun des guerriers de cette armée orgueilleuse ne sortit des rangs pour la combattre; mais lorsque Sohrab le vainqueur des lions la vit, il sourit, se mordit les lèvres et dit : « Voici encore un « onagre dans le filet du maître de l'épée et de la « force. » Il se revêtit de sa cuirasse, mit à la hâte sur sa tête un casque de Roum, et s'élança vers Gurdaferid. La jeune fille exercée à lancer le lacet l'aperçut; elle banda son arc, écarta les bras pour tirer, et aucun oiseau n'aurait pu échapper à ses flèches. Elle fit pleuvoir sur Sohrab une grêle de traits, et l'assaillit à droite et à gauche comme font les cavaliers. Sohrab la regarda et devint honteux; il se fâcha et courut pour l'attaquer. Il se couvrit la tête de son bouclier, et fondit sur cette jeune fille qui cherchait le combat. Elle vit son ennemi s'approcher comme une flamme qui s'élance, elle suspendit son

arc par la corde à son bras, et son cheval bondit jusqu'aux nues. Elle tourna la pointe de sa lance vers Sohrab, et secoua violemment les rênes de son cheval et sa lance. Sohrab s'étonna et devint furieux comme un léopard, quand il vit que son ennemi usait de ruse dans le combat. Il saisit les rênes et lança son cheval; il arriva sur elle, semblable à Adergouschasp, tenant dans sa main la lance qui ôte la vie; et reculant le bras jusqu'à ce que la pointe se trouvât en arrière de son corps, il frappa Gurdaferid à la ceinture, et déchirant entièrement sur son corps sa cotte de mailles, il la souleva de selle comme une balle qu'atteint la raquette. Gurdaferid se tordit au-dessus de la selle, et tirant de sa ceinture une épée tranchante, elle en frappa la lance et la coupa en deux, puis elle se remit en selle et fit lever la poussière *sous les pieds de son cheval.* Ce combat contre Sohrab ne lui plaisait pas, elle se détourna de lui et s'enfuit en toute hâte. Mais le Sipehbed abandonna les rênes à son cheval, sa colère obscurcit le monde; il la gagna de vitesse en poussant des cris, il la secoua et lui arracha le casque de la tête. Les cheveux de Gurdaferid n'étaient plus retenus par la cotte de mailles, son visage brillait comme le soleil, et Sohrab reconnut que c'était une fille dont la chevelure valait un diadème. Il en fut étonné et se dit : « Si les filles « des braves de l'Iran vont ainsi sur le champ de ba- « taille, les cavaliers de ce pays doivent au jour du

« combat faire voler la poussière jusqu'au-dessus du « ciel qui tourne. » Il détacha du pommeau de la selle son lacet roulé, le lança et prit Gurdaferid au milieu du corps. Il lui dit : « Ne cherche pas à m'échapper; « pourquoi as-tu recherché le combat, ô belle au « visage de lune? Jamais semblable proie n'est tombée « dans mes filets, et tu ne m'échapperas pas de force. »

Alors Gurdaferid lui montra son visage découvert, car elle ne vit plus d'autre moyen de salut; elle lui montra son visage et lui dit : « O brave qui res- « sembles au lion parmi les braves! les deux armées « ont eu les yeux sur notre combat à la massue et « à l'épée, et sur notre lutte. Maintenant que mon « visage et mes cheveux sont découverts, toute l'ar- « mée rira de toi. Ils diront : C'est donc pour com- « battre une femme qu'il s'est ainsi couvert de pous- « sière sur le champ de bataille! Il ne fallait pas y « mettre tant de temps, et déshonorer son nom. Il « vaut mieux que nous cachions cette aventure, car « un homme puissant doit agir avec prudence. Ne « t'expose donc pas, au milieu de deux armées ran- « gées en bataille, à rougir à cause de moi. Mainte- « nant nos troupes et le château sont à toi, et il ne « faut pas vouloir la guerre au moment de la paix. « Le château, le trésor et le châtelain seront à toi « aussitôt qu'il te plaira de venir. »

En montrant ainsi ses joues à Sohrab, en lui montrant les perles *de ses dents* sous ses *lèvres de* jujubes,

elle était comme un jardin du paradis, et jamais Dihkan n'avait planté un cyprès de sa taille. Ses deux yeux étaient comme les yeux de la gazelle, ses deux sourcils formaient un arc sous lequel on eût dit que s'épanouissait le ciel. Sohrab lui dit : « Ne « démens jamais les paroles que tu viens de pronon- « cer, car tu m'as vu au jour du combat. Ne mets pas « l'espoir de ton cœur dans les murs de ce château, « car ils ne sont pas plus hauts que la voûte du ciel; « les coups de ma massue les feraient écrouler; ma « lance et mes bras *renverseraient* ces bastions. » Gurdaferid saisit les rênes et conduisit son cheval à la tête haute vers la forteresse; elle se mit en route accompagnée par Sohrab, et Guzdehem de son côté se dirigea vers la porte du château. On l'ouvrit, et Gurdaferid se traîna jusque dans le château, blessée et enchaînée. On referma la porte, et Gurdaferid trouva les siens dans la douleur, le cœur en souci, les yeux en larmes; car le danger de Gurdaferid et le sort de Hedjir avaient attristé les jeunes et les vieux. Guzdehem s'approcha de sa fille, entouré des grands et des guerriers, et lui dit : « O ma courageuse fille, « ô lionne! nos cœurs étaient pleins d'anxiété à cause « de toi; tu t'es jetée dans le combat, dans les ruses « et dans les stratagèmes; mais notre famille n'a pas « à rougir de ta conduite. Grâces soient rendues au « maître du ciel sublime, de ce que ton ennemi ne t'a « pas privée de la vie! »

Gurdaferid rit beaucoup, puis elle monta sur le rempart et regarda l'armée *des Iraniens;* elle aperçut Sohrab assis sur son cheval, et lui cria : « O maître « des Turcs et de la Chine! pourquoi te fatigues-tu? « retourne par où tu es venu, et abandonne le champ « de bataille. » Sohrab lui répondit : « O fille au beau « visage! je jure par le trône et la couronne, par la « lune et le soleil, que je renverserai dans la pous- « sière ces remparts, et que je te saisirai, ô femme « perfide! Et alors quand tu seras sans ressource, « quand tu te tordras *en vain*, tu te repentiras de ces « paroles légères. Mais le repentir ne te servira pas « quand la voûte du ciel qui tourne aura broyé ton « casque. Qu'est devenu le traité que tu as fait avec « moi? »

Gurdaferid l'écouta en souriant, et lui dit en se jouant de lui : « Les Turcs ne trouveront pas de femmes « dans l'Iran. Il est vrai que tu n'as pas eu de bon- « heur avec moi, mais ne t'afflige pas de cette mésa- « venture, d'autant que tu n'es pas un Turc; tu es « du nombre des héros illustres, et avec cette force, « ces bras, ces épaules et cette stature, tu ne trouve- « ras jamais ton égal parmi les Pehlewans. Mais « quand le roi aura appris qu'un brave a amené une « armée de Turcs, Rustem et lui se mettront en « marche, et vous ne pourrez tenir devant Tehemten. « Pas un homme de ton armée ne restera en vie, et « je ne sais quel malheur t'arrivera. Hélas! faut-il que

« de tels bras et une telle poitrine servent de pâture « aux tigres! Ne te fie pas trop à la force de tes bras, « car la vache stupide mangera l'herbe qui croîtra sur « ton corps. Tu ferais mieux de suivre mon conseil, « et de t'en retourner dans le Touran. »

A ces mots, Sohrab fut honteux, car il s'en était peu fallu qu'il ne se rendît maître du château. Il y avait au-dessous de la forteresse une plaine sur laquelle les remparts s'appuyaient; Sohrab livra tout ce pays au pillage, et anéantit d'un seul coup le pouvoir des méchants. Ensuite il dit : « Il est trop « tard pour aujourd'hui, et nous ne pouvons plus li- « vrer bataille; mais demain à l'aube du jour nous « ferons voler en l'air la poussière de ce château, « nous désolerons ce lieu par toutes les horreurs de « la guerre. » Il dit, secoua les rênes de son cheval, et partit en prenant le chemin de son camp.

LETTRE DE GUZDEHEM À KAOUS.

Aussitôt que Sohrab fut parti, le vieux Guzdehem appela un scribe, et l'ayant fait asseoir, il lui fit écrire une lettre au roi qu'il expédia par un messager agile, et dans laquelle il commençait par appeler sur le roi les grâces de Dieu; ensuite il lui exposait ce que le sort avait amené, en disant : « Une ar- « mée nombreuse, toute composée d'hommes avides « de combats et pleins de bravoure, est arrivée près « de nous ayant à sa tête un Pehlewan qui n'a pas

« plus de deux fois sept ans. Il est plus haut de taille « que le cyprès, il brille comme le soleil dans le signe « des Gémeaux; sa poitrine est comme celle d'un lion, « sa stature est haute comme une colline; jamais je « n'ai vu de Turc avec une main et une massue « comme les siennes. Quand il saisit son épée in- « dienne, il combattrait victorieusement la mer et les « rochers. Il n'y a pas de tonnerre qui gronde comme « sa voix, il n'y a pas d'épée qui frappe comme son « bras, il n'y a pas d'homme comme lui dans l'Iran « et dans le Touran; il n'y a pas son égal parmi les « braves. Ce brave s'appelle Sohrab; il ne fléchit ni « devant un Div ni devant un éléphant ou un lion. « Tu dirais certainement que c'est Rustem ou un « héros de la famille de Neriman. Hedjir le courageux « s'est ceint pour le combat, il est monté sur un che- « val rapide et s'est avancé contre Sohrab pour le dé- « fier; mais je ne l'ai pas vu se soutenir en selle plus « longtemps qu'il ne faut à un guerrier pour froncer « les sourcils, ou à l'odeur pour monter du nez dans « le cerveau; car Sohrab l'a enlevé de selle, et les « deux armées sont restées stupéfaites de la force de « son bras. Hedjir est en vie et sous la garde de « Sohrab, le cœur au désespoir, le corps dans la « souffrance. J'ai vu beaucoup de cavaliers du Tou- « ran, mais jamais homme n'a manié un cheval « comme lui. Malheur au brave qu'il saisit au milieu « de deux armées. Je ne souhaite à personne, fût-il

« un dur rocher, de le rencontrer sur le champ de « bataille; car la terre aurait pitié d'un rocher contre « lequel il lancerait son cheval au jour du combat. « Si le roi prend le temps de respirer avant d'amener « une armée et de dresser une embuscade, il peut « tenir pour perdue toute la gloire de l'Iran, il doit « s'attendre que le monde tremble devant l'épée de « son ennemi. *Ce Turc* sera le maître de la terre, car « il ne se fie qu'à sa propre force, et n'a pas besoin « que quelqu'un le prenne par la main *pour l'aider*. « Personne n'a vu un homme manier les rênes « comme lui; tu dirais que c'est Sam le cavalier. Nous « n'essayerons pas de résister à ce guerrier, à sa « massue, à ses mains et à sa valeur. Crois que la « fortune des braves a baissé, et que le pouvoir de « Sohrab s'élève au-dessus du ciel. Nous préparerons « cette nuit nos bagages et nous nous dirigerons vers « ton armée. Car si nous attendions encore quelque « temps, nous lutterions, mais on n'entendrait plus « notre voix, parce que ces remparts ne peuvent lui « résister, et que le bond du lion est lent comparé à « son agilité. » La lettre fut scellée dans la nuit; le messager se leva et prit congé, et Guzdehem lui dit: « Pars de manière qu'à l'aube du jour les Touraniens « ne puissent plus te voir. » Le messager attacha la lettre à son côté droit et partit sur-le-champ.

SOHRAB S'EMPARE DU CHÂTEAU BLANC.

Aussitôt que le soleil se fut levé au-dessus des montagnes, l'armée du Touran se ceignit *pour le combat*, et le Sipèhdar Sohrab saisissant sa lance, monta sur un destrier rapide. Son dessein était de prendre tous les braves dans la forteresse et de les lier comme un troupeau. Mais en attaquant le château il ne vit personne; il poussa un cri comme un lion furieux et s'approcha de la porte; on la lui ouvrit, mais aucun homme armé ne se montrait dans le château. Les cavaliers et les braves étaient partis dans la nuit avec le châtelain, car il y avait sous le château un chemin que l'ennemi ne connaissait pas. Lorsque Sohrab fut entré avec son armée dans la forteresse et qu'il ne vit pas Guzdehem, il fit rassembler tous ceux qui se trouvèrent dans ce lieu, qu'ils fussent coupables ou innocents, et tous parurent devant lui, demandant grâce de la vie. Il chercha en vain Gurdaferid, qu'il aimait et avec laquelle il aurait voulu contracter une alliance. Il dit dans son cœur : « Malheur, malheur à moi! cette lune brillante a dis-« paru derrière les nuages! »

Lorsque Kaous reçut la lettre de Guzdehem, son cœur s'affligea de ce qu'il apprenait; il appela tous les grands de l'empire et leur parla longuement de ces nouvelles. Tous les chefs de l'armée, grands et petits, tels que Thous, Gouderz fils de Keschwad,

Guiv, Gourguin, Bahram et Ferhad le brave, s'assirent auprès du roi de l'Iran, qui leur lut la lettre et leur fit connaître tout ce que lui mandait ce Pehlewan. Ensuite il leur dit en secret : « D'après le mes-« sage de Guzdehem, qui remplit nos cœurs de sou-« cis, cette affaire ne sera pas facile à terminer. Que « ferons-nous? quel remède y a-t-il contre ce danger? « qui dans l'Iran peut combattre ce Turc? » Tous furent d'avis que Guiv se rendît dans le Zaboulistan auprès du chef vaillant, qu'il fît connaître à Rustem que le trône du roi des rois tremblait, et qu'il appelât au combat le héros au corps d'éléphant, puisqu'en lui résidait le salut de l'armée. Kaous s'assit alors avec son scribe pour tenir conseil, car le danger était pressant et extrême.

KAOUS ÉCRIT À RUSTEM ET LE FAIT VENIR DU ZABOULISTAN.

Le roi fit écrire une lettre à Rustem le glorieux, elle commençait par l'invocation des grâces de Dieu sur le Pehlewan : « Puisse ton cœur être vigilant et « ton âme joyeuse! Sache qu'un brave de grand renom « est sorti de la frontière des Turcs et a envahi l'Iran « avec une armée. Il s'est établi avec cette armée de-« vant le Château *Blanc* et a coupé le chemin à la « garnison. C'est un Pehlewan brave et vaillant; de « corps c'est un éléphant furieux, de cœur c'est un « lion mâle. Personne dans l'Iran ne peut lui résister,

« si ce n'est toi qui seul peux ternir sa gloire. « Sache qu'il n'y a au monde que toi qui puisses don- « ner aide en toutes choses. Tu es le cœur et le sou- « tien des braves de l'Iran, tu as les griffes et la force « d'un lion; tu as conquis le pays de Mazenderan, tu « as brisé nos chaînes dans le Hamaveran; le soleil « pleure dans la crainte de ta massue, et l'étoile du « matin se consume dans la crainte de ton épée. La « poussière que soulève le pied de ton cheval Raksch « est plus grande que la mer, et aucun éléphant « n'est ton égal dans le combat. Ton lacet enchaîne « le lion, ta lance perce le rocher; tu es l'asile de « l'Iran dans tous ses maux, et c'est grâce à toi que « les guerriers portent haut leur casque. Il nous ar- « rive maintenant une nouvelle affaire qui nous met « en danger et qui brise mon cœur de souci. Les « héros de l'Iran se sont rassemblés; ils ont lu une « lettre de Guzdehem *que je t'envoie*, et tous ces braves « ont décidé que Guiv le noble guerrier se rendrait « auprès de toi et te porterait cette lettre, dans « laquelle tu verras tout ce qu'il nous écrit, le bon et « le mauvais. Quand tu l'auras lue, que ce soit de « jour ou de nuit, n'ouvre pas la bouche pour parler, « et si tu tiens à la main un bouquet de roses, ne « prends pas le temps de le sentir, mais décide-toi « sur-le-champ et viens ici. J'espère donc que tu ac- « courras du Zaboulistan avec des cavaliers pleins de « prudence et que tu feras entendre ton cri de guerre.

« Car le héros dont nous parle Guzdehem est tel « que toi seul peux le combattre. »

Aussitôt que la lettre fut scellée, le roi la donna à Guiv le vaillant, et lui dit : « Hâte-toi! il s'agit main- « tenant de manier les rênes de ton cheval; et quand « tu seras arrivé auprès de Rustem, tu ne resteras « pas un instant dans le Zaboulistan, quelque fatigué « que tu sois. Si tu arrives dans la nuit, repars le « matin. Dis-lui que la guerre nous presse, et que « nous ne pouvons pas mépriser notre ennemi si Rus- « tem n'est pas auprès de nous. » Guiv se hâta de prendre la lettre des mains du roi, il partit et ne prit ni repos ni nourriture. Il alla jour et nuit comme un ouragan, sans boire d'eau, sans manger de pain. Lorsqu'il fut arrivé près du Zaboulistan, le cri des sentinelles annonça au Destan qu'un guerrier rapide comme la foudre, monté sur un cheval qui dévorait le chemin, venait du pays d'Iran. Rustem alla à sa rencontre avec un cortége, et ses braves se couvri- rent de leurs casques. Guiv et tous les cavaliers qui l'accompagnaient, grands et petits, mirent pied à terre devant lui. Rustem le héros illustre descendit aussi de cheval, et demanda des nouvelles de l'Iran et du roi; ensuite ils quittèrent la route en se diri- geant vers le palais de Rustem, où ils s'arrêtèrent pendant quelque temps pour se reposer. Guiv s'ac- quitta de son message, remit la lettre du roi à Rus- tem et lui parla longuement de Sohrab; il lui an-

nonça les bonnes et les mauvaises nouvelles, et lui présenta les dons *du roi*. Tehemten écouta et lut la lettre, il sourit et resta confondu; enfin il dit : « Qu'il parût dans le monde, parmi les grands, un « cavalier semblable à Sam, ce ne serait pas éton- « nant s'il était né parmi les hommes libres (les Ira- « niens); mais que ce cavalier vienne du pays des « Turcs, cela n'est pas croyable. Personne ne peut « donc me dire d'où vient ce Pehlewan, et je ne « saurai pas de quelle race est ce cavalier? Moi-même « j'ai un fils de la fille du roi de Semengan, mais il « est encore petit. Ce noble enfant ne sait pas encore « qu'il faut se battre, et qu'il le faut bon gré, mal « gré. Je lui ai envoyé de l'or et beaucoup de joyaux « par la main d'un messager qui les a remis à sa « mère, et qui m'a rapporté que cet enfant illustre « allait bientôt devenir un homme, qu'il buvait du « vin avec ses lèvres qui sentent encore le lait, que « sans doute il serait un jour homme de guerre, et « abattrait beaucoup de braves quand le temps lui « aurait donné des bras de lion. Mais ce que tu me « dis, ô Pehlewan, de celui qui est venu combattre « les Iraniens, qui a jeté à bas de son cheval Hedjir « et l'a lié de la tête aux pieds avec son lacet, cela ne « peut pas être l'œuvre de ce lionceau, quelque brave « et quelque vaillant qu'il soit devenu. Viens main- « tenant pour que nous allions au palais, pour que « nous allions gaiement sous le toit du Destan; là

« nous verrons quel parti prendre, et quel Pehlewan « est ce Turc fortuné. »

Rustem le brave qui portait haut la tête se rendit au palais du Destan; lui et Guiv entrèrent dans ce beau palais, où ils restèrent assis pendant quelque temps oubliant tout souci. Ensuite Guiv invoqua une seconde fois les grâces de Dieu sur lui, en disant : « O Pehlewan du monde, ô vaillant guerrier! que « le trône et la couronne soient illustrés par toi, car « tu es digne du diadème, ô prince fortuné! Le roi « Kaous m'a donné ses ordres en ces termes : Tu ne « dois pas dormir dans le Zaboulistan, et si tu arrives « de nuit, tu repartiras le matin. Car malheur à nous « si nous sommes obligés de combattre *avant votre* « *arrivée*. Il faut donc, ô héros illustre, que nous par- « tions en toute hâte pour l'Iran. » Rustem répondit : « Ne t'inquiète pas de cela, car nous n'avons tous « d'autre fin que la mort. Asseyons-nous ici joyeuse- « ment, et ne parlons pas de Kaous et de ses braves. « Restons aujourd'hui et reposons-nous, et arrosons « encore une fois nos lèvres desséchées. Ensuite nous « accourrons auprès du roi, et nous montrerons le « chemin aux braves de l'Iran. La fortune ne veillera « pas toujours *sur ce Turc*, et si elle s'endort, notre « tâche ne sera pas difficile. Quand la mer déborde « en jetant ses vagues, le souffle du feu ardent ne lui « peut résister, et quand *ce Turc* verra de loin mon « étendard, le cœur lui manquera, fût-il au milieu

« d'une fête. Ressemblât-il à Rustem fils de Zal, « maître de l'épée et de la massue; fût-il un guer- « rier tel que Sam, brave, prudent et sage, il ne se « jettera pourtant pas dans le combat avec la même « ardeur que moi. Ainsi ne t'alarme pas de cette aven- « ture. »

Ils portèrent la main aux *coupes de* vin, ils s'enivrèrent et écoutèrent des chansons au lieu de penser au roi. Le lendemain, à l'aube du jour, Rustem, encore malade de sa débauche, ordonna une fête nouvelle; cette journée fut encore consacrée à l'ivresse, et pendant ce second jour Rustem ne pensa pas au départ, car il ordonna aux cuisiniers de dresser sur-le-champ une table, et après le repas ils tinrent une assemblée, et firent venir du vin, de la musique et des chanteurs. Ce jour étant passé, il prépara pour le lendemain une nouvelle assemblée, brillante comme le soleil; et au matin du troisième jour, il fit apporter du vin, sans se souvenir de Kaous. Mais le quatrième jour, Guiv fit ses préparatifs *de départ*, et dit au héros, au vaillant chef de l'armée : « Kaous est un « homme dur et sans modération, et le récit de Guz- « dehem pèse sur son cœur; il en est affligé, et son « âme est pleine d'impatience; il en a perdu le re- « pos, la faim et le sommeil. Si nous tardons à par- « tir, nous rendrons étroite la terre pour Kaous. Le « roi de l'Iran sera courroucé contre nous, et dans « sa fureur cherchera à se venger. » Rustem lui ré-

pondit : « Ne te mets pas en peine de cela, car per-« sonne au monde n'osera se fâcher contre nous. » Ensuite il ordonna qu'on sellât Raksch, et fit sonner les trompettes d'airain; les cavaliers du Zaboulistan entendirent le son des trompettes, et se mirent en marche couverts de casques et de cuirasses. Rustem mit en ordre cette armée nombreuse, et nomma Zewareh Pehlewan de ses troupes.

KAOUS SE MET EN COLÈRE CONTRE RUSTEM.

Lorsque Rustem fut proche de la cour du roi, *les grands*, tels que Thous et Gouderz fils de Keschwad, allèrent à sa rencontre à la distance d'une journée; ils descendirent de cheval et coururent vers lui, et Rustem mit de même pied à terre. Les grands lui adressèrent des questions amicales, et ils se rendirent de là au palais du roi, cheminant avec allégresse. Arrivés devant Kaous, ils l'adorèrent; mais il entra en colère et ne leur répondit pas. Son air était sévère, son front couvert de rides; il se tenait droit comme le lion de la forêt. Il commença par pousser un cri de rage contre Guiv, et oubliant toute décence il dit : « Qui est donc Rustem pour qu'il né-« glige ses devoirs envers moi, et qu'il désobéisse à « mes ordres? S'il y avait dans ce moment une épée « sous ma main, je lui trancherais la tête comme si « c'était une orange. Prends-le, amène-le, pends-le « vivant au gibet, et ne prononce plus jamais son

« nom devant moi. » Le cœur de Guiv bondit à ces paroles, *et il répondit :* « Est-ce que tu porterais ainsi « la main sur Rustem? » Le roi éclata contre Guiv et contre Rustem de manière à jeter dans la stupeur toute l'assemblée; il ordonna à Thous de les prendre tous les deux et de les pendre vivants au gibet, et lui-même se leva de son trône, brûlant de colère comme la flamme qui dévore les roseaux. Thous s'approcha de Rustem et le prit par la main; les braves en restèrent étonnés; il voulait le conduire hors de la présence de Kaous, craignant que dans son ressentiment il ne fît une mauvaise action. Mais Tehemten s'emporta contre le roi et s'écria : « Ne « remplis pas ainsi ton sein du feu de la colère; toutes « tes actions sont plus mauvaises l'une que l'autre, « et tu n'es point digne de la royauté. Fais pendre « vivant au gibet ce Turc, réserve ton courroux et tes « mauvais traitements pour ton ennemi. Le Roum, « le Segsar, le Mazenderan, l'Égypte, la Chine et le « Hamaveran sont des esclaves *prosternés* devant mon « cheval Raksch; leurs cœurs ont été brisés par mon « épée et mon arbalète; et toi-même, ce n'est que « grâce à moi que tu vis; comment peux-tu laisser « aller ton cœur à cette fureur? » Il dit et frappa rudement de sa main la main de Thous; tu aurais dit que c'était un éléphant furieux qui l'assaillait. Thous tomba par terre sur la tête, et Rustem dans sa colère lui passa sur le corps pour sortir. Rustem sor-

tit, monta sur Raksch et dit : « Je suis le vainqueur « des lions, le distributeur des couronnes. Quand je « suis en colère, que devient Kaous? Qui est donc « Thous pour qu'il porte la main sur moi? C'est Dieu « qui m'a donné la force et la victoire, et non pas le « roi ni son armée. Le monde est mon esclave et « Raksch mon trône; mon épée est mon sceau, et « mon casque est mon diadème; le fer de ma lance « et ma massue sont mes amis, mes deux bras et mon « cœur me tiennent lieu du roi. Je rends brillante la « nuit sombre avec mon épée; je fais voler les têtes « sur le champ de bataille. Je suis né libre et ne suis « pas esclave, je ne suis le serviteur que de Dieu. « Les braves m'ont appelé à la couronne, ils m'ont « offert le trône et le diadème; mais je n'ai pas voulu « du trône des rois, je n'ai eu devant les yeux que « les coutumes, mon devoir et la droite voie. Si j'avais « accepté la couronne et le trône, tu n'aurais pas main- « tenant ce pouvoir et cette haute fortune. Ai-je mé- « rité les paroles que tu m'as dites? Sont-ce là les « bienfaits que tu me devais? C'est moi qui ai placé « sur ce trône Keï Kobad. Que savais-je alors de Kaous, « et qu'était sa colère? du vent. Si je n'avais pas « amené dans le pays d'Iran Keï Kobad, qui vivait « dans la détresse et loin de la foule sur le mont « Alborz, tu ne te ceindrais pas de la ceinture *royale* « et du glaive de la vengeance, tu n'aurais pas ce « pouvoir et ces richesses qui t'enhardissent à dire

« des paroles *dures* à Destan fils de Sam. » Puis il dit aux Iraniens : « Ce vaillant Turc viendra et ne « laissera *en vie* ni les puissants ni les faibles. Que « chacun de vous cherche un moyen de sauver sa « vie, et qu'il y applique son intelligence. Dorénavant « vous ne me verrez plus dans l'Iran; la terre est à « vous, et les ailes du vautour sont à moi. » Il dit, poussa son cheval et les quitta; tu aurais dit que sa peau se fendait sur son corps.

Le cœur des Iraniens se remplit de douleur; car Rustem était le berger, et eux étaient le troupeau. Ils dirent à Gouderz : « Ceci est ton affaire, et *les liens* « qui ont été brisés seront renoués par ta main. Car « le Sipehbed, quoiqu'il ne veuille pas entendre nos « paroles, aura sans doute égard à tes conseils. Va « auprès de ce roi insensé, et parle-lui longuement « de ce qui est arrivé. parle-lui avec douceur et avec « patience; il se peut que tu ramènes la fortune qui « s'éloigne de nous. » Alors tous les grands pleins de courage, tels que Guiv, Gouderz et Bahram le brave, tels que Rehham et Gourguin le vaillant cavalier, s'assirent ensemble, discourant entre eux et se disant l'un à l'autre : « Le roi n'a aucun égard à la coutume « et à la décence. Rustem est le Pehlewan du monde. « C'est à lui que Kaous doit la vie, et il n'y eut ja- « mais pour les malheureux un sauveur tel que lui. « Quand les Divs du Mazenderan ont chargé le roi « et les grands de lourdes chaînes, que de peines et

« de dangers Rustem n'a-t-il pas supportés? il a dé-
« chiré le corps du terrible Div, il a rétabli avec joie
« Kaous sur son trône, il l'a salué comme on salue
« les rois. Et lorsque le pied de Kaous était chargé
« de lourdes chaînes dans le Hamaveran, Rustem a
« combattu tant de rois pour le secourir, et n'a ja-
« mais tourné le dos devant le roi du Hamaveran. Il
« a ramené Kaous sur le trône, il s'est prosterné de-
« vant lui dans la joie de son âme. Si un gibet doit
« être sa récompense, il ne nous reste plus qu'à nous
« enfuir; et pourtant c'est le moment de combattre,
« car le sort nous serre de près. »

Le Sipehdar Gouderz fils de Keschwad partit, se rendit auprès du roi, et lui dit : « Qu'a donc fait
« Rustem pour que tu détruises aujourd'hui la for-
« tune de l'Iran? As-tu donc oublié le Hamaveran et
« ce qui s'est passé chez les Divs du Mazenderan,
« pour que tu aies donné l'ordre de pendre vivant au
« gibet Rustem? Il ne faut pas que les rois pronon-
« cent de folles paroles. Maintenant qu'il est parti
« et qu'il survient un puissant héros, un Pehlewan
« semblable à un loup, qui as-tu pour lui résister
« sur le champ de bataille et faire lever au-dessus
« de sa tête la poussière noire? Guzdehem a entendu
« parler de tous tes guerriers et les a vus grands et
« petits, et pourtant il dit : Puisse ne jamais arriver
« le jour où un cavalier ose penser à le combattre!
« insensé serait quiconque l'attaquerait, eût-il la bra-

« voure de Rustem. » Le roi écouta les paroles de Gouderz, il sentit qu'elles étaient conformes aux convenances et à la raison; il fut honteux de ce qui s'était passé et confondu de sa conduite insensée. Il répondit : « Tu dis vrai, et ce qu'il y a de meilleur « c'est la parole d'un vieillard de bon conseil. Un roi « doit avoir de la prudence, car la violence et le cour- « roux ne mènent pas au but. Il faut vous rendre au- « près de Rustem et lui adresser beaucoup de bonnes « paroles, lui faire oublier ma colère et lui montrer « un avenir de bonheur. Ramène-le auprès de moi « pour que mon âme sombre redevienne brillante. »

Gouderz quitta le roi et se hâta de courir après le Pehlewan; les chefs de l'armée partirent avec lui et suivirent les traces de Rustem. Lorsqu'ils aperçurent sur la route le héros au corps d'éléphant, tous les grands l'entourèrent et se mirent à le bénir : « Puisses-tu vivre éternellement et être heureux! Que « le monde entier soit sous tes ordres, que ta place « soit toujours sur le trône! Tu sais que Kaous est « un écervelé, et que sa parole n'est pas douce quand « il est en colère, qu'il parle et s'en repent sur-le- « champ et fait sa paix gracieusement. Si Rustem a « été blessé par le roi, les Iraniens du moins n'ont « pas commis de faute pour qu'il quitte le pays d'Iran « et lui cache son front fortuné. Le roi est mainte- « nant honteux de ses paroles et se mord le dos de « la main d'avoir été si rude. »

Rustem leur répondit : « Je n'ai aucun besoin de « Keï Kaous; ma selle est mon trône, mon casque « est ma couronne, ma cuirasse est ma robe, et mon « âme ne songe qu'à la mort. Qu'est-il devant moi « Kaous? une poignée de poussière. Pourquoi au- « rais-je peur de sa colère? Ai-je mérité les paroles « inconvenantes qu'il m'a dites dans sa fureur? lui « que j'ai délivré de ses chaînes, à qui j'ai rendu la « couronne et le trône; lui qu'au jour du combat « contre les Divs du Mazenderan, au jour de la lutte « contre le roi du Hamaveran, j'ai tiré de la captivité « et de la détresse quand je l'ai vu entre les mains « de ses ennemis. Ma patience est à bout, mon cœur « est gros, et je ne crains que Dieu le tout saint. »

A ces mots, le froid *de la mort* saisit toute l'assemblée; mais Gouderz répondit au héros au corps d'éléphant : « Le roi et les grands qui portent haut la « tête vont supposer tout autre chose. Ils vont croire « que le fier Rustem a peur de ce Turc, et ils vont « se dire tout bas : il faut bien, comme Guzdèhem « nous l'a dit, abandonner le pays; car puisque Rus- « tem craint de le combattre, aucun de nous ne doit « tarder. J'ai vu que la cour n'était remplie que d'al- « tercations sur la colère du roi et son action insen- « sée, et partout il n'était question que de ce Turc « vaillant. Ne tourne pas le dos au roi dans ces cir- « constances, et ne ternis pas, par cette retraite, la « gloire qui est si grande dans le monde. En outre,

« maintenant que l'armée des ennemis nous serre de « près, n'obscurcis pas follement cette couronne et « ce trône. Car aucun homme attaché à notre foi pure « ne peut approuver que le pays de Touran nous « couvre de honte. » C'est ainsi qu'il parla à Rustem, et celui-ci l'écouta avec étonnement; *à la fin* il lui dit : « Si la peur était entrée dans mon cœur, je ne « voudrais pas que mon âme restât dans mon corps, « et je l'en arracherais. Tu sais que je ne fuis pas le « combat, mais que le roi m'a traité avec indignité. » Rustem sentit que sa position était telle qu'il ne pouvait que s'en retourner et se rendre auprès du roi. Animé de ce sentiment, il se leva, reprit le chemin *du palais*, et se rendit d'un pas fier auprès de Kaous. Aussitôt que le roi le vit de loin, il sauta sur ses pieds, et lui fit beaucoup d'excuses de ce qui s'était passé, disant : « Mon caractère et ma nature sont « durs, mais on ne peut que croître tel que Dieu vous « a planté. Mon cœur s'était rétréci comme la nou- « velle lune par la crainte de ce nouvel ennemi. Je « t'ai fait appeler pour trouver un moyen de salut, tu « as tardé à venir et je t'ai traité durement. Mais, ô « héros au corps d'éléphant, quand tu t'es senti « blessé, je me suis repenti et j'ai rempli ma bouche « de poussière. » Rustem lui répondit : « Le comman- « dement est à toi, nous sommes tous tes esclaves et « le monde t'appartient. Et moi aussi je suis un des « esclaves qui se tiennent devant ta porte, si tant

« est que je sois digne d'être compté parmi eux, et « je suis venu maintenant pour exécuter tes ordres. « Puissent le bonheur et le pouvoir rester tes com- « pagnons ! » Kaous lui dit : « O Pehlewan, puisses-tu « être toujours heureux ! Viens, célébrons aujour- « d'hui une fête joyeuse; demain nous nous prépa- « rerons pour la guerre. »

Kaous fit arranger pour la musique une salle digne d'un roi, et le palais devint comme un jardin printanier. On appela tous les grands, et ils versèrent dans cette fête des joyaux *sur la tête du roi*. Des *esclaves* au visage de lis se tenaient debout devant le roi, jouant de *la lyre* aux cordes de soie et de la flûte. Les braves burent du vin jusqu'au milieu de la nuit, célébrant les hauts faits des grands; ils burent jusqu'à ce que le monde fût enveloppé de ténèbres et que leur cœur fût troublé par le vin. Ils s'enivrèrent tous, et partirent lorsque la nuit longue eut achevé son cours.

KAOUS ET RUSTEM SE METTENT EN CAMPAGNE.

Lorsque le soleil eut déchiré le noir rideau de la nuit, et qu'il fut sorti de derrière son voile, Kaous ordonna à Guiv et à Thous de placer les timbales sur le dos des éléphants; il ouvrit la porte de son trésor et distribua des présents; il mit en ordre l'armée et fit préparer les bagages. Le roi et cent mille braves cavaliers couverts de cuirasses se rendirent

au camp, et une armée entra de la frontière de l'Iran dans le désert, si nombreuse que la poussière soulevée par les chevaux obscurcissait l'air. Elle étendit ses pavillons et ses tentes sur un espace de deux milles, elle couvrit la terre des pieds de ses chevaux et de ses éléphants. L'air s'obscurcit, la terre devint noire comme l'ébène, et la plaine trembla sous le bruit des timbales. L'armée avançait de station en station; le monde devint obscur comme la nuit, la terre devint noire, et les lances et les javelots brillèrent au milieu de la poussière comme le feu brille derrière un rideau sombre. Cette masse de lances et de drapeaux aux couleurs variées, de boucliers d'or et de bottines d'or, était telle que tu aurais dit qu'un nuage noir répandait une pluie de sandaraque. Le monde ne distinguait plus la nuit du jour; tu aurais dit que le firmament et les Pléiades avaient disparu. C'est ainsi que l'armée s'avança jusqu'à ce qu'elle fût devant le château, couvrant les rochers et les terres.

Un grand cri s'éleva de la tour du château, qui annonça à Sohrab que l'armée des Iraniens était arrivée; et aussitôt qu'il entendit la voix de la sentinelle, il monta sur les remparts pour observer l'ennemi. Il montra du doigt à Houman cette armée, une armée qui n'avait pas de fin; et lorsque Houman la vit de loin, son cœur se remplit de crainte et il poussa un soupir. Sohrab le brave lui dit :

« Bannis de ton cœur tout souci. Tu ne vois dans « cette armée innombrable aucun homme de guerre « armé d'une pesante massue qui osât s'avancer vers « moi sur le champ de bataille et remplir avec moi « le monde de poussière noire. Il y a beaucoup d'ar- « mes et beaucoup d'hommes, mais je n'y vois pas « un brave ni un guerrier. Je jure par le trône du « roi Afrasiab que je vais remplir *de sang* ce champ « de bataille comme la mer *est remplie* d'eau. » Sohrab n'abandonnait pas son cœur à la crainte; il descendit joyeusement des remparts, demanda à l'échanson une coupe de vin, et son âme n'était pas inquiète du combat. De l'autre côté on dressait les tentes du roi sur la plaine en face du château, et la multitude des hommes et des tentes avec leurs enceintes couvrait la plaine et la montagne.

RUSTEM TUE ZENDEH REZM.

Lorsque le soleil eut disparu du monde et que la nuit noire eut étendu le pan de sa robe sur les montagnes, Rustem se rendit auprès du roi, ceint pour le combat et le cœur avide de vengeance. *Il lui dit :* « Le roi me permet-il de sortir sans casque ni « ceinture pour observer ce nouveau maître du monde, « et pour voir qui sont ses braves et qui est le chef « de son armée? » Kaous lui dit : « C'est digne de toi; « puisse ton esprit conserver sa prudence, et ton corps « sa santé! Que Dieu t'ait toujours sous sa garde,

« qu'il t'accorde les vœux de ton cœur et l'accomplis-« sement de tes projets ! »

Rustem se couvrit d'un vêtement tel qu'en portent les Turcs, et partit secrètement pour le château. Il s'avança, et étant arrivé près des remparts, il entendit les cris et le bruit de la fête des Turcs. Le héros se glissa dans la forteresse comme un lion qui surprend des antilopes; il aperçut tout à coup les chefs de l'armée, et ses joues s'épanouirent de joie comme une rose. Or lorsque Sohrab s'était décidé pour la guerre, et que son départ s'approchait, sa mère avait mandé l'illustre Zendeh Rezm, qui était fils du roi de Semengan et oncle de Sohrab le glorieux, et qui avait vu Rustem au banquet, et elle lui avait dit : « O héros à l'âme brillante, je t'enver-« rai avec cet enfant; et quand il sera arrivé dans « l'Iran et auprès du roi des braves, quand au jour « du combat les armées se rapprocheront, alors tu « montreras son père à mon noble fils. » Rustem vit donc Sohrab assis au festin sur un trône, et placés près de lui, d'un côté Zendeh Rezm, de l'autre Houman le vaillant cavalier et Barman le lion renommé. Tu aurais dit que Sohrab remplissait le trône tout entier; il ressemblait à un cyprès plein de séve; ses deux bras étaient *forts* comme les cuisses d'un chameau, sa poitrine *large* comme la poitrine d'un lion, son visage *rouge* comme du sang. Autour de lui étaient assis cent Turcs braves, jeunes, fiers et sem-

blables à des lions; cinquante esclaves ornés de bracelets, rangés debout devant le ravisseur des cœurs dont la fortune était haute, invoquaient les bénédictions de Dieu sur sa taille élancée, sur son épée et son sceau; Rustem se tenait à l'écart, en observant les braves assis au banquet, lorsque Zendèh eut besoin de sortir et aperçut un brave semblable à un cyprès élancé. Il n'y avait dans l'armée des Turcs aucun homme de sa stature. Zendeh s'approcha de lui et lui demanda subitement : « Qui es-tu? réponds-« moi. Viens vers la lumière et montre-toi. » Rustem le frappa sur la nuque d'un violent coup de poing, et l'âme de Zendeh Rezm abandonna son corps; il mourut sur la place; il ne devait plus combattre, et les fêtes avaient fini pour lui.

Sohrab attendit longtemps, mais Zendeh le lion ne revint pas auprès de lui, il demanda où il était allé, laissant vide sa place au banquet. *Quelques-uns* sortirent et le trouvèrent par terre; il était sans vie, et l'âme avait quitté le corps. Ils revinrent en poussant des cris de terreur, ils revinrent l'âme troublée de douleur, et dirent à Sohrab : « Zendeh Rezm est « mort! les fêtes et les combats sont passés pour lui. » Sohrab, en entendant ces paroles, sauta sur ses pieds et alla vers Zendeh, courant comme la fumée. Il y alla suivi d'esclaves, de torches et de musiciens, et le trouva mort. Il fut saisi d'un grand étonnement et resta stupéfait; *ensuite* ce lion appela les braves

et les grands et leur dit : « O hommes de sens, ô « braves pleins de valeur ! il ne faut pas vous repo- « ser cette nuit, il faut la passer à fourbir la pointe « de vos lances ; car un loup est entré au milieu du « troupeau, défiant les chiens et les bergers. Il a « saisi un brave parmi le troupeau, et l'a jeté par « terre sanglant et comme une chose vile. Si Dieu le « créateur du monde m'est en aide, je vengerai sur « les Iraniens la mort de Zendeh. *Demain*, aussitôt « que le sabot de mon cheval foulera la terre, je « délierai mon lacet du crochet de la selle. » Il s'en retourna, reprit sa place, appela les grands et leur dit : « Zendeh Rezm me manquera dans le combat, « mais je ne suis pas las du festin. »

Pendant que Rustem s'en retournait auprès du roi, Guiv sortit du camp des Iraniens pour faire la ronde ; il aperçut sur la route le héros au corps d'éléphant, et se hâta de tirer l'épée du fourreau ; il poussa un cri comme un éléphant furieux, se couvrit la tête de son bouclier et se tint prêt à combattre. Rustem, qui savait que Guiv devait cette nuit faire la ronde devant le camp des Iraniens ; sourit et jeta un cri. Guiv reconnut la voix de Rustem, courut à pied vers lui et lui dit : « O prince et « ami ! où as-tu été à pied dans la nuit sombre ? » Tehemten ouvrit la bouche pour lui répondre, et raconta ce qu'il avait fait et comment il avait traité un homme *au cœur de* lion. Le noble Guiv invoqua

les grâces de Dieu sur lui en disant : « Puisses-tu ne « jamais manquer à ton cheval, à ta massue et à ta « selle ! » De là Rustem alla auprès du roi et lui fit la description des Turcs et de leur festin, de Sohrab, de sa haute taille et de ses bras prêts pour le combat, disant : « Jamais homme comme lui n'a paru « chez les Turcs; il ressemble à un cyprès, tant sa « taille est droite; il n'a d'égal ni dans l'Iran ni dans « le Touran; tu croirais que c'est Sam le cavalier. « Que puis-je dire de plus? » *Ensuite il parla* du coup qu'il avait donné à Zendeh Rezm, et qui le mettait hors d'état de prendre part aux combats et aux banquets. Ils conversèrent de cette sorte, ensuite ils firent venir des musiciens et du vin, et passèrent la nuit réunis en assemblée.

SOHRAB DEMANDE À HEDJIR LES NOMS DES CHEFS DES IRANIENS.

Lorsque le soleil éleva son bouclier d'or et que ses rayons parurent au firmament, Sohrab se revêtit de son armure de guerre et s'assit sur son cheval couleur de musc. Une épée était suspendue sur sa poitrine, un casque royal couvrait sa tête; au crochet de sa selle était un lacet roulé sur lui-même soixante fois; sa mine inspirait la terreur. C'est ainsi qu'il sortit, et il alla choisir un endroit escarpé d'où il pût voir l'armée des Iraniens. Il fit venir Hedjir auprès de lui et lui dit : « N'essaye pas de me trom-

« per; en toute chose agis avec droiture, si tu ne « veux que le malheur te frappe. Réponds selon la « vérité à toutes mes questions; ne mens pas et ne te « sers pas de ruse. Si tu veux que je te rende ta « liberté, si tu veux t'élever au-dessus de tous les « hommes, réponds à toutes les questions que je t'a- « dresserai sur les Iraniens, et ne dévie pas de la « voie de la vérité. Alors je te donnerai des trésors « *depuis longtemps* accumulés; je te ferai beaucoup de « présents et des dons précieux. Mais si tu veux me « tromper, tu porteras toujours ces chaînes, et le « cachot restera ta demeure. » Hedjir lui repondit : « Sur tout ce que le roi me demandera au sujet de « l'armée de l'Iran, je lui dirai tout ce que je sais; « car pourquoi lui mentirais-je? Tu ne trouveras en « moi que de la droiture, et je n'ai pas l'intention de « te tromper. La droiture est le meilleur guide dans « le monde, et aucune pensée n'est pire que celle de « mentir. »

Alors Sohrab reprit : « Je vais t'adresser des ques- « tions sur tous les grands, sur le roi et sur le « peuple, sur tous les guerriers illustres de ce pays, « tels que Guiv, Thous et Gouderz, tels que Bahram « et Rustem l'illustre, et tu me nommeras tous ceux « que je te désignerai. *Je vois* une enceinte de brocart « de différentes couleurs, qui renferme des tentes de « peau de léopard, et devant laquelle sont placés « cent éléphants de guerre; au-dessus de ce trône de

« turquoises bleu de mer flotte dans l'air un drapeau « portant une figure du soleil sur un fond violet et « surmonté d'une lune. Quel est ce camp assis au « milieu de l'armée, et à qui d'entre les braves de « l'Iran appartient-il? » Hedjir lui répondit : « C'est « le roi de l'Iran, devant la porte duquel on tient « toujours des éléphants et des lions. » Ensuite Sohrab lui dit : « *Je vois* sur la droite beaucoup de « cavaliers, d'éléphants et de bagages; on y a formé « une enceinte noire, entourée de troupes rangées « et de tentes innombrables; derrière sont placés des « éléphants, et devant des chevaux de main. Sur le « devant aussi est planté un drapeau portant une « figure d'éléphant, et à côté se tiennent des cava- « liers aux bottines d'or. » Hedjir répondit : « C'est « Thous fils de Newder, car son drapeau porte la « figure d'un éléphant. » Sohrab demanda : « Quel « est ce pavillon rouge devant lequel se tiennent « beaucoup de cavaliers? On y voit un drapeau d'or « avec une figure de lion et un joyau brillant dans « le milieu. Derrière le drapeau est rangée une « troupe nombreuse, tout armée de lances et cou- « verte de cuirasses. Qui en est *le maître?* Dis-moi « son nom, et ne provoque pas ta perte par un men- « songe. » Hedjir répondit : « C'est l'ornement de la « noblesse, le Sipehdar Gouderz fils de Keschwad, « le destructeur des armées, le brave des champs de « bataille. Il a deux fois quarante fils semblables à

« des éléphants et à des lions. Ni le crocodile coura-
« geux, ni le tigre du désert, ni le léopard de la
« montagne n'osent lutter avec lui. »

« A qui, demanda Sohrab, appartient cette en-
« ceinte verte gardée par une troupe nombreuse, et
« dont le milieu est occupé par un trône brillant
« devant lequel est planté le drapeau de Kaweh?
« Sur ce trône est assis un Pehlewan qui a la mine,
« les épaules et les membres d'un héros, et qui,
« quoique assis, dépasse de la tête tous ceux qui
« sont debout devant lui. Devant *son trône* se tient
« un destrier haut comme lui, jusqu'aux pieds duquel
« pend un lacet. De temps en temps le cheval hennit
« vers son maître, tu dirais que c'est la mer qui
« gronde. Beaucoup d'éléphants caparaçonnés sont
« rangés devant le héros assis, qui semble bouillon-
« ner sur son siége. Il n'y a dans l'Iran aucun homme
« de sa stature, et je ne vois pas de cheval compa-
« rable à celui-ci. Regarde son enseigne, elle porte
« l'image d'un dragon, et sur la pointe est figuré un
« lion à tête d'or. » Hedjir dit en lui-même : « Si
« j'indique à ce lion plein de cœur les signes qui
« distinguent Rustem au corps d'éléphant, il ne tar-
« dera pas à l'anéantir. Ne vaut-il pas mieux que je
« les tienne secrets, et que j'omette son nom dans
« le dénombrement des braves? » Il répondit à
« Sohrab : « C'est quelque allié venu de la Chine, et
« arrivé nouvellement auprès du roi. » Sohrab de-

manda son nom au noble Hedjir, qui lui dit : « Je « n'en ai aucun souvenir, car j'étais dans cette forte- « resse quand il a rejoint le roi. » Sohrab s'attrista de ce qu'il ne trouvait aucune trace de Rustem. Sa mère lui avait dit à quelles marques il reconnaîtrait son père, il les voyait toutes, mais il n'en croyait pas ses yeux. Il voulut de nouveau apprendre le nom *de ce Pehlewan* de la bouche de Hedjir, espérant ouïr des paroles qui réjouiraient son cœur. Mais il était écrit au-dessus de lui qu'il en serait autrement, *par ordre de celui* qui ne change jamais.

Ensuite Sohrab lui demanda : « Qui d'entre les « grands a formé cette enceinte immense qui est rem- « plie de cavaliers nombreux et d'éléphants, et d'où « part le son des clairons? Au devant de l'enceinte « est planté un drapeau avec une tête de loup, et sa « pointe dorée s'élève jusqu'aux nues. Au milieu est « placé un trône devant lequel des esclaves forment « une haie. » Hedjir répondit : « C'est Guiv fils de « Gouderz, que les braves appellent Guiv le vaillant. « C'est l'aîné et le meilleur des fils de Gouderz, et « les deux tiers de l'armée des Iraniens lui obéissent. « Ce brave est le gendre de Rustem, et le pays d'Iran « contient peu d'hommes comme lui. » Sohrab lui dit : « Je vois du côté où le soleil brillant se lève « une enceinte blanche de brocart de Roum, devant « laquelle sont rangés plus de mille cavaliers, et des « fantassins armés de boucliers et de javelots, for-

« mant une armée innombrable. Leur chef est assis « sur un trône *dont les degrés sont* d'ivoire et le siége « de bois de tek. L'enceinte est tendue de drap d'or « et gardée par des troupes de serviteurs. » Hedjir répondit : « Ce chef s'appelle Feribourz, c'est le fils « du roi et le diadème des braves. » Sohrab répliqua : « Cette magnificence est à sa place, puisqu'il est fils « de roi et possesseur d'un diadème. »

« A qui, reprit Sohrab, appartient cette enceinte « jaune devant laquelle est planté un drapeau por- « tant la figure de la lune et entouré d'étendards « jaunes, rouges, violets et de toute couleur? Der- « rière *l'enceinte* on voit un *autre* drapeau avec une « figure de sanglier, et dont la pointe fort haute est « surmontée d'une lune d'argent. » Hedjir répondit : « Son nom est Gourazeh, *guerrier* qui ne tourne pas « bride dans le combat des lions; il est prudent, issu « de la famille de Guiv, et la peine et le danger ne « le font pas murmurer. »

Sohrab cherchait les traces de son père, mais Hedjir ne les lui indiquait pas et tenait sur ce point la vérité cachée. Comment veux-tu gouverner ce monde que gouverne Dieu? C'est le créateur qui a déterminé d'avance toutes choses. Le sort a écrit autrement *que tu n'aurais voulu*, et comme il te mène, il faut que tu suives. Si tu attaches ton cœur à ce monde passager, tu n'y trouveras que poison, peine et souci. Sohrab fit encore une fois des questions à

Hedjir sur l'homme qu'il désirait tant de voir, sur cette enceinte verte et ce cheval puissant, sur ce brave et son lacet roulé. Mais le Sipehbed Hedjir lui répondit : « Pourquoi te cacherais-je la vérité? Si je « ne t'ai pas dit le nom de ce Chinois, c'est que je « ne le connais pas. » Sohrab reprit : « Ce n'est pas « vrai; car tu n'as pas dit un mot de Rustem, et un « homme qui est Pehlewan du monde ne peut pas « rester caché au milieu d'un camp. Tu m'as assuré « qu'il est le chef de l'armée, et le gardien de toutes « les frontières et de toutes les provinces. Or dans « une campagne où Kaous lui-même conduit ses « troupes, où il place son trône et son diadème sur « le dos des éléphants de guerre, le Pehlewan du « monde doit marcher devant lui quand la voix du « tonnerre gronde sur le champ de bataille. » Hedjir lui répondit : « Il faut que le héros, le vainqueur des « lions, soit allé dans le Zaboulistan, car c'est le « temps des fêtes dans les jardins de roses. »

Sohrab lui dit : « Ne parle pas ainsi, car le front « de Rustem se tourne toujours vers le combat. Les « grands seraient arrivés de tous côtés, le casque en « tête, auprès du roi maître du monde, pour le se- « conder, et le Pehlewan du monde resterait assis à « une fête? Les vieux et les jeunes riraient de lui. « J'ai fait aujourd'hui un pacte avec toi, que je te « rappelle, car je suis un homme qui parle peu. Si « tu me montres le Pehlewan, je te ferai porter la

« tête plus haut que tout le peuple, je te rendrai « riche dans ce monde au delà de tes besoins, je « t'ouvrirai les trésors des grands. Mais si tu me « caches ce que je te demande, si tu me voiles la « vérité que tu connais, je te séparerai la tête du « tronc. Choisis des deux maintenant. Ne sais-tu pas « ce que le Mobed a dit au roi quand il lui a révélé « les secrets *de la sagesse* : Une parole, avant d'être « prononcée, est comme une perle intacte et encore « attachée *à sa coquille;* mais quand on la dégage de « ses chaînes et de ses liens, elle devient un joyau « brillant et sans prix. » Hedjir lui répondit : « O roi! « quand tu seras las du trône, du sceau et du diadème, « alors cherche à combattre contre un homme qui « abat des éléphants furieux, qui anéantit deux cents « hommes d'un coup de sa massue capable de briser « les enclumes, contre Rustem qui abaisse dans la « poussière les têtes de ses ennemis lors même qu'elles « atteignent le ciel. Il n'y a pas d'éléphant dans le « monde qui puisse lui résister, et la poussière que « soulèvent les pieds de Raksch est plus vaste que la « mer. Son corps est doué de la force de cent hommes « forts; sa tête est plus haute qu'un arbre élancé. « Quand il entre en colère au jour du combat, que « sont dans sa main un lion, un éléphant, un homme? »

Sohrab, fils d'un noble père, s'écria : « Malheur à « Gouderz fils de Keschwad, qui n'est qu'un enfant « comme toi, malgré sa puissance, sa sagesse et sa

« bravoure! Où as-tu donc vu des hommes de guerre,
« toi qui n'as pas entendu le bruit du pied d'un che-
« val, toi qui parles ainsi de Rustem et ne fais que
« célébrer ses louanges? Tant que la mer se balance
« tranquillement, tu as peur du feu; mais quand tout
« à coup elle déborde, il ne reste plus un souffle au
« feu dévorant. De même l'obscurité cache sa tête
« quand le soleil tire l'épée ardente. » Hedjir, dans son inexpérience, dit en lui-même : « Si je fais con-
« naître le vainqueur des lions à ce Turc aux mains
« puissantes, aux membres vigoureux, qui est assis
« sur ce cheval digne d'un roi, il rangera en bataille
« son armée avide de combats, il lancera son cheval
« au corps d'éléphant; et Rustem, malgré sa force et
« ses épaules et ses bras puissants, sera tué de sa
« main. Alors personne ne sortira plus des rangs des
« Iraniens pour l'attaquer; et quand personne dans
« l'armée de l'Iran ne songera plus à le combattre,
« Sohrab s'emparera du trône de Kaous. Le Mobed a
« dit : il vaut mieux mourir glorieusement que vivre
« de manière à être un sujet de joie pour ses enne-
« mis. Quand même il me tuerait, les eaux des ri-
« vières n'en deviendraient pas troubles. Le vieux
« Gouderz a, sans me compter, soixante et seize fils
« au cœur de lion, comme Guiv le maître du monde,
« le destructeur des armées, qui est partout le pre-
« mier d'entre le peuple, comme Bahram et Rehham
« qui portent haut la tête, comme Schidousch le

« brave, le vainqueur des lions; ils me chériront « après ma mort, et arracheront la vie à mes ennemis « pour me venger. Puisqu'il reste encore au pays « d'Iran Gouderz et ses soixante et dix fils illustres, « je peux lui manquer. Le Mobed à la foi pure m'a « enseigné qu'il est naturel que le faisan ne flaire pas « d'autres herbes, quand il y a dans la prairie des « racines de cyprès *qui poussent des tendrons.* » Il dit donc à Sohrab : « Pourquoi te mets-tu en colère, et « pourquoi ne me parles-tu que de Rustem? Pour- « quoi me fais-tu cette querelle en m'adressant une « demande insensée? Tu veux me couper la tête parce « que je ne sais pas où est Rustem, mais tu n'as pas « besoin d'un prétexte pour répandre mon sang; « pourquoi as-tu recours à la dissimulation? Tu vou- « drais tuer Rustem au corps d'éléphant, mais il ne « tombera pas facilement en ton pouvoir. Tu ferais « mieux de ne pas chercher à le combattre, car il « t'anéantirait sur le champ de bataille. »

SOHRAB ATTAQUE L'ARMÉE DE KAOUS.

Lorsque Sohrab entendit ces paroles dures, il détourna la tête et cacha son front sans rien dire et étonné de ce discours mystérieux; ensuite du haut de son cheval il frappa Hedjir violemment avec le poing, le jeta par terre et retourna dans sa demeure. Il y réfléchit longtemps, et fit des préparatifs de guerre de toute espèce. Il attacha sa ceinture pour

aller au combat et ôta de sa tête royale sa couronne d'or. Il se revêtit joyeusement de sa cotte de mailles et de sa cuirasse, et se couvrit la tête d'un casque de Roum; le héros vainqueur des Divs prit sa lance, son arc, son lacet et sa lourde massue; le sang bouillait de colère dans ses veines; il monta sur son cheval rapide, poussa un cri de guerre, saisit un javelot et partit pour le champ de bataille, semblable à un éléphant furieux. Il sortit *de la forteresse*, déterminé à combattre; il fit voler la poussière jusque sur la face de la lune. Il se précipita sur l'enceinte des tentes du roi et en emporta le dessus avec sa lance. Les chefs courageux se dispersèrent devant lui comme des onagres devant les griffes du lion; aucun des grands de l'armée de l'Iran n'osa le regarder en face à cause de ses pieds et de ses étriers, de ses mains et de ses rênes, de ses bras et de sa lance vibrante. Les chefs et les braves s'assemblèrent en se disant : « Voici un héros au corps d'éléphant; « il ne faut pas le regarder en face étourdiment; qui « est-ce qui oserait le combattre? » Là-dessus Sohrab poussa des cris, et défia le roi Kaous en disant : « O « roi de noble race! qu'as-tu à faire sur un champ de « bataille? Comment oses-tu prendre le nom de Keï « Kaous, toi qui ne parais jamais dans le combat des « lions? Si je fais vibrer cette lance dans ma main, « j'anéantis toute ton armée. J'ai fait un grand ser- « ment dans un banquet, la nuit où Zendeh Rezm

« fut tué : j'ai juré de ne laisser dans l'Iran aucun « homme armé d'une lance, et de pendre le roi « Kaous vivant au gibet. Qui as-tu, parmi les Ira- « niens, assez prompt de la main pour venir à ma « rencontre sur ce champ de bataille? »

Ayant ainsi parlé, il se tut pendant longtemps, mais aucun des Iraniens ne lui répondit. Alors il se courba en arrière, et frappant de grands coups avec le fer de sa lance, fit sauter soixante et dix piquets de l'enceinte *des tentes du roi*, dont une partie s'écroula, et l'on entendit de tous côtés le son des trompettes. Kaous fut effrayé, et s'écria : « O hommes « illustres et de haute naissance! que quelqu'un de « vous aille annoncer à Rustem que le cerveau des « braves est vide devant ce Turc, que je n'ai pas un « cavalier à lui opposer, et qu'il n'y a personne dans « l'Iran qui ose le combattre. »

Thous partit, porta le message du roi à Rustem et lui conta tout ce qu'il avait entendu. Rustem lui répondit : « Quand les autres rois se sont adressés à « moi inopinément, c'était tantôt pour un combat, « tantôt pour une fête et un banquet; mais Kaous ne « m'a jamais donné que la peine de combattre. » Il ordonna qu'on sellât Raksch, et dit à ses cavaliers de rider leurs fronts; il jeta de sa tente un regard sur la plaine, et vit sur la route Guiv qui arrivait et qui mettait à Raksch une selle brillante; Gourguin qui criait : « Hâte-toi, hâte-toi! » Rehham qui bou-

clait la barde sur le poitrail du cheval, et Thous qui s'occupait des caparaçons, pendant qu'ils se disaient l'un à l'autre : « Vite! vite! » Rustem entendant ces voix de sa tente, dit en lui-même : « C'est donc ici « un combat contre un Ahriman, car toute cette ter- « reur ne peut avoir été produite par un homme! » Il se hâta de mettre sa cuirasse de peau de léopard, se ceignit de sa ceinture royale, monta sur Raksch et partit. Il laissa à Zewareh la garde de ses tentes et de son armée, et lui dit : « Ne quitte pas ce poste, « et obéis-moi de préférence aux autres chefs. »

On porta devant Rustem son drapeau, et il s'avança, avide de combats et en colère. Quand il vit Sohrab avec ses bras et ses jambes *puissantes*, et sa poitrine large comme celle de Sam, il lui dit: « Éloignons-nous d'ici, et sortons des lignes des « deux armées! » Sohrab frotta ses mains l'une dans l'autre et courut au combat en dehors des lignes, disant : « Viens, et rendons-nous tout seuls dans un « lieu *écarté;* nous sommes tous deux des braves; « n'appelle auprès de toi aucun de tes amis de l'Iran, « nous combattrons seuls toi et moi, cela suffit. Mais « tu ne peux tenir *contre moi* sur le champ de ba- « taille; tu ne peux résister à un seul coup de ma « main; tu es haut de stature et puissant d'épaules « et de bras, mais tes bras se sont affaiblis sous *le* « *poids* des années. » Rustem regarda cet homme si altier, il regarda ses épaules, ses mains et ses longs

étriers, et lui dit avec douceur : « O jeune homme si « tendre! la terre est sèche et froide, l'air est doux et « chaud. Je suis vieux, j'ai vu maint champ de ba- « taille; j'ai détruit mainte armée; maint Div est « mort de ma main, et je n'ai jamais été battu. « Certes! si tu me combats et que tu me survives, tu « n'as plus à craindre le crocodile. La mer et les « montagnes ont vu mes combats; ce que j'ai fait des « grands de l'armée du Touran, les astres en sont té- « moins, et ma valeur a mis le monde sous mes « pieds. Mais j'ai pitié de toi, et ne voudrais pas t'ar- « racher la vie. Ne reste pas avec les Turcs, je ne « connais personne dans l'Iran qui ait des épaules et « des bras comme toi. »

Pendant que Rustem parlait ainsi, le cœur de Sohrab s'élançait vers lui; il lui dit : « Je vais te « faire une question, et il faut que tu me répondes « selon la vérité. Dis-moi franchement quelle est ta « naissance, et réjouis mon cœur par de bonnes pa- « roles. Je crois que tu es Rustem, que tu es de la « race de l'illustre Neriman. » Rustem lui répondit : « Je ne suis pas Rustem, je ne suis pas issu de la « race de Sam fils de Neriman. Rustem est un Pehle- « wan, et moi je suis un homme du commun; je n'ai « ni trône, ni palais, ni diadème. » Sohrab, qui avait été plein d'espoir, se désespéra, et l'aspect du jour brillant devint sombre pour lui.

COMBAT DE RUSTEM CONTRE SOHRAB.

Sohrab se rendit au champ du combat et prit un javelot, tout en pensant avec étonnement aux paroles de sa mère. Ils choisirent une lice étroite, et s'attaquèrent avec leurs courts javelots. Quand il ne resta plus à leurs javelots ni pointe ni anneau de fer, ils tournèrent tous deux bride à gauche, puis ils fondirent l'un sur l'autre avec leurs épées indiennes, et firent jaillir le feu de l'acier. Leurs épées se brisèrent sous leurs coups, quels coups! *on eût dit* qu'ils amenaient la résurrection. Ensuite ils saisirent leurs lourdes massues, et les bras des braves se fatiguèrent, les massues se courbèrent par la force des coups, les chevaux chancelèrent, les héros tremblèrent. Les armures des chevaux tombaient, les cottes de mailles se détachaient en pièces du corps des héros. Les chevaux et les cavaliers s'arrêtèrent, ceux-ci ne pouvaient plus remuer ni main ni bras; leur corps était inondé de sueur, leur bouche remplie de poussière, leur langue fendue de sécheresse. Ils se mirent à l'écart l'un de l'autre, le père rempli d'anxiété, le fils excédé de fatigue. O monde! que tes œuvres sont étonnantes; ce qui est brisé est ton ouvrage, et ce qui est entier l'est de même. L'amour ne se manifestait dans aucun de ces hommes; ils étaient privés de sens, et la tendresse ne parlait pas. Les animaux connaissent leurs petits, que ce soit

le poisson de la mer ou l'onagre du désert; mais l'homme, dans son trouble et sa passion, ne distingue pas son ennemi de son fils. Rustem dit en son cœur : « Je n'ai jamais vu un crocodile qui aille « au combat comme cet homme. La lutte avec le Div « blanc n'a été qu'un jeu pour moi, et maintenant le « cœur me manque devant un homme, devant le bras « de quelqu'un qui n'est pas un des maîtres du « monde, ni un héros, ni un homme illustre parmi « les grands! Je me suis retiré fatigué du combat, « pendant que deux armées le regardaient. »

Lorsque les chevaux des deux combattants furent reposés des fatigues de la lutte et de la bataille, le jeune homme et le vieillard bandèrent leurs arcs; mais étant couverts de cottes de mailles, d'armures et de cuirasses de peau de léopard, les flèches de roseau et leurs pointes de fer ne leur firent aucun mal. Tous les deux s'irritèrent, tous les deux se saisirent par les courroies de leurs ceintures. Rustem, qui au jour du combat arrachait le rocher noir quand il portait la main dessus, saisit la ceinture de Sohrab, espérant de l'enlever de selle dans cette lutte. Mais le corps du jeune homme ne s'en ressentit pas, et la main de Rustem resta impuissante. Il la retira de la ceinture de Sohrab, et ne cessait de s'étonner de lui.

Les deux vainqueurs des lions se quittèrent, fatigués du combat; ils se séparèrent, brisés et blessés.

Mais Sohrab détacha encore une fois de la selle sa lourde massue; il serra son cheval, frappa Rustem de sa massue et lui meurtrit l'épaule. Rustem se tordit, mais il eut la force de dévorer sa douleur. Sohrab sourit et lui dit: « O cavalier! tu n'es pas « ferme sous les coups des braves, et l'on dirait que « Raksch est un âne dans le combat; *mais* les deux « mains d'un héros surpassent tout en force, et un « vieillard, quelque haute que soit sa taille, est in- « sensé s'il veut faire ce que fait un jeune homme. » Ils se quittèrent épuisés; ils s'étaient rendu le monde si étroit, qu'ils se détournèrent l'un de l'autre et se séparèrent, le cœur et l'âme en souci. Rustem alla combattre l'armée du Touran, semblable à un tigre qui aperçoit sa proie. Sohrab se dirigea vers l'armée de l'Iran; abandonnant les rênes à son cheval aux pieds légers, il se jeta sur cette armée, et beaucoup de braves tombèrent autour de lui; il s'élança au milieu de l'armée comme un loup, et les forts et les faibles se dispersèrent. Rustem songeait tristement aux malheurs qu'amènerait sans doute sur Kaous ce vaillant Turc, qui venait de paraître, la poitrine et les bras couverts d'une cotte de mailles. Il se hâtait de retourner à son camp, le cœur rempli de ces craintes, lorsqu'il vit, au milieu de l'armée, Sohrab qui venait de rougir la terre de sang; sa main était tachée de sang, ainsi que le fer de sa lance et sa cotte de mailles; tu aurais dit qu'il était ivre de sa

chasse. A cette vue, Rustem entra en fureur. Il poussa un cri comme un lion féroce et lui dit : « O homme altéré de sang! qui d'entre les Iraniens « t'a attaqué? Pourquoi n'as-tu pas retenu la main « du mal? Pourquoi es-tu venu comme un loup au « milieu du troupeau? » Sohrab lui répondit : « L'ar- « mée du Touran s'est abstenue du combat et n'a fait « aucun mal; mais tu l'as attaquée le premier, pen- « dant que personne ne cherchait à te combattre et « à lutter contre toi. » Rustem lui dit : « Le jour est « devenu sombre, mais quand le soleil qui éclaire le « monde se sera levé, alors *se décidera* sur cette plaine « à qui sera le gibet, à qui le trône; car ce monde « brillant appartient au glaive. Puisses-tu ne jamais « mourir, puisque tu manies l'épée pendant que *tes* « *lèvres* sentent encore le lait! Nous reviendrons à « l'aube du jour avec nos épées; va maintenant, en « attendant que la volonté de Dieu se fasse. »

SOHRAB ET RUSTEM RETOURNENT À LEURS CAMPS.

Ils se séparèrent, l'air devint sombre, le firmament fut étonné à l'aspect de Sohrab. Tu aurais dit que le ciel l'avait pétri de guerre, qu'il ne cesserait jamais d'attaquer, que son cheval était d'acier, son corps d'airain, et que son esprit était une merveille. Il revint à son camp dans la nuit profonde, les reins brisés du combat, mais la poitrine *ferme comme* du fer. Il dit à Houman : « Il s'est élevé au-

« jourd'hui un brouillard, et le monde s'est rempli « de luttes et de discorde. Que vous a dit ce brave « cavalier aux bras de héros, aux griffes de lion ? « qu'est-il venu faire contre mon armée entière, lui « à qui je ne connais point d'égal dans le monde ? « qu'a-t-il dit à mes braves et que leur a-t-il fait « avec son bras, lui qui m'a résisté dans le combat ? « C'est un vieillard semblable à un lion, et la lutte « et les batailles ne le fatiguent pas. Je ne connais « dans le monde aucun homme qui se ceigne pour « le combat comme lui. »

Houman lui répondit : « Ton ordre était que l'ar- « mée ne s'avançât pas. Nous étions encore mal pré- « parés et ne faisions que d'arriver sur le champ de « bataille, lorsqu'un homme s'est présenté, plein « d'ardeur guerrière, se dirigeant vers cette armée « nombreuse ; tu aurais dit qu'il venait de sortir ivre « *d'un banquet* pour commencer tout seul une telle « attaque. Il a fait voler de tous côtés la poussière « du combat et a tué un grand nombre des nôtres ; « ensuite il s'est tourné vers les siens et est parti au « galop. »

« Du moins, répondit Sohrab, il n'a pas tué un « seul héros de mon armée, pendant que j'ai tué « beaucoup d'Iraniens, j'ai coloré la terre de leur « sang comme une rose. Vous n'avez fait que regarder, « et cependant personne n'est venu me combattre ; à « quoi d'ailleurs cela aurait-il servi ? car si un lion

« venait à ma rencontre, sache que, sans aucun « doute, il ne se relèverait pas *d'un coup* de ma lourde « massue. Qu'est devant moi un tigre, un léopard, « un lion? Je ferai descendre *sur la terre* le feu du « ciel avec le fer de ma lance. Quand mes ennemis « verront mon front courroucé, leurs cottes de mailles « se fendront sur leur corps. Le jour de demain sera « un grand jour, où l'on verra à la fin qui est loup et « qui est brebis. Je jure par le nom du Créateur, du « maître unique, de ne pas laisser en vie un seul de « mes ennemis. Maintenant il faut préparer des tables « et du vin, et dissiper avec les coupes les soucis du « cœur. »

Rustem, de son côté, inspecta son armée et s'entretint avec Guiv, en disant : « Comment Sohrab le « guerrier éprouvé s'est-il aujourd'hui comporté dans « le combat? » Guiv le brave lui répondit : « Jamais « nous n'avons vu un héros comme lui. Il s'est élancé « jusqu'au milieu de l'armée et a choisi Thous pour « le combattre. Celui-ci était à pied et la lance en « main, et voyant arriver Sohrab semblable à un « loup, il est monté à cheval. Sohrab l'ayant aperçu « avec sa lance, est arrivé sur lui en bondissant « comme un lion furieux, l'a frappé sur la poitrine « avec sa massue courbée, lui a fait tomber de la « tête son casque par la force du coup, et Thous ne « pouvant lui résister, s'est enfui. Un grand nombre « de nos braves ont été tués; aucun de nous ne vaut

« Sohrab, il n'y a que toi qui sois de la même étoffe « que lui. Cependant nous avons observé la coutume « de nos ancêtres, et nous n'avons pas lancé toute « une troupe contre ce *jeune homme* imberbe; et per- « sonne ne voulant le combattre corps à corps, nous « lui avons laissé le champ de bataille. Aucun cava- « lier ne se présentant pour le combat singulier, il a « parcouru notre ligne du centre jusqu'à l'aile droite. « Il s'est élancé de tous côtés en fureur, son cheval « bondissant sous lui. »

Rustem devint soucieux à ce récit et se dirigea vers le roi Kaous. Aussitôt que le roi aperçut le Pehlewan, il le fit asseoir devant lui et tout près de sa personne. Rustem lui parla de Sohrab et lui raconta combien il était fort et haut de stature, en disant : « Personne au monde n'a vu un enfant tout « jeune doué d'un tel courage de lion et d'une telle « bravoure. Sa tête froisse les astres, et la terre ne « peut porter le poids de son corps; ses bras et ses « cuisses sont comme les cuisses d'un dromadaire, « et plus forts encore. Nous avons essayé longtemps « l'un contre l'autre toutes les armes, l'épée et les « flèches, la massue et le lacet. A la fin je me suis « rappelé combien de braves j'avais autrefois enlevés « de selle, j'ai saisi les courroies de sa ceinture, j'en « ai serré fortement le nœud, j'ai voulu le soulever « de selle et le jeter par terre comme j'ai souvent fait « à d'autres; mais quand le vent ébranlera les mon-

« tagnes, alors j'ébranlerai ce brave dans sa selle. « Quand il s'est fait tard, je l'ai quitté; car la nuit « était obscure et la lune ne luisait pas. Nous sommes « convenus de nous revoir demain et de lutter un « peu. J'y emploierai toutes mes forces, je verrai qui « sera victorieux, et nous saurons quelle est la vo- « lonté de Dieu; car la victoire et la puissance vien- « nent de lui, qui est le créateur du soleil et de la « lune. » Kaous lui dit : « Dieu le saint brisera le « corps de ton ennemi. Je passerai cette nuit devant « le créateur du monde; je ne cesserai de frotter mon « front contre la terre pour qu'il t'accorde son aide « contre ce Turc insensé notre ennemi, pour qu'il « fasse refleurir ton espoir flétri & qu'il porte ta « gloire jusqu'au soleil. » Rustem répondit : « Par la « grâce du roi, tout ce que désirent ceux qui lui sont « dévoués sera accompli. »

Ensuite il partit pour son camp, l'âme remplie de soucis, la tête pleine du désir de la vengeance. Zewareh s'approche de lui, le cœur déchiré, pour savoir comment le sort avait traité le Pehlewan dans cette journée. Rustem lui demanda avant tout de la nourriture, puis il déchargea son cœur de ses soucis. Il parla ainsi à son frère : « Sois prudent, et garde « ton sang-froid. Demain matin, quand je me ren- « drai sur le champ de bataille, quand j'irai au-de- « vant de ce Turc avide de combats, amène mon « armée, apporte mon étendard, mon trône et mes

« bottines d'or, et trouve-toi devant mes tentes aus-
« sitôt que le soleil brillant paraîtra. Si je suis vic-
« torieux, je ne resterai pas longtemps sur le champ
« de bataille; mais si le sort en décide autrement,
« ne t'afflige pas, ne t'attriste pas. Qu'alors personne
« de vous n'aille sur le champ de bataille; que per-
« sonne ne recherche le chemin du combat, que tous
« s'en retournent dans le Zaboulistan, et se rendent
« d'ici auprès de Zal. Console le cœur de ma mère
« du sort que Dieu aura fait passer sur ma tête. Dis-
« lui de ne pas attacher son cœur à moi, de ne pas
« s'affliger éternellement de ma mort. Personne ne
« reste à jamais dans ce monde, et je n'ai point à
« me plaindre du ciel. Beaucoup de lions et de Divs,
« de léopards et de crocodiles sont morts de ma main
« à l'heure du combat, maint bastion de forteresse a
« été abattu par moi, et personne ne m'a jamais
« vaincu. Quiconque met le pied à l'étrier et fait
« bondir son cheval, frappe à la porte de la mort;
« et vécût-il plus de mille ans, telle serait sa route,
« tel serait son sort. Pense à Djemschid le puissant
« roi, et à Thahmouras le vainqueur des Divs : ja-
« mais le monde n'a eu des rois comme eux, mais à
« la fin ils sont allés auprès de Dieu; et puisque le
« monde ne leur est pas resté et les a abandonnés, il
« faudra bien que moi aussi je passe par ce chemin.
« Quand tu auras consolé ma mère, tu diras à Zal :
« Reste fidèle au roi du monde, n'hésite pas quand

« il se prépare pour la guerre, et obéis à ses ordres.
« Jeunes et vieux, nous appartenons tous à la mort,
« et personne ne demeure pour toujours sur la terre. »
Ainsi parla Rustem au sujet de Sohrab pendant la moitié de la nuit, et il donna l'autre moitié au repos et au sommeil.

SOHRAB JETTE RUSTEM PAR TERRE.

Lorsque le soleil brillant leva sa tête, et que le corbeau aux plumes noires plia ses ailles, Rustem se revêtit de sa cuirasse de peau de léopard et monta sur son dragon bondissant. Or il y avait entre les deux armées un espace de deux farsangs sur lequel personne n'osait s'aventurer. Rustem se rendit sur ce champ de bataille, après avoir placé sur sa tête son casque de fer. Toute amertume naît du désir d'agrandissement; puissions-nous rester étrangers aux passions !

De son côté, Sohrab passait *la nuit* dans une assemblée, buvant du vin et écoutant le chant des chanteurs. Il dit à Houman : « Ce lion qui doit se « mesurer avec moi dans le combat a une stature « aussi haute que la mienne, et son cœur ne tremble « pas dans la lutte; sa poitrine, ses épaules et ses « bras sont semblables aux miens; tu dirais qu'un « habile homme nous a alignés au cordeau. Quand « je regarde son pied et son étrier, je suis ému de « tendresse et mon front se couvre de honte. Je

« trouve en lui les signes que ma mère m'a indiqués,
« et mon cœur en tremble un peu. Je crois que c'est
« Rustem, car il y a peu de braves dans le monde
« comme lui. Il ne faut pas que je combatte mon
« père et que je lutte follement avec lui. » Houman lui répondit : « Rustem m'a été quelquefois opposé
« dans la guerre, et je sais ce que ce brave a fait avec
« sa lourde massue dans la guerre du Mazenderan;
« le Raksch de ce guerrier ressemble au Raksch de
« Rustem, mais il ne frappe pas la terre comme lui
« et ne laisse pas la même empreinte. »

A l'aube du jour, lorsque le soleil commença à montrer ses rayons et que les braves se réveillèrent, Sohrab se revêtit de sa cuirasse de guerre, la tête pleine du combat, le cœur *encore* plein du festin. Il courut au champ de bataille en poussant des cris, et tenant dans sa main une massue à tête de bœuf. Il s'adressa à Rustem le sourire sur les lèvres, tu aurais dit qu'il avait passé la nuit avec lui amicalement, et lui demanda : « Comment as-tu dormi, comment
« t'es-tu levé ce matin? Pourquoi as-tu préparé ton
« cœur pour la lutte? Jette cette massue et cette épée
« de la vengeance, jette tout cet appareil d'un com-
« bat impie. Asseyons-nous tous deux à terre, et adou-
« cissons avec du vin nos regards courroucés. Faisons
« un traité en invoquant Dieu, et repentons-nous
« dans notre cœur de cette inimitié. Attends qu'un
« autre se présente pour le combat, et apprête avec

« moi une fête. Mon cœur te communiquera son « amour, et je ferai couler de tes yeux des larmes de « honte. Puisque tu es né d'une noble race, fais-moi « connaître ton origine; ne me cache pas ton nom, « puisque tu vas me combattre : ne serais-tu pas « Rustem le maître du Zaboulistan, le choisi, l'illus- « tre, le fils de Zal fils de Sam le héros? »

Rustem lui répondit : « O *jeune homme* avide de « gloire! nous n'avons jamais parlé de chose pareille. « Nous sommes convenus hier de lutter, et je n'ou- « vrirai pas l'oreille à tes paroles trompeuses. Tu n'es « qu'un jeune homme, mais moi je ne suis pas un « enfant; c'est pour la lutte que je me suis ceint. « Nous ferons de notre mieux, et il en sera ce que le « maître du monde aura voulu et ordonné. J'ai trouvé « *dans la vie* beaucoup de bonheur et de malheur, et « ne suis pas un homme à paroles feintes et trom- « peuses. »

Sohrab lui dit : O vieillard! mon avis ne te va « pas au cœur, et pourtant j'avais désiré que ton âme « ne quittât ton corps que sur ta couche et quand ton « temps serait venu, que ceux que tu laisseras après « toi te préparassent un tombeau, et que ton âme « s'envolât pendant que ton corps descendrait dans « la tombe. Mais puisque tu me livres ta vie, appré- « tons-nous à accomplir les desseins de Dieu. »

Ils descendirent de leurs destriers, et marchèrent avec précaution, couverts de leurs cottes de mailles

et de leurs casques. Ils lièrent leurs chevaux de bataille à des rochers et s'approchèrent l'un de l'autre l'âme en souci. Ils se ruèrent l'un sur l'autre comme des lions pour lutter, et le sang et la sueur coulèrent sur leurs corps. Ils mesurèrent leurs forces depuis le matin jusqu'à ce que le soleil prolongeât les ombres. Sohrab s'agitait comme un éléphant furieux, il sautait comme un lion qui bondit. Il saisit Rustem par la ceinture et tira, tu aurais dit qu'il lui déchirait le corps par l'excès de sa force; Rustem jeta un cri de rage et de haine, tu aurais dit qu'il fendrait la terre. Cet éléphant furieux enleva Rustem du sol, le souleva, le jeta par terre et s'accroupit sur sa poitrine, la main, le visage et la bouche couverts de poussière. Sohrab ressemblait à un lion qui pose la griffe sur un onagre qu'il va tuer. Il tira un poignard brillant, et s'apprêta à séparer du corps la tête de Rustem.

Rustem le vit et se dit : « Il faut donc que je dé-« voile ce secret. » Il adressa à Sohrab ces paroles : « O héros vainqueur des lions! toi qui sais manier « le lacet et la massue, l'épée et la flèche! notre cou-« tume est différente de ce que tu fais, et chez nous « les lois de l'honneur ordonnent autre chose. Celui « qui combat à la lutte et renverse sur la poussière « un brave, ne lui coupe pas la tête la première fois « qu'il le jette par terre, quand même ce serait un « cas de vengeance; mais s'il le met sous lui une se-

« conde fois, et acquiert par sa victoire le nom de « lion, alors il a le droit de lui trancher la tête; telle « est notre coutume. » C'est par cette ruse que Rustem espérait se tirer de la griffe de ce dragon et échapper à la mort. Le jeune homme plein de cœur abandonna son esprit aux discours du vieillard et se laissa toucher par ses paroles, d'abord à cause *du sentiment* de sa force, ensuite parce que le sort le voulait, enfin sans doute par grandeur d'âme. Il laissa libre Rustem et s'en alla dans le désert que les antilopes traversaient devant lui; il s'y livra à la chasse sans penser à celui qu'il venait de combattre.

Il continua longtemps ainsi, jusqu'à ce que Houman parut au milieu de la poussière et lui demanda des nouvelles du combat. Sohrab lui raconta ce qui s'était passé et ce que Rustem lui avait dit. Houman répondit : « Hélas, jeune homme! tu es donc las de « la vie? Hélas cette poitrine et cette haute taille, « hélas ces longs étriers et ces pieds de roi! Le lion « que tu avais amené dans le piége, tu l'as laissé « échapper de ta main, et tout a été inutile. Prends « garde à ce qui t'arrivera au jour du combat par l'ef- « fet de cette action insensée. Un roi a dit en pareil « cas : Ne méprise pas un ennemi, quelque faible « qu'il soit. » Ces paroles jetèrent au désespoir Sohrab, qui en resta pensif et étonné. *A la fin* il dit à Houman : « Oublie ces soucis, car il doit me combattre « demain encore, et tu le verras le joug sur le cou. »

Il s'en retourna à son camp, plein de colère et de regret de ce qu'il avait fait.

Rustem, aussitôt que la main de Sohrab l'eut relâché, se redressa comme un noble cyprès, il alla vers un courant d'eau, comme un mort qui recouvre la vie. Il but de l'eau, et se lava le visage, le corps et la tête; ensuite il s'adressa à Dieu et le pria de lui accorder aide et victoire, car il ne savait pas quel sort lui réservait le soleil et la lune, et si le ciel, en tournant au-dessus de lui, arracherait le diadème de sa tête. J'ai entendu dire que Rustem avait reçu de Dieu, au commencement, une telle force, que quand il se plaçait sur une pierre, ses deux pieds s'y enfonçaient. Il avait été affligé de cet excès de vigueur qu'il était éloigné de désirer. Il avait supplié Dieu le créateur, en lui demandant, dans son angoisse, de le délivrer d'une partie de sa force, pour qu'il fût en état de marcher sur les chemins; et Dieu le saint, selon le vœu de Rustem au corps de montagne, l'avait diminuée. Mais lorsqu'il se trouva dans le danger, et que son cœur fut déchiré par la crainte que lui inspirait Sohrab, il pria Dieu de nouveau en disant : « O Créateur! viens en aide à ton esclave « dans cette circonstance! O Dieu tout-puissant et « tout saint, rends-moi ma force telle que tu me « l'avais donnée au commencement. » Dieu la lui rendit comme il le demandait, il augmenta la vigueur de son corps autant qu'il l'avait diminuée.

Rustem quitta le bassin d'eau et se rendit sur le champ de bataille, le cœur en souci, le visage blême. Sohrab s'était mis à courir comme un éléphant furieux, portant autour du bras son lacet et dans la main son arc; il s'avançait fièrement, rugissant comme un lion, et son chĕval bondissait et déchirait le sol.

Lorsque Rustem le vit si fier, il resta étonné, il l'observa, fut affligé et confondu par son aspect et calcula les chances du combat. Sohrab, en revenant, l'aperçut, et le vent de la jeunesse emporta son cœur; quand il fut plus près, il le regarda, observant sa mine majestueuse et sa force, et lui dit : « O toi « qui t'es enfui du combat, comment reviens-tu sous « ma main? Pourquoi te présentes-tu de nouveau de- « vant moi? Certainement ton front n'est pas tourné « du côté qu'il faudrait. »

SOHRAB EST FRAPPÉ À MORT PAR RUSTEM.

Ils attachèrent encore une fois leurs chevaux, et leur malheur commença de s'accomplir. Quand la mauvaise fortune montre sa malignité, alors la roche dure devient molle comme la cire. Ils se mirent à lutter de nouveau, et ils se saisirent l'un l'autre par les courroies de leur ceinture. Tu aurais dit que le ciel sublime avait anéanti *en ce jour* la force de la main du noble Sohrab. Rustem se mit en fureur, il étendit ses mains, saisit ce crocodile vaillant par la tête et par le bras, et fit plier le dos du jeune héros.

Le temps de Sohrab était venu, et *son corps* était sans force. Rustem, semblable à un lion, le jeta par terre; mais sachant qu'il ne resterait pas *longtemps* sous lui, il tira soudain du fourreau son épée et fendit la poitrine du lion au cœur prudent. Toutes les fois que tu auras soif de sang et que tu souilleras ton poignard brillant, le sort *à son tour* aura envie de ton sang, et chaque poil de ton corps deviendra un poignard.

Sohrab se tordit, exhala un grand soupir et sentit qu'il n'avait plus à penser ni au bonheur ni au malheur. Il dit à Rustem : « Cela m'arrive par ma propre « faute; et le sort a mis dans ta main la clef *de la « porte de ma mort*. Tu es innocent de cela; c'est le « ciel voûté qui m'a élevé et qui m'abat prématuré- « ment. Ma jeunesse sera pour le peuple un sujet de « moquerie, puisque ma haute stature est ainsi jetée « dans la poussière. Ma mère m'a dit à quelles mar- « ques je reconnaîtrais mon père, et ma tendresse « pour lui m'a conduit à la mort. Je l'ai cherché pour « voir son visage, j'ai sacrifié ma vie à ce désir. Hélas! « ma peine a été inutile, je n'ai pu voir les traits de « mon père. Maintenant, dusses-tu devenir un pois- « son dans la mer, te cacher dans les ténèbres comme « la nuit, te réfugier dans le ciel comme une étoile, « arracher du monde le soleil brillant, mon père ti- « rera vengeance de toi, quand il verra qu'une brique « est devenue ma couche. Un de ces grands, un de

« ces fiers guerriers attestera à Rustem que Sohrab « a été tué et jeté par terre comme une chose vile, « pendant qu'il était à la recherche de son père. »

Rustem l'écouta, sa tête se troubla, le monde devint confus devant ses yeux, son corps faiblit, la force et la vigueur lui manquèrent, il tomba, et la raison l'abandonna. Lorsqu'il eut repris ses sens, il demanda à Sohrab avec des cris de douleur et de désespoir : « Dis-moi quelles marques tu as de Rus- « tem? puisse son nom disparaître d'entre les noms « des grands! car je suis ce Rustem; que mon nom « périsse, et que Zal fils de Sam s'asseye pour pleurer « ma mort! » Il jetait des cris, son sang bouillonnait, il s'arrachait les cheveux et se lamentait. Quand Sohrab vit Rustem dans cet état, il se laissa retomber, il perdit le sens; il s'écria : « S'il en est ainsi, si tu « es Rustem, tu m'as tué follement *et aveuglé* par ta « mauvaise nature. Je t'ai voulu amener *à la paix* de « toute manière, mais je n'ai pu trouver en toi un « seul mouvement de tendresse. Maintenant délie ma « cuirasse, regarde à nu mon corps brillant. Lorsque « le son des trompettes se fit entendre sous ma porte, « ma mère accourut, les deux joues rougies de larmes « de sang. Son cœur se brisait à l'idée de mon dé- « part; elle m'attacha un onyx au bras et me dit : « C'est un souvenir de ton père; garde-le, et penses-y « quand le temps de t'en servir sera venu. Mais « je n'ai pu m'en servir *que trop tard*, car le com-

« bat a eu lieu, et le fils périt devant les yeux « de son père. »

Rustem ouvrit l'armure et vit l'onyx; il déchira sur son corps tous ses vêtements et s'écria : « O toi « que j'ai tué de ma main, toi qui es glorieux en tout « pays et chez tous les peuples! » Il poussa des cris, s'arracha les cheveux, se couvrit la tête de poussière et inonda ses joues de larmes. Sohrab lui dit : « Il « n'y a pas de remède, ainsi ne verse pas des larmes « de tes deux yeux. A quoi te servirait-il de te tuer? « la chose est faite et devait se faire. »

Lorsque le ciel brillant eut quitté la voûte du ciel sans que Rustem fût revenu du désert à son camp, vingt guerriers prudents partirent pour voir ce qui se passait sur le champ de bataille. Ils y trouvèrent deux chevaux debout et couverts de poussière, mais Rustem n'y était pas. Voyant que le héros au corps d'éléphant n'était pas à cheval sur le champ de la vengeance, ils crurent qu'il avait été tué, et les têtes de tous ces grands se troublèrent. Ils se hâtèrent d'annoncer à Keï Kaous que le trône du pouvoir avait perdu Rustem. Toute l'armée fit entendre des cris, et le monde entier s'émut. Kaous fit sonner du clairon et battre les timbales, et Thous, le chef de l'armée, vint auprès de lui. Le roi dit à ses braves : « Envoyez en toute hâte un dromadaire de course « sur le lieu du combat, pour que nous sachions ce « qu'a fait Sohrab; car il faudrait pleurer sur le pays

« d'Iran, *si cette nouvelle était vraie.* Qui d'entre les Ira-
« niens oserait se présenter devant Sohrab si Rustem
« était mort? Il faudrait alors, en masse, frapper un
« grand coup, et ne jamais plus reparaître sur ce
« champ de bataille. »

Lorsqu'on entendit le bruit qui s'élevait du camp, Sohrab dit à Rustem : « Maintenant que ma vie s'en
« va, le sort des Turcs change; prouve-moi ta ten-
« dresse en empêchant le roi de mener contre eux
« son armée, car ce n'est que leur confiance en moi
« qui les a excités à porter la guerre sur les fron-
« tières de l'Iran. Pendant bien des jours je leur ai
« donné de belles paroles, je leur ai donné l'espoir
« de tout obtenir. Car comment pouvais-je savoir, ô
« héros illustre, que je périrais de la main de
« mon père? Il ne faut pas qu'ils soient inquiétés
« dans leur retraite; ne jette sur eux que des regards
« de bonté. En outre, je tiens prisonnier un brave
« de cette forteresse; je l'ai pris avec le nœud de mon
« lacet. Je lui ai souvent demandé les moyens de te
« reconnaître, car ton image était sans cesse devant
« mes yeux; mais ses paroles étaient toujours men-
« songères, et c'est sa faute si la place *que je lui avais*
« *destinée* reste vide, car ses discours m'ont ôté tout
« espoir, et le jour brillant est devenu noir pour moi.
« Informe-toi qui il est parmi les Iraniens, et ne
« souffre pas qu'on lui arrache la vie. Je voyais les
« signes que ma mère m'avait indiqués, mais je n'en

« croyais pas mes yeux. Mon sort était écrit au-des-« sus de ma tête, et je devais mourir de la main de « mon père. Je suis venu comme la foudre, je m'en « vais comme le vent; peut-être que je te retrouverai « heureux dans le ciel. »

L'excès de la douleur arrêta la respiration de Rustem; son cœur était en feu, ses yeux en larmes; il s'assit sur Raksch rapide comme la foudre, le cœur plein de sang, les lèvres pleines de soupirs. Il alla au-devant de son armée en jetant des cris, et l'âme remplie de douleur et d'angoisse de ce qu'il avait fait. Quand les Iraniens l'aperçurent, ils se prosternèrent tous le visage contre terre; ils rendirent grâce au Créateur de ce que Rustem était revenu vivant du combat; mais quand ils virent sa tête couverte de poussière, ses vêtements déchirés, sa poitrine en sang, ils lui demandèrent ce qui était arrivé, et ce qui avait tant troublé son cœur. Il leur parla de la chose terrible qu'il avait faite et du noble fils qu'il avait tué. Tous poussèrent des cris avec lui, et la raison abandonna de nouveau le Sipehdar. Il dit aux grands : « On dirait que je n'ai aujour-« d'hui ni cœur ni corps. Il ne faut pas qu'aucun de « vous aille combattre les Touraniens, car le mal que « j'ai fait aujourd'hui est assez grand. » Zewareh s'approcha de Rustem, ses vêtements pendaient en lambeaux sur son corps, sa poitrine était déchirée. Quand Rustem vit son frère dans cet état, il lui répéta tout

ce que lui avait dit le fils qu'il avait frappé, en ajoutant : « Je me repens de ce que j'ai fait, et une « punition sans mesure m'attend. Moi vieillard j'ai « tué mon enfant; j'ai détruit, tronc et racine, cet « enfant illustre. J'ai déchiré la poitrine de mon en- « fant, et le ciel le pleurera éternellement. » Puis il envoya à Houman ce message : « L'épée de la ven- « geance doit rester dans le fourreau. Tu es mainte- « nant le chef de cette armée, aie soin de sa sûreté « et ne t'endors pas. Quant à moi, je ne veux pas te « combattre, mais dorénavant je ne veux plus te par- « ler; car tu as caché à Sohrab la vérité, parce que « tu as une mauvaise nature; tu as brûlé avec du feu « mon âme et mes yeux. »

Le Pehlewan dit alors à son frère : « O guerrier « illustre à l'âme brillante! accompagne Houman jus- « qu'au bord du fleuve (Oxus), et ne force personne « à se hâter. » Zewareh partit sur-le-champ, et porta à Houman les paroles du Pehlewan. Houman le brave, qui avait montré à Sohrab l'art de la guerre, lui répondit : « C'est Hedjir le querelleur, le mal- « veillant, qui a tenu caché le secret que cherchait « le Sipehdar. Sohrab lui avait demandé à quels « signes il pourrait reconnaître son père, mais il l'a « trompé et a tenu son esprit dans l'ignorance. C'est « par son crime que ce malheur nous est arrivé, il « faudrait lui trancher la tête. » Zewareh retourna auprès de Rustem et lui parla de Houman, de son

armée et de ce qu'avait fait le méchant, le malveillant Hedjir, qui était la cause de la mort de Sohrab. Rustem devint furieux à ces paroles, le monde s'obscurcit devant ses yeux; il courut du champ de bataille auprès de Hedjir, le saisit par la poitrine, le jeta par terre, tira un poignard brillant et voulut lui trancher la tête. Les grands descendirent de cheval pour demander sa grâce, et arrachèrent Hedjir des portes de la mort.

Quelque temps s'étant passé ainsi, Rustem se rendit auprès de son fils, l'âme déchirée; tous les grands, comme Thous, Gouderz et Kustehem, l'accompagnèrent; tous les braves élevèrent la voix en priant Dieu pour le noble Rustem, le priant de guérir cette douleur, de l'aider à supporter cette angoisse. Rustem saisit un poignard pour séparer de son corps sa vile tête; les grands se jetèrent sur lui, le sang coulant des cils de leurs yeux, et Gouderz lui dit : « Que « te servirait-il maintenant de réduire en fumée le « monde? Quand tu te ferais cent blessures, quel « soulagement en reviendrait-il à ton noble fils? S'il « a encore quelque temps à vivre sur la terre, il vivra, « et tu dois vivre avec lui; et si cet enfant doit quit- « ter le monde, songe que rien n'est éternel sur « la terre. Nous sommes tous la proie de la mort, « que notre tête soit ornée d'un diadème ou couverte « d'un casque. Quand le temps est venu, il faut mou- « rir; et ce qui sera après la vie, nous ne le savons

« pas. Qui donc, ô Sipehdar, est exempt du souci de « la mort? chacun n'a-t-il pas à pleurer sur lui-« même? Que le chemin *que doit faire la Mort en nous « poursuivant* soit long ou court, nous sommes per-« dus aussitôt qu'elle nous rejoint sur la route. »

RUSTEM DEMANDE UN BAUME À KAOUS.

Alors Rustem dit à Gouderz : « Ô puissant héros à « l'âme brillante! porte un message de moi à Kaous; « raconte-lui quel malheur m'a frappé, *et dis-lui :* « J'ai déchiré avec le poignard la poitrine de mon « vaillant fils, périsse ma main! Si tu as souvenance « de ce que j'ai fait pour toi, montre une seule fois « un cœur compatissant à ma détresse. Envoie-moi « de ce baume qui se trouve dans ton trésor et qui « guérit les blessés, *envoie-le-moi* en toute hâte avec « une coupe de vin. Il se peut que Sohrab guérisse « par ta grâce, et qu'il devienne, comme moi, un « des esclaves qui se tiennent devant ton trône. »

Le Sipehdar partit rapide comme le vent et porta le message à Kaous. Le roi lui répondit : « Qui « d'entre le peuple est plus honoré que Rustem? Je « ne voudrais pas qu'il lui arrivât malheur, car j'ai « pour lui un grand respect. Mais si je lui donne mon « baume, son fils au corps d'éléphant restera en vie, « il servira d'appui à Rustem et le rendra plus puis-« sant, et sera sans doute la cause de ma mort. Et « si jamais il me fait du mal, pourrai-je le punir

« comme il l'aura mérité. Tu as entendu comment « Rustem a dit : « Qu'est-ce que Kaous? encore pour- « tant est-il roi : mais qu'est-ce que Thous? Qui est- « ce qui contre-balancera dans le monde un homme « qui a cette poitrine et cette force, ces bras et ces « pieds? Comment se tiendrait-il humblement devant « mon trône, comment marcherait-il sous mon aigle « royal, lui qui m'a défié avec tant d'injures, qui « m'a déshonoré à la face de mon armée? Si son fils « reste en vie, ma main sera remplie de poussière. « N'as-tu pas entendu les paroles de Sohrab? n'es-tu « pas un grand qui connaît le monde? *Il a dit* qu'il « couperait la tête à mille Iraniens et qu'il pendrait « Kaous vivant au gibet. S'il vit, les grands et les « petits plieront devant lui. Quiconque aide à sauver « son ennemi donne au monde une mauvaise opi- « nion de lui-même. » Gouderz l'écouta et s'en retourna sur-le-champ; il arriva auprès de Rus- tem, courant comme la fumée, et lui dit : « La « mauvaise nature du roi est comme la coloquinte, « qui ne cesse jamais de porter du fruit. Sa dureté « est cause qu'il n'a aucun ami dans le monde, et « jamais il n'a fait un sacrifice pour soulager la peine « d'un homme. Va toi-même auprès de lui et tâche « d'éclairer son âme noire. »

LAMENTATION DE RUSTEM SUR LA MORT DE SOHRAB.

Rustem ordonna à ses serviteurs de préparer un

drap tissu d'or, et de coucher son fils sur ce drap à fleurs d'or, pour qu'il pût être porté auprès du roi. Le héros au corps d'éléphant se mit en route, mais quelqu'un courut après lui en toute hâte pour lui dire que Sohrab avait quitté ce monde immense, et qu'il lui demandait un cercueil au lieu d'un palais. Le père bondit, il poussa un long soupir, se frottant les paupières et les couvrant de sang. Il se jeta à bas de son cheval rapidement comme le vent, ôta son casque et se couvrit la tête de poussière. Les grands de l'armée tous ensemble jetaient des cris, pleuraient et se lamentaient. Rustem dit : « Hélas! « ô mon enfant plein de bravoure, qui portais haut « la tête, qui étais issu de la race des Pehlewans! Ni « le soleil et la lune, ni la cuirasse et le trône, ni la « couronne et le casque ne verront plus un homme « tel que toi. A qui arriva-t-il jamais ce qui m'arrive, « à moi qui dans ma vieillesse ai tué mon enfant, « *un enfant* qui était petit-fils de Sam le cavalier, et, « du côté de sa mère, issu de race royale? Il n'y a « pas dans le monde un brave comme moi; et pour- « tant, devant lui, je n'étais qu'un enfant en bra- « voure. On devrait me couper les deux mains ; je ne « devrais plus m'asseoir que dans la poussière noire. « Que dirai-je quand sa mère le saura? comment « oserai-je lui envoyer un messager? Pourrai-je dire « pourquoi j'ai tué cet innocent, pourquoi je l'ai privé « de la lumière du jour? Est-ce que jamais père a

« fait chose pareille? J'ai mérité qu'on parle de moi « avec horreur. Qui dans le monde a tué son fils, « brave, jeune et plein de sagesse? Et le père de sa « mère, l'orgueilleux Pehlewan, que dira-t-il à sa « fille jeune et pure? Il maudira la race de Sam; il « m'appellera mécréant. Mais qui aurait pu penser « que ce noble enfant, malgré sa jeunesse, avait « atteint la taille d'un haut cyprès, qu'il avait tourné « ses pensées vers la guerre et préparé une armée, « et que c'était lui qui rendait noir pour moi le jour « brillant? »

Il ordonna qu'on couvrît de brocart digne d'un roi le corps de cet enfant, qui avait eu envie d'un trône et d'un empire et qui n'avait trouvé qu'une bière étroite. Il fit emporter de la plaine le cercueil, et se dirigea vers ses tentes. On mit le feu au camp, et toute l'armée se couvrit la tête de poussière. Il fit jeter dans le feu toutes ses tentes de brocart de sept couleurs, et sa selle couverte de peau de léopard, qui avait formé son noble trône. Il s'éleva un cri comme le tonnerre, et le héros maître du monde fit entendre des lamentations : « Le monde ne verra plus « jamais un cavalier comme toi, si brave, si coura- « geux au jour du combat. Hélas tant de valeur et tant « de sagesse! Hélas ces joues et cette taille élancée! « Hélas cette douleur qui déchire l'âme! Tu es mort « loin de ta mère et le cœur percé par ton père. »

Rustem versa des larmes de sang, il creusa la

terre avec ses ongles, et déchira sur son corps ses vêtements royaux, en s'écriant : « Zal et la vertueuse « Roudabeh m'accuseront, en disant : Comment « Rustem a-t-il pu trouver une main pour frapper son « fils, pour lui fendre la poitrine avec son poignard? « Quelle excuse trouverai-je pour mon crime? com- « ment adoucirai-je leurs cœurs par mes paroles? Que « diront les braves et les grands quand ils connaî- « tront mon crime, quand ils sauront que j'ai arraché « du jardin le cyprès élancé? » Tous les Pehlewans du roi Kaous s'assirent avec Rustem dans la poussière de la route; les lèvres des grands étaient prodigues de conseils, mais la douleur de Rustem s'y refusait.

C'est ainsi qu'agit le ciel sublime. Il tient d'une main une couronne, de l'autre un lacet; et quand quelqu'un s'assied joyeusement, la couronne sur la tête, il l'arrache du trône avec son lacet. Pourquoi s'attacher à ce monde qu'il faut quitter avec ses compagnons de route? Pourquoi tant de chagrins au sujet de cette vie, puisqu'il faut marcher vers le tombeau? Que le ciel sache ce qu'il fait, ou qu'il agisse sans le savoir, sois sûr que personne ne peut pénétrer le secret de ses mouvements, et qu'il n'y a aucune voie pour apprendre comment et pourquoi il fait ce qu'il fait. Ainsi ne déplorons pas cette nécessité de mourir, car ne savons-nous pas quelle doit être la fin de tout cela?

Lorsque Kaous eut appris la mort de Sohrab, il

se rendit auprès de Rustem avec un cortége, et lui dit : « Tout, depuis le mont Alborz jusqu'à l'eau « qui nourrit le roseau, tout est emporté par la rota- « tion du ciel; il ne faut donc pas tourner ses affec- « tions vers la terre. L'un meurt plus tôt, l'autre « plus tard, mais tous à la fin traversent la mort. « Console ton âme et ton cœur de la perte de celui « qui est mort; tourne l'oreille vers les paroles du « sage. Quand tu ferais écrouler le ciel sur la terre, « quand tu brûlerais le monde, tu ne rendrais pas la « vie à celui qui est mort; sache que son âme vivra « éternellement dans l'autre monde. J'ai vu de loin « sa poitrine et ses bras, sa haute stature et sa « massue; le sort l'a amené ici avec son armée pour « qu'il y reçoive la mort de ta main. Que veux-tu « faire? Quel remède y a-t-il? Jusqu'à quand pleure- « ras-tu celui qui est mort? » Rustem répondit : « Il « est mort; mais Houman reste sur la large plaine, « et avec lui les chefs du Touran et quelques-uns de « la Chine. Ne pense pas à les combattre. Zewareh, « par la grâce de Dieu et par l'ordre du roi, servira « de guide à cette armée dans sa marche. » Le roi lui dit : « O illustre héros! tout le malheur de cette « guerre est tombé sur toi. Quoique les Touraniens « m'aient fait du mal, quoiqu'ils aient fait élever du « pays d'Iran la fumée *de la destruction*, mon cœur est « attristé de ta tristesse, et je ne pense pas à tirer « vengeance d'eux. »

RETOUR DE RUSTEM DANS LE ZABOULISTAN.

Le roi partit de là avec son armée et marcha vers l'Iran; mais Rustem demeura, attendant que Zewareh fût de retour et lui apportât des nouvelles de l'armée du Touran. Zewareh revint *quelques jours après* de grand matin, et Rustem se mit sur-le-champ en route avec son armée; il se dirigea vers le Zaboulistan, et lorsque Zal eut nouvelle de son approche, tout le Seistan s'avança vers Rustem et se porta à sa rencontre, accablé de douleur et de peine. L'armée marchait devant le cercueil, les grands avaient répandu de la poussière sur leurs têtes; ils avaient coupé la queue à leurs nobles chevaux noirs, et fêlé toutes les cymbales et les trompettes d'airain. Lorsque le Destan fils de Sam vit le cercueil, il descendit de son cheval à bride d'or. Rustem s'avança vers lui à pied, les vêtements en lambeaux, le cœur déchiré. Tous les braves délièrent leurs ceintures, tous inclinèrent la tête jusqu'à terre devant le cercueil; ils détachèrent le cercueil du dos du dromadaire et le posèrent à terre. Hélas ce glorieux héros! Rustem souleva, devant son père, le couvercle du cercueil que fermaient des clous d'or, et il lui dit : « Regarde! celui qui chevauchait sur l'arc-en-ciel « dort misérablement dans cette bière étroite. » Le Destan versa de ses deux yeux des larmes de sang et invoqua, dans son angoisse, Dieu le guide. Rus-

tem dit : « O enfant illustre! tu es mort, et je suis « resté dans la tristesse et dans la douleur. » Zal lui dit : « Quelle chose étonnante que Sohrab ait pris la « lourde massue! *Certes* il était une merveille parmi « les grands, et jamais mère ne mettra au monde un « semblable fils. » Il dit, et les cils de ses yeux se remplirent de larmes de sang; il ne cessait de parler de Sohrab.

Rustem entra dans son palais en poussant des cris, et plaça le cercueil devant lui. Quand Roudabeh vit le cercueil de Sohrab, et Rustem qui versait de ses deux yeux des torrents de sang, elle dit tristement : « O noble héros! lève pour un instant la tête « hors de ce cercueil! » Elle commença alors à se lamenter et à exhaler de sa poitrine des soupirs froids, disant : « O fils de Pehlewan, vainqueur des « lions; jamais plus il ne naîtra un enfant vaillant et « brave comme toi. Tu ne conteras plus à ta mère « tes secrets; tu ne lui diras pas ce que t'a apporté le « temps *dont tu espérais tant* de bonheur. Encore enfant, tu es entré dans le séjour ténébreux; tu es « entré dans la demeure des infortunés. Tu ne diras « pas quel sort t'a réservé ton père, et comment il « t'a déchiré la poitrine. » Les cris de Roudabeh montèrent du palais jusqu'à Saturne, et quiconque les entendait pleurait amèrement. Puis elle se retira dans ses appartements, plongée dans la tristesse et le deuil, le cœur rempli de douleur, les deux joues pâles.

Lorsque Rustem vit ceci, il pleura dans l'amertume de son cœur, il versa de ses yeux des torrents de sang sur sa poitrine; tu aurais demandé si le jour du jugement était arrivé pour que la joie eût ainsi abandonné tous les cœurs. Rustem apporta de nouveau le cercueil du lion Sohrab devant les grands pleins de bravoure, il en arracha les clous et ouvrit le couvercle; il ôta le linceul en présence de Zal, et montra aux grands le corps de son fils. Tu aurais dit que le firmament s'écroulait; tous, jeunes et vieux, hommes et femmes, tremblaient; leurs joues étaient blêmes, leurs habits en lambeaux, leurs cœurs dans la douleur, leurs têtes couvertes de poussière. Le palais tout entier était devenu un cercueil depuis que le lion était là couché dans sa bière. A voir ses bras et ses pieds, tu aurais dit que c'était Sam fatigué du combat et endormi. Rustem le couvrit de nouveau de brocart jaune, et ferma le couvercle de ce cercueil étroit, disant : « Si je lui « bâtis un tombeau d'or, si je remplis sa bière de « musc noir, on les enlèvera quand je serai mort, et « pourtant il ne me reste pas autre chose à faire. » Il lui bâtit alors un tombeau *voûté* comme le sabot d'un cheval, et les larmes du deuil rendirent aveugle le monde. Il creusa des blocs de bois d'aloès, en fit son cercueil et le ferma avec des clous d'or.

Le monde entier fut rempli de la nouvelle que le Pehlewan avait tué son fils; le monde entier fut

consterné, et quiconque entendit ce récit fut en proie à la tristesse. Rustem passa ainsi quelque temps, pendant lequel aucune joie n'entra dans son cœur; à la fin il se résigna, car il vit qu'il ne lui restait pas d'autre parti à prendre. Le monde garde le souvenir de maint événement pareil, car le sort a répandu beaucoup de douleur dans l'âme de chacun. Quel est l'homme de sens et de raison qui pourrait endurer les perfidies du sort?

Quand les Iraniens surent ce qui s'était passé, le feu de la douleur s'alluma dans leurs âmes. Houman s'en retourna dans le Touran et rendit compte à Afrasiab de ce qu'il avait vu. Le roi du Touran en resta stupéfait, et chercha à calculer *les suites* de cette aventure.

LA MÈRE DE SOHRAB APPREND SA MORT.

Il s'éleva un cri des villes du pays de Touran quand on apprit que Sohrab était mort dans le combat; la nouvelle arriva au roi de Semengan, et il déchira sur son corps tous ses vêtements. La mère de Sohrab apprit que le héros avait été blessé par l'épée de son père et qu'il était mort; elle se frappa de ses mains, elle déchira sa robe, et son beau corps parut brillant comme un rubis. Elle poussait des cris et des plaintes; elle se désolait, et par intervalles elle perdait la raison. Elle roulait autour de ses doigts les boucles de ses cheveux qui ressemblaient à de brillants lacets, et les arrachait de leur racine,

des larmes de sang inondaient ses joues, et par moments elle tombait par terre. Elle jetait de la terre noire sur sa tête, elle déchirait avec ses dents toute la chair de ses bras, elle jetait du feu sur sa tête et brûlait son visage et ses cheveux noirs, en s'écriant : « O vie de ta mère, où es-tu maintenant? mêlé avec « la poussière. Je tenais mes deux yeux fixés sur la « route, disant en moi-même : Je vais peut-être avoir « des nouvelles de mon enfant et de Rustem. C'était « là mon espérance, et je disais : Dans ce moment il « fait le tour du monde; il a cherché et trouvé son « père, et maintenant il se hâte de revenir. Comment « pouvais-je deviner, ô mon fils, que j'apprendrais « que Rustem t'avait percé le cœur avec son poignard? « Il n'a pas eu pitié de ton beau visage, de ta haute « stature, de tes cheveux; il n'a pas eu pitié de ce « nombril qu'il a déchiré avec son épée. Je t'ai élevé « tendrement, te pressant sur mon sein pendant les « jours et les longues nuits, et maintenant tu es noyé « dans le sang, et un linceul est le vêtement de tes « bras et de ta poitrine. Qui pourrai-je maintenant « serrer dans mes bras? qui est-ce qui me consolera « dans mon deuil? Qui appellerai-je à ta place auprès « de moi? à qui dirai-je mes peines et la douleur que « je ressens de ta perte? Hélas ton corps, ta vie, tes « yeux! hélas ce flambeau qui a été ravi aux palais « et aux jardins et jeté dans la poussière! Tu as « cherché ton père, ô lion soutien des armées; et tu

« as trouvé sur ton chemin, au lieu de ton père, un « tombeau. Tu avais été plein d'espérance, et l'infor- « tune t'a jeté dans le désespoir, et tu dors miséra- « blement sous terre, avant celui qui a tiré son poi- « gnard et déchiré ta poitrine d'argent. Pourquoi ne « lui as-tu pas remis le gage que ta mère t'avait « donné? pourquoi ne lui en as-tu pas parlé? Ta « mère t'avait dit à quelles marques tu reconnaîtrais « ton père, pourquoi n'y as-tu pas cru? Maintenant « ta mère, privée de toi, reste captive, accablée de « soucis et de douleur, de peines et de désespoir. « Pourquoi ne me suis-je pas mise en route avec toi? « car alors le soleil et la lune auraient tourné à ton « gré. Rustem m'aurait reconnue de loin, et nous « aurait reçus avec joie, ô mon fils! Il n'aurait pas « lancé son javelot contre toi; il ne t'aurait pas fendu « la poitrine, ô mon enfant! »

Elle dit, et s'emporta contre elle-même, s'arrachant les cheveux et frappant de ses mains son beau visage; et ses lamentations et ses cris étaient tels que toute créature eut les yeux pleins de larmes; elle tomba par terre sans connaissance et ivre de douleur, et le cœur de toutes les créatures se brisa de pitié pour elle; elle tomba par terre comme morte; tu aurais dit que son sang était glacé dans ses veines. Elle reprit connaissance et recommença ses lamentations et ses plaintes sur la mort de son fils; ses larmes mêlées au sang de son cœur devinrent cou-

leur de rubis; elle fit apporter le trône de Sohrab, et pleura amèrement sur ce trône et cette couronne en s'écriant : « O rejeton d'un arbre royal! » Elle fit amener ce destrier aux pieds de vent qu'il avait aimé à monter dans les jours de joie; elle pressa la tête du cheval contre sa poitrine, et les hommes en restèrent étonnés; elle le baisa tantôt à la tête, tantôt à la face; elle frotta son visage et ses cheveux contre le sabot du cheval. Elle fit apporter le vêtement royal de son fils et l'embrassa comme si c'eût été son enfant; elle rougit le sol du sang de ses paupières; elle se laissa tomber de douleur sur la terre et dans le sang; elle prit la cotte de mailles, la cuirasse de cuir et l'arc, la lance, l'épée et la lourde massue. Elle prit la bride d'or et le bouclier de son fils, et se frappa le front avec la bride et le bouclier; elle prit son lacet de quatre-vingts brasses, et le saisissant par l'anneau, le jeta au loin; elle prit la cuirasse de fer et le casque, en disant : « O lion avide de combats! » Elle tira l'épée de Sohrab, courut vers son cheval et lui coupa la queue, ensuite elle donna toutes ces richesses aux pauvres, l'or, l'argent et les chevaux caparaçonnés. Elle ferma la porte du palais, brisa son trône et le jeta par terre comme une chose vile. Elle noircit *par le feu* les portes du palais; elle dévasta le palais et la salle d'audience; elle détruisit cette belle demeure, parce que son fils était parti de ce lieu de plaisir pour aller à la guerre. Elle se re-

vêtit d'un vêtement bleu, mais la couleur disparut sous le sang; elle soupirait jour et nuit et pleurait, et elle vécut encore une année après la mort de Sohrab. A la fin elle mourut de douleur, et son âme se rendit auprès de Sohrab le héros.

Bahram à la parole sage a dit : « N'attache pas « ton cœur aux morts. Tu ne resteras pas longtemps « ici; sois donc prêt, et ne compte pas sur un délai. « Ton père a fixé un jour pour ton départ, sais-tu « s'il n'est pas arrivé? C'est là son secret, qui ne « peut être connu, et tu n'en trouveras pas la clef que « tu cherches étourdiment. Personne ne sait ouvrir « cette porte fermée, et tu donnes ta vie au vent « dans cette vaine recherche. Et pourtant le sort qui « nous emporte est le sort assigné par notre Seigneur. « N'attache pas ton cœur à ce séjour passager, car ce « qui est passager ne peut te profiter beaucoup. »

Maintenant je finis ce conte, et j'arrive à l'histoire de Siawusch; c'est une histoire pleine de larmes et qui fera naître dans les cœurs tendres de la haine contre Rustem.

IV. HISTOIRE DE SIAWUSCH.

COMMENCEMENT DU RÉCIT.

Maintenant, ô conteur à l'esprit éveillé, compose un beau récit. Quand les paroles sont entièrement

conformes à la raison, alors l'esprit du poëte porte la joie *dans le cœur des auditeurs*. Quiconque a des pensées amères, détruit sa raison par cette amertume; il se crucifie lui-même, et se rend méprisable devant le sage; et pourtant personne ne voit ses propres défauts, et ta nature te paraît toujours belle. Puisque ce qui est vrai restera, compose ton récit, et ensuite montre-le au sage : si le sage l'approuve et le trouve digne de louange, alors l'eau coulera dans ton ruisseau.

Prête donc de nouveau attention au Dihkan, écoute les paroles du poëte. Cette histoire a vieilli, mais je vais rajeunir les temps anciens. Quelque longue que puisse être ma vie, je vivrai toujours pour ce doux devoir, et je laisserai après moi un arbre fertile et qui ne cessera de porter du fruit dans le verger. Quiconque a vécu cinquante-huit ans, a vu passer sur sa tête beaucoup de choses étranges; mais les années ne détruisent pas les passions, et le vieillard lui-même cherche encore son sort dans le calendrier et dans les présages. Que dit le sage Mobed?
« Ce qui a été rajeuni *par le poëte* ne peut plus
« vieillir. Continue à conter tant que tu vivras, et
« sois sage et bon; quand tu seras mort, ton sort,
« heureux ou malheureux, sera entre les mains de
« Dieu. Pense que tu moissonneras selon que tu auras
« semé, qu'on te répondra selon que tu auras parlé,
« et qu'un homme à la parole douce n'a jamais à
« entendre une parole dure. Parle donc avec dou-

« ceur autant que tu peux, et maintenant récite-« nous cette histoire d'après les paroles du Dihkan, « raconte-la-nous d'après les récits des anciens. »

HISTOIRE DE LA MÈRE DE SIAWUSCH.

Voici ce que dit le Mobed : Un jour Thous, à l'heure où chante le coq, partit joyeusement de la cour du roi, accompagné de Guiv, de Gouderz et de quelques autres cavaliers. Ils voulaient chasser l'onagre dans la forêt de Daghoui, avec des faucons et des guépards avides de proie. Ils longèrent les bords d'un ruisseau, courant et s'élançant sur les bêtes fauves. Ils en tuèrent beaucoup et en poursuivirent beaucoup, et amassèrent de la nourriture pour quarante jours. Or il résidait dans les environs un Turc dont les tentes obscurcissaient la terre, et devant les chasseurs se trouvait une forêt qui s'étendait au loin le long de la frontière des cavaliers du Touran. Thous et Guiv, accompagnés de quelques braves, y entrèrent; les deux cavaliers s'avancèrent dans la forêt et se livrèrent à la chasse pendant quelque temps. Ils y trouvèrent une femme aux belles joues, et tous les deux coururent vers elle le sourire sur les lèvres. Il n'y avait dans le monde aucune femme comme elle, et sa beauté était telle qu'on ne pouvait y trouver un défaut. Elle ressemblait par la taille à un cyprès, et par son aspect à une lune; on n'osait jeter un regard sur elle.

Thous lui dit : « O lune enchanteresse, pourquoi « es-tu venue dans cette forêt? » Elle répondit : « Mon « père m'a battue hier soir, et je me suis enfuie à « travers le pays; il revenait, dans la nuit profonde, « d'une fête de noce; il était ivre, et dès qu'il m'a « vue de loin, il s'est mis en colère, a tiré un poignard « brillant et a voulu me séparer la tête du corps. »

Le héros lui demanda son origine, et peu à peu elle lui raconta tout depuis le commencement jusqu'à la fin, disant : « Je suis de la famille de Guersiwez, « et ma race tire son origine du roi Feridoun. — « Comment, lui dit Thous, es-tu venue ici à pied? « car tu es sans monture et sans guide. » Elle lui répondit : « Mon cheval est resté en route; il était si « fatigué qu'il est tombé sous moi. J'ai de l'or et des « joyaux sans nombre; j'ai une couronne d'or que je « portais sur la tête, mais mes gardes me l'ont prise, « et m'ont frappée avec le fourreau d'une épée. Je « me suis enfuie de devant eux tout effrayée; et « maintenant je me trouve dans cette forêt versant « des larmes de sang. Lorsque mon père sera revenu « à lui, il enverra sans doute des cavaliers après moi « en toute hâte, et ma mère accourra et ne voudra « pas que je quitte ce pays. »

Le cœur des Pehlewans s'adoucit pour elle, et la tête de Thous, fils de Newder, se remplit de tendresse. Le prince, fils de Newder, dit : « C'est moi « qui l'ai trouvée, c'est pour elle que je me suis tant

« hâté. » Guiv lui répondit : « O Sipehdar du roi, tu « n'es pas mon égal quand tu es séparé de ton armée. » Thous continua à lui disputer cette femme, en disant : « Elle est venue ici au-devant de mon che- « val. » Guiv répondit : « Ne parle pas ainsi, car c'est « moi qui dans l'ardeur de la chasse vous ai devancés « tous. Ne dis pas un mensonge pour gagner une es- « clave, car tu n'es pas assez brave pour soutenir une « querelle. » Leurs paroles devinrent si violentes, qu'ils allaient trancher la tête à cette lune; mais lorsque leur discussion eut duré longtemps, un des grands vint s'interposer, disant : « Amenez-la devant « le roi, et soumettez-vous tous deux à sa déci- « sion. »

Ils l'épargnèrent selon son conseil et se dirigèrent vers le roi de l'Iran. Quand Kaous vit le visage de la jeune fille, il sourit en se mordant les lèvres, et dit aux deux Sipehbeds : « Vous n'avez pas été longtemps « en route. Vous n'amenez qu'une gazelle gracieuse, « et pourtant c'est un gibier de grande chasse, un gi- « bier qui n'appartient qu'au roi. Nous passerons la « journée à entendre comment les héros ont pris un « soleil à l'aide des guépards. » Ensuite le roi demanda à la jeune fille : « Quelle est ta naissance, « ô toi dont le visage est le visage d'une Péri ? » Elle répondit : « Du côté de ma mère, je suis une prin- « cesse; du côté de mon père, je suis issue de la « race de Feridoun, et Guersiwez le Sipehbed, dont

« les tentes couvrent cette frontière, est mon grand-« père. » Le roi lui demanda : « Comment as-tu pu « donner au vent ces beaux cheveux et ce visage, et « cette haute naissance? Tu es digne que je te place sur « un coussin d'or; il faut que je te fasse la reine des « femmes au visage de lune. » Elle lui répondit : « Aussitôt que je t'ai vu, je t'ai choisi parmi tous les « grands qui portent haut la tête. » Le roi envoya à chacun des deux Peblewans dix nobles chevaux, un trône et une couronne; il fit entrer la belle dans l'appartement des femmes et lui ordonna de s'asseoir sur le trône. On la plaça sur un trône d'ivoire; on posa sur sa tête une couronne d'or et de turquoises, on la para de brocart jaune, de rubis, de turquoises et de lapis-lazuli; et tout le reste des présents du roi était digne de cette femme, qui était un beau rubis intact.

NAISSANCE DE SIAWUSCH.

Il s'écoula ainsi un peu de temps, et le gai printemps prit ses couleurs. Le ciel tourna sans relâche, et lorsque neuf mois eurent passé sur cette belle, on annonça au roi Keï Kaous : « Tu as joui de la belle « aux traces fortunées, et elle a mis au monde un « noble enfant; il faut que tu élèves maintenant ton « trône au-dessus de la lune. Elle a mis au monde « un enfant beau comme un Péri et dont le visage « ressemble à une idole d'Aderbeïdjan. Le monde est

« rempli de bruits touchant cet enfant, car personne « ne verra plus un visage et une chevelure comme les « siens. » Le roi du monde lui donna le nom de Siawusch, et remercia pour lui le ciel qui tourne; mais tous ceux qui savaient calculer par les mouvements du ciel sublime la bonne et la mauvaise fortune, et quand et comment *elle arriverait*, connurent que les astres étaient hostiles à cet enfant, et s'attristèrent en voyant que la fortune ne veillait pas sur lui; ils virent que ses bonnes et ses mauvaises qualités ne lui causeraient que des malheurs, et, dans leur sollicitude pour lui, se réfugièrent auprès de Dieu. Ils dévoilèrent au roi le sort de l'enfant et lui indiquèrent la route à suivre.

Quelque temps s'étant passé, Rustem arriva auprès du roi et lui dit : « Il faut que j'élève dans mes bras « cet enfant qui ressemble à un lion. Il n'y a per- « sonne assez illustre pour que tu lui confies ton fils, « qui ne trouvera jamais dans le monde une nour- « rice comme moi. » Le roi y réfléchit longtemps, et cette parole ne lui déplut pas; il confia à Rustem son cœur et ses yeux, cet enfant bien-aimé qui devait être le maître du monde. Rustem l'emporta dans le Zaboulistan et lui fit élever un palais dans un jardin de roses, lui donna des chevaux, des flèches, un arc, un lacet, des rênes et des étriers, et tout ce qu'il désirait; il lui donna une salle d'assemblée, du vin et des compagnons pour ses banquets, des fau-

cons, des gerfauts et des guépards de chasse. Il lui fit connaître ce qui est juste et ce qui est injuste, il lui apprit *les devoirs* du trône et de la couronne, les arts de la parole et de la guerre; il lui enseigna toutes les vertus; il se donna beaucoup de peine, et cette peine porta son fruit. Siawusch devint tel que dans le monde on n'avait jamais vu son égal parmi les grands. Quelque temps se passa ainsi; il devint fort et attaqua les lions pour prendre leur cou dans son lacet. Alors il dit à Rustem qui portait haut la tête : « Je désire voir le roi; tu as eu beau-« coup de peine, et je t'ai donné beaucoup de souci; « tu m'as enseigné les vertus des rois; il faut main-« tenant que mon père voie en moi comment le héros « au corps d'éléphant enseigne les vertus. »

Le héros au cœur de lion fit les préparatifs du voyage; il envoya de tous côtés des messagers. Tout ce qu'il ne possédait pas lui-même en fait de chevaux et d'esclaves, d'or, d'argent et de perles, d'épées, de casques et de ceintures, d'étoffes et de tapis, il le fit chercher dans le monde entier et apporter sans délai. Il équipa ainsi pour son voyage Siawusch, sur lequel le peuple avait les yeux; ensuite il se mit en route avec lui, pour que le roi n'eût aucune raison d'être mécontent. Les peuples préparèrent des fêtes solennelles, car ils cherchaient à plaire au Pehlewan; partout on mêla de l'or avec de l'ambre et on le versa du haut des toits sur les têtes *des grands;* le

monde était rempli de joie et paré de tout ce qui est précieux; les portes et les murs de toutes les maisons étaient ornés. On jetait des pièces d'argent sous les pieds des chevaux arabes : la tristesse était bannie de l'Iran. Les crinières des chevaux étaient entièrement inondées de musc, de vin et de safran.

SIAWUSCH REVIENT DU ZABOULISTAN.

Lorsque le roi Kaous sut que Siawusch revenait avec pompe, il ordonna que Guiv et Thous allassent joyeusement au-devant de lui avec un cortége, avec des clairons et des timbales. Tous les grands le joignirent : Thous se mit d'un côté, de l'autre Rustem au corps d'éléphant; ils se dirigèrent d'un pas fier vers le roi, car ils ramenaient un jeune arbre chargé de fruits. Quand *Siawusch* s'approcha du palais de Kaous, on entendit un grand bruit, et la foule ouvrit ses rangs; des serviteurs, tenant des encensoirs remplis de parfums, s'avancèrent vers lui, les mains croisées sur la poitrine; dans les *quatre* coins *de la cour* il y en avait trois cents debout, et le noble Siawusch parut au milieu d'eux. Ils versèrent sur lui beaucoup d'or et de joyaux, et tous chantèrent ses louanges. Quand Siawusch vit Kaous assis sur le trône d'ivoire et portant sur la tête une couronne de rubis brillants, il invoqua sur lui les grâces de Dieu et le salua en murmurant pendant quelque temps des paroles contre terre; puis il s'approcha

du roi, qui le pressa contre son sein. Kaous adressa des questions à Rustem, le reçut gracieusement et le fit asseoir sur son trône incrusté de turquoises. Il resta confondu de l'aspect de Siawusch, et invoqua plusieurs fois les bénédictions de Dieu sur lui et sur sa haute taille et sa noble mine, car il vit en lui beaucoup de choses dignes d'être vues. Il y avait dans cet enfant tant d'intelligence que tu aurais dit que l'intelligence même avait été la nourrice de son esprit.

Kaous rendit grâces à Dieu le créateur, en frottant son front contre terre et en disant : « O Créateur du ciel, maître de l'intelligence et maître de « l'amour ! tout bonheur dans le monde vient de toi, « et je t'implore avant tout pour mon fils. » Tous les grands de l'Iran se présentèrent joyeusement devant le roi avec leurs offrandes. Ils restèrent étonnés de la majesté de Siawusch et ne cessèrent de chanter ses louanges. *Le roi* ordonna que les nobles et les braves de l'armée parussent devant lui dans leurs robes de fêtes. La multitude se dirigea gaiement vers les jardins, les palais et la salle d'audience du roi; on apprêta partout des banquets; on demanda partout du vin, de la musique et des chants. Le roi ordonna une fête telle qu'aucun des princes de la terre n'en avait ordonné avant lui de semblable. On se réjouit ainsi pendant sept jours, et le huitième le roi ouvrit la porte de ses trésors et fit donner

à Siawusch tout en abondance, des perles et des épées, des trônes et des casques, des chevaux arabes à la selle de peau de léopard, des caparaçons et des cottes de mailles, des pièces de brocart et des dizaines de milliers de pièces d'argent, de l'or et des joyaux, grands et petits, tout, excepté un diadème, car il était trop jeune pour qu'une couronne lui convînt; il remit tout cela à Siawusch et lui fit fête, et lui donna dans sa tendresse de grandes espérances. Ensuite il l'éprouva pendant sept années et le trouva pur dans toutes ses épreuves. La huitième année il fit préparer un trône d'or, un collier d'or et une ceinture d'or, et fit écrire sur de la soie une investiture, selon la manière des grands et les coutumes des rois. Il lui donna le pays de Kewerschan, qui était digne *du maître* du pouvoir et du trône. *Kewerschan* est l'ancien nom du pays que tu appelles maintenant le Maweralnahr (la Transoxane).

LA MÈRE DE SIAWUSCH MEURT.

Lorsque ceci fut accompli selon les ordres du roi, la mère de Siawusch quitta ce monde, et son fils abandonna son trône comme un insensé, et fit monter jusqu'au ciel qui tourne ses cris de douleur. Il déchira sur son corps sa robe royale et se couvrit la tête de poussière noire; le deuil de sa mère le rendit farouche, et il torturait son âme douce; il ne cessait de la pleurer jour et nuit, et pendant bien des jours

il n'ouvrit pas ses lèvres au sourire. Il resta durant un mois dans cette détresse et *gardant dans son cœur* cette blessure; pendant un mois il ne chercha point de soulagement à ses maux. Lorsque les grands eurent nouvelle de son état, ils accoururent auprès de lui, Thous, Feribourz, Gouderz et Guiv, les uns fils de rois, les autres de braves Pehlewans. Quand Siawusch les vit, son cœur exhala de nouveau sa douleur, ses plaintes recommencèrent, et son âme ouvrit de nouveau la porte des angoisses. Gouderz fut affligé quand il vit le fils du roi si attristé; quand il vit ce noble cyprès, il versa des larmes et lui dit: « Écoute mes conseils et ne parle plus de ta douleur. « Quiconque naît d'une mère doit mourir, et per- « sonne n'a jamais soustrait sa vie à la main de la « destinée. Quelque chère que te fût ta mère, elle est « dans le ciel; ne la pleure pas. » C'est ainsi que par mille consolations et mille conseils, par des tendresses et des avis, il tranquillisa le cœur du fils du roi.

SOUDABEH DEVIENT AMOUREUSE DE SIAWUSCH.

Il se passa de nouveau quelque temps, et le cœur du roi se réjouissait à cause de son fils. Or un jour Keï Kaous était assis avec Siawusch, lorsque Soudabeh parut à la porte et aperçut inopinément Siawusch. Elle devint pensive et le cœur lui battit. Tu aurais dit qu'elle était *belle* comme la bordure d'un

tapis, qu'elle était *brillante* comme un morceau de glace placé devant le feu. Elle envoya quelqu'un auprès de Siawusch en disant : « Va en secret auprès « de lui, et dis-lui qu'on ne s'étonnera pas dans « l'appartement des femmes du roi de t'y voir paraître « soudain. » Le messager partit et remplit sa mission; mais le noble Siawusch s'en irrita et lui dit : « Je ne suis pas un homme pour les appartements « des femmes; ne viens plus me chercher, car je « n'aime pas les ruses et les mensonges. »

Le lendemain Soudabeh sortit; elle accourut auprès du roi de l'Iran et lui dit : « O roi du peuple, « ni le soleil ni la lune n'ont vu un roi comme toi, « et personne sur la terre n'égale ton fils. Que le « monde se réjouisse à cause de ton enfant! Envoie-« le auprès de tes femmes, auprès de ses sœurs et « de tes idoles, et dis-lui : Va dans l'appartement « des femmes, auprès de tes sœurs, et vas-y sou-« vent. Toutes les femmes voilées ont le cœur gonflé « de sang et les joues inondées de larmes à cause de « leur amour pour lui. Nous le saluerons et lui « apporterons des présents; nous ferons porter des « fruits à l'arbre du respect. » Le roi répondit : « Tes « paroles sont convenables, et tu l'aimes de l'amour « de cent mères. » Kaous appela Siawusch et lui dit : « Le sang des veines et l'amour ne peuvent se cacher. « Dieu le saint t'a ainsi créé, que quiconque te voit « ne peut que t'aimer. Dieu t'a donné une naissance

« pure, et jamais mère n'a mis au monde un enfant « pur comme toi. Vraiment, ceux qui sont tes proches « par le sang, comment pourraient-ils se croire tes « parents, s'ils ne te voyaient que de loin? Derrière « les rideaux de l'appartement de mes femmes se « trouvent tes sœurs, et Soudabeh est pour toi comme « une mère tendre. Va voir ces femmes voilées, et « reste chez elles un peu pour qu'elles invoquent les « grâces de Dieu sur toi. »

Siawusch entendit les paroles du roi et jeta sur lui un regard troublé; il réfléchit longuement en lui-même et s'efforça de bannir de son cœur cette inquiétude. Il crut que son père voulait le mettre à l'épreuve pour voir ce qu'il pensait, car Kaous était un homme rusé, à belles paroles, prudent, clairvoyant et soupçonneux. Il se dit : « C'est mauvais! « c'est de Soudabeh que vient cette insistance, et si « je vais dans l'appartement des femmes, elle m'attirera bien des reproches. » Il répondit : « Le roi m'a « donné un commandement, un trône et une couronne. Depuis le point où se lève le soleil sublime « pour éclairer le monde *jusqu'au lieu où il se couche*, « il n'y a pas un roi comparable à toi en bonté, en « sagesse, en manières et en bons conseils; mais moi « j'ai besoin de Mobeds et de sages, de grands et « d'hommes experts dans les affaires, de lances et de « massues, de flèches et d'arcs pour me jeter sur les « rangs de tes ennemis; *j'ai besoin* du trône de la

« royauté, de la pompe de la cour, de banquets, de « vin et de convives. Que puis-je apprendre dans « l'appartement des femmes du roi? Sont-ce les « femmes qui montrent le chemin de la sagesse? Et « pourtant, si c'est la volonté du roi, mon devoir « est de lui obéir. »

Le roi lui dit : « O mon fils! puisses-tu être heu- « reux! puisses-tu toujours être le soutien de la rai- « son! J'ai entendu peu de paroles aussi bonnes, et « ta sagesse ne fera qu'accroître puisque tu as com- « pris cela. Ne laisse pas entrer de soupçon dans ton « cœur, sois joyeux et bannis tout souci. Va voir une « fois ces enfants pour qu'elles aient un peu de « plaisir. » Siawusch répondit : « J'irai demain matin, « je ferai tout ce qu'a dit le roi. Je suis debout devant « toi *comme un esclave;* j'ai livré mon âme et mon cœur « à tes commandements. J'irai comme tu l'ordonnes, « car tu es le roi maître du monde, et je suis un « esclave. »

SIAWUSCH SE REND CHEZ SOUDABEH.

Or il y avait un homme nommé Hirbed; son cœur et sa tête étaient de la fumée, son âme était mauvaise. Il ne quittait jamais le temple des idoles; il avait la clef de la porte de l'appartement des femmes. Le roi de l'Iran dit à ce fourbe : « Aussitôt « que le soleil dévoilera ses rayons, tu te rendras « secrètement auprès de Siawusch et tu feras ce qu'il

« t'ordonnera. Tu diras à Soudabeh de préparer des « présents et des joyaux, du musc et des parfums, et « de faire verser sur Siawusch, par les esclaves et « par ses sœurs, des émeraudes et du safran. » Aussitôt que le soleil montra sa face au-dessus des montagnes, Siawusch se rendit auprès du roi, appela sur lui les grâces de Dieu et le salua; le roi lui parla en secret, et quand il eut fini, il manda Hirbed, à qui il adressa quelques paroles convenables; ensuite il dit à Siawusch : « Va avec lui, et prépare ton cœur « à ce que tu vas voir de nouveau. » Hirbed et Siawusch partirent ensemble le cœur en joie, l'âme sans souci; mais quand Hirbed tira le rideau de la porte, Siawusch trembla du malheur *qui pouvait arriver.* Toutes les femmes vinrent à sa rencontre, pleines de joie et préparées pour une fête; tout l'appartement d'un bout à l'autre était rempli de musc, d'or et de safran; les femmes jetèrent des pièces d'argent sous les pieds de Siawusch et mêlèrent des rubis avec des émeraudes *pour les verser sur sa tête.* Le sol était caché sous le brocart de la Chine; la terre était couverte de perles d'une belle eau; il y avait du vin et de la musique; on entendait des chanteurs qui tous avaient des diadèmes de pierres fines sur la tête. Tout l'appartement était orné comme un paradis et rempli de femmes au beau visage et de choses précieuses. Quand Siawusch arriva à l'entrée de la grande salle, il y vit un trône resplendissant d'or,

tout incrusté de turquoises et orné de brocarts dignes d'un roi. Sur ce trône était assise Soudabeh au visage de lune, belle de couleur et de parfum comme un paradis; elle était assise, semblable au brillant Canope du Yemen, couverte de boucles de cheveux qui tombaient l'une sur l'autre, elle portait sur la tête une haute couronne, et les tresses de ses cheveux de musc descendaient jusque sur ses pieds. Devant elle étaient rangées des esclaves, debout, tenant leurs souliers d'or à la main et baissant la tête vers la terre. Lorsque Siawusch eut franchi le rideau, Soudabeh descendit précipitamment du trône; elle alla vers lui d'un pas gracieux et le salua; elle le pressa contre son sein pendant longtemps; elle le baisa longuement aux yeux et au visage, et ne pouvait se rassasier de la vue du jeune roi. Elle rendit grâce à Dieu de cent manières, disant : « J'in-« voquerai Dieu pendant le jour et pendant les trois « gardes de la nuit, car personne n'a de fils comme « toi, et le roi n'a pas d'enfant *qui te soit comparable.* » Siawusch sentit ce qu'était cet amour, et que cette tendresse n'était pas dans la voie de Dieu; il s'empressa de s'approcher de ses sœurs, car il ne se plaisait pas auprès de Soudabeh. Ses sœurs le bénirent et le firent asseoir sur un siége d'or. Il resta longtemps avec elles, ensuite il retourna auprès du trône *du roi.* Toutes les femmes ne cessaient de parler de lui, disant : « Voilà donc les traits et la cou-

« ronne de ce prince avide de sagesse! Tu dirais « qu'il ne ressemble pas à un homme, et que son « esprit répand de l'intelligence *sur ceux qui l'ap-* « *prochent.* »

Siawusch s'en retourna auprès de son père et lui dit : « J'ai été derrière le rideau des appartements « secrets. Tout ce que le monde a de beau est à toi; « ne te plains donc pas de Dieu. Tu es plus grand « que Djemschid, que Feridoun et Houscheng, par « ton épée, tes trésors et ton armée. » Le roi se réjouit de ces paroles et para son palais comme un jardin printanier. Ils firent venir du vin, des cithares et des flûtes, et écartèrent de leurs cœurs tout souci de l'avenir. Lorsque le jour devint sombre et que la nuit parut, le roi glorieux se rendit dans l'appartement des femmes; il se mit à faire des questions à Soudabeh, en disant : « Ne me cache pas tes pen- « sées; parle-moi de la sagesse et de la prudence de « Siawusch, de sa taille, de sa mine et de ses paroles. « En es-tu contente? Est-ce un homme de sens? Sa « vue vaut-elle mieux que ce que tu en as entendu « dire de loin? » Soudabeh répondit : « Ni le soleil ni « la lune n'ont vu sur le trône un roi qui soit ton « égal. Qui dans le monde ressemble à ton fils? Pour- « quoi ne pas dire tout haut la vérité? »

Le roi lui dit : « Quand il sera devenu homme, « il ne faut pas qu'aucun mauvais œil puisse le frap- « per. » Soudabeh répondit : « Si tu approuves mes

« paroles, si ton avis est le même que le mien, tu « lui donneras une femme de ses parentes, et non « pas une des filles des grands, pour qu'il lui naisse « un fils qui soit parmi les grands ce que Siawusch « est *aujourd'hui*. J'ai des filles qui te ressemblent, « qui sont de ton sang et de ton pur lignage; il « pourrait aussi demander une fille de la famille de « Keï Arisch ou de Keï Peschin, qui dans leur joie « rendraient grâce à Dieu. » Le roi lui dit : « Je désire « la même chose, et mon pouvoir, mes projets et ma « gloire l'exigent. »

A l'aube du jour, Siawusch se rendit auprès de son père et invoqua les grâces de Dieu sur sa couronne et son trône. Le père voulut avoir un entretien secret avec son fils et éloigna tous les étrangers. « J'ai, « dit-il, une seule grâce à demander au Créateur, « c'est que tu laisses un héritier de ta gloire, et qu'un « roi sorte de tes reins, pour que ton cœur s'ouvre à « sa vue, de même que la tienne me rajeunit. J'ai lu « dans les astres le sort qu'ils te préparent, et des « Mobeds qui savent calculer leur marche m'ont an- « noncé qu'il te naîtra un prince qui restera dans le « monde comme un souvenir de toi. Choisis mainte- « nant une femme parmi les filles des grands, regarde « derrière les rideaux *de l'appartement des femmes* « de Keï Peschin; il y en a aussi dans le palais « de Keï Arisch; informe-toi de tous côtés et ensuite « décide-toi. »

Siawusch lui répondit : « Je suis l'esclave du roi, « je baisse la tête devant ses ordres et ses conseils. « La femme qu'il me choisira me conviendra, car le « maître du monde est le roi de ses esclaves. Mais il « ne faut pas que Soudabeh le sache, elle sera d'un « autre avis et n'approuvera pas ce projet. Ses paroles « indiquent d'autres intentions, et je ne veux plus « entrer dans ses appartements. » Le roi sourit à cette réponse, sans s'apercevoir qu'il y avait de l'eau sous la paille (un danger caché); il lui dit : « C'est à toi « de choisir ta femme; n'aie pas peur de Soudabeh « ni de personne autre, car ses paroles seront tendres « et elle veillera sur ton âme. »

Siawusch se réjouit de ces paroles qui le délivrèrent de ses soupçons secrets. Il offrit ses actions de grâces au roi du monde; il prononça ses prières courbé devant le trône. Mais il avait encore peur des ruses de Soudabeh, et son cœur était brisé; car il sentait que ces paroles étaient inspirées par elle, et la peau de son corps se fendait quand il pensait à cette femme.

SECONDE VISITE DE SIAWUSCH DANS L'APPARTEMENT DES FEMMES.

Une nuit s'étant ainsi passée, et le ciel ayant achevé sa rotation au-dessus de la terre obscure, Soudabeh s'assit joyeuse sur son trône, un diadème de rubis et d'or sur la tête. Elle appela auprès d'elle

toutes ses filles, les para, et les fit asseoir sur des trônes d'or. De jeunes idoles se tenaient devant elle; tu aurais dit que c'était un paradis et non pas un palais. Soudabeh au visage de lune dit à Hirbed : « Va sur-le-champ auprès de Siawusch, et dis-lui : « Il faut que tu fatigues tes pieds pour venir lui mon- « trer ton visage et ta taille. » Hirbed se rendit en courant auprès de Siawusch et s'acquitta du message de celle qui l'aimait. Siawusch l'écouta et resta confondu; il demanda aide à Dieu à plusieurs reprises, et chercha longuement un prétexte de refus, mais il n'en trouva pas. Alors il partit troublé et chancelant; il se rendit auprès de Soudabeh, qu'il trouva assise sur son trône et portant sur sa tête un diadème.

Soudabeh descendit du trône et alla au-devant de lui, le front et les cheveux couverts de joyaux; elle le fit asseoir sur son trône d'or et se plaça devant lui en tenant les mains croisées sur la poitrine. Elle montra au jeune roi ces idoles, qui ressemblaient à des perles intactes, en disant : « Regarde ces esclaves « à la couronne d'or, qui se tiennent devant ton « trône; ce sont de jeunes idoles de Tharaz, que « Dieu a pétries de grâce et de pudeur. Dis-moi « laquelle d'entre elles te plaît, regarde leur mine et « leur taille. » Siawusch jeta un court regard sur ces belles, mais aucune d'elles n'osa le lui rendre; car ces lunes se disaient l'une à l'autre : « Il ne convient « pas de regarder ce roi. » Ensuite chacune d'elles

s'en retourna à son trône, calculant ses chances de bonheur.

Quand elles furent parties, Soudabeh lui dit : « Pourquoi me caches-tu tes pensées? Ne veux-tu pas « me dire quel est ton désir, toi sur le visage de qui « brille la beauté des Péris? Quiconque te voit de « loin perd la raison et te choisit *entre tous*. Regarde « avec les yeux de l'intelligence ces filles aux belles « joues, et décide laquelle te convient. »

Siawusch était confondu et ne répondit pas; il pensait en son âme pure : « J'aurais *bientôt* à m'api- « toyer sur moi-même, si je prenais follement une « femme parmi mes ennemis. J'ai entendu raconter « par les grands de haut renom tout ce qui s'est « passé dans le Hamaveran, et ce que le roi a fait au « roi de l'Iran, et comment il a exterminé les braves « de ce pays. Soudabeh, qui est sa fille, est pleine de « ruses, et ne veut laisser à notre famille ni cervelle « ni peau. » Pendant que Siawusch tardait ainsi à répondre, la belle au visage de Péri ôta de son front son voile et lui dit : « Si tu vois assis sur leurs trônes « brillants le soleil et la nouvelle lune, il n'est pas « étonnant que tu méprises la lune et que tu presses « contre ton sein le soleil. Quand un homme m'a « vue, assise sur le trône d'ivoire, un diadème de « rubis et de turquoises sur la tête, il ne faut pas « s'étonner s'il ne regarde plus la lune, et ne compte « pour belle aucune autre *que moi*. Si tu veux main-

« tenant faire une alliance avec moi, si tu veux y « rester fidèle et mettre en repos mon esprit, je te « donnerai une de mes jeunes filles, pour qu'elle se « tienne devant toi comme une esclave. Fais-moi « maintenant un grand serment, et ne t'écarte en « rien de ce que je te demande. Quand le roi aura « quitté le monde, tu le remplaceras auprès de « moi, tu ne souffriras pas qu'il m'arrive de mal, tu « me chériras comme ta propre âme. Me voilà devant « toi debout comme une esclave, je te donne mon « corps et mon âme brillante; en tout ce que tu me « demanderas, je te satisferai, et jamais je ne sous- « trairai ma tête à ton lacet. » Elle appliqua ses lèvres étroitement sur la joue de Siawusch et l'embrassa; elle avait oublié toute honte et toute vertu.

Les joues de Siawusch rougirent de honte comme la rose, et les cils de ses yeux furent inondés de chaudes larmes de sang. Il dit en son âme : « Que le « maître de Saturne me préserve des œuvres du Div ! « Je ne veux pas trahir mon père ni faire alliance « avec Ahriman. Si je parle froidement à cette femme « à l'œil impudique, son cœur bouillonnera, et la « rage la mettra en feu; alors elle préparera en secret « quelque ruse magique, et le roi croira à ses paroles. « Il vaut mieux qu'avec une voix chaleureuse je lui « dise quelques mots doux et flatteurs. » Il répondit ensuite à Soudabeh : « Il n'y a pas de femme dans le « monde qui soit ton égale; ta beauté ne peut se com-

« parer qu'à la lune, et personne n'est digne de toi « que le roi. C'est assez de bonheur pour moi que tu « me donnes ta fille, et je ne dois pas posséder une « autre femme. Reste dans cette intention et parles-en « au roi de l'Iran, et fais attention à la réponse qu'il « te fera. Je demanderai en mariage ta fille et je l'é- « pouserai, et je te donne pour garant ma parole « que je ne penserai à aucune autre femme jusqu'à ce « que sa taille soit haute comme la mienne. Ensuite « tu m'as parlé de mon visage, tu as laissé pénétrer « de l'amour pour moi dans ton âme. Dieu dans sa « grâce m'a créé tel que je suis, ô femme, belle sur « toutes les autres! Garde ton secret et ne le dis à « personne; moi je ne demande que de le cacher. Tu « es la première des princesses et tu es la reine, et je « te regarde comme ma mère. » Il dit et quitta Sou-dabeh, dont l'âme méchante était remplie d'amour pour lui.

Lorsque Keï Kaous entra dans l'appartement des femmes, Soudabeh l'aperçut et alla au-devant du roi, lui donna de bonnes nouvelles et lui parla longuement de Siawusch. « Il est venu, lui dit-elle, et « a vu tout le palais; j'avais réuni les idoles aux yeux « noirs, et le palais était si rempli de filles au doux « visage que tu aurais dit que la lune faisait pleuvoir « de l'amour. Mais il n'a jeté les yeux que sur ma « fille, aucune autre de ces belles n'était digne de « lui. » Le roi fut si content de ces paroles que tu

aurais dit qu'il tenait embrassée la lune. Il ouvrit les portes de son trésor et *en tira* des joyaux, des étoffes tissues d'or et des ceintures d'or, des bracelets, des couronnes et des bagues, des trônes et des colliers, insignes du pouvoir, enfin il étala toutes sortes de trésors *dès longtemps* amassés, et le monde parut rempli de choses précieuses. Ensuite il dit à Soudabeh : « Garde ceci pour Siawusch, et quand il en « sera besoin, donne-le lui, et dis-lui que c'est peu « de chose, et qu'il faudrait lui donner deux cents « trésors comme celui-ci. »

Soudabeh regarda et fut étonnée; elle récita dans son cœur beaucoup de paroles magiques, et se dit : « Si Siawusch ne fait pas ma volonté, je consens qu'il « brise mon âme. J'userai de tous les moyens dont le « monde se sert ouvertement et en secret, et s'il dé- « tourne la tête de moi, je me plaindrai de lui au roi « du peuple. »

TROISIÈME VISITE DE SIAWUSCH DANS L'APPARTEMENT DES FEMMES.

Soudabeh s'assit sur son trône, parée de boucles d'oreilles et la tête couverte d'un diadème incrusté d'or. Elle fit appeler devant elle Siawusch et lui parla de toutes ces choses, disant : « Le roi a choisi « pour toi un trésor plus riche que tous les trônes « et toutes les couronnes. Il s'y trouve tout *ce que tu* « *peux désirer*, et sans mesure; si tu voulais le trans-

« porter, il te faudrait deux cents éléphants. Moi je « veux te donner ma fille; mais regarde mes traits, « mon front et ma couronne, et dis-moi pourquoi tu « refuses mon amour, pourquoi tu t'éloignes de mon « visage et de mon corps. Depuis que je t'ai vu, je « suis comme morte, je me lamente, je m'agite, « je suis malheureuse. Ma douleur est telle que je « ne vois plus le jour brillant, il me semble que le « soleil est obscurci. Il y a maintenant sept ans que « mon amour me fait verser des larmes de sang sur « mes joues. Rends-moi heureuse une fois en secret, « donne-moi un jour de ta jeunesse. Je te préparerai « plus de bracelets, de couronnes, et de trônes que « le roi ne t'en donne. Mais si tu désobéis à mes « ordres, si ton cœur refuse de guérir mes douleurs, « je te priverai de cet empire, j'obscurcirai devant « toi le soleil et la lune. »

Siawusch lui répondit : « Puissé-je ne jamais don- « ner au vent ma tête à cause des désirs de mon « cœur! Pourrais-je ainsi trahir mon père? pour- « rais-je renoncer à la vertu et à la sagesse? Tu es « la femme du roi et le soleil qui éclaire son trône, « et tu me proposes un crime pareil? » Il se leva de son trône, indigné et courroucé; mais Soudabeh le saisit de ses mains et lui dit : « Je t'ai dit le secret « de mon âme, et tu m'as caché tes mauvaises pen- « sées; dans ta folie tu voudras me perdre, tu vou- « dras me faire paraître légère devant les sages. »

SOUDABEH TROMPE LE ROI.

Soudabeh déchira soudain tous ses vêtements, elle ensanglanta ses joues avec ses ongles, et fit retentir de ses cris les appartements des femmes du roi; on entendit dans la rue un bruit qui provenait du palais; on entendit des voix et des clameurs qui en venaient; tu aurais dit que c'était la nuit de la résurrection. La nouvelle parvint aux oreilles du roi; il descendit de son trône impérial; il quitta, plein de soupçons, son trône d'or, et courut vers l'appartement de ses femmes. Il y arriva, et voyant le visage de Soudabeh tout déchiré et le palais plein de tumulte, il fit des questions à *tous ceux qu'il vit;* son cœur était serré, mais il ne se doutait pas de ce qu'avait fait *cette femme* au cœur de pierre. Soudabeh vint à lui, poussant des cris, versant *des larmes* de sang, arrachant ses cheveux et s'écriant : « Siawusch s'est « présenté devant mon trône, il a mis les mains *sur* « *moi* et m'a saisie avec force en disant : Mon âme et « mon cœur sont remplis d'amour pour toi; pour- « quoi, ô belle, me résistes-tu? Dès le commence- « ment je n'ai désiré que toi! Voilà la vérité, il faut « bien que je la dise. Il a fait tomber le diadème de « ma tête aux cheveux de musc, et tu vois comment « il a déchiré ma robe sur mon sein. »

Le roi devint pensif à ce récit, et adressa à Soudabeh des questions de toute espèce. Il dit en son

âme : « Si elle dit vrai, si elle ne cherche pas à le « calomnier, il faudra que je tranche la tête à Sia- « wusch; c'est ainsi que je romprai le sort que la mé- « chanceté a jeté sur moi. »

Le sage dira maintenant que le doux courant de cette histoire va se changer en sang.

Ceux qui se trouvaient dans l'appartement des femmes étaient *trop* prudents et *trop* courtisans *pour parler*. Le roi les renvoya et resta seul dans le palais, où il appela devant lui Siawusch et Soudabeh. Il dit à Siawusch avec prudence et avec mesure : « Il « ne faut pas vouloir me cacher ce secret; ce n'est « pas toi qui as fait ce mal, c'est moi, et ce sont mes « paroles insensées qui m'ont jeté dans ce malheur. « Pourquoi t'ai-je envoyé dans l'appartement des « femmes? Il nous en revient, à moi la honte, à toi les « incantations et l'ensorcellement. Dis-moi la vérité, « montre-moi ton front, raconte-moi comment tout « s'est passé. » Siawusch lui raconta ce qui était arrivé par l'amour insensé de Soudabeh. Il lui raconta tout ce qui s'était passé, tout ce qui s'était fait en secret.

Soudabeh répliqua : « Ce n'est pas la vérité. Il « n'a recherché parmi ces idoles que moi. Je lui ai « dit tout ce que le roi du monde allait lui donner « en public et en secret, sa fille, un trône et des « joyaux, de l'or et de grands trésors. Je lui ai dit « que j'en ajouterais autant, que je donnerais à ma « fille tous mes biens. Il m'a répondu : Je ne désire

« pas tes richesses, je n'ai aucune envie de voir ta « fille; de tout cela il ne me faut que toi, je ne veux « d'autre trésor que toi, je n'ai envie d'aucune autre « femme. Il a voulu me forcer de me prêter à ses dé- « sirs, il m'a saisie de ses deux mains dures comme « une pierre; et comme je lui résistais, il m'a arraché « tous mes cheveux; et mes joues ont été déchirées. « Je porte, ô roi, dans mon sein un enfant de toi; « mais Siawusch a manqué de le tuer, tant il m'a « maltraitée, et le monde est devenu étroit et sombre « devant mes yeux. »

Le roi dit en lui-même : « Leurs paroles ne me « permettent pas de décider. Il ne faut pas que je me « hâte en cette affaire, car l'angoisse du cœur con- « fond le jugement. Il faut d'abord que j'examine, et « mon cœur prononcera quand le calme y sera rentré; « je verrai qui des deux est criminel et digne des scor- « pions de la punition. » Il chercha alors un moyen de reconnaître la vérité, et commença par sentir les mains de Siawusch; il flaira sa poitrine et son vi- sage, et de la tête aux pieds il flaira tout son corps. Kaous trouva sur Soudabeh l'odeur du vin et du musc et le parfum de l'eau de rose, mais il ne trouva sur Siawusch aucune odeur semblable et aucun indice qu'il eût touché Soudabeh. Il en fut courroucé, et traita Soudabeh avec mépris; son cœur était rempli de tristesse. Il dit en son âme : « Il faut donc que je « la fasse couper en morceaux avec l'épée tranchante. »

Ensuite il se souvint du Hamaveran et des dangers, des luttes et des combats de ce pays; il se souvint que quand il était dans les chaînes, et qu'il n'avait autour de lui ni parent ni ami, Soudabeh le servait jour et nuit, sans se lasser, sans se plaindre de sa peine. Il songea qu'elle avait un cœur rempli d'amour, et qu'il aurait fallu lui épargner toute *tentation de faire du* mal; enfin il se souvint des petits enfants qu'il avait d'elle, et qu'on ne devait pas compter pour peu de chose la douleur de l'enfance.

Ainsi Siawusch fut déclaré innocent, et le roi reconnut sa sagesse. Il lui dit : « Ne pense plus à ce « chagrin, arme-toi de sens et de prudence, ne parle « pas de ce qui est arrivé, ne te confie à personne, « car il ne faut pas que cette aventure s'ébruite. »

SOUDABEH COMPLOTE AVEC UNE MAGICIENNE.

Quand Soudabeh sentit qu'elle était déshonorée, et que le cœur du roi ne lui était plus attaché, elle chercha un moyen de sortir de cette position difficile et planta de nouveau l'arbre de la vengeance. Elle avait dans ses appartements une femme pleine de moyens et de ruses, d'arts magiques et d'incantations. Cette femme était alors enceinte et portait un enfant dans son sein, et sa grossesse lui rendait la marche difficile. Soudabeh lui révéla son secret; elle lui demanda un moyen de salut, et la fit d'abord jurer de lui obéir. La femme jura, et Soudabeh lui donna beau-

coup d'or, puis lui dit : « Ne parle à personne de « cette affaire. Il faut que tu prépares un breuvage « qui te fasse avorter, et je te rendrai puissante si tu « m'obéis; car j'ai l'espoir que ton enfant peut servir « à détruire le sort qui a été jeté sur moi et la ca- « lomnie dont on m'a accablée. Je dirai à Kaous que « cet enfant était à moi et qu'il a été tué par la vio- « lence de cet Ahriman. Il se peut que cela suffise « pour *perdre* Siawusch. Il faut trouver maintenant « un moyen d'exécuter ce plan; et si tu m'obéis en « ceci, son honneur sera terni devant le roi, et il sera « exclu du trône. »

La femme lui répondit : « Je suis ton esclave, j'ai « abandonné ma tête à tes ordres et à ta volonté. » Aussitôt que la nuit fut venue, elle prit une médecine et mit au monde deux enfants d'Ahriman, deux enfants tels que doivent être les petits du Div; et comment en pourrait-il être autrement de l'engeance d'une sorcière? Soudabeh apporta un plat d'or, sans rien dire à ses esclaves; elle y plaça les enfants d'Ahriman; ensuite elle poussa des cris et se laissa tomber sur sa couche. Elle avait caché la femme, et s'était mise elle-même sur son lit avant de faire entendre ses cris dans les appartements secrets. Toutes les esclaves qui se trouvaient dans le palais accoururent auprès de Soudabeh; elles virent deux enfants morts dans un plat, et leurs lamentations s'élevèrent jusqu'à Saturne.

Kaous entendit le bruit qui venait du palais, il trembla dans son sommeil, *se réveilla* et se mit à écouter. Il demanda *ce qui se passait*, et on lui dit que la belle Soudabeh avait éprouvé un malheur. Le roi s'en affligea; il ne respira plus pendant cette nuit, et à l'aube du jour il se leva et alla tristement *vers l'appartement des femmes.* Il y trouva Soudabeh couchée, toute la maison dans la stupeur, et deux enfants morts qu'on avait jetés sur un plat d'or, jetés comme une chose vile. Soudabeh versa une pluie de larmes, disant : « Regarde ce soleil pur; je t'ai « dit le mal qu'il avait fait, mais tu as cru aveu- « glément à ses paroles. » Le cœur du roi se remplit de soupçons; il partit et réfléchit longuement, disant : « Quel remède puis-je apporter à ceci? « Car « il ne faut pas que je traite légèrement cette affaire. »

KAOUS S'INFORME DE L'ORIGINE DE CES ENFANTS.

Le roi Kaous regarda autour de lui, et ayant pensé à tous ceux qui connaissaient les astres, il les fit appeler auprès de lui par un message poli. Il leur adressa des questions *sur leur santé* et les fit asseoir sur des siéges d'or; il leur fit des récits sans fin sur Soudabeh et sur *ce qu'elle avait souffert dans* la guerre du Hamaveran, pour qu'ils pussent comprendre sa position et juger ses mauvaises actions. Ensuite il leur parla beaucoup de ces enfants et leur révéla tout le secret. Ils prirent tous leurs tables astrono-

miques et leurs astrolabes, et passèrent sept jours à calculer. A la fin ils dirent à Kaous : « Comment « peux-tu t'attendre à trouver du vin dans une coupe « où tu as versé du poison? Ces deux petits sont d'autre « naissance *qu'on ne prétend*, ils n'ont pas été engen- « drés par le roi ni mis au monde par Soudabeh. « S'ils étaient de la race royale, il nous eût été facile « de les trouver dans nos tables; mais sache que le « firmament ne dévoile pas ce secret, et que *la clef* « *de* cette énigme ne se trouve pas sur la terre. » Ils donnèrent ensuite au roi et à l'assemblée des indications sur la méchante femme impure.

Soudabeh se lamentait et demandait justice, elle demandait au roi maître du monde de rétablir son honneur, disant: « J'ai été la fidèle compagne du roi « dans le temps où il était blessé, où il avait perdu « la couronne et le trône. Mon cœur est navré du « meurtre de mes enfants, et par moments j'en perds « la raison. » Le roi lui dit : « O femme, sois tran- « quille! Ne pense pas seulement au jour d'aujour- « d'hui, mais songe à la fin! »

Kaous ordonna à tous les gardes de son palais de se mettre en route, de fouiller toutes les villes et tous les quartiers, et d'amener la femme méchante. Ils en trouvèrent des traces dans le voisinage et les suivirent en hommes qui avaient de l'expérience. Ils traînèrent la malheureuse sur la route et la menèrent devant le roi en l'accablant de mauvais trai-

tements. Kaous l'interrogea avec bonté et lui donna des espérances; pendant bien des jours il lui fit des promesses; mais elle ne confessa rien, et le roi illustre n'en fut pas content. Il ordonna alors qu'on l'emmenât hors de sa présence, qu'on essayât toutes sortes de moyens et de ruses, et qu'on la coupât en deux avec une scie, si elle ne voulait pas avouer. Je sais que c'était là la coutume et la justice *de ce temps*. On emmena la femme hors de la cour du roi, on la menaça de l'épée et du gibet, *on la menaça* de l'enterrer *vivante*, mais elle répéta qu'elle était innocente et qu'elle n'avait rien à avouer au roi illustre. On rapporta au roi ces réponses, *on lui dit* que Dieu seul savait la vérité.

Le roi fit venir Soudabeh; les astrologues répétèrent que les deux enfants appartenaient à la sorcière, qu'ils avaient l'aspect et qu'ils étaient de l'engeance d'Ahriman. Soudabeh dit : « Ce n'est pas « l'intelligence de ces hommes qui est obscurcie, mais « la raison secrète pour laquelle ils n'osent pas dire « la vérité, c'est la peur de Siawusch, la peur du « Sipehbed, du héros au corps d'éléphant, qui fait « trembler les lions attroupés; car il a la force de « quatre-vingts éléphants, et s'il voulait, il obstrue- « rait le cours du Nil, et une armée de cent mille « braves rangés en bataille s'enfuirait devant lui. « Comment pourrais-je lui résister? Hélas! je suis « destinée à baigner sans cesse mes yeux de larmes

« de sang. Comment un astrologue oserait-il parler « contre ses ordres? à qui demanderait-il protection « *contre Rustem?* Si tu n'as pas pitié de tes enfants, que « *deviendrai-je*, moi qui n'ai d'autres liens que ceux « qui m'attachent à toi? mais si tu trois aux paroles « futiles de ces hommes, j'en appelle à l'autre monde « de ton jugement. »

Elle versait, *en parlant*, plus de larmes que le soleil n'aspire d'eau du Nil. Le roi s'attrista de ces paroles, il pleura amèrement avec Soudabeh, ensuite il la congédia; son cœur était blessé, et cette douleur s'y attachait. *A la fin* il dit : « Je poursuivrai « cette affaire sans relâche, jusqu'à ce que j'arrive à « une solution. »

Il appela des frontières tous les Mobeds et leur parla longuement de Soudabeh. Un Mobed répondit au roi : « Ta douleur ne peut rester secrète, et si tu « veux que la vérité ressorte de ces contradictions, il « faut que tu frappes le broc avec la pierre (que tu « frappes un grand coup). Quelque cher que te soit « ton fils, ton cœur le soupçonne et tu souffres; et « d'un autre côté, tu es plein de doutes au sujet de « cette fille du roi du Hamaveran. Puisque tu en es « venu là avec tous les deux, il faut que l'un d'eux « traverse le feu; car la volonté du ciel sublime est « que l'innocent n'y périsse pas. »

Le roi appela Soudabeh et la fit asseoir pour débattre avec Siawusch *qui d'entre eux s'exposerait* à ce

danger. A la fin il leur dit : « Jamais mon cœur ni « mon âme brillante n'auront confiance en aucun de « vous, si le feu ardent ne fait paraître la vérité et « ne confond le coupable. » Soudabeh dit : « Je ré- « pondrai à tes paroles selon la justice. J'ai montré « au roi les deux enfants avortés, personne ne peut « trouver en moi une autre faute. Il faut que Siawusch « se justifie, car c'est lui qui a fait le mal, qui est « allé chercher sa perte. » Le roi de la terre dit à Sia- wusch : « Quel est ton avis là-dessus? » Siawusch répondit : « L'enfer n'est rien à mes yeux, comparé « à cette affaire. S'il y avait une montagne de feu, « je la foulerais aux pieds, et mieux vaut y périr que « de souffrir la honte *qui m'accable*. »

SIAWUSCH TRAVERSE LE FEU.

Le roi Keï Kaous était rempli de soucis à l'égard de son fils et de Soudabeh aux traces sinistres, et il disait : « Si l'un des deux se trouve coupable, qui « dorénavant voudra m'appeler roi? car il s'agit de « mon fils et de ma femme, de mon sang et de ma « moelle. Qui peut être plus malheureux que moi! « Néanmoins il vaut mieux que je délivre mon âme « de ces soupçons cruels, et que je recoure à ce « moyen douloureux. Qu'a dit ce roi aux paroles « sages? On ne saurait exercer la royauté quand le « cœur est inquiet. »

Kaous ordonna à son Destour de faire amener du

désert, par les chameliers, cent caravanes de dromadaires. Les dromadaires partirent pour chercher du bois, et tout le pays d'Iran vint les voir. Les dromadaires au poil roux et pleins d'ardeur apportèrent en cent voyages du bois que l'on empila haut comme le firmament et dont la masse excédait tout calcul. On voyait le bûcher de la distance de deux farasanges, et chacun dit : « Voici la clef *de ce mystère* « d'iniquité, » et chacun voulut voir comment la vérité sortirait de la fourberie et du mensonge. Quand tu auras écouté jusqu'à la fin cette histoire, tu feras bien de te méfier des femmes. Ne choisis jamais qu'une femme pure, car une méchante femme couvrirait ton front de honte.

On éleva sur la plaine deux montagnes de bois, et les hommes vinrent en foule les regarder; on laissa au milieu un passage tel qu'un cavalier armé pouvait à peine le traverser à cheval. Ensuite le roi glorieux ordonna de verser du naphte noir sur le bois, et deux cents hommes s'avancèrent pour allumer le feu; ils le soufflaient, et tu aurais dit que la nuit arrivait au milieu du jour, car leurs efforts ne produisirent d'abord que de la fumée noire. Mais bientôt des langues de feu la percèrent, la terre devint plus brillante que le ciel, les hommes poussèrent des cris, et le feu s'élança. Le peuple qui couvrait la plaine souffrait de la chaleur, et pleurait sur *Siawusch* au visage souriant, qui s'approcha de son père,

un casque d'or sur la tête, vêtu de blanc, calme, le sourire sur les lèvres, le cœur plein d'espérance. Il était assis sur un destrier noir dont les sabots faisaient voler la poussière jusqu'à la lune. Il versa du camphre sur son corps, comme on fait quand on prépare un linceul. Arrivé devant Kaous, il descendit de cheval et le salua; les joues de Kaous étaient rouges de honte, et il adressa à son fils des paroles douces. Siawusch lui dit : « Ne crains rien! car c'est « ainsi que l'a voulu la rotation du ciel. Ma tête est « maintenant couverte de honte et d'ignominie; la « délivrance m'attend si je suis innocent; mais si je « suis coupable de ce crime, Dieu le créateur m'a- « bandonnera. Grâce à la force que me donnera Dieu, « l'auteur de tout bien, le cœur ne me faudra pas « devant cette montagne de feu. »

Siawusch s'approcha du bûcher en disant : « O « Dieu! toi qui es au-dessus de tout besoin, permets- « moi de passer à travers cette montagne de feu, et « délivre-moi de la honte qui me couvre aux yeux de « mon père. » Ayant exhalé ainsi sa grande douleur, il lança son cheval noir rapidement comme la fumée. Un cri s'éleva de la plaine et de la ville, et le monde fut saisi de douleur. Soudabeh entendant le cri qui venait de la plaine, monta de la salle sur le toit de son palais et regarda le feu; elle souhaitait qu'il arrivât malheur à Siawusch, elle poussait des cris et l'injuriait. Les hommes tenaient les yeux fixés

sur Kaous, la bouche pleine d'imprécations, les lèvres *tremblantes* de colère. Siawusch poussa son cheval noir dans le feu, tu aurais dit qu'il le caparaçonnait de flammes, car le feu s'élançait de tous côtés, et personne ne vit plus le casque et le cheval de Siawusch. Toute la plaine était couverte d'yeux pleins de sang et regardant avec anxiété comment il sortirait du feu; et il sortit du feu, le noble jeune homme, les lèvres souriantes, les joues comme des feuilles de rose. Quand les hommes le virent, il s'éleva un seul cri: «Le jeune roi est sorti du feu!» Le cheval, le cavalier et sa robe parurent frais; tu aurais dit qu'il portait un lis sur sa poitrine. Et s'il eût *traversé* la mer, il n'aurait pas été mouillé, et sa robe n'aurait pas porté trace d'humidité. Quand Dieu le très-saint l'ordonne, le souffle du feu et le souffle du vent ne font qu'un.

Lorsque Siawusch sortit de cette montagne de feu pour entrer dans la plaine, la ville et le désert retentirent de cris. Les cavaliers de l'armée accoururent vers lui, et le peuple qui couvrait la plaine versait de l'argent sur son chemin; ce fut une joie immense dans le monde, parmi les petits et les grands. Ils se donnèrent l'un à l'autre la bonne nouvelle que Dieu avait sauvé l'innocent; mais Soudabeh s'arrachait les cheveux, elle versait des larmes et s'en baignait le visage. Le chaste Siawusch arriva devant son père sans porter aucune trace de fumée et de feu, de pous-

sière et de terre; Kaous descendit de cheval, et toute l'armée suivit l'exemple du roi. Siawusch ayant échappé aux flammes de cette montagne de feu et déjoué tous les desseins de ses ennemis, s'avança vers le maître du monde et se prosterna le visage contre terre. Le roi lui dit : « O mon fils, ô vaillant « jeune homme, issu d'une race pure, doué d'une « âme brillante, tu es tel que doit être le fils d'une « sainte mère, né pour être le roi du monde. » Il le pressa contre son sein et lui demanda pardon de ce qu'il avait fait contre lui.

Ensuite il se rendit dans son palais, et s'assit, dans la joie de son cœur, la couronne des Keïanides sur la tête. Il fit apporter du vin et appeler des musiciens, et accorda à Siawusch tout ce qu'il lui demandait. Il passa ainsi trois jours en fête et à boire du vin, et la porte de son trésor n'était fermée ni avec un sceau ni avec une clef.

SIAWUSCH DEMANDE À SON PÈRE LA GRÂCE DE SOUDABEH.

Le quatrième jour Kaous monta sur le trône des Keïanides, une massue à tête de bœuf à la main. Il était en courroux et manda Soudabeh devant lui; il lui reprocha tout ce qui s'était passé : « Tu es une « femme éhontée, tu as fait beaucoup de mal, tu as « grandement affligé mon cœur. Quel jeu as-tu donc « joué jusqu'à la fin, en conspirant contre la vie de « mon fils, en le précipitant dans le feu et en prati-

« quant les arts magiques contre lui? Le repentir ne « te servira plus; il faut que tu renonces à la vie et « que tu te prépares à la mort. Tu ne peux pas rester « sur la terre, et ta récompense sera le gibet. » Soudabeh répondit : « O roi! ne verse pas de feu sur ma « tête. S'il faut que tu me tranches la tête pour com- « bler le malheur qui m'a accablée, ordonne! j'y suis « toute résignée, et je ne désire pas que ton cœur « reste plein de rancune. Siawusch finira par dire la « vérité sur cette affaire, il éteindra dans le cœur du « roi le feu de sa colère. Il a employé tous les arts « magiques de Zal, et le feu ardent ne l'a pas dé- « voré. » Ensuite elle dit à Siawusch : « Jusqu'à pré- « sent tu as réussi par la sorcellerie, mais le dos de « ton impudence ne sera-t-il jamais courbé? »

Le roi demanda aux Iraniens : « Comment la pu- « nirai-je du mal qu'elle a fait en secret? Comment « le lui ferai-je expier? » Tous invoquèrent les grâces de Dieu sur le roi, disant : « Sa peine doit être la « mort, il faut qu'elle se torde de douleur en puni- « tion de ses méfaits. » Le roi dit alors au bourreau : « Attache-la au gibet sur la grande route, et détourne « *d'elle* la tête. » Quand on emmena Soudabeh, toutes les femmes du palais poussèrent un cri de douleur. Le cœur du roi était plein d'une amertume qu'il s'efforçait de cacher, mais ses joues devinrent blêmes. Toute l'assemblée détourna la tête lorsqu'on fit partir Soudabeh ignominieusement.

Mais Siawusch se dit en lui-même : « Quand le « roi aura fait exécuter Soudabeh, il finira par s'en « repentir, et verra en moi l'auteur de la souffrance « qui le torture. » Il s'adressa donc au roi et lui dit : « Que ton cœur ne s'afflige pas de ce qui se passe; « accorde-moi le pardon du crime de Soudabeh, elle « suivra peut-être *dorénavant de meilleurs* conseils, et « rentrera dans la bonne voie. » Le roi, qui ne demandait qu'un prétexte pour pardonner à Soudabeh toutes ses fautes passées, répondit à Siawusch : « Je « lui ai pardonné dès que j'ai vu qu'elle versait des « larmes de sang. » Siawusch baisa le trône du roi, se leva et sortit de l'assemblée; il ramena Soudabeh, et sur l'ordre du roi, la rétablit dans son palais. Toutes les femmes coururent à sa rencontre, et l'une après l'autre lui offrirent leurs hommages.

Quelque temps se passa ainsi, et le roi s'attacha à elle plus ardemment que jamais; il fut tellement rempli d'amour pour elle, qu'il ne détournait pas les yeux de son visage, et elle dirigea de nouveau en secret ses enchantements sur le roi, pour préparer des malheurs à Siawusch, comme on devait s'y attendre de sa vile nature. Ses paroles excitèrent dans l'esprit du roi des soupçons contre son fils, mais il n'en laissa rien voir à personne. La position de Kaous était telle qu'il lui aurait fallu du sens et de la sagesse, de la piété et de la justice; car ce n'est que quand l'homme craint Dieu que toutes choses s'ac-

complissent selon les vœux de son cœur. N'attends pas follement qu'il sorte une boisson saine de la coupe dans laquelle le sort a versé du poison. Tu n'es pas content du monde; mais au moins ne sois pas dur, si tu ne veux pas être protecteur. Le ciel qui tourne agit de manière à ne te montrer jamais sa face. Un sage a observé là-dessus qu'il n'y a aucun amour plus grand que celui du sang; quand donc tu as obtenu un fils digne *de toi*, arrache de ton cœur l'amour des femmes; car leur langue ne dit pas ce que sent leur cœur, et tu trouves le pied quand tu cherches la tête.

KAOUS APPREND QU'AFRASIAB S'EST MIS EN MARCHE.

Le roi du monde était ainsi occupé de son amour lorsqu'il apprit de ceux qui savaient ce qui se passait, qu'Afrasiab s'approchait avec cent mille cavaliers turcs qu'il avait choisis et comptés. Le cœur du roi Kaous se serra, car il fallait qu'il quittât le banquet pour la guerre. Il tint une grande assemblée d'Iraniens, il y réunit tous les amis des Keïanides et leur dit : « Est-ce que Dieu n'a pas formé Afrasiab « d'air et de feu, de terre et d'eau? Est-ce que le ciel « l'aurait formé autrement *que le reste des créatures*, « pour qu'il jure une alliance, qu'il se lie par des pa- « roles de paix, et qu'ensuite il fasse lever la poussière « dans son ardeur pour la guerre, qu'il viole son « serment et la foi donnée? Il faut maintenant que je

« parte pour me venger, que je rende obscur pour lui « le jour brillant, que je fasse disparaître son nom de « la surface de la terre; sinon il préparera sans cesse « et inopinément des armées, il attaquera le pays « d'Iran et dévastera ses plaines et ses campagnes. »

Un Mobed lui répondit : « Ton armée est im- « mense : pourquoi irais-tu en personne à la guerre? « pourquoi jeter au vent tes joyaux? pourquoi ou- « vrir les portes de tes trésors? Tu as déjà deux fois « livré à tes ennemis ton glorieux trône, cherche « parmi ces Pehlewans un homme digne de conduire « la guerre et de nous venger. » Le roi répondit : « Je « ne vois dans cette assemblée personne qui soit l'égal « d'Afrasiab en pouvoir et en gloire; il faut que je « coure comme court un vaisseau sur l'eau. Quant à « vous, sortez; je ne suivrai dans cette affaire que le « penchant de mon cœur. »

A ces paroles, Siawusch devint pensif, et son âme fut désolée par les soucis. Il se dit en lui-même : « Je « vais me préparer pour cette campagne, je parlerai « avec douceur au roi et lui demanderai *le comman-* « *dement*. J'espère d'abord que Dieu me délivrera alors « des artifices de Soudabeh et des soupçons de mon « père, ensuite que j'acquerrai un nom dans cette « guerre, que je ferai tomber dans le piége cette « grande armée. » Il se ceignit, se rendit auprès du roi Kaous et lui dit : « Mon rang est tel que je puis « prétendre à combattre le roi du Touran et à jeter

« dans la poussière le chef des braves. » Dieu le créateur avait ordonné que Siawusch devait perdre la vie dans le pays de Touran par les machinations et les artifices des méchants, lorsque son temps serait accompli.

Le père consentit au désir qu'avait Siawusch de prendre les armes dans cette guerre ; il fut content de lui et le lui témoigna en l'investissant de nouvelles dignités. Il lui dit : « Les trésors de ton père « sont devant toi, et tu peux dire que l'armée entière « est à toi. » Ensuite il appela devant lui Rustem au corps d'éléphant et lui adressa beaucoup de bonnes paroles, disant : « L'éléphant n'est pas ton égal en « force, et le courant du Nil n'est pas aussi puissant « que ta main. Siawusch est venu chez moi, ceint « pour le combat, et m'a parlé comme un lion in- « dompté. Il n'y a dans le monde personne d'aussi « prudent et d'aussi discret que toi, qui as élevé Sia- « wusch. Si mon fils veut ouvrir avec le fer des mines « de pierres précieuses, elles s'ouvriront, pourvu que « tu lui viennes en aide. Il veut combattre Afrasiab ; « va avec lui et ne le perds pas de vue. Quand tu « veilles, je peux me reposer; quand tu te reposes, « il faut que je me hâte *d'agir*. Le monde a confiance « dans ta flèche et dans ton épée, et la lune et le « ciel étoilé sont au-dessous de toi. »

Rustem répondit : « Je suis ton esclave, j'applau- « dis à tout ce que tu m'as dit. Siawusch est l'asile

« de mon âme, et le sommet de sa couronne est mon « firmament. » Le roi l'écouta et le bénit en disant : « Puisse la raison être toujours la compagne de ton « âme pure ! »

SIAWUSCH ENTRE EN CAMPAGNE.

On entendit le bruit des trompettes et des timbales; Thous le Sipehbed au front orgueilleux arriva, l'armée s'assembla devant le palais du roi. Kaous ouvrit les portes de ses trésors *où étaient des monceaux* d'or, et envoya à Siawusch la clef de ses magasins d'épées et de massues, de casques et de ceintures, de morions et de cottes de mailles, de lances et de boucliers, enfin la clef du magasin qui contenait les vêtements neufs, *avec ce message* : « Tu es le maître « du palais et de tout ce qu'il contient de précieux, « équipe-toi comme tu l'entends. »

Le roi choisit parmi les cavaliers renommés douze mille guerriers pleins d'ardeur, tous Pehlewans du pays de Fars, du Koutch et du Beloudjistan, ou guerriers du Ghilan et du désert de Seroudj. Ensuite il choisit douze mille fantassins armés de boucliers et propres au combat, tous fils de héros, braves, prudents et hommes libres, tous de la stature et de l'âge de Siawusch, tous pleins de sens, de circonspection et de discrétion. Parmi eux se trouvaient des chefs de haut renom, comme Bahman et Zengueh, fils de Schaweran. Enfin le roi choisit parmi les

Iraniens cinq Mobeds qui devaient porter l'étendard de Kaweh. Il ordonna à toute l'armée de se porter de la frontière dans le désert; tu aurais dit que le monde était couvert de braves et que la terre n'avait de place que pour les sabots de leurs chevaux. L'étendard de Kaweh s'élevait jusqu'au ciel et brillait au milieu *des étoiles* comme une lune. Le roi Kaous passa la frontière, et son armée fit voler une immense poussière; il regarda ses braves, parés comme une fiancée, et accompagnés d'éléphants et de bruyantes timbales, et le glorieux roi les bénit plusieurs fois, en disant: « O guerriers illustres aux « traces fortunées, puissiez-vous n'avoir d'autre com- « pagnon que le bonheur! puissent les yeux de vos « ennemis s'obscurcir! puissiez-vous partir sous une « bonne étoile et sains de corps! puissiez-vous reve- « nir heureux et victorieux! »

Le jeune Sipehdar fit placer les timbales sur les éléphants, fit monter a cheval les braves et monta lui-même. Kaous accompagna son fils pendant une journée, les deux yeux pleins de larmes. A la fin ils s'embrassèrent, leurs yeux versaient du sang comme les nuages du printemps *versent la pluie;* leurs pleurs excitèrent des lamentations dans toute l'armée; leurs cœurs avaient un pressentiment qu'ils ne se reverraient pas. Telle est la manière d'agir de la fortune mobile : elle vient chargée tantôt de miel, tantôt de poison.

Kaous s'en retourna à son palais, et Siawusch, avec son armée pleine d'ardeur, entra dans le Zaboulistan. Il se rendit, avec Rustem au corps d'éléphant, auprès du Destan, et resta pendant un mois chez Zal aux traces fortunées, se réjouissant par des chants et avec du vin. Tantôt il était chez Rustem la coupe en main, tantôt il s'asseyait avec Zewareh, tantôt il se mettait gaiement sur le trône de Zal, tantôt il allait chasser dans les roseaux. Quand ce mois fut passé, il mit en marche son armée; Rustem partit avec lui, mais Zal resta. Il fut rejoint par des armées venant du Zaboulistan, du Kaboul et de l'Inde, et commandées par des Pehlewans, et partout où se trouvait un prince renommé, il l'appelait auprès de lui. Il marcha ainsi contre la ville d'Hérat, et en emmena beaucoup de fantassins dont il donna le commandement à Zengueh fils de Schaweran. Il se porta ensuite vers Thalikan et le Mervroud; tu aurais dit que le ciel le bénissait; de là il s'approcha de Balkh, et sur toute cette route il n'affligea personne par un mot amer.

De ce côté s'avançaient vers lui, rapidement comme le vent, Guersiwez et Barman avec une armée dont Sipahram commandait l'arrière-garde et Barman l'avant-garde. Ils eurent des nouvelles du jeune prince, *on leur dit* : « Il vient de l'Iran une armée « et un jeune roi accompagné de Rustem au corps « d'éléphant. » Guersiwez envoya sur-le-champ à Afra-

siab un dromadaire rapide comme la barque voguant sur l'eau, *et lui fit dire :* «Il arrive de l'Iran «une grande armée dont le chef est Siawusch, ac«compagné des grands. Rustem au corps d'éléphant «la dirige; il tient d'une main un poignard, de «l'autre un linceul. Si le roi me l'ordonne, je m'ar«rêterai avec mon armée pour livrer bataille; mais «il faut que tu prépares tes troupes et que tu ne «tardes pas, car le vent va pousser la barque.» Ayant dit ces paroles au messager, il lui fit lancer son dromadaire rapidement comme la flamme.

Siawusch ne s'arrêta pas; il mena son armée contre Balkh avec la vitesse du vent, et les Iraniens s'approchèrent de si près que *les Touraniens* ne purent plus retarder le combat ni attendre *du secours*. Guersiwez le guerrier considéra tout et vit qu'il ne pouvait refuser la bataille, et lorsque les Iraniens furent près de lui, il se prépara à combattre aux portes de Balkh. Trois grandes batailles se donnèrent en trois jours, et le quatrième, Siawusch, qui rendait le monde brillant, dirigea vers chacune des portes de la ville un corps de fantassins, et entra dans Balkh à la tête d'une grande armée. Sipahram s'enfuit de l'autre côté du fleuve (de l'Oxus) et se rendit avec son armée auprès d'Afrasiab.

LETTRE DE SIAWUSCH À KAOUS.

Siawusch ayant, avec son armée, pris possession

de Balkh, fit écrire une lettre au roi; il la fit écrire avec du musc, de l'eau de rose et de l'ambre, et sur de la soie, comme il convenait. Il commença par les louanges du Créateur, « qui donne la victoire et la « bonne fortune; le maître du soleil et de la lune qui « tourne, qui donne de la splendeur aux diadèmes, « aux trônes et aux couronnes, qui rend puissant qui « il veut, et accable de douleur et de malheur qui il « lui plaît. On ne voit ni le comment ni le pourquoi « de ses ordres, il faut que l'intelligence *de l'homme* « se résigne à cela. Puisse Dieu, qui a créé le monde, « qui a fait tout ce qui est manifeste et tout ce qui « est caché, accorder sa grâce au roi! puisse tout « bonheur accompagner Kaous jusqu'à la fin! Je suis « arrivé à Balkh heureux et victorieux, par la grâce « du roi, maître de la couronne et du trône. Le com- « bat a duré trois jours; le quatrième, Dieu le tout- « puissant m'a donné la victoire. Sipahram s'est enfui « à Termed, et Bahram est parti comme une flèche « part de l'arc. Maintenant mon armée s'étend jus- « qu'au Djihoun, et le monde est soumis à mon « casque glorieux. Afrasiab est dans le Sogd avec « son armée, lui et ses troupes sont de l'autre côté « du fleuve. Si le roi me l'ordonne, je passerai l'eau « avec mon armée et livrerai bataille *à Afrasiab.* »

RÉPONSE DE KAOUS À LA LETTRE DE SIAWUSCH.

Quand le roi de l'Iran eut reçu cette lettre, sa

couronne et son trône s'élevèrent jusqu'à Saturne. Il implora Dieu et le pria de lui faire la grâce que ce jeune arbre portât du fruit. Puis il écrit, dans l'allégresse de son cœur, une réponse semblable au vert printemps et au paradis plein de délices, disant : « Que Dieu qui a créé le soleil et la lune, le maître « du monde, le distributeur des couronnes et des « trônes, ne cesse d'accorder à ton âme le bonheur, « et de délivrer ton cœur de douleur et de peine! « qu'il te conserve toujours la victoire et la gloire, « la couronne du pouvoir et le diadème de la puis- « sance! Tu as conduit ton armée, tu as recherché « le combat; la fortune, la bravoure et la droiture « sont ton partage. Tes lèvres sentent encore le lait, « et déjà l'écorce qui couvre ton arc s'est déchirée « dans la bataille. Puisse ton corps rester toujours « sain, et ton âme brillante toujours atteindre l'objet « de ses désirs! Maintenant que les combats t'ont « donné la victoire, il faut que tu procèdes avec « précaution. Ne disperse pas ton armée, mets-toi en « marche et prépare-toi un lieu de séjour; car ce « Turc est plein de ruse et de malveillance, il vient « d'une vile race et est vil lui-même; mais il a une « couronne et du pouvoir, et sa tête s'élève au-dessus « de la lune brillante. Ne te hâte pas de l'attaquer, « car il viendra lui-même te combattre; et quand il « passera de ce côté du Djihoun, il traînera dans le « sang le pan de sa robe. »

Kaous apposa son sceau sur la lettre et appela devant lui le messager; il lui donna la lettre et lui ordonna de s'en retourner et de se hâter à travers les montagnes et les vallées. Le messager arriva auprès de Siawusch, et le prince, en voyant la lettre du roi de l'Iran, baïsa la terre; il se réjouit dans son âme, il sourit et porta la lettre à son front. Siawusch suivit l'ordre prudent du roi, et ne dévia en rien de l'obéissance qu'il lui devait.

Après ces événements, Guersiwez au cœur de lion arriva auprès du roi du Touran, rapide comme l'éclair, et lui conta ce qui devait lui déplaire et être amer pour lui, disant : « Le Sipehbed Siawusch est « arrivé devant Balkh; son armée est conduite par « Rustem, elle est innombrable, et l'on y compte « beaucoup de grands avides de guerre. Pour un de « nous il y avait plus de cinquante Iraniens portant « haut la tête et armés de massues à tête de bœuf. « Leurs fantassins sont arrivés comme la flamme qui « s'élance, armés de boucliers, de flèches et de car- « quois. Il n'y a pas d'aigle qui vole comme eux, et « le sommeil n'a sur eux aucune prise. Ils se sont « présentés au combat pendant trois jours et trois « nuits, et les corps de nos braves et leurs chevaux « se sont fatigués; un Iranien, *au contraire*, quand il « sentait le besoin de dormir, s'éloignait en toute « hâte de la mêlée, dormait, se relevait rafraîchi, et « combattait de nouveau. »

Ce discours mit Afrasiab tout en feu, il s'écria : « Que parles-tu tant de repos et de sommeil? » Il regarda Guersiwez, tu aurais dit qu'il voulait le déchirer. Il poussa un cri de fureur et le chassa de sa présence, il n'était pas maître de sa colère. Ensuite il fit appeler mille grands et apprêter un festin pour eux.

AFRASIAB A UN RÊVE ET EN EST EFFRAYÉ.

On couvrit toute la plaine de pavillons, et tout le Soghd fut paré selon la manière des Chinois. *Les grands* passèrent gaiement la journée, et quand le soleil qui éclaire le monde eut disparu et que le besoin de repos et de sommeil se fit sentir, Afrasiab se jeta sur sa couche.

Lorsqu'une partie de la nuit sombre fut passée, on entendit dans l'appartement d'Afrasiab un bruit comme de quelqu'un qui parle dans la fièvre, et ce lieu de repos et de sommeil en fut ébranlé. Les serviteurs sautèrent vite sur leurs pieds et se mirent à crier et à se lamenter. On avertit Guersiwez que le trône du roi des rois s'était obscurci; il accourut au palais du roi et le vit par terre, dormant au milieu de la chambre. Il le pressa contre son sein et lui dit : « Raconte à ton frère ce qui t'est arrivé. » Le roi lui répondit : « Ne me fais pas de questions, ne m'adresse « maintenant aucune parole; et pour que je reprenne « mes sens, presse-moi contre toi et tiens-moi ferme « un moment. »

Quelques instants s'étant ainsi passés, le roi revint à lui, et vit le monde rempli de lamentations et de cris. On apporta des flambeaux, et Afrasiab s'assit sur le trône, tremblant comme une branche d'arbre. Guersiwez avide de gloire lui demanda d'ouvrir ses lèvres et de raconter cette aventure étonnante. Le glorieux Afrasiab répondit : « Jamais personne n'aura « un rêve pareil, jamais jeunes ou vieux ne m'ont « raconté une chose pareille à ce que j'ai vu dans « cette nuit sombre. J'ai vu en rêve une plaine rem- « plie de serpents, la terre couverte de poussière, « le ciel plein d'aigles. La terre était une masse « sèche; tu aurais dit que le ciel, depuis que le « monde existe, ne lui avait jamais montré sa face. « Ma tente était dressée vers les confins de la plaine « et entourée d'une armée de braves; un grand vent « se leva, qui fit voler la poussière et qui jeta par « terre mon étendard; de tous côtés coulèrent des « ruisseaux de sang qui renversaient mes tentes et « leur enceinte; je vis un nombre incalculable de mes « braves dont les têtes étaient coupées et les corps « jetés vilement par terre; je vis une armée d'Ira- « niens qui se précipita comme un ouragan, les uns « tenant en main des lances, les autres des flèches et « des arcs. Chacune de leurs lances portait une tête « et chaque cavalier en portait une autre dans ses « bras. Cent mille Iraniens armés de lances et vêtus « de noir se jetèrent sur mon trône, ils m'arrachèrent

« de mon siége, ils m'enlevèrent, les mains liées. Je « voyais autour de moi beaucoup d'hommes, mais « aucun de mes serviteurs n'était auprès de moi. Un « Pehlewan renommé et plein de fierté me mena en « courant devant Kaous; je vis un trône semblable à « la lune brillante, sur lequel se tenait le roi Kaous, « et auprès de lui était assis un jeune homme dont « les joues ressemblaient à la lune. Il n'avait pas plus « de deux fois sept ans, et quand il me vit enchaîné « devant lui, il s'élança comme un lion furieux pour « me couper en deux avec son épée. Je poussais dans « ma peur de longs cris, et les cris et la peur m'ont « réveillé. »

Guersiwez lui dit: « Ce rêve du roi ne présage « que tout ce que ses amis désirent, il lui présage « l'*accomplissement* de ses vœux, *la conservation* de sa « couronne et de son trône, la destruction de la for- « tune de ses ennemis. Il nous faut quelqu'un qui « sache interpréter les rêves et qui se soit beaucoup « occupé de cet art. Nous appellerons les sages et les « astrologues choisis parmi les Mobeds à l'esprit « prudent. »

AFRASIAB FAIT INTERPRÉTER SON SONGE.

Tous ceux qui connaissaient cet art, qu'ils fussent éloignés ou qu'ils fussent auprès de la cour du roi, se rassemblèrent dans le palais du maître pour entendre ce que le roi avait à leur demander. Afra-

siab les fit appeler, leur assigna des places d'honneur près de lui, et leur parla à eux tous, grands et petits. Il s'adressa en ces termes aux sages renommés, aux astrologues et aux Mobeds : « Personne au monde « ne doit entendre parler, ni en public ni en secret, « de ce songe et de ce que je vais vous raconter; et « si quelqu'un laisse échapper de ses lèvres un mot « sur cette affaire, je lui trancherai la tête. » Il leur donna beaucoup d'or et d'argent, pour qu'aucun d'eux, effrayé par ces paroles, ne s'éloignât; ensuite il leur raconta son rêve. Lorsque le *grand* Mobed eut entendu ce récit, il eut peur et demanda au roi une promesse, disant : « Qui pourrait interpréter ce rêve « selon la vérité? à moins que le roi ne fasse une « convention avec son esclave, et ne nous donne sa « parole pour garantir que nous pouvons lui dévoiler « tout ce que nous avons à dire, sans que nous ayons « à souffrir de violences. » Le roi prit l'engagement qu'on lui demandait et promit de ne leur faire aucun mal.

Le Mobed qui portait la parole était un homme de tête qui savait résoudre les affaires les plus délicates. Il dit : « Nous allons, d'après le rêve du roi, « dire tout ce qui est secret. Sache que dans ce « moment les chefs pleins de courage amènent de « l'Iran une grande armée, et qu'à leur tête marche « un fils du roi, entouré d'un grand nombre de con- « seillers pleins d'expérience. Kaous l'envoie parce

« qu'il espère, d'après son horoscope, que son fils « détruira ce royaume. Or si le roi combat Siawusch, « le sang rendra la face du monde rouge comme du « brocart; Siawusch ne laissera pas en vie un seul « Turc, et le roi se repentira de lui avoir fait la guerre; « et quand même Siawusch mourrait de la main du « roi, le trône ne resterait pourtant pas dans le pays « de Touran, et la terre entière se remplirait de dis- « corde, de combats et de vengeance au sujet de « Siawusch. C'est alors que tu reconnaîtrais la vérité « de mes paroles, car les pertes d'hommes auraient « réduit ton pays à un désert. Quand même le roi « deviendrait un oiseau ailé, il ne pourrait sortir de « cette sphère qui tourne. C'est ainsi que le ciel « accomplit sa rotation, tantôt rempli de colère, « tantôt plein d'amour. »

A ces paroles, Afrasiab devint soucieux et ne se hâta pas de commencer la guerre. Il dévoila à Guer- siwez ces secrets et lui raconta les paroles mysté- rieuses qu'il avait entendues, disant : « Si je n'envoie « pas d'armée contre Siawusch, personne ne viendra « nous combattre; alors ni lui ni moi ne perdrons « la vie dans la lutte, et les peuples seront délivrés « de ces discordes. Kaous n'aura pas de vengeance à « exercer contre moi, et la terre ne sera pas rem- « plie de désordre. Il faut donc qu'au lieu de recher- « cher la possession du monde et les combats, je ne « cherche que la paix. J'enverrai à Siawusch de l'ar-

« gent et de l'or, une couronne, un trône, un casque « et une ceinture. Minoutchehr n'a pas divisé le « monde selon la justice, et a fait trop grande la part « du roi de l'Iran; mais en ne touchant pas à la dis- « tribution de la terre, telle qu'elle a été faite ancien- « nement, j'espère que ces malheurs ne me frappe- « ront pas, et que ces deux flammes s'éteindront « dans l'eau *du Djihoun*. Quand j'aurai cousu avec de « l'or l'œil de tout prétexte *de guerre*, il faudra bien « que le ciel m'épargne les malheurs. Je ne demande « pas d'autre sort que ce qui est écrit; car il faut « que toute chose croisse, telle que Dieu l'a semée. »

AFRASIAB TIENT CONSEIL AVEC LES GRANDS.

Quand la moitié d'une rotation du ciel fut achevée, et que le soleil brillant eut montré sa face, les grands se présentèrent devant le roi humblement et couverts de leurs casques. Le roi tint une assemblée de sages et de Mobeds intelligents et prudents; il leur parla ainsi : « Toute ma vie je n'ai vu sortir de « la guerre que du mal; grand est le nombre des « hommes illustres parmi les Iraniens qui sont morts « de ma main dans le combat, nombreuses sont les « villes qui sont devenues des hôpitaux, nombreux « les jardins de roses qui se sont couverts d'épines, « nombreux les parcs où j'ai livré bataille, et partout « on voit les traces de mes armées. Quand le roi du « monde se livre à l'injustice, tout ce qui est beau

« disparaît; l'onagre ne met plus bas dans le désert « en temps propice, et les petits des faucons de- « viennent aveugles; les mamelles des bêtes fauves ne « donnent plus de lait, et l'eau devient noire dans les « sources; les puits se sèchent dans le monde entier, « et la bourse du musc perd son parfum; la justice « s'enfuit devant la tyrannie, et le mensonge paraît « de tous côtés. Mon cœur est fatigué des combats « et du mal, et je veux chercher la voie de Dieu. « Ramenons maintenant la sagesse et la justice, que « la paix succède aux soucis et aux peines, que nos « *guerres* cessent de troubler le monde, et que la mort « ne vienne plus surprendre *les hommes*. Deux tiers « du monde sont sous mes pieds, je tiens ma cour « dans l'Iran et dans le Touran. Regardez combien « de peuples guerriers m'apportent tous les ans de « lourds tributs. Si vous partagez mon avis, j'enverrai « un message à Rustem, je chercherai à ouvrir la « porte de la paix avec Siawusch et lui enverrai des « dons sans mesure. »

Les grands, l'un après l'autre, lui répondirent, ils votèrent tous pour la douceur et la paix, disant : « Tu es le roi, et nous sommes des esclaves, notre « cœur ne demande que ce que tu ordonnes. » Ils partirent tous, la tête remplie du désir de la justice, et aucun ne pensait aux peines et aux travaux *de la guerre*.

Le roi regarda alors Guersiwez et lui dit : « Pré-

« pare-toi à agir et mets-toi en route; prépare-toi en « toute hâte, ne t'arrête pas pour discourir, et choisis « dans l'armée deux cents cavaliers. Porte à Siawusch « les présents et les trésors que j'ai préparés, des che- « vaux arabes à la bride d'or, des épées indiennes « au fourreau d'or, une couronne ornée de pierre- « ries dignes d'un roi, et cent charges de chameaux « de tapis; emmène avec toi deux cents esclaves, gar- « çons et filles, et dis à Siawusch que je ne suis point « en guerre contre lui; fais-lui beaucoup de ques- « tions, et dis-lui que nous n'avons pas fait d'inva- « sion dans le pays d'Iran, que tout jusqu'au cours « du Djihoun est à moi, et que je suis dans le Soghd, « qui est un royaume distinct. Le monde est mal- « heureusement bouleversé depuis les temps de Tour « et de Selm le brave; depuis Iredj, qui fut tué in- « justement, la raison a abandonné les têtes des « hommes puissants, et il n'y a pas eu de séparation « *régulière* des frontières de l'Iran et du Touran, car « on ne pouvait s'entendre au milieu des vengeances « et des guerres. Mais nous espérons en Dieu, qui « nous a amené des jours de bonheur et de joie, qui « t'a fait naître dans le pays d'Iran et qui fera de « toi l'ami des hommes de cœur. Grâce à ton étoile « le monde retrouvera du repos, et les guerres et la « discorde disparaîtront. Guersiwez se rend auprès de « toi, et il éclaircira ton intelligence pénétrante. Di- « visons le monde comme il fut divisé du temps de

« Feridoun le héros, qui l'a partagé entre ses fils « courageux; revenons à ce qui fut fait alors, et re- « nonçons aux combats et aux vengeances. Tu es un « roi, répète mes paroles au roi de l'Iran pour atten- « drir son cœur avide de guerre. Ensuite, ô Guersi- « wez, tu parleras dans le même sens à Rustem au « corps d'éléphant, tu lui diras beaucoup de paroles « amicales, et pour que cette affaire se conclue, tu « lui porteras des présents semblables *à ceux que tu « auras donnés à Siawusch*, à l'exception du trône d'or, « car il n'est pas roi, et un Pehlewan ne serait pas « à sa place sur un trône. »

GUERSIWEZ ARRIVE AUPRÈS DE SIAWUSCH.

Guersiwez emporta ces présents, qui rendaient brillante la face de la terre; il chemina en toute hâte jusqu'au rivage du Djihoun. Là il choisit un de ses braves pour se faire annoncer, pour faire dire au roi que Guersiwez s'approchait en grande pompe. Guersiwez traversa le fleuve le même jour dans une barque, et marcha vers Balkh, le cœur plein d'impatience. Son messager arriva à la cour du roi et lui dit que Guersiwez était en route. Siawusch appela le héros au corps d'éléphant et lui parla longuement de cette nouvelle.

Guersiwez s'approcha du palais, et Siawusch ordonna qu'on le fît entrer; et lorsqu'il le vit, il se leva vivement et en souriant, et lui adressa beaucoup

de paroles polies. Guersiwez baisa la terre à une grande distance; ses joues étaient rouges de honte, son cœur était plein de terreur. Siawusch lui assigna un siége au-dessous de son trône, et lui fit des questions empressées sur la santé d'Afrasiab. Guersiwez écouta le jeune roi, il regarda cette tête jeune et ce trône brillant; ensuite il s'adressa à Rustem, disant: « Aussitôt qu'Afrasiab a eu de tes nouvelles, il a en- « voyé au roi en toute hâte un souvenir que j'apporte « avec moi. » Il ordonna alors qu'on apportât les présents et qu'on les fît passer devant Siawusch. Depuis les murs de la ville jusqu'au palais du roi on ne voyait qu'argent, chevaux, esclaves et troupes; personne n'en savait la mesure et le nombre, ni combien il y avait d'or, de couronnes et de trônes élevés. Tous les esclaves portaient des casques et des ceintures, toutes les esclaves avaient des bracelets et des colliers d'or. Siawusch admira beaucoup ces présents et sourit; il les regarda et prêta l'oreille au message de Guersiwez; à la fin Rustem dit : « Livrons-nous « à la joie pendant une semaine, avant de parler de « réponse. Il nous faut beaucoup réfléchir sur cette « demande et adresser des questions à tout le monde. » Guersiwez ayant entendu ces paroles, toucha de son front et de ses cheveux le trône de Siawusch. On lui prépara une demeure ornée de brocarts, et l'on appela les cuisiniers.

Siawusch et Rustem au corps d'éléphant s'éloi-

gnèrent de la foule; ces deux héros pleins de prudence s'assirent et discutèrent sur toute chose grande et petite; Rustem eut des soupçons sur cette affaire et sur cette arrivée subite de Guersiwez. Ils envoyèrent de tous côtés des éclaireurs, et se préparèrent, comme il convient, à tout événement. Siawusch s'adressa à Rustem et lui dit : « Il faut que « nous percions ce mystère. Quel peut être le but de « cette demande de paix? Réfléchis quel peut être « l'antidote de ce poison. Indique-moi cent des plus « illustres parents d'Afrasiab, qui entourent son trône « et qu'il peut nous envoyer comme otages, pour « rendre la tranquillité à notre âme inquiète. Ne « vois-tu pas que la peur que nous lui inspirons le « trouble, et qu'il bat le tambour sous le manteau « (qu'il veut cacher ce qui ne peut se cacher)? Quand « nous aurons conclu avec lui, il nous faudra envoyer « auprès du roi un de nos amis qui lui explique ce « qui s'est passé, pour que le désir de la vengeance « ne fasse pas commettre à Kaous quelque acte in- « sensé. » Rustem répondit : « C'est ainsi que nous « ferons, et ce n'est qu'ainsi qu'un traité pourra se « conclure. »

SIAWUSCH CONCLUT UN TRAITÉ AVEC AFRASIAB.

A l'aube du jour Guersiwez se présenta à la cour, revêtu d'un casque et d'une ceinture, comme c'est la coutume. Il s'approcha de Siawusch, baisa la terre

et bénit le roi. Siawusch lui demanda comment il avait passé la nuit au milieu de l'armée, des fêtes et du bruit. Ensuite il lui dit : « Nous avons délibéré « sur ta proposition et sur tes paroles, et nous vou- « lons tous deux sincèrement bannir toute haine de « notre cœur. Rends à Afrasiab notre réponse et dis- « lui : Écarte de ton cœur tout désir de vengeance; « car quand on voit les suites du mal, on s'abstient « de le faire. Un cœur soumis à l'intelligence est sem- « blable à un trésor rempli de choses précieuses; et « s'il n'y a sous le miel *de tes paroles* aucun poison « caché, si ton cœur est libre de tout sentiment pé- « nible et haineux, si tu veux sérieusement faire un « traité, il faut que tu m'envoies pour otages cent « hommes liés à toi par le sang, des braves que Rus- « tem connaît, et dont il te lira les noms, pour qu'ils « me soient garants de tes promesses. Ensuite il faut « que tu évacues toutes les parties de l'Iran qui se « trouvent en ton pouvoir, que tu retournes dans le « Touran et que tu renonces pour longtemps à la « guerre et aux combats. Il faut qu'il n'y ait dans « le monde que du bonheur, et que nous n'armions « pas un seul homme. J'enverrai de mon côté une « lettre au roi pour qu'il accepte la paix et rappelle « son armée.

Guersiwez expédia sur-le-champ un cavalier ra- pide comme le vent, et lui dit : « Ne laisse pas sur- « prendre ta tête par le sommeil, va en toute hâte

« auprès d'Afrasiab; dis-lui que nous avons fait dili-
« gence, et que nous avons obtenu tout ce qu'il dé-
« sirait, mais que Siawusch lui demande des otages
« si l'on veut qu'il renonce à la guerre. »

Le cavalier arriva auprès d'Afrasiab et s'acquitta du message de Siawusch et du glorieux Guersiwez. Quand le roi eut entendu les paroles de l'envoyé, il se tordit longtemps et ne sut à quoi se résoudre. Il se dit : « Si ma cour vient à perdre ces cent hommes
« qui sont tous mes parents, il y aura une grande
« lacune au jour de la bataille, et il ne me restera
« aucun ami dans mon pays. Mais si je dis à Siawusch :
« Ne me demande pas d'otages, il tiendra pour men-
« songères toutes mes paroles. Il faut donc que je lui
« en envoie, puisqu'il ne veut pas faire la paix sans
« garantie. J'espère qu'alors ces malheurs ne m'atteindront pas, et il vaut mieux agir comme un homme
« prudent que comme un insensé. »

Il désigna alors, suivant la liste de Rustem, près de cent de ses parents, et les envoya auprès du roi de l'Iran, en leur donnant des robes d'honneur et beaucoup de présents. Il fit sonner les trompettes et battre les timbales, et leva son camp; il évacua Bokhara, le Soghd, Samarkand, Djadj, Sipendjab et tout ce pays, ainsi que son trône d'ivoire, et se retira avec son armée à Gang, sans chercher un prétexte *pour rester* et sans tarder.

Lorsque Rustem eut connaissance de son départ,

il bannit ses soupçons; il courut auprès de Siawusch rapidement comme la poussière *qui vole*, et lui raconta tout ce qu'il avait entendu. Il lui dit : « Maintenant que tout est accompli, il conviendrait de « laisser partir Guersiwez. » Siawusch fit préparer un présent, et l'on choisit une armure, un casque, une ceinture, un cheval arabe au frein d'or et une épée indienne à fourreau d'or. Quand Guersiwez vit ce présent du roi, tu aurais dit qu'il voyait la lune sur la terre. Il partit en prononçant des bénédictions; tu aurais dit qu'il enroulait la terre sous ses pas.

SIAWUSCH ENVOIE RUSTEM AUPRÈS DE KAOUS.

Siawusch s'assit sur le trône d'ivoire et suspendit sa couronne au-dessous du trône. Il tint conseil sur le choix d'un brave de l'armée, au doux langage et bon cavalier, qui pût donner à ses paroles de la couleur et du parfum, et dont l'humeur de Kaous s'accommodât. Rustem lui dit : « Qui est-ce qui osera « porter un pareil message? Kaous est ce qu'il a tou- « jours été, et sa sévérité, au lieu de diminuer, ne « fait qu'augmenter. Mais moi je peux aller auprès « de lui et lui dévoiler le secret; je déchirerai la « terre si tu le désires, et si je vais à la cour, je n'en « attends que de l'honneur pour toi. » Siawusch fut aise de ces paroles, et renonça au projet d'envoyer des messagers. Lui et Rustem s'assirent ensemble et concertèrent toute chose grande et petite. Siawusch

fit venir un scribe, et mêlant dans sa pensée du vin et du lait, il commença sa lettre par les louanges du Créateur, « de qui vient toute force, toute gloire et « toute vertu, qui est le maître de l'intelligence, du « temps et du pouvoir, qui nourrit l'esprit et l'âme, « aux ordres duquel personne ne peut se soustraire. « Si quelqu'un se dérobait à l'obéissance qu'on lui « doit, il n'éprouverait dans le monde que des dé- « faites, car l'agrandissement et le bonheur viennent « de Dieu. Puisse le créateur du soleil et de la lune, « qui donne de la splendeur aux couronnes et aux « trônes, répandre ses grâces sur le roi, le maître « du monde, l'élu d'entre les grands, lui dont l'esprit « approfondit le bien et le mal, lui dont la stature « est la colonne qui soutient l'intelligence! Je suis « arrivé à Balkh et j'ai joui de la vie dans le gai « printemps. Aussitôt qu'Afrasiab a su mon arrivée, « le soleil s'est obscurci devant ses yeux; il savait que « sa position devenait difficile : le monde se troublait « devant lui et sa fortune baissait. Son frère est « venu auprès de moi avec des présents et beaucoup « d'esclaves belles et parées : *il est venu* demander la « protection du roi du monde et promettre de re- « noncer à la couronne et au trône des rois, de se « contenter des limites de son royaume, et de ne pas « prétendre à plus qu'à sa place et à l'honneur qui « lui est dû; de ne plus fouler la terre d'Iran, et d'é- « purer son cœur de toute envie de vengeance et de

« combats. Enfin Afrasiab m'a envoyé pour otages cent « de ses parents. Rustem part pour te soumettre ces « demandes, et il serait convenable que tu les accor- « dasses par l'effet de ta bienveillance, dont *la dou-* « *ceur de* tes traits m'est garant. »

Rustem partit pour se rendre auprès du roi, avec des étendards et un cortége convenable, et de son côté Guersiwez le bienveillant se rendit auprès du roi du Touran. Aussitôt que Guersiwez, qui s'était hâté, fut arrivé auprès d'Afrasiab, il lui parla longuement de Siawusch, disant qu'il n'avait pas son égal en beauté, en bonne mine et en bravoure, en prudence, en modestie et en éloquence, qu'il était courageux, éloquent et bon cavalier, qu'on dirait qu'il tenait l'intelligence entre ses bras. Le roi sourit et lui dit : « Un moyen de salut vaut mieux qu'un « combat, ô mon ami! Mon cœur était accablé par ce « songe, et je voyais du haut de ma fortune des « signes de déclin. J'étais soucieux, et je cherchais un « moyen de salut afin de ne pas périr, je le préparais « avec des trésors et de l'argent, et l'événement est « tel que je l'ai voulu. »

RUSTEM REND COMPTE À KAOUS.

De son côté, Rustem le lion était arrivé auprès du roi de l'Iran, vite comme la poussière *qui vole*. Il se présenta devant lui, tenant les mains croisées sur sa poitrine. Le roi se leva de son siége, lui adressa

les questions d'usage et le serra dans ses bras. Il lui demanda des nouvelles de son fils et de ce qui s'était passé, de ses braves, des combats et de l'état de son armée, et pourquoi il revenait. Rustem répondit d'abord au sujet de Siawusch avec de grandes louanges, et remit sa lettre au roi. Un scribe renommé la lut, et la joue du roi devint noire comme la suie.

Il dit à Rustem : «Je crois que c'est un jeune «homme généreux et candide; mais toi, qui es un «homme et non un enfant, qui connais le monde, «qui as vu le bien et le mal sous toutes les formes, «qui n'as pas d'égal dans le monde, toi de qui les «lions empruntent le courage dans les combats, «n'as-tu pas vu ce que j'ai souffert d'Afrasiab, et que «j'ai été privé par lui de la faim, du sommeil et du «repos? J'aurais dû partir, et je me suis laissé arrê-«ter : ma tête était remplie d'ardeur pour la guerre, «mais je ne suis pas parti parce qu'on me disait «sans cesse : Ne pars pas, reste, et laisse le jeune «prince prendre les armes. Quand arrive la ven-«geance de Dieu, alors le mal doit être la récom-«pense du mal; mais vous avez accepté les trésors «de cet homme vil, et c'est ainsi que votre cœur a «été apaisé; l'or, arraché par Afrasiab à son peuple «innocent, a détourné votre tête de la bonne voie. «Et cette centaine de misérables Turcs de basse «naissance, fils de pères dont le nom est in-«connu, crois-tu qu'Afrasiab sera en peine de ces

« otages? Ils ne sont à ses yeux que de l'eau du « ruisseau.

« Mais si vous avez fait une chose insensée, moi « du moins je ne suis pas las de guerre et de combats. « J'enverrai maintenant auprès de Siawusch un « homme sage qui pourra le guider, et voici l'ordre « que je donnerai à mon fils : Allume un grand bû- « cher, lie les pieds des Turcs avec de lourdes chaînes, « jette dans le feu tous les présents que tu as reçus « et garde-toi de toucher à aucun; ensuite envoie-moi « les prisonniers, car je veux leur trancher la tête. « Marche sans délai avec ton armée avide de com- « bats, jusqu'à la cour d'Afrasiab; lâche la main à « tes troupes pour qu'elles s'avancent comme des « loups *qui se jettent* sur des agneaux. Si tu veux « prendre la peine de leur enseigner à faire le mal, « tous les braves se mettront à dévaster et à brûler, « et Afrasiab viendra te combattre, car le repos et le « sommeil lui seront devenus amers. »

Rustem lui répondit : « O roi, ne te désole pas « de ce qui s'est passé. Écoute d'abord mes paroles, « ensuite *tu feras selon ta volonté*, car tu es le maître « du monde. Tu nous avais ordonné de tenir, dans « la guerre contre Afrasiab, notre vaillante armée « de ce côté du fleuve jusqu'à ce qu'il nous attaquât, « parce qu'il se hâterait de le faire. Nous nous sommes « avancés *jusqu'au bord du fleuve*, pour qu'Afrasiab « vînt nous combattre; mais il a été le premier à

« ouvrir la porte de la paix, et il n'aurait pas été juste
« d'attaquer un homme qui ne demandait que paix,
« fêtes et festins. Ensuite songe qu'un roi qui rom-
« prait un traité ne serait pas approuvé par ses amis.
« Siawusch n'a pas assisté à une seule fête avant d'a-
« voir remporté la victoire. Que veux-tu de plus que
« la couronne, le trône et le sceau royal, la tranquil-
« lité et les trésors du pays d'Iran ? Tu as tout cela ;
« ne cherche pas follement la guerre, n'inonde pas
« de larmes ton cœur joyeux. Si Afrasiab a en secret
« l'intention de violer la parole qu'il a donnée dans
« son traité, nous ne sommes pas las de le combattre,
« et nos épées et nos griffes de lion sont prêtes. As-
« seyez-vous, toi et le noble Siawusch, heureux et
« contents sur le trône d'or, dans le pays d'Iran; et
« moi j'emmènerai du Zaboulistan une petite armée,
« je détruirai le trône du Touran, j'obscurcirai avec
« ma massue de guerre la lumière du soleil devant
« Afrasiab. Moi et lui nous avons souvent combattu
« l'un contre l'autre, et il se peut qu'il ne veuille
« pas s'y exposer de nouveau. Ne demande pas à ton
« fils de manquer à sa parole, ne lui ordonne pas
« ce qu'il ne pourrait faire que par un crime. Mais
« pourquoi ne parlerais-je pas ouvertement? Sia-
« wusch ne violera jamais son traité, et ce que le roi
« médite frappera d'horreur ce prince illustre. Ne
« trouble pas la fortune de ton fils, car ton cœur
« n'éprouverait plus jamais de bonheur. »

KAOUS RENVOIE RUSTEM DANS LE SEÏSTAN.

Kaous écouta ces paroles et en fut courroucé; il était confondu et n'osait pas lever les yeux. *A la fin* le roi du monde dit à Rustem : « La vérité ne reste « jamais cachée. C'est toi qui a mis cela dans la tête « à Siawusch, c'est toi qui as arraché de son âme la « racine de la vengeance; et en cela tu as cherché « ton propre repos, et non pas la gloire du trône, de « la couronne et du sceau. Reste ici jusqu'à ce que le « Sipehdar Thous ait lié les timbales sur le dos des « éléphants pour s'occuper de cette affaire. Je vais « envoyer un dromadaire à Balkh pour y porter une « lettre et des paroles amères, et si Siawusch veut « me désobéir et se soustraire à ses devoirs envers « moi, il cédera le commandement au Sipehbed « Thous, qui le renverra de l'armée lui et ses amis, « et je lui ferai voir ce qu'il peut gagner s'il s'avise « de faire le maître. Quant à toi, je cesse de t'ap- « peler mon ami, je ne veux plus que tu combattes « pour moi. »

Rustem se mit en colère et dit à haute voix : « Le « firmament ne peut cacher ma tête. Tu tiens Thous « le brave pour un Rustem : sache qu'il n'y a pas « beaucoup de Rustems dans le monde. » Il dit, et quitta le roi, l'âme remplie de courroux et le visage pâle *de colère;* il partit avec son escorte et marcha en toute hâte vers le Seïstan.

En même temps le roi fit venir Thous et lui ordonna de se mettre en marche avec son armée. Thous sortit de devant Kaous et ordonna que l'armée se préparât, que l'on tînt prêts les clairons et les timbales, que l'on disposât tout pour la marche, et que les braves renonçassent à tout repos de l'âme et de l'esprit.

KAOUS RÉPOND À LA LETTRE DE SIAWUSCH.

Le roi fit caparaçonner un dromadaire et ordonna qu'on le tînt prêt à partir; ensuite il appela son scribe, il lui assigna un siége devant son trône, et, plein de colère et de rage, la bouche remplie de paroles amères, les joues rouges comme la couleur du vin, il lui fit écrire une lettre. Il la commença par les louanges du Créateur, « maître de la paix et de « la guerre, maître de Mars, de Saturne et de la « lune, maître du bonheur et du malheur, de la « gloire et du trône, à qui obéit le ciel qui tourne, « lui qui répand de tous côtés la lumière du soleil. « Puissent, ô mon fils, la santé et la fortune, la cou- « ronne et le trône te rester à jamais, quand même « ton cœur oublierait mes conseils, quand même ta « tête serait troublée par le vertige de la jeunesse! « Tu as ouï raconter ce que l'ennemi a fait dans « l'Iran, quand il a été victorieux au jour du combat: « ne recherche donc pas follement son amitié, ne « contribue pas à la gloire de sa cour; ne livre pas

« étourdiment ta tête aux ruses *des méchants*, si tu ne « veux pas que le ciel qui tourne te jette dans l'af- « fliction.

« Envoie à ma cour les otages que tu tiens. Per- « sonne n'a jamais vu d'alliance entre la main et le « pied, et si Afrasiab te trompe, il ne faut pas t'en « étonner. Je le juge d'après ce qui m'est arrivé avec « lui; car maintes fois il m'a détourné du combat « par ses paroles mensongères. Je n'ai jamais pro- « noncé le mot de paix, et tu n'as pas suivi mes « ordres. Tu as mené joyeuse vie avec de belles es- « claves, et tu as reculé devant le combat; et Rustem « n'est jamais rassasié de trésors amassés ni de pré- « sents. *L'espoir de me succéder sur* ce vil trône impé- « rial t'a fait perdre l'amour des combats. Mais c'est « avec l'épée qu'il faut ouvrir la porte des richesses, « et c'est par *la conquête* des provinces qu'un roi de- « vient glorieux. Quand le Sipehbed Thous sera ar- « rivé auprès de toi, il réglera convenablement tout « ce qui te regarde, et tu placeras alors sur des ânes « les otages que tu tiens lourdement enchaînés. L'in- « tention secrète des sphères puissantes est de mettre, « par cette paix, ta vie en péril; la nouvelle de ce « malheur arrivera dans l'Iran, et nos jours de « bonheur en seront ternis. Pars donc, prépare-toi « à la vengeance et à l'invasion, et ne fais pas de « longs discours là-dessus. Quand tu seras prêt pour « la lutte et les surprises de nuit, quand tu auras

« soulevé une poussière noire grande comme le « Djihoun, alors Afrasiab ne laissera pas aller sa tête « au sommeil, et il viendra te combattre. Mais si tu « portes affection à cet Ahriman, si tu ne veux pas « qu'on t'appelle violateur de traités, cède le com- « mandement de l'armée à l'illustre Thous et reviens « ici, car alors tu n'es pas un homme fait pour les « luttes, la gloire et la guerre. »

On apposa le sceau du roi sur la lettre, et le dromadaire prenant sa course déchira la route. Lorsque Siawusch reçut la lettre et qu'il vit ces mauvaises paroles, il manda le messager, le questionna, s'enquit de ce qui s'était passé, et en tira toute la vérité. Le messager lui raconta ce que *Kaous* avait dit à Rustem, et comment celui-ci s'était mis en colère contre le roi et contre Thous. Siawusch écouta ce récit, et fut mécontent de Rustem et de ce qu'il avait fait. Son cœur s'inquiéta des actions de son père, *du sort des otages* turcs et de l'issue de la guerre; il se dit : « Voilà cent braves cavaliers, parents d'un « roi si illustre, tous hommes de bien, tous inno- « cents : si je les envoie auprès du roi de l'Iran, il « ne leur adressera aucune question, et sans hésiter « un instant, les fera sur-le-champ attacher vivants « au gibet. Comment oserais-je en demander pardon à « Dieu? Hélas! les actions de mon père attirent du « malheur sur ma tête. Si je fais la guerre au roi du « Touran follement et sans qu'il ait commis de faute,

« Dieu le maître du monde ne m'approuvera pas, et « le peuple élèvera sa voix contre moi; et si je re- « tourne à la cour du roi, laissant à Thous le com- « mandement de l'armée, il m'en arrivera également « du mal. Je ne vois que perdition à droite et à « gauche, et perdition devant moi. Soudabeh ne sera « aussi pour moi qu'une source de malheur, et je « ne sais quels destins Dieu me réserve. »

SIAWUSCH CONSULTE BAHRAM ET ZENGUEH.

Alors Siawusch appela auprès de lui deux d'entre les grands de l'armée, Bahram et Zengueh fils de Schaweran, pour leur confier ce secret; il renvoya tout le monde de la salle et les fit asseoir devant lui, car c'étaient les deux confidents de ses secrets depuis que Rustem avait quitté l'armée. Il leur dit : « Ma « mauvaise fortune m'attire beaucoup de malheurs. « Le cœur de Kaous, dans son amour pour moi, « était comme un arbre chargé de feuilles et de fruits; « mais depuis que Soudabeh l'a perverti, on dirait « qu'il est changé en poison pénétrant. L'appartement « de cette femme est devenu ma prison, et la desti- « née qui me souriait a été flétrie par elle. Tel a été « mon sort, que le fruit de l'amour de cette femme « a été pour moi un feu *dévorant*. J'ai préféré aux « festins *du roi* les fatigues et les combats, je suis « resté loin de tout plaisir et de toute fête. Il y avait « à Balkh une grande armée sous le commandement

« de Guersiwez le guerrier, et dans le Soghd était « campé Afrasiab, rempli de haine et entouré de « cent mille hommes prêts à tirer l'épée. Nous sommes « partis comme un ouragan, nous n'avons pas hésité « un instant à combattre. Lorsque les Touraniens « ont été expulsés de toute la province, ils ont en- « voyé des otages et ces présents, et tous les Mobeds « ont été d'avis que nous quittions le champ de ba- « taille. Car quand on combat pour s'agrandir, et « qu'on a obtenu des trésors et des provinces, pour- « quoi continuer méchamment à verser du sang et « à jeter dans les cœurs *le germe de* la vengeance? Un « roi qui n'a pas de cervelle ne peut discerner le bon « du mauvais. Kobad a paru, et il est mort; il a laissé « l'empire *à Kaous*, et depuis ce temps il faut regarder « tout comme perdu. Kaous n'approuve pas ce que « j'ai fait, il ne cherche qu'à me mettre en peine et « en détresse. Il m'ordonne follement de faire la « guerre; je crains qu'il ne tienne aucun compte de « mes serments, et pourtant il ne faut pas se sous- « traire aux ordres de Dieu, il ne faut pas dévier de « la voie de ses pères. Il veut me perdre dans ce « monde et dans l'autre, et je resterais dans l'état que « désirerait le cœur d'Ahriman. Qui sait d'ailleurs « à qui la rotation du ciel porterait malheur dans « cette guerre? Oh! pourquoi ma mère m'a-t-elle mis « au monde! et pourquoi, si je devais naître, la mort « ne m'a-t-elle pas emporté! Quand on est obligé de

« traîner de pareilles douleurs, on ne se nourrit que « d'amertume et de soucis; *la vie* alors n'est qu'un « arbre qui a crû, mais dont le fruit est du poison, « dont la feuille donne la mort. Si après une pro- « messe telle que je l'ai donnée en invoquant Dieu, « et après les serments que j'ai faits, je détourne ma « tête de la droite voie, si de tous côtés on ne voit que « mensonge, les hommes ouvriront partout leurs « lèvres pour me maudire comme je l'aurai mérité. « Car le monde entier sait que j'ai fait la paix avec « le roi des Turcs. Comment Dieu m'approuverait-il, « et qu'amènerait sur moi la rotation du ciel, si, « contre mes serments, je recommençais la guerre, « si je me révoltais contre le ciel et la terre? Je m'en « irai, je chercherai un coin dans le monde où mon « nom reste caché à Kaous; alors arrivera, dans ce « monde brillant, ce que Dieu voudra et ordonnera. « Maintenant, ô illustre Zengueh fils de Schaweran, « prépare-toi pour une grande fatigue; pars pour « la cour d'Afrasiab, ne tarde pas et ne te laisse « pas aller au sommeil. Ramène-lui ses otages, rap- « porte-lui ses trésors de toute espèce, son or, ses « joyaux et son trône, et raconte-lui ce qui m'ar- « rive. »

Ensuite il dit à Bahram fils de Gouderz : « Je te « confie cette armée glorieuse, cette frontière, ces « éléphants et ces timbales. Tu attendras l'arrivée du « Sipehdar Thous, à qui tu remettras l'armée et les

« trésors, le tout en bon ordre, et tu lui rendras « compte de tout, de l'or, des couronnes et des « trônes. » A ces mots, le cœur de Bahram trembla de ce que Siawusch allait faire, et Zenguch fils de Schaweran versa des larmes de sang et maudit le pays de Hamaveran. Tous deux restaient assis, dans leur douleur, les traits décomposés par l'effet de ces paroles. *A la fin* Bahram dit : « Ce n'est pas ainsi que « que tu dois agir; car, séparé de ton père, tu es dé- « placé partout dans le monde. Écris une lettre au « roi, demande qu'il t'envoie une seconde fois Rus- « tem au corps d'éléphant; et s'il t'ordonne de faire « la guerre, fais-la. C'est une affaire qui sera bientôt « terminée, à moins que tu ne choisisses le plus long « *chemin*. Si tu préfères le repos, il n'y a en cela au- « cune difficulté, et tu peux sans honte demander « pardon à ton père. Si tu voulais m'envoyer auprès « de lui, j'éclaircirais son âme obscurcie. Si tes pri- « sonniers te pèsent si fort sur le cœur, renvoie-les « libres. N'es-tu pas maître alors de faire la guerre? « Kaous, dans sa lettre, ne t'ordonne que d'entrer « en campagne, il n'y a rien dans ce qu'il dit à quoi « on ne puisse apporter remède. Faisons la guerre « selon l'ordre du roi, rendons étroite la terre à nos « ennemis. N'ouvre pas légèrement ton cœur à ces « soupçons, et ramène par la douceur la tête de ton « père dans tes filets. Ne détruis pas notre fortune « au moment où l'arbre de la puissance porte du

« fruit. N'inonde pas de sang tes yeux, ton trône et « ta couronne, ne dessèche pas le cœur de l'arbre « royal. Comment la couronne et le trône, l'armée « et la cour, le camp et la salle d'audience se pas- « seraient-ils de toi ? La tête et la cervelle de Kaous « sont un brasier, et c'est folie de lui en vouloir « et de lutter contre lui. *Je me tais*, car si le ciel en a « ordonné autrement, pourquoi ferais-je de longs « discours ? »

Siawusch n'approuva pas le conseil de ces deux sages ; le ciel sublime en avait décidé autrement. Il répondit : « A mon avis, l'ordre du roi est au-dessus « du soleil et de la lune ; mais il n'y a rien de fort « devant Dieu, depuis le brin d'herbe jusqu'à l'élé- « phant et au tigre : quiconque enfreint l'ordre de « Dieu est insensé et n'a pas trouvé le chemin de la « sagesse. Faut-il donc étendre la main pour verser « du sang ? faut-il être le premier à commencer la « guerre entre deux pays ? *Et quand même je m'y résou-* « *drais*, le roi me tourmenterait à cause de ces pri- « sonniers, il reviendrait *sans cesse* sur ce que j'aurai « refusé de faire. Et si je quittais ce champ de ba- « taille et revenais auprès de lui sans avoir accompli « sa volonté, il me témoignerait son inimitié et sa « haine, et couverait dans son sein le feu de son cour- « roux. Mais si vous êtes affligés de ce que je fais, si « vous refusez de m'obéir, je serai mon propre mes- « sager et mon propre guide, abandonnant mes tentes

« dans cette plaine. Car ceux qui ne peuvent plus « participer à ma fortune, pourquoi les forcerais-je « à partager mes peines? »

L'âme de ces deux hommes qui portaient haut la tête se flétrit à ces paroles de Siawusch; ils pleuraient de peur de le perdre, ils étaient dévorés comme d'un feu ardent. Leurs cœurs et leurs yeux voyaient les malheurs que le sort préparait en secret à leur maître, *ils savaient* qu'ils ne le reverraient plus, et ils pleuraient sur lui. Zengueh lui dit : « Nous sommes tes esclaves, et notre cœur est rempli « d'amour pour toi : puissent nos corps et nos âmes te « servir de rançon! puissions-nous te rester fidèles « jusqu'à la mort! »

Le prudent Siawusch ayant entendu cette réponse de son ami, lui dit : « Va, et raconte au roi des Turcs « ce qui m'est arrivé en cette affaire, comment de « cette paix est sortie pour moi la discorde, et com- « ment ce qui est du miel pour lui est pour moi du « poison et de la douleur. Dis-lui que je n'ai pas violé « notre traité, quoiqu'il en résulte pour moi la perte « du trône du pouvoir. Dieu le créateur est mon « asile, la terre est mon trône, le ciel est ma cou- « ronne. Dis-lui encore qu'il ne me convient pas de « retourner imprudemment auprès de Kaous dont je « n'ai pas rempli les ordres ; qu'Afrasiab m'ouvre « donc un chemin pour que je me rende au lieu où « Dieu m'aura assigné une demeure. Je veux cher-

« cher sur la terre un pays où mon nom reste caché à « Kaous, où je n'entende pas parler de ses mauvaises « intentions, et où je puisse pendant quelque temps « me reposer de la lutte *que j'ai à soutenir contre lui.* »

ZENGUEH SE REND AUPRÈS D'AFRASIAB.

Zengueh partit avec cent cavaliers pleins de renom, emmenant de la cour du roi les otages et emportant tous les présents, quels qu'ils fussent, que Guersiwez avait naguère apportés. Lorsqu'il entra dans la ville où résidait le roi des Turcs, on entendit un cri, et la sentinelle le vit. Un noble et puissant seigneur, dont le nom était Thewarg le brave, alla au-devant de lui, et Zengueh étant arrivé auprès du roi, Afrasiab se leva de son trône, le serra étroitement contre sa poitrine, le reçut gracieusement et lui assigna la place d'honneur. Zengueh s'assit à côté du roi, lui remit la lettre et lui raconta tout de point en point. Afrasiab se tordit en lisant cette lettre, son cœur se remplit de douleur et sa tête se troubla.

Le roi fit préparer un appartement pour Zengueh et ordonna qu'on le traitât selon son rang ; ensuite il fit appeler en toute hâte son Sipehdar, qui ne tarda pas à paraître. Lorsque Piran fut entré, le roi renvoya toute sa cour et parla à cet illustre seigneur de Kaous, de ses emportements, de son mauvais naturel et du désir qu'il avait de continuer la guerre. Il

en parla, et ses traits s'assombrirent, son cœur se remplit de pitié pour Siawusch; il lui raconta l'arrivée de Zengueh fils de Schaweran, et tout ce qui s'était passé depuis le commencement jusqu'à la fin, et lui demanda : « Quel remède apporter à ce mal? « que faire dans cet embarras? »

Piran répondit : « O roi, puisses-tu vivre à jamais « et tant que durera le monde! Tu connais mieux « que nous toute chose, tu es plus puissant que nous « par tes trésors et par ta bravoure. Voici mon opi- « nion, mon avis, mon désir et mon conseil, ô roi « qui éclaires mes idées! Quiconque a le pouvoir de « faire le bien ouvertement ou en secret, ne peut se « refuser à aider ce fils de roi de ses trésors et à l'en- « tourer de ses soins aussi longtemps qu'il voudra « rester auprès de lui. J'ai ouï dire qu'en stature et « en beauté, en douceur et en prudence, en raison et « en conduite, il n'a pas son égal parmi les grands « de la terre. Par sa bravoure et son intelligence il « est au-dessus de sa race, et jamais reine n'a mis « au monde un fils comme lui. Mais nous allons le « voir, ce qui vaut mieux que d'en entendre parler. « C'est un noble prince et un fils de roi; et n'eût-il « d'autre mérite que d'avoir rompu avec son père « pour sauver cent nobles, d'avoir renoncé pour cela « au trône et à la couronne, et de s'être ainsi ré- « duit à te demander le passage *par tes États*, il fau- « drait en faire un grand de ce royaume; car il est

« avide de montrer sa bravoure, et les sages ne t'ap-
« prouveraient pas, ô roi, si tu le laissais passer dans
« un autre pays. Kaous d'ailleurs est vieux, et le
« temps approche où il laissera le trône vacant; mais
« Siawusch est jeune et illustre, et le pouvoir et le
« trône de la royauté lui appartiendront. *Si tu le re-*
« *pousses*, les grands te blâmeront, et tu l'indisposeras
« contre toi. Si le roi, dans sa sagesse, approuvait
« mon avis, il écrirait une lettre mûrement réfléchie,
« il recevrait ce jeune homme plein d'intelligence
« comme on reçoit un fils, il lui préparerait une ré-
« sidence dans ce pays et le traiterait selon son rang
« et son mérite, il lui donnerait une des filles qu'il
« a dans l'appartement de ses femmes, et l'entoure-
« rait de prévenances et d'honneurs : car si Siawusch
« restait auprès de toi, il ferait de ton pays le séjour
« de la paix; et s'il retournait auprès du roi de l'Iran,
« ta fortune ne pourrait que s'en accroître; car il se-
« rait ton défenseur auprès de Kaous, et les puissants
« de la terre lui rendraient hommage. Si Dieu amène
« chez nous Siawusch, nous pourrons espérer qu'il
« calmera la haine des deux pays; il serait digne de
« la justice du Créateur de rétablir ainsi le bonheur
« sur la terre. »

Le roi écouta le discours de Piran; il envisagea tout l'avenir; il réfléchit quelque temps, pensant au bonheur et au malheur qui pouvait lui arriver. A *la fin* il répondit au vieux Piran : « J'approuve tout ce

« que tu m'as dit, et parmi l'élite des grands pleins « d'expérience, il n'y en a aucun qui te soit compa- « rable. Et pourtant j'ai entendu la parole d'un sage, « qui peut s'appliquer au conseil que tu me donnes : « Si tu élèves un lionceau, *dit-il*, tu t'en repentiras : « aussitôt que ses dents seront devenues aiguës, aus- « sitôt qu'il aura des ongles et la force de bondir, il « se jettera sur son père nourricier. »

Piran lui dit : « Que le roi des braves veuille un « peu consulter son intelligence : pourquoi attribuer « de la méchanceté à un homme qui n'a pas hérité « de la violente et vile nature de son père ? Tu vois « que Kaous est devenu vieux, et puisqu'il est vieux, « il va bientôt mourir ; alors Siawusch possédera le « monde entier ; et de grands trésors acquis sans « peine, des palais, les pays d'Iran et de Touran, le « trône et la couronne seront à toi. Il faut être le « favori du sort pour trouver une pareille *fortune*. »

LETTRE D'AFRASIAB À SIAWUSCH.

Afrasiab ayant entendu ces paroles, prit une résolution sage, fit appeler un scribe plein d'expérience, ouvrit les lèvres et lui dicta une lettre. Le scribe en se mettant à l'œuvre, trempa le bout de son roseau dans de l'ambre, et *le roi* commença la lettre par les louanges de Dieu, et par un hommage rendu à sa toute-puissance et à sa sagesse. « Dieu qui est au-dessus de l'es- « pace et du temps, comment la pensée de ses ser-

« viteurs pourrait-elle l'atteindre? Il est le maître de « l'âme, de l'esprit et de l'intelligence, et sa justice « est le soutien du sage. Que sa grâce soit sur le fils « du roi, le maître de l'épée, de la massue et du « casque, le pur, le juste, lui dont le cœur n'aime « pas l'injustice et la tyrannie! J'ai écouté ton mes- « sage du commencement jusqu'à la fin, tel que me « l'a rendu ton prudent *messager*, Zengueh fils de « Schaweran. Mon âme s'est attristée de la malveil- « lance secrète de Kaous envers toi; et pourtant y a- « t-il dans le monde quelque chose au-dessus du « diadème et du trône que puisse désirer un homme « de sens sur lequel veille la fortune? et ceux-ci te « sont assurés, que tu sois déjà roi, ou que tu aies « encore à les attendre. Tout le pays de Touran t'of- « frira ses hommages, et moi j'ai besoin de ton affec- « tion. Tu seras un fils pour moi, et je serai pour toi « un père, mais un père qui se tiendra devant toi « comme un esclave. Sache que jamais Kaous ne t'a « regardé un seul jour avec le même amour que « moi; je t'ouvrirai mes palais et mes trésors, et te « donnerai un trône et une couronne. Je te traiterai « tendrement comme on traite un fils, et tu resteras « après moi comme un souvenir qui me rappelle aux « hommes. Si tu traversais mon pays pour gagner « une autre partie de la terre, tous grands et petits « me le reprocheraient. Du reste, tu trouverais diffi- « cilement une sortie de ce côté, à moins d'être doué

« d'un pouvoir divin; tu n'y trouverais aucune terre,
« il te faudrait traverser la mer de la Chine. Dieu te
« dispense de le faire; viens ici, et établis chez nous
« amicalement ta résidence. Mon armée, mes forte-
« resses et mes richesses sont à toi, et tu n'auras pas
« besoin d'un prétexte pour me quitter. Quand tu
« voudras faire la paix avec ton père, je te donnerai
« des trésors et des ceintures d'or, pour que tu ailles
« d'ici dans l'Iran avec une armée, et je t'accompa-
« gnerai dans ta route, livré à la plus vive douleur.
« Ton père ne persistera pas longtemps dans son ini-
« mitié contre toi; il est vieux et doit être las de
« combats; car quand un homme qui a soixante-cinq
« ans veut souffler le feu, son haleine de vieillard a
« de la peine à l'attiser. L'Iran, le trône et l'armée
« seront à toi, et tu iras de contrée en contrée re-
« cueillir des couronnes. J'ai reçu l'ordre de Dieu de
« m'employer pour toi de toute mon âme et de toutes
« mes forces. Je ne te demanderai jamais de faire le
« mal, et ne t'y entraînerai pas, et je ne laisserai
« pas aller mon cœur à un seul soupçon contre toi. »

Le roi apposa son sceau sur la lettre, et ordonna à Zengueh, l'ami *de Siawusch*, de se ceindre en toute hâte pour le départ. Il lui avait préparé beaucoup de présents, de l'argent, de l'or et un cheval avec de lourds caparaçons d'or. Zengueh fils de Schaweran partit en toute hâte, et arrivé devant le trône de Siawusch, il raconta les questions qu'il avait faites

et les réponses qu'il avait reçues. D'un côté, Siawusch en fut réjoui, mais de l'autre, il était rempli de douleur et d'affliction. Il lui fallait faire un ami de son ennemi; mais comment un vent frais pourrait-il venir du feu? Quelque bien que tu agisses, un ennemi finira toujours par te traiter en ennemi.

SIAWUSCH CÈDE LE COMMANDEMENT À BAHRAM.

Siawusch écrivit une lettre à son père, dans laquelle il lui racontait tout ce qui s'était passé, disant : « Malgré ma jeunesse, j'ai de l'intelligence, « et me suis toujours détourné de toute mauvaise « action. Mais le feu de la colère du roi du monde a « brûlé en secret mon cœur, ma première douleur « est venue de l'appartement de tes femmes; il m'a « fallu inonder mes joues du sang de mon cœur, il « m'a fallu traverser une montagne de feu, de sorte « que les biches du désert ont pleuré sur moi amère- « ment. Pour échapper à la honte et à la disgrâce « qui m'accablait, je suis allé à la guerre, j'ai mar- « ché au combat contre les crocodiles. Les deux pays « se sont réjouis de la paix que j'ai conclue : mais le « cœur du roi a été comme une épée d'acier. Il n'ap- « prouve rien de ce que je fais, et que j'ouvre ou que « je ferme, *il m'en blâme* également. Puisque ses yeux « sont las de me voir, je ne veux pas rester plus « longtemps avec un homme qui est fatigué de moi. « Puisse le bonheur ne jamais abandonner son

« âme! Quant à moi, je m'expose dans ma douleur à « l'haleine du dragon. Je ne sais quel destin, dans sa « haine ou dans son amour, me réserve en secret le « ciel qui tourne. »

Ensuite il donna ses ordres à Bahram, disant : « Fais fleurir ton nom dans le monde; je te confie la « couronne, le camp, le trésor, mon trône, ma « place, mon étendard, les cavaliers, les éléphants « et les timbales. Quand le Sipehdar Thous sera « arrivé, tu lui remettras tout comme tu l'as reçu. « Sois prudent, que tes jours soient heureux! » Il choisit dans l'armée six cents cavaliers, tous guerriers propres au combat; il ordonna qu'on lui apportât de l'argent autant qu'il lui en fallait, de l'or et des joyaux dignes d'un roi, qu'on amenât cent chevaux caparaçonnés d'or, cent esclaves avec des ceintures d'or pour le servir, et qu'on fît une liste des armes, des caparaçons et des ceintures *qu'il emportait*. Ensuite il appela les grands et leur adressa quelques paroles convenables : « Piran vient de la part « d'Afrasiab; il a traversé le Djihoun et m'apporte un « message secret qui vous délivrera tous de vos soucis. « Je me prépare maintenant à aller au-devant de lui, « mais il est nécessaire que vous restiez ici. Vous re- « garderez tous Bahram comme votre chef, et vous « ne refuserez pas d'obéir à ses ordres. » Tous les braves baisèrent la terre devant Siawusch en invoquant la grâce de Dieu sur lui.

Aussitôt que le soleil brillant eut disparu, que le ciel fut obscurci et la terre couverte de ténèbres, Siawusch mena son escorte vers le Djihoun, inondant ses joues des larmes de ses deux yeux. Quand il arriva à Termed, il trouva toutes les portes, les terrasses et les rues parées comme le gai printemps et pleines de couleurs et de parfums, et il en fut ainsi de toutes les villes jusqu'à Djadj; tu aurais dit que c'étaient des fiancées parées de colliers et de couronnes. Il trouvait à chaque station un repas préparé, une table servie et des tapis étendus; cela continua jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Kafdjak Taschi, où il s'arrêta et resta quelque temps.

Thous, de son côté, arriva à Balkh, où il apprit des événements douloureux. *On lui dit* que le fils glorieux du roi Kaous était parti, qu'il s'était rendu auprès du roi du Touran. Thous rassembla de tous côtés son armée et la ramena à la cour de Kaous. Les joues du roi pâlirent à ces nouvelles; et dans sa colère contre Siawusch et Afrasiab, il poussa des cris, le cœur en feu, les deux yeux inondés de larmes. Car il ne savait pas ce que la rotation des sphères lui réservait, ni si le ciel voulait le traiter avec amour ou avec haine. Il oublia sa colère, son envie de combats et sa vengeance, et dès ce moment ne parla plus de guerre.

Afrasiab apprit que Siawusch avait passé le Djihoun, qu'il avait franchi la frontière avec son

escorte, et qu'un messager *envoyé par lui* était arrivé à la cour. Il ordonna que l'on allât à sa rencontre et que les grands se missent en route précédés des tambours. Piran choisit mille hommes de sa tribu et fit ses préparatifs pour aller au-devant de Siawusch; il distribua à son escorte des provisions et des présents, et fit caparaçonner quatre éléphants blancs, sur l'un desquels on plaça un trône *incrusté* de turquoises et un étendard brillant et grand comme un arbre. Le drapeau était surmonté d'une lune d'or, le fond en était violet et brodé d'or au milieu. Les trois autres éléphants portaient des siéges d'or et étaient couverts de brocarts. On voyait cent nobles chevaux avec des selles d'or incrustées de pierres fines de toute espèce. Tout le cortége était si beau que tu aurais dit que le ciel avait paré la terre avec amour.

Siawusch apprit qu'un cortége s'avançait et se prépara à aller à sa rencontre; il vit l'étendard du Sipehdar Piran, il entendit le bruit de ses chevaux et de ses éléphants, il courut à lui et le serra contre sa poitrine. Il lui demanda des nouvelles de son pays et de son maître, et lui dit : « O Pehlewan de l'ar-« mée, pourquoi te fatigues-tu à venir au-devant de « moi? Le plus grand désir de mon âme était que « mes deux yeux te vissent en bonne santé. » Piran lui baisa la tête et les pieds, ainsi que ce beau visage qui ravissait les cœurs; il dit en s'adressant à Dieu le créateur : « O maître de tout ce qui est

« connu et inconnu, si tu m'avais montré seulement « en songe un être aussi intelligent, tu aurais rajeuni « ma vieillesse. Maintenant, *ô Siawusch*, que je t'ai « vu brillant et en bonne santé, j'en rends avant tout « grâce à Dieu. Afrasiab sera pour toi un père, et « tous ceux qui demeurent de ce côté du Djihoun « seront tes esclaves. J'ai plus de mille alliés qui « sont mes serviteurs, portant la boucle d'oreille de « l'esclavage. Tous mes trésors sont à toi. Puisse ton « cœur être toujours joyeux et ton corps toujours « sain! puisse ton âme ne jamais former en vain un « désir! Tous les hommes et toutes les femmes seront « tes esclaves; et si tu veux m'accepter pour servi- « teur malgré ma vieillesse, je me ceindrai pour te « servir. »

Tous deux se mirent gaiement en route, parlant de toute chose grande et petite. Dans toutes les villes, ceux qui dormaient se réveillèrent au bruit des luths et des rebecs; toute la terre était embaumée par le musc que l'on répandait, tous les chevaux arabes semblaient avoir des ailes. Siawusch, en voyant cela, versa des torrents de larmes et ses pensées l'attristèrent; car il se souvint du temps où tout le pays de Zaboulistan jusqu'aux frontières de Kaboul était paré pour les fêtes, quand il était l'hôte de Rustem et que tous les grands étaient rassemblés autour de lui; il se souvint du pays d'Iran, et un soupir s'échappa de son sein; il se souvint de l'or et

des joyaux qu'on avait versés sur lui, du musc et de l'ambre qu'on avait répandus sur lui, et ces souvenirs mirent son cœur en feu et le consumèrent comme une flamme ardente. Il cacha son visage devant Piran et détourna la tête; mais le Sipehbed vit sa douleur et son angoisse, et devina quel regret l'agitait; il en fut affligé et se mordit les lèvres.

Ils descendirent de cheval à Kadjar Baschi, et s'arrêtèrent pour se reposer. Piran observa la mine de Siawusch, ses épaules, sa poitrine, ses bras, et écouta ses paroles. Ses deux yeux se fixèrent sur Siawusch avec étonnement, et de temps en temps il prononçait le nom de Dieu; puis il dit à Siawusch : « O roi illustre! tu es l'héritier des rois du monde; « tu possèdes trois choses que nul d'entre les fils des « grands ne possède. D'abord tu es de la race de « Keïkobad, et *ta dignité* est telle que l'on te pren- « drait pour le chef de la famille *des Keïanides*. En- « suite tu as accoutumé ta langue à être véridique et « à ne prononcer que de bonnes paroles. Enfin ton « visage est tel que l'on dirait qu'il sème de l'amour « pour toi sur la terre. » Siawusch lui répondit : « O « vieillard aux paroles pures et droites, célèbre dans « le monde entier par ta bonté et ta bonne foi! tu es « éloigné des œuvres d'Ahriman et de toute injustice. « Si tu veux faire avec moi une alliance, et je sais « que tu ne la violeras pas, alors je me préparerai un « lieu de repos dans ce pays, par amour pour toi et

« dans la confiance que tu m'inspires. Si mon séjour « ici me porte bonheur, tu n'auras pas à déplorer la « part que tu y auras prise; et s'il en doit être autre- « ment, ordonne-moi de partir et enseigne-moi le « chemin d'un autre pays. » Piran lui dit : « Ne sois « pas en peine de cela. Puisque tu es venu ici du pays « d'Iran, ne répugne pas à devenir l'ami d'Afrasiab; « ne te hâte point de nous quitter. Afrasiab a un « mauvais renom, mais il ne le mérite pas; c'est un « homme de Dieu. Il a du sens, de la prudence et « une puissante volonté, et ne se jette pas follement « dans une voie où il se perdrait. Et puis je suis son « parent et du même sang. Je suis son Pehlewan et « son guide; il me respecte et m'honore, et mes tré- « sors, mes trônes et mes troupes sont en grand « nombre. J'ai à mes ordres, dans ce pays, plus de « cent mille cavaliers; douze mille sont de ma propre « tribu et se tiennent devant moi, quand je le veux, « jour et nuit. Je possède un territoire, des troupeaux, « des chevaux, des trésors, des arcs et des lacets; je « possède beaucoup d'autres richesses cachées, de « sorte que je n'ai besoin de l'aide de personne. Que « tout cela soit à toi, si tu veux établir parmi nous « ta joyeuse demeure. Je t'ai reçu de Dieu le très- « saint, et je te servirai de tout mon cœur et de toute « mon âme; je te garantirai de tout malheur, *autant* « *qu'il sera possible*; *car* personne ne connaît le secret « du ciel sublime. »

Siawusch fut consolé par ces discours et il bannit de son esprit ses sombres pensées. Ils s'assirent ensemble pour dîner. Siawusch était comme un fils et Piran comme un père. Ensuite ils partirent, riant et le cœur en gaieté, et ne s'arrêtèrent plus avant d'arriver devant la ville de Gang, qui était la belle résidence *d'Afrasiab*.

ENTREVUE DE SIAWUSCH ET D'AFRASIAB.

Lorsque Afrâsiab apprit que Siawusch arrivait en grande pompe, il courut à pied de la salle d'audience jusque dans la rue, ceint au milieu du corps et la tête remplie d'impatience. Siawusch le voyant à pied, descendit de cheval et courut au-devant de lui. Ils se pressèrent dans les bras l'un de l'autre et se baisèrent plusieurs fois les yeux et la tête. Afrasiab dit : « Le mal qui affligeait le monde s'est donc as-« soupi; la guerre ne fera plus naître la désolation, « et la brebis et le léopard iront s'abreuver ensemble. « Le monde a été jeté dans les troubles par Tour le « courageux; mais la terre est fatiguée de la guerre. « Les deux pays étaient tous les ans remplis de dis-« corde, et les pensées des hommes étaient éloignées « de la paix. Maintenant, grâce à toi, la terre se ré-« jouira, se reposera de la guerre et ne sera plus « inondée de sang. Toutes les villes du Touran te sont « soumises; tous les cœurs sont remplis d'amour pour « toi; tout ce que j'ai, mon cœur et mon âme t'ap-

« partiennent, et le Sipehbed *Piran* est à toi de cœur « et de corps. Il t'aimera comme un père, il ramènera « le sourire sur tes lèvres. »

Siawusch invoqua les bénédictions de Dieu sur Afrasiab, en disant : « Puisse le bonheur ne te quitter « jamais dans ce monde! Grâce soit rendue à Dieu « le créateur, lui dont vient le repos et la guerre et « la haine! » Le roi, tenant dans sa main la main de Siawusch, monta sur son trône royal et s'assit. Il regarda le visage de Siawusch et dit : « Je ne lui « connais point d'égal sur la terre, et il n'y a pas « d'homme qui ait ces traits, cette stature et cet air « de grandeur. » Ensuite il se tourna vers Piran, disant : « Kaous est un vieillard de peu de sens. Qui « peut donc laisser partir avec indifférence un fils « comme Siawusch, si haut de stature et si brave? « Je l'ai vu en songe, et mon cœur en a été confondu. « Quand un homme a un pareil fils, comment « peut-il laisser errer ses yeux dans le monde *pour* « *chercher autre chose que lui?* »

Ensuite il choisit un de ses palais et le tendit entièrement de tissus d'or; on y plaça un trône d'or dont les pieds avaient la forme de têtes de buffles; on le couvrit de brocarts d'or; on demanda *dans les magasins du roi* des meubles de toute espèce. Le roi dit alors à Siawusch qu'il pouvait disposer à son gré de ce trône et de cette demeure, et s'y établir à son aise. Lorsque Siawusch entra dans la salle d'au-

dience, la voûte s'éleva jusqu'à Saturne, *fière d'un tel hôte.* Il monta et s'assit sur le trône d'or, et son esprit prudent se livra à ses pensées. On prépara la table du roi et l'on vint y appeler Siawusch. Pendant le dîner on parla de toute chose, et tous *les convives* se livrèrent à la gaieté.

Lorsqu'ils se levèrent de la table du roi, ils trouvèrent qu'on avait apprêté une salle de banquet; tous les grands s'y rendirent, précédés de chanteurs et de musiciens, et s'assirent pour boire du vin. Ils en burent jusqu'à ce que les ténèbres couvrissent la terre et que la tête des convives fût troublée par le vin. Siawusch retourna gaiement à son palais, et, dans son ivresse, il ne pensa plus à l'Iran. Afrasiab lui donna son cœur et son âme, et *l'image de* Siawusch l'empêcha de dormir. Dans cette même nuit il donna ses ordres aux grands qui se trouvaient dans la salle du banquet, en disant à Schideh *son fils :* « Aussitôt « que le soleil montrera sa tête au-dessus des mon- « tagnes, toi et les Pehlewans, mes parents et les « plus grands personnages de ma cour, vous vous « rendrez tous ensemble, à l'aube du jour, avec des « présents et des esclaves, avec des chevaux de noble « race, caparaçonnés d'or, au palais de Siawusch, « et vous vous y présenterez prudemment, discrè- « tement et en silence. » Tous *les grands de* l'armée se rendirent dans l'ordre prescrit auprès de Siawusch, avec des présents, avec de l'or et des joyaux dignes

d'un roi. Ils les placèrent devant lui et lui adressèrent des paroles amicales. Le roi lui envoya, de son côté, beaucoup de présents; et ainsi se passa une semaine.

SIAWUSCH MONTRE SON ADRESSE DEVANT AFRASIAB.

Une nuit le roi dit à Siawusch : « Tenons-nous « prêts tous deux demain de grand matin; nous irons « au Meïdan avec des balles et des raquettes; nous y « jouerons quelque temps et nous nous livrerons à la « joie. J'ai toujours entendu dire que dans ton Meï- « dan les braves n'osent pas regarder ta raquette. » Siawusch répondit : « O roi! puisses-tu être toujours « heureux! Puisse la main du malheur être toujours « loin de toi! Les rois cherchent en toi le modèle de « toute prouesse; et qui pourrait te surpasser en rien? « Le jour brille pour moi par ta grâce, et c'est de ta « main que me vient le bonheur et le malheur. » Afrasiab lui dit : « O mon enfant! puisses-tu être « toujours heureux et toujours victorieux! Tu es le « fils de Kaous et l'ornement du trône; tu es la cou- « ronne des Keïanides et le soutien de l'armée. »

De grand matin les braves se rendirent au Meïdan, galopant, caracolant et riant. Le roi des Turcs dit à Siawusch : « Choisissons maintenant nos compagnons « pour le jeu de la balle. Mets-toi de ce côté-là; moi « je resterai de ce côté-ci, et toute l'assemblée se « divisera de même en deux partis. » Siawusch ré- pondit : « Pourquoi prendrais-je une balle et une

« raquette? Je ne veux pas lancer la balle contre toi; « cherche un autre antagoniste dans le Meïdan; je « serai de ton côté si tu m'en juges digne; je serai « un de tes cavaliers sur ce large Meïdan. » Le roi fut réjoui de cette réponse, et les paroles de tous les autres ne lui parurent que du vent. « Par la vie et « la tête de Kaous! dit-il, tu seras mon rival et mon « adversaire. Montre ton habileté devant ces cavaliers, « pour qu'ils ne disent pas que j'ai mal choisi, pour « que nos braves te rendent hommage et que mes « yeux étonnés soient réjouis *de ton jeu.* » Siawusch répondit : « Tu es le maître; les cavaliers, le Meïdan « et les raquettes sont à toi. »

Le roi choisit alors Gulbad et Guersiwez, Djehn et Poulad, Piran et Nestihen avide de combats, enfin Human qui pouvait faire rebondir la balle de l'eau. Ensuite il envoya du côté de Siawusch des compagnons, tels que Rouïn et Schideh le glorieux, Anderiman le brave guerrier, et Ardjasp le hardi cavalier, le lion vaillant. Siawusch lui dit : « O prince « avide de gloire! qui d'entre eux oserait se placer « devant ta balle? Ils sont tous amis du roi, et je « serais seul, je serais seul à manier la raquette. « Mais si le roi veut me le permettre, j'amènerai sur « le Meïdan des cavaliers du pays d'Iran qui m'aide- « ront à frapper la balle selon la règle des deux « pays. » Le roi écouta la demande et y consentit, et Siawusch choisit parmi les Iraniens sept hommes

habiles au jeu. Le bruit des tambours se fit entendre sur le Meïdan, et la poussière s'étendit comme le firmament : tu aurais dit que le Meïdan sautait, tant était grand le bruit des cymbales et des trompettes.

Le roi lança du Meïdan une balle dans l'air, et elle s'éleva jusqu'aux nues, comme cela doit être. Siawusch poussa son cheval de bataille, et lorsque la balle arriva, il ne la laissa pas toucher la poussière, mais la frappa au moment où elle s'approcha de terre, de manière à la faire disparaître aux yeux. Alors le puissant roi fit porter à Siawusch une autre balle. Siawusch la prit et la baisa; le bruit des trompettes et des timbales s'éleva jusqu'au ciel; Siawusch monta un cheval frais, jeta la balle un peu en l'air avec la main, et la frappa si fort avec la raquette qu'il lui fit voir *de près* la lune. La balle disparut, tant la raquette l'avait lancée haut : tu aurais dit que la voûte du ciel l'avait attirée. Aucun homme, dans le Meïdan, n'était l'égal de Siawusch; aucun visage ne rayonnait comme le sien. Afrasiab sourit en voyant disparaître la balle; et quand les grands furent revenus de leur stupeur, ils dirent à haute voix que jamais ils n'avaient vu en selle un cavalier comme Siawusch l'illustre. Le roi dit : « Tel devrait « être quiconque a été revêtu par Dieu du pouvoir « *royal;* et je reconnais que la beauté, la bonne « mine, la gloire et l'adresse de Siawusch passent ce « qu'en publie la renommée. »

On plaça un trône d'un côté du Meïdan, et le roi alla s'y asseoir; Siawusch y monta à côté de lui, et le roi se réjouit grandement à son aspect. Ensuite Afrasiab dit à son cortége : « A vous le Meïdan, les « raquettes et les balles. » Les deux troupes se mirent à combattre, et la poussière vola jusqu'au soleil, et chacun des deux partis alternativement enleva avec de grands cris la balle à ses adversaires. Les Turcs à la fin s'irritèrent; ils voulurent *à toute force* emporter la balle, et Siawusch se mit en colère contre les Iraniens, et leur dit en langue pehlewie : « Est-« ce un jeu de Meïdan que vous jouez, ou est-ce une « bataille que vous voulez livrer, dans notre position « et malgré la tournure qu'a prise notre sort? Puisque « le jeu est fini, quittez la place aux Turcs, et cédez-« leur une fois la balle. » Les cavaliers iraniens manièrent alors la bride doucement, et depuis ce moment ils ne mirent plus en sueur aucun de leurs chevaux. Les Turcs jetèrent une balle et s'élancèrent comme des flammes. Le roi du Touran entendit les cris des Turcs, il comprit pourquoi Siawusch avait parlé en pehlewi, et dit: « Un de mes amis m'a assuré « que personne au monde n'égalait Siawusch dans le « maniement de la flèche et de l'arc, ni pour la force « de la poitrine et des épaules. »

Siawusch entendit ces paroles et tira du fourreau un arc royal. Le roi le lui demanda pour le regarder et pour mettre à l'épreuve un de ses serviteurs. Il

regarda l'arc et en resta étonné, et prononça beaucoup de bénédictions sur les braves *qui maniaient des armes pareilles.* Ensuite il le donna à Guersiwez prompt de l'épée et lui dit : « Frotte le dos de l'arc « et bande-le. » Guersiwez fit des efforts pour le bander, mais il ne réussit pas, et en fut humilié. Siawusch reprit l'arc, s'accroupit sur ses genoux, frotta le dos de l'arc avec la main et le banda en souriant. Le roi dit : « Voilà donc l'arc bandé, grâce à « la force que donne la jeunesse; moi aussi, lorsque « j'étais jeune, j'avais un pareil arc, mais à présent « est venu pour moi un autre temps. Personne, dans « l'Iran ni dans le Touran, n'oserait prendre cette « arme au jour du combat; mais Siawusch, avec « cette poitrine, ces bras et ces épaules, ne deman- « dera pas un autre arc quand il sera assis sur son « cheval. »

On plaça un but dans la lice, et Siawusch, sans adresser la parole à personne, s'assit sur son cheval comme un Div, le serra des jambes et partit en poussant un cri. Il envoya une flèche au milieu du but, sur lequel tous les grands tenaient leurs yeux fixés. Il plaça sur son arc une seconde fois une flèche à quatre ailes et de bois de peuplier, tendit l'arc, frappa au but et le perça pour la seconde fois dans une seule course. Il guida ensuite son cheval vers la droite et frappa au but une *troisième* fois là où il voulut. Il suspendit par la corde son arc à son bras,

s'approcha du puissant roi et mit pied à terre. Le roi se leva et lui dit : « Ta prouesse est la preuve de « ta haute naissance. »

Ils se rendirent de là au palais du roi, pleins d'allégresse et d'une affection *mutuelle*. Ils s'assirent; on prépara une table et du vin; on choisit des chanteurs dignes *d'être entendus;* ils burent beaucoup de vin; ils se livrèrent à la joie, et l'on porta la santé de Siawusch. Le roi fit placer devant la table des présents, un cheval, des caparaçons, un trône, une couronne, des pièces d'étoffes pour faire des vêtements, encore entières et si belles que personne au monde n'en avait vu de pareilles, de l'or et des monceaux d'argent, des rubis et des turquoises grandes et petites, un *grand* nombre d'esclaves des deux sexes et une coupe remplie de brillants rubis. Le roi fit compter ces présents et les fit porter au palais de Siawusch. Il ordonna à tous les Touraniens qui étaient de sa famille, et à ceux qui avaient le plus de part à ses bonnes grâces, d'apporter aussi à Siawusch des joyaux et de la vaisselle précieuse, et il dit à son armée : « Vous lui obéirez tous comme « un troupeau *obéit au berger.* »

AFRASIAB ET SIAWUSCH VONT À LA CHASSE.

Le roi dit à ce fils de roi : « Viens un jour avec « moi à la chasse, pour nous réjouir et nous livrer « au plaisir, et pour que la chasse délivre notre âme

« de ses soucis. » Siawusch lui répondit : « Quand tu « voudras et partout où tu me conduiras. » Ils se rendirent donc un jour dans une réserve de chasse, le roi prenant avec lui des faucons et des guépards, et des troupes de toute espèce, tant du Touran que de l'Iran, *tous* avides de chasse. Siawusch aperçut des onagres dans la plaine et s'élanca du milieu du cortége rapidement comme le vent. Il lâcha la bride à son cheval, et le poussant de l'étrier, il courut sur les monts et dans les vallées. Il coupa un onagre en deux avec son épée, et pesa les deux moitiés dans ses mains, comme si ses mains eussent été les plateaux d'une balance, et comme si les quartiers de l'onagre eussent été de l'argent, et aucune moitié ne se trouva plus pesante d'un grain d'orge. Le cortége du roi le regarda avidement, et toute l'assemblée dit d'une commune voix : « Quel héros ! quel homme « habile à manier l'épée ! » Mais tous *les grands* se dirent l'un à l'autre : « Le pays d'Iran nous a envoyé « du malheur, et le nom de nos chefs est déshonoré. « Il vaudrait mieux se mettre en guerre avec ce « prince. »

Siawusch courut dans la plaine, dans la montagne et dans le désert, se servant de l'épée, des flèches et des javelots; il accumula de tous côtés des monceaux de gibier, assez pour en nourrir tout le cortége. Ensuite ils s'en retournèrent joyeusement de ce lieu vers le palais du roi. A partir de ce temps, Afra-

siab, qu'il fût gai ou triste, ne voulut d'autre compagnon que Siawusch. Il ne confia plus ses secrets ni à Djehn, ni à Guersiwez, ni à aucun autre *des grands* de sa cour; il ne partagea plus ses plaisirs avec eux; il ne voulut être jour et nuit qu'avec Siawusch, et ce n'était qu'à lui qu'il ouvrait les lèvres en souriant. C'est ainsi qu'ils passèrent une année, mettant en commun leurs soucis et leurs plaisirs.

PIRAN DONNE SA FILLE EN MARIAGE À SIAWUSCH.

Un jour Siawusch et Piran étaient assis ensemble, parlant sur toute chose grande et petite. Piran dit à Siawusch : « Y a-t-il quelqu'un au-dessus de toi, « dans la position que tu occupes dans ce pays? La « tendresse du roi pour toi est telle qu'il ne s'endort « à l'heure du sommeil qu'en prononçant ton nom. « Sache que tu es son gai printemps, son idole, sa « consolation dans ses peines. Tu es puissant et fils « de Keï Kaous, tes prouesses font toucher ta tête à « la lune. Ton père est vieux, mais tu es jeune *et sans* « *expérience*, prends garde que la couronne des rois « ne t'échappe. Tu es roi de l'Iran et du Touran, tu « es le vaillant héritier des rois. Mais je ne vois pas « autour de toi des parents qui t'entourent de leur « tendresse; ne pourrais-tu donc pas trouver des « Touraniens dignes d'être tes amis et de vivre dans « ton intimité? Tu n'as ni frère, ni sœur, ni femme; « tu es *seul* comme un rosier sur le bord d'une prai-

« rie. Jette les yeux sur une femme qui soit digne de « toi; pense que tes douleurs et tes malheurs ne vien- « nent que de l'Iran. Après la mort de Kaous, l'Iran « et le trône et la couronne des braves seront à toi. « Or il y a, cachées derrière les rideaux *du palais* du « maître du monde, trois lunes ornées de joyaux; si « la lune du ciel voyait dans sa course ces trois ri- « vales, elle ne pourrait en détourner les yeux. Trois « autres se trouvent dans l'appartement des femmes « de Guersiwez; elles sont de haute naissance du côté « du père et de la mère, petites-filles de Feridoun, « filles de prince, gracieuses et maîtresses de cou- « ronnes et de trônes. Ensuite j'ai chez moi quatre « jeunes filles, et si tu veux, elles se regarderont « comme tes esclaves. Djerireh en est l'aînée; elle n'a « pas son égale pàrmi les filles au beau visage. Si tu « le désires, elle sera ta servante, elle se tiendra « devant toi comme une esclave. »

Siawusch lui répondit : « Je te rends grâce, « regarde-moi comme ton fils. Parmi ces belles, c'est « Djerireh qui me convient, car ton alliance m'est « plus chère que ma vie et mon cœur. Elle fera les « délices de mon cœur et de mes yeux, et je ne de- « mande qu'elle parmi toutes ces jeunes filles. Tu me « mets, par ce mariage, une dette sur la tête que je « ne pourrai acquitter de ma vie. »

Piran quitta Siawusch; il courut en toute hâte auprès de Gulschehr et lui dit : « Apprête les atours

« de Djerireh en l'honneur de Siawusch qui porte « haut la tête. Comment ne serions-nous pas heureux « aujourd'hui que le petit-fils de Keïkobad devient « notre gendre? » Gulschehr amena sa fille, posa un diadème sur sa tête, la para comme le gai printemps avec du brocart et des pièces d'or, avec de l'or et des pièces d'argent, avec des couleurs et des parfums de toute espèce, et la fit mener ainsi parée auprès *du fils* du roi. Piran la fiança au jeune roi et l'envoya devant son trône brillant. Personne n'aurait pu compter ses trésors et ses siéges d'or incrustés de pierreries. Quand Siawusch vit les traits de Djerireh, elle lui plut, il sourit et se réjouit. Il resta auprès d'elle joyeusement jour et nuit, et le souvenir de Kaous n'entra pas dans son âme. Ainsi tourna de nouveau le ciel pendant quelque temps; cet événement augmenta la prospérité de Siawusch, et chaque jour voyait s'accroître le respect et les honneurs dont Afrasiab l'entourait.

PIRAN PARLE À SIAWUSCH DE FERENGUIS.

Un jour le prudent Piran dit à Siawusch : « O « roi, tu sais que le maître du pays de Touran élève « sa couronne au-dessus de la voûte du ciel. Jour et « nuit tu es la joie de son âme, tu es son cœur et sa « force, son esprit et son pouvoir; et quand tu seras « son gendre, tu ne cesseras de monter en dignité à « chaque instant : car quoique tu sois l'époux de ma

« fille, je m'inquiète de tout ce qui te regarde, que ce « soient de grandes ou de petites choses; quoique « Djerireh soit ta femme et que tu l'aies choisie parmi « toutes les filles de cette cour, il est plus digne de « toi que tu recueilles un joyau sur le pan de la robe « du roi. Ferenguis est l'aînée des filles gracieuses du « roi, et tu ne trouveras point sur la terre un visage « de lune comme le sien. Sa taille est plus svelte que « le cyprès, et sa tête est couverte d'un diadème de « musc noir. Ses vertus et sa sagesse sont incompa- « rables, et elle commande à l'intelligence comme à « une esclave. Si tu la demandes à Afrasiab, il t'ac- « cordera cette femme qui n'a pas son égale dans le « Kaschmir et dans le Kaboul; et quand le roi il- « lustre sera ton allié, ta gloire et ta dignité brilleront « d'un *nouvel* éclat. Si tu le permets, je la deman- « derai au roi, et mon crédit auprès de lui s'en ac- « croîtra. »

Siawusch jeta un regard sur Piran et lui dit : « Il « ne faut pas se refuser aux ordres de Dieu; si mon « sort le veut ainsi, *il faut s'y soumettre;* car personne « ne connaît les secrets du ciel. Si je ne dois plus « retourner dans l'Iran, si je ne dois plus voir ni « Kaous, ni Zal qui m'a élevé, ni Rustem qui est « pour moi comme le gai printemps, ni Bahram, ni « Zengueh fils de Schaweran, ni Guiv, ni Schapour, « ni les autres héros, s'il faut que je renonce à les « voir, et que j'établisse ma demeure dans le Touran,

« alors sers-moi de père, prépare pour moi ce ma-
« riage, et n'en parle à qui que ce soit qu'en secret. »
Il dit, ses cils se mouillèrent de larmes, et un sou-
pir s'échappa de sa poitrine. Piran lui répondit : « Le
« sage se conforme à son sort, et tu ne peux pas t'é-
« lever au-dessus des sphères qui tournent et qui
« amènent le repos, les combats et l'amour. Si tu as
« des amis dans l'Iran, tu les a laissés en partant
« sous la garde de Dieu. Ta demeure et ton étendard
« sont maintenant ici ; *mais* le trône de l'Iran *n'en* est
« *pas moins* entre tes mains. »

PIRAN PARLE À AFRASIAB.

Piran se leva sur-le-champ et se rendit au palais du roi, où il descendit de cheval ; on lui livra pas-sage, et il se tint quelque temps debout devant le roi, qui lui dit avec bonté : « Pourquoi te tiens-tu
« ainsi devant moi? que désires-tu? quel est ton
« dessein? Mon armée, mon or et mes trésors sont à
« toi; tout ce que tu fais est à mon avantage. Si
« donc je tiens *contre ton gré* dans les fers et dans les
« chaînes quelqu'un dont la mise en liberté pourrait
« me nuire et me mettre en danger, je lui pardonne
« dès ce moment et le laisse libre; car ma colère
« disparaît comme du vent devant l'amitié que je te
« porte. Demande ce que tu désires, que ce soit peu
« ou beaucoup, l'épée ou le sceau, un trône ou une
« couronne.

Le sage Piran répondit : « Puisse le monde ne « jamais être privé de toi ! J'ai des richesses, des « trésors et une armée, et, grâce à ta haute fortune, « une épée, une couronne et un trône. C'est au nom « de Siawusch que je viens porter à l'oreille du roi « un long message secret. Il m'a dit : Dis au roi du « Touran que je suis heureux et que je désire acqué- « rir de la gloire. Il m'a élevé sur ses genoux comme « un père, et le temps de mes disgrâces m'a porté « bonheur. Maintenant, qu'il prépare pour moi un « mariage, car, dans la bonne et dans la mauvaise « fortune, j'ai besoin de lui. Il possède derrière les « rideaux une fille qui est digne de mon palais et de « mon trône ; sa mère lui a donné le nom de Feren- « guis, et je serais heureux s'il me trouvait digne « d'elle. »

A ces paroles Afrasiab devint soucieux, et il répondit, les yeux remplis de larmes : « J'ai naguère « parlé de ceci, mais tu n'as pas été de mon avis ; et « pourtant un sage dont l'âme est pleine de pru- « dence, et dont l'esprit est élevé, m'a dit : O toi, qui « élèves le petit d'un lion féroce, pourquoi te fatigues- « tu pour un vain but ? Tu te donnes de la peine, tu « rends vaillant *le lionceau*, mais tu cesseras de porter « du fruit quand il en portera. Aussitôt qu'il sera as- « sez fort pour combattre, il saisira de sa griffe la « tête de son père nourricier. Ensuite de vieux Mobeds « et des astrologues qui connaissent leur art, ayant

« consulté selon les règles leur astrolabe, m'ont tous « annoncé la même chose de point en point, et m'ont « prédit, en présence de mon père, des choses éton- « nantes de mon petit-fils ; *ils m'ont dit* que ma cou- « ronne, mon trésor, mon armée, mon pays et mon « trône seront détruits par lui, que je ne pourrai pas « trouver un asile dans le monde pour lui échapper, « qu'il prendra mes royaumes l'un après l'autre et « qu'il m'accablera de malheurs. Je crois maintenant « aux prédictions de ce Mobed sur les desseins secrets « du ciel qui tourne. Ce couple aurait pour fils un « roi qui s'emparerait du monde, qui dévasterait en- « tièrement le pays de Touran et qui commencerait « par ceindre mon diadème. Pourquoi donc me fau- « drait-il planter de mes propres mains un arbre « dont le fruit serait du poison et la racine du venin ? « La race de Kaous et celle d'Afrasiab sont comme « la flamme ardente mêlée avec les vagues de la mer. « Je ne sais si *cet enfant* viendrait dans le Touran « avec des intentions amies, ou si c'est à l'Iran qu'il « montrerait un visage gracieux. Pourquoi goûter « sciemment du poison ? pourquoi s'exposer volon- « tairement à l'haleine du dragon ? Je le traiterai « bien aussi longtemps qu'il restera ici, et je serai « pour lui un frère ; et quand il voudra retourner « dans l'Iran, je l'équiperai magnifiquement pour « son voyage, et le renverrai à son père amicalement, « comme le veut Dieu le tout juste. »

Piran lui répondit : « O roi ! que ton cœur ne se « trouble pas de cela. Un enfant dont Siawusch se- « rait le père ne pourrait être que prudent, sage et « discret. Ne crois pas aux paroles des astrologues, « consulte la raison et consens à la demande de Sia- « wusch. De lui et de ta fille naîtra un roi dont la « tête touchera au soleil, qui sera le maître de l'Iran « et du Touran, qui fera cesser les guerres des deux « pays, et la race de Feridoun et de Keïkobad n'aura « jamais produit un rejeton plus glorieux. Et quand « même le dessein secret du ciel serait autre, tes in- « quiétudes ne le rendront pas plus favorable ; ce qui « doit arriver arrivera certainement, et tes craintes « n'amoindriront pas ce qui doit grandir. Pense que « tu tireras de la gloire de cette alliance, et que tout « ce que tu demanderas à la fortune te sera accordé. » Le roi dit à Piran : « Ton conseil ne peut pas porter « malheur ; je cède à ta demande et à ton avis. Va « et fais convenablement tout ce qu'il y a à faire. » Piran se baissa jusqu'à terre et lui rendit ses hommages, il le couvrit de bénédictions et partit. Il se rendit en toute hâte auprès de Siawusch et lui raconta ce qui venait de se passer. Ils restèrent assis toute la nuit, se réjouissant et noyant dans le vin les soucis de leur âme.

FIANÇAILLES DE FERENGUIS ET DE SIAWUSCH.

Lorsque la voûte du ciel qui tourne amena le so-

leil qu'elle tenait devant elle comme un bouclier d'or, le Sipehdar Piran se ceignit et monta sur un cheval rapide, il alla au palais de Siawusch et se répandit en bénédictions sur sa gloire ; il lui dit : « Fais tes « préparatifs pour recevoir aujourd'hui la fille du roi, « et si tu le permets, je m'apprêterai *à l'accompagner* « pour lui rendre les honneurs *dus à son rang.* » Siawusch eut le cœur rempli de confusion, et sa joue rougit devant Piran, dont il était le gendre et qui le portait dans son sein comme s'il eût été son âme et son cœur; il lui répondit : « Va et prépare tout selon « tes désirs ; tu sais que je n'ai pas de secret pour « toi. » Piran, sur ces paroles, s'en retourna à son palais, le cœur et l'âme tout occupés de cette affaire. Le Pehlewan donna la clef d'une chambre qui était remplie de pièces d'étoffes, à Gulschehr sa femme, une femme célébrée *partout* et douée d'un esprit brillant. Ils choisirent ce qu'il y avait de plus beau dans leur trésor, mille pièces d'étoffe d'or tissées à la Chine, des plats *incrustés* d'émeraudes et des coupes de turquoises remplies d'aloès pur et de bourses de musc, deux diadèmes ornés de pierreries dignes d'un roi, deux bracelets et une chaîne d'or émaillé, soixante charges de chameau de tapis, et trois habillements complets de drap d'or, dont toutes les figures étaient en or et en rouge et brodées de pierreries de toute espèce ; trente charges de chameau de vaisselle d'or et d'argent, et dix coupes du pays de Fars,

un trône d'or et quatre siéges, trois paires de souliers d'or brodés d'émeraudes; *ils y joignirent* deux cents esclaves tenant des coupes d'or, tu aurais dit que le palais ne pouvait les contenir, trois cents esclaves avec des diadèmes d'or, et près de cent princes de la famille de Piran. Gulschehr et ses sœurs prirent dix plats remplis de musc et cent plats remplis de safran, et partirent dans des litières d'or couvertes de housses de brocart, accompagnées *des porteurs* des présents qui se suivaient par troupes. Gulschehr emporta aussi dix milles pièces d'or pour les jeter *au peuple*.

On porta tout chez Ferenguis, et toutes les langues prononcèrent des bénédictions. Gulschehr baisa la terre et dit : « L'étoile du matin est devenue la com-« pagne du soleil. » Ensuite Piran et Afrasiab, par égard pour Siawusch, se hâtèrent de lui fiancer la princesse selon leurs coutumes et selon les rites de leur religion. Ils servirent de témoins aux fiançailles, et ayant dressé le contrat et conclu le mariage, Piran envoya à Gulschehr un messager qui volait comme la poussière, et lui ordonna de se rendre auprès de Ferenguis et de la conduire à Siawusch. Gulschehr remplit cet ordre avec joie en disant à Ferenguis qu'elle devait cette nuit se rendre auprès du *jeune* roi, pour que la lune devînt l'ornement de son palais. On para sur-le-champ Ferenguis, on forma de ses cheveux de musc des tresses qui tom-

baient sur ses *joues* de rose; ensuite elle parut semblable à la nouvelle lune devant le jeune roi digne de la couronne. Ils restèrent ensemble jouissant de leur bonheur, et leur amour s'accrut de moment en moment. Pendant sept jours ni les oiseaux ni les poissons ne dormirent, aucun homme ne se livra au sommeil, et les réjouissances et les sons de la musique convertirent la terre en jardin d'une extrémité à l'autre.

AFRASIAB DONNE UNE PROVINCE À SIAWUSCH.

Sept jours s'étant ainsi passés, Afrasiab prépara beaucoup de présents, des chevaux arabes, des trou-peaux, des cuirasses, des casques, des massues et des lacets, de l'or et des monceaux d'argent, des robes et autres choses de toute espèce. Ensuite il fit faire la liste de toutes les villes et de tous les pays qui se trouvent entre la province *où il résidait* et la mer de la Chine. Ces pays avaient une longueur de cent farsangs, et leur largeur ne pouvait se mesurer. On écrivit sur de la soie une investiture de tout ce territoire, selon l'usage des rois, et Afrasiab l'envoya au palais de Siawusch avec un trône et une couronne d'or. Ensuite il fit orner le Meïdan pour les festins, et quiconque y venait de près ou de loin y trouvait du vin, des tables et des cuisiniers, il pouvait s'y rassasier et emporter avec lui dans sa maison tout ce qu'il avait la force de porter, et c'est ainsi que les

hôtes du roi furent fêtés pendant sept jours. Afrasiab ouvrit pendant ce temps les portes des prisons, il rendit le monde heureux et fut heureux lui-même. Le huitième jour Siawusch alla de grand matin au palais du roi avec Piran le héros demander la permission de partir pour leurs résidences : ils se rendirent tous deux au palais d'Afrasiab, et bénirent le roi en disant : « O illustre roi de la terre ! puissent « tes jours être heureux à jamais ! puisse le dos de « tes ennemis rester courbé ! » Ensuite ils se mirent en route joyeusement, et s'entretinrent longuement du roi.

La sphère du ciel tourna ainsi de nouveau pendant une année en veillant *sur Siawusch* avec justice et amour, ensuite arriva auprès de lui de la part du roi un de ses amis qui lui dit : « Le roi s'adresse à « toi en disant : O prince illustre ! je t'ai donné toutes « les provinces qui s'étendent d'ici à la Chine; fais « maintenant le tour de ces contrées et examine ce « pays; fixe-toi joyeusement dans une ville où tu « puisses espérer du repos, qui te plaise et qui satis- « fasse à tous tes désirs; sois-y heureux, et ne laisse « jamais ton cœur renoncer à la joie. »

Siawusch écouta ces paroles et son cœur s'en réjouit; il fit sonner les trompettes, battre les timbales et charger les bagages. Il emporta avec lui beaucoup d'armures, de couronnes d'or et de trésors; on prépara un grand nombre de litières, et les belles ca-

chées derrière les rideaux se parèrent. Il plaça Ferenguis dans une litière, on chargea les bagages, et il fit partir les litières. Ils voyagèrent ainsi gaiement jusqu'à Khoten, où tous les grands se rassemblèrent, car le Sipehdar Piran était de cette ville, et il n'y avait personne qui lui voulût du mal. Siawusch fut son hôte pendant un mois, comme ils en étaient convenus, et il ne se passait pas de jour qu'il n'assistât à une fête; tantôt il buvait du vin et entendait de la musique, tantôt il allait à la chasse. A la fin du mois les timbales résonnèrent à l'heure où se fait entendre le chant du coq, et Siawusch partit pour son royaume, suivi de son armée et précédé par Piran; et lorsque les habitants de la frontière furent avertis, les grands se levèrent dans la joie de leur âme et allèrent au-devant *du fils* du roi des rois, et le peuple prépara des fêtes selon ses coutumes. On ouït alors dans ce royaume un bruit tel que tu aurais dit que c'était là certainement la nuit de la résurrection; et les sons des voix, des luths et des flûtes étaient tels que les cœurs tressaillaient *de joie*.

Ils arrivèrent à un endroit habité, à un lieu beau et fortuné; d'un côté on y voyait la mer; de l'autre, des montagnes; d'un troisième, des réserves de chasse éloignées des habitations. On y voyait beaucoup d'arbres et d'eaux vives, et le cœur des vieillards se rajeunissait à cet aspect. Siawusch dit à Piran : « Voici un beau pays; j'établirai ici une résidence

« magnifique qui ouvrira mon cœur à la joie; je bâ-
« tirai une ville immense, renfermant beaucoup de
« palais et de jardins; je ferai élever un château qui
« touchera à la lune et qui sera digne *du maître* de
« la couronne et du trône. » Piran lui répondit : « O
« toi qui ne veux que le bien! si tu me le permets,
« je vais bâtir, à l'endroit sur lequel ta pensée se
« fixera, un palais qui s'élèvera jusqu'à la lune; je ne
« veux plus posséder de terres ni de trésors, car le
« monde entier m'est devenu indifférent à cause de
« toi. » Siawusch lui répondit : « O homme fortuné!
« tu feras porter du fruit à l'arbre de ma puissance.
« Tous mes trésors et tout mon bonheur, je te les
« dois; et la première chose qui me frappe partout,
« c'est la peine que tu te donnes *pour moi*. Je vais
« bâtir ici moi-même une ville qui fera l'étonnement
« des hommes. »

SIAWUSCH BÂTIT GANGDIZ.

Je vais maintenant ouvrir la porte des histoires et des belles traditions de nos ancêtres; je vais parler de Gang-i Siawusch, je vais décrire cette ville et rapporter les récits des anciens. Gloire au créateur du monde, au créateur de tout ce qui est connu et inconnu, au maître de l'existence et du néant, à Dieu qui seul est unique, tandis que toute chose *créée* a son semblable! gloire à son prophète et à chacun de ses compagnons! Puisque le monde a vu dispa-

raître ces hommes justes, ne compte pas y rester. Où est maintenant le trône du roi des rois? où sont les grands pleins de cœur et de noblesse? où sont les sages et les savants, et les investigateurs infatigables? où sont les idoles pleines de grâce et de modestie, avec leurs bonnes paroles et leur voix tendre? où sont *les opprimés* qui avaient trouvé un refuge dans la montagne, et qui étaient privés de tout repos, de tout bonheur et de toute gloire? où sont ceux qui touchaient les nuages de leur front, et ceux dont le lion était la proie? Tous ont pour couche la terre et la brique, et heureux sont ceux qui n'ont semé que la semence du bien. Nous venons de la poussière, et nous devons y retourner; et partout il n'y a que crainte, malheur et terreur. Tu meurs, mais le monde dure, et personne ne peut distinguer ce qui est accessible à l'homme de ce qui ne l'est pas; le monde entier est plein de mystères et d'exemples instructifs. Pourquoi notre sort est-il de n'y pas faire attention?

Après avoir cherché pendant soixante-six ans un lieu de repos, le front ridé par l'excès du travail et par les peines, tu as étendu sur le monde la main de l'ambition; mais la plupart de tes compagnons t'ont déjà devancé *en mourant*, et tu ne seras plus leur confident: écoute donc une histoire tirée d'un ancien livre. Puisque ces hommes illustres ont quitté le monde, pourquoi mets-tu sur ta tête la couronne de l'ambition? ce sont eux qui avaient fait fleurir le

monde entier dans un temps où il y avait de la justice sur la terre. Maintenant écoute l'histoire de Gangdiz; prête l'oreille à ce récit.

Il n'y a pas de lieu sur la terre comparable à Gangdiz, il n'y a pas de pays qui ravisse autant le cœur; c'est Siawusch qui a bâti cette ville et qui a supporté dans ce travail les plus rudes fatigues. Quand on a passé la mer, on trouve un désert où tu vois une grande plaine sans eau; au delà de cette plaine est un pays habité et rempli de villes d'où l'on peut tirer toutes sortes de choses; ensuite tu rencontres une grande montagne dont la hauteur dépasse toute mesure et au milieu de laquelle est bâtie Gangdiz; et sache, pour que mon instruction soit complète, que cette montagne a cent farsangs de tour, que sa hauteur étonne l'œil, que tu n'y trouves pas de chemin, de quelque côté que tu ailles, et qu'elle forme une enceinte continue. C'est donc un bassin de trente-trois farsangs *de diamètre*, entouré de tous côtés d'un rempart de rochers; et si l'on y place un homme par farsang pour en défendre l'accès, cent mille hommes, armés de cottes de mailles et montés sur des chevaux caparaçonnés, ne pourront forcer le passage. Quand tu auras passé ce *mur de rochers*, tu apercevras une grande ville, remplie de parterres de roses, de parcs, de palais et de maisons, de bains chauds et d'eaux vives; tu trouveras dans chaque maison de la musique et du luxe de

toute espèce. La montagne est peuplée de bêtes fauves, et la plaine de cerfs; c'est un paradis qu'on ne veut plus quitter une fois qu'on l'a vu. Si tu vas dans la montagne, tu y trouves des faisans, des paons et des perdrix; les étés n'y sont pas chauds, les hivers n'y sont pas froids, et ce n'est partout que plaisirs, repos et festins; il n'y a pas un malade dans cette ville; enfin c'est un jardin du paradis. Toutes les eaux y sont limpides et douces, et dans les champs règne un printemps éternel. Si tu mesures cet espace au *farsang* persan, tu en compteras trente en long et en large, et la montagne a un farsang et demi de haut, *et elle est si escarpée* que les hommes tremblent d'y monter. De l'autre côté s'étend une plaine telle que personne n'en a vu de plus belle.

Lorsque Siawusch arriva dans ce lieu et qu'il l'eut examiné, il le choisit de préférence à tout autre lieu du Touran. Le héros illustre lui donna son propre nom, et couronna les rochers d'enceinte par un mur qu'il fit bâtir de pierres, de mortier, de roseaux et de cette substance dont nous ne savons pas le nom. La hauteur de ce mur est de plus de deux cents palmes, son épaisseur de trente-huit, et ni catapulte ni flèche ne peuvent l'atteindre. Il faut nécessairement le voir *pour comprendre combien il est* inaccessible; car si l'on en parle à ceux qui ne l'ont pas vu, ils s'indignent contre le narrateur. Il y a deux farsangs du sommet *du rempart* jusqu'au pied des ro-

chers, et tout autour se déroule une plaine basse d'où l'œil ne peut s'étendre plus haut que la crête de la montagne. *crête si élevée que* les oiseaux hésitent de voler par-dessus.

Siawusch entreprit beaucoup de travaux sur ce point où il voulait établir son pouvoir, son trône et sa couronne; il éleva des bâtiments dans cet endroit ravissant; il construisit une ville dans ces beaux lieux, *une ville* avec des maisons, des palais et un Meïdan; il y planta des arbres sans nombre; il en fit un séjour semblable au paradis, et y sema des roses, des hyacinthes, des narcisses et des tulipes.

SIAWUSCH PARLE AVEC PIRAN DE SON AVENIR.

Lorsqu'ils repartirent de ce beau pays, Siawusch devint pensif et adressa une question aux astrologues, disant : « J'ai fondé ici une ville : contribue-« ra-t-elle à ma puissance et à mon bonheur, ou me « repentirai-je de ce que j'ai fait? » Tous répondirent au roi de la terre : « Cette fondation ne te promet pas « beaucoup de bonheur. » Siawusch se mit en colère contre les astrologues; son cœur se remplit de douleur et ses yeux furent pleins de larmes. Il tenait mollement les rênes de son cheval, et des larmes brûlantes tombaient de ses yeux. Piran lui dit : « O « roi! pourquoi es-tu devenu si soucieux? » Siawusch répondit : « La rotation du ciel sublime afflige et « trouble mon âme. J'ai beau accumuler des choses

« précieuses et des trésors, et multiplier mes palais « ornés, à la fin tout cela tombera entre les mains « de mes ennemis; il m'arrivera malheur sur malheur, « et la mort m'atteindra. Il n'y a pas de lieu dans le « monde comme le château de Gang; il n'y a pas de « ville qui ravisse autant le cœur. La grâce de Dieu, « le distributeur du bonheur, a été mon soutien, et « la prudence et le sort ont veillé sur moi, de sorte « que j'ai pu bâtir cette grande ville, dont j'ai élevé « le faîte jusqu'aux Pléiades. Je suis maintenant tout « occupé de cette ville, je l'orne de toute manière, et « quand elle sera devenue belle et brillante, quand « elle sera remplie de palais, de trésors et de choses « précieuses, je n'en jouirai pas longtemps, et un « autre que moi s'assiéra à ma place. Ni moi, ni mes « enfants, ni un noble héros de ma famille, n'en « jouirons; il ne me sera pas accordé une longue vie, « et bientôt je n'aurai plus besoin ni de palais ni de « salle d'audience. Mon trône deviendra le siége d'A- « frasiab, et la mort se hâtera de me dévorer, moi « qui suis innocent. Tel est le secret du ciel sublime, « qui tantôt nous comble de joie, tantôt nous jette « dans la tristesse. »

Piran lui répondit : « O toi qui portes haut la « tête! ne t'arrête pas follement sur ces pensées som- « bres. Afrasiab est ton soutien contre le malheur, « et tu portes au doigt le sceau de la royauté; et moi « je ferai tout pour que notre alliance ne se brise

« pas, aussi longtemps que la vie demeurera dans ce « corps. Je ne te laisserai pas atteindre par un souffle « de vent, je ne permettrai pas à l'air de compter « tes cheveux. » Siawusch lui dit : « O illustre *guer-* « *rier!* je ne désire que partager ta gloire; je te con- « fie tous mes secrets, car tu es un homme dont le « corps est sain et l'esprit vigilant. Je te communi- « querai ce que Dieu le glorieux a décrété et ce que « j'ai appris des secrets du ciel sublime; je te dévoi- « lerai l'avenir exactement, aussitôt que je serai hors « de ce palais et de ce parc. Je t'en parle pour que « tu ne dises pas, quand tu verras arriver tout cela : « Comment Siawusch a-t-il pu ignorer sa destinée?

« O sage et vaillant Piran, prête l'oreille à mes « paroles. Il ne se passera pas beaucoup de temps « avant que ce roi méchant et soupçonneux ne me « fasse mourir cruellement, malgré mon innocence, « et qu'un autre ne prenne ma couronne et mon « trône. Tu me resteras fidèle, et tu suivras le droit « chemin; mais le ciel en a décidé autrement *que tu* « *ne voudrais*, et les paroles de la calomnie et ma « mauvaise fortune amèneront ce malheur sur ma « tête innocente. L'Iran et le Touran seront boule- « versés, et la vengeance sera telle que la vie devien- « dra un fardeau pour les hommes; la terre entière « sera remplie de misère, et l'épée de la guerre ré- « gnera dans le monde. Tu verras arriver de l'Iran « dans le Touran beaucoup d'étendards jaunes,

« rouges, noirs et violets, et il s'ensuivra une grande « destruction, le pillage de tout ce qui est précieux « et la dissipation des trésors amassés. Grand est le « nombre des pays qu'on foulera aux pieds des che- « vaux, des pays où l'on troublera l'eau des fleuves. « Le roi du Touran se repentira alors de ce qu'il a « fait et de ce qu'il a dit, mais ce repentir ne lui pro- « fitera pas; car toute la terre habitée sera livrée à « la destruction, des cris s'élèveront de l'Iran et du « Touran, et mon sang jettera le trouble parmi les « hommes. C'est ainsi que Dieu l'a écrit au firmament, « et tout ce qu'il sème porte du fruit comme il l'or- « donne. Viens donc, allons gaiement jouir et faire « des largesses; et quand le moment de la mort sera « venu, nous mourrons. Pourquoi lierais-tu ton « cœur à ce séjour passager? pourquoi t'attacherais- « tu aux trésors? pourquoi te donnerais-tu de la « peine *pour les acquérir?* Un autre jouirait *après* « *nous* de ces trésors, et pourquoi un homme sage « se fatiguerait-il pour agrandir un ennemi ? »

Piran l'écouta et devint soucieux; son cœur se remplit de douleur à ces paroles; il se dit : « J'ai « attiré moi-même le malheur sur ma tête; si ce qu'il « dit est vrai, j'aurai appelé la destruction sur le « pays de Touran, j'aurai répandu dans le monde la « semence de la vengeance : car c'est par mes soins « qu'il est arrivé dans le Touran; c'est moi qui lui « ai donné un pays, une couronne et des trésors,

« quoique j'eusse entendu toutes les paroles d'Afra-« siab, qui mainte fois m'a prédit la même chose. » Ensuite il dit à Siawusch avec tendresse : « Que sais-tu « des mouvements et de l'action du ciel qui tourne, « et qui t'a instruit de ses secrets? *Ces pensées te sont « venues* parce que tu t'es rappelé le pays d'Iran, « Kaous et le trône impérial, parce que tu t'es rap-« pelé le temps de ton bonheur. Écarte-les de ton « souvenir, agis et pense comme un homme de « sens. »

Ils continuèrent de converser ainsi pendant leur route; leur esprit était occupé de l'avenir, et ce ne fut que lorsqu'ils descendirent de cheval qu'ils cessèrent de parler. Ils firent préparer une table d'or et demandèrent du vin, de la musique et des chants.

AFRASIAB ENVOIE PIRAN DANS LES PROVINCES.

Ils se livrèrent ainsi au plaisir pendant sept jours, buvant à la santé des rois de la terre. Le huitième jour, arriva une lettre d'Afrasiab au chef de l'armée du Touran, dans laquelle il lui disait : « Pars et va « jusqu'à la mer de la Chine, choisis une armée de « braves, continue de marcher jusqu'aux frontières « de l'Inde, va de là jusqu'à la mer de Sind, de-« mande partout les tributs *qui me sont dus*, et étends « tes troupes jusque dans le pays des Khazars. » On entendit alors un grand bruit dans le palais du Pehlewan, et la terre fut ébranlée par le son des

timbales et des tambours. De tous côtés arrivèrent des troupes auprès de Piran, formant une grande armée remplie d'ardeur pour le combat. Ayant ainsi réuni l'armée du Touran autour de son palais, Piran partit pour les pays que le roi lui ordonnait de visiter; il prit congé de Siawusch et lui laissa beaucoup de choses précieuses, de l'argent et des chevaux caparaçonnés; ensuite il se mit en route avec son armée, selon les ordres d'Afrasiab.

SIAWUSCH BÂTIT SIAWUSCHGUIRD.

Une nuit, arriva courant comme une flamme, un messager d'Afrasiab monté sur un dromadaire; il apportait à Siawusch une lettre affectueuse, *étoilée d'or* comme le brillant firmament, *et dans laquelle le roi lui disait :* « Depuis que tu es parti, j'ai perdu ma « gaieté, et les chagrins ne me quittent plus. Néan- « moins j'ai cherché pour toi une résidence convenable « dans le Touran, et quoique le lieu où tu es allé soit « beau et charmant, et que ton âme soit à l'abri de « tout souci, je te prie de te rendre maintenant dans « le pays *que je t'ai donné*, et de jeter dans la pous- « sière la tête de nos ennemis. »

Siawusch fit ses préparatifs et se dirigea en toute hâte du côté où le roi lui ordonnait d'aller. On chargea de bagages précieux mille chameaux femelles au poil roux; on chargea cent mules de pièces d'argent et quarante autres de pièces d'or. Dix mille ca-

valiers iraniens et touraniens, choisis et prêts à frapper de l'épée, les escortaient, et ce cortége était précédé par les trésors du roi et par les litières qui renfermaient de belles femmes parées. Siawusch emmena avec lui trente charges de chameau de rubis, de turquoises dignes d'un roi, de colliers, de couronnes incrustées de pierreries, d'ambre, de bois de sandal, de musc et d'autres parfums, enfin de brocarts et de trônes couverts de soie tirée de l'Égypte, de la Perse et de la Chine. Le roi et son glorieux cortége se dirigèrent vers le beau *pays de* Behar, et, arrivé dans ce pays, Siawusch indiqua de la main un endroit et fit préparer un emplacement long et large de deux farsangs. Il y fonda une ville renfermant de hauts palais, des jardins et de beaux parterres de roses; il fit couvrir sa salle d'audience de peintures représentant des rois, des fêtes et des scènes de guerre. On y voyait au-dessus du trône la figure de Kaous, orné de bracelets et armé d'une massue, et Rustem au corps d'éléphant, Zal, Gouderz et toute l'assemblée des héros se tenant devant son trône. De l'autre côté étaient peints Afrasiab et ses braves, comme Piran et Guersiwez avide de vengeance. Dans l'Iran et dans le Touran, les hommes de bien ne parlaient que de cette belle ville, où s'élevaient partout des coupoles dont les sommets touchaient aux nues, où étaient assis partout des chanteurs et des musiciens, où l'on rencontrait partout

des princes et des grands. On donna à cette ville le nom de Siawuschguird, et tous les hommes s'en réjouirent dans leur cœur.

PIRAN VISITE SIAWUSCHGUIRD.

Piran, en revenant de l'Inde et de la Chine, entendit parler de cette noble ville de Siawuschguird, dont le renom s'était répandu dans le Touran, et qui avait été fondée sous de bons auspices le jour d'Ard. Piran entendit de la bouche de chacun des récits concernant cette ville, ses palais, ses coupoles, ses jardins et ses parcs, ses eaux vives, ses plaines, ses montagnes et ses vallées; et il fut impatient de voir ce que le roi avait fait dans un si beau lieu. Lorsque le temps de se mettre en route fut venu, il emmena avec lui tous ceux qui devaient l'accompagner, tous ceux qui étaient de rang à participer à cette fête; c'étaient mille cavaliers prudents et vaillants. Il s'approcha de la ville, et Siawusch se mit en marche avec une escorte pour aller à sa rencontre; Piran mit pied à terre aussitôt qu'il l'aperçut de loin, et Siawusch descendit de son éléphant paré et serra étroitement dans ses bras le Pehlewan. Les deux héros s'en retournèrent ensemble à la ville, dont ils firent le tour, et Piran trouva beau ce lieu *naguère* désert. Toutes les maisons, tous les palais et les jardins brillaient comme des lampes resplendissantes. Le Sipehdar Piran visita tout, et appela sur Siawusch les bénédic-

tions de Dieu, disant: « Si tu n'avais pas été doué « d'une puissance et d'une majesté royales en même « temps que de sagesse pour découvrir un pareil en- « droit, comment aurais-tu pu trouver un lieu comme « celui-ci pour y fonder une ville si belle? Puisse ton « drapeau rester, jusqu'au jour de la résurrection, « entouré de grands et de braves! puissent tes fils, de « génération en génération, rester heureux comme « toi, maîtres du monde, victorieux et de noble na- « ture. »

Ayant parcouru une partie de cette belle ville, il se rendit au palais et au jardin de Siawusch, et, rempli de bonheur, de gaieté et d'ambition, il se dirigea vers la demeure de Ferengis. La fille d'Afrasiab vint à sa rencontre, lui adressa les questions d'usage et lui offrit des pièces d'or. Piran s'assit sur le trône et regarda autour de lui; il vit une foule de serviteurs debout devant lui, et recommença à bénir Siawusch et à adresser des actions de grâce au Créateur. Après cela on fit un festin avec du vin et des tables *chargées de mets*, des musiciens et des échansons. Ils restèrent pendant sept jours la coupe en main, tantôt heureux et gais, tantôt ivres de vin. Le huitième jour Piran fit apporter des présents, des offrandes dignes d'un roi et convenables *au rang de Siawusch*, des rubis et des joyaux dignes d'un roi, des brocarts et un trône incrusté de pierreries, des pièces d'or et des chevaux à la selle de bois de peu-

plier, au caparaçon d'or et à la housse de peau de léopard. Il donna à Ferenguis des diadèmes et des boucles d'oreilles, des colliers et des bracelets ornés de pierres fines; ensuite il partit pour Khoten, avec un cortége qui formait une assemblée de héros.

Il arriva joyeusement à son palais, se rendit à l'appartement de ses femmes, et dit à Gulschehr : « Quiconque n'a pas vu le gai paradis et ce que « Rithwan y a planté, qu'il aille voir cette ville, ce « séjour fortuné, dont le trône et le palais sont un « paradis sublime; *qu'il aille voir Siawusch brillant* « comme le soleil et assis sur son trône dans sa puis- « sance, dans sa gloire et dans sa prudence, et sem- « blable au bienheureux Serosch. Fais joyeusement un « peu de chemin pour aller voir la ville de Siawusch, « et le maître de la ville plus brillant qu'elle; tu « dirais qu'il illumine tout l'Occident. Tu y verras « Ferenguis, belle et brillante, et semblable à la lune « de deux semaines, se tenant à côté du soleil. »

De là Piran se rendit auprès d'Afrasiab rapidement comme une barque qui vole sur l'eau. En arrivant il lui rendit compte de ce qu'il avait fait, et lui remit les tributs qu'il apportait des provinces; il lui raconta comment il avait combattu dans les pays de l'Inde, comment il avait abaissé dans la poussière la tête des méchants. Le puissant roi lui adressa des questions sur tout ce que faisait Siawusch, sur sa *nouvelle* ville, son pays et son palais. Piran lui répondit :

« Quiconque a vu de ses yeux le gai paradis au mois « d'Ardibehischt ne peut le distinguer de cette ville ; « il ne peut distinguer le soleil de ce noble prince. « J'ai vu une ville telle que personne n'en a vu de « semblable dans le Touran et dans la Chine ; il y a « tant de jardins, de palais et d'eaux vives, que tu « dirais que l'âme de Siawusch avait, *pour pouvoir « les créer*, absorbé toute l'intelligence *qu'il y a dans le « monde*. Faudrait-il chercher à blâmer quelque chose « là où il n'y a rien à blâmer ? Quand j'ai vu de loin « le palais de Ferenguis, il ressemblait à un amas de « joyaux, il brillait comme la lumière ; et si le Serosch « descendait du ciel, il n'égalerait pas l'époux de ta « fille en majesté, en gloire et en prudence, en grâce « et en dignité, et il est aussi bon que ton cœur joyeux « peut le désirer. Enfin les deux pays qui se combat- « taient et étaient en guerre sont maintenant en « repos, comme un insensé qui recouvre la raison. « Puissent le cœur des hommes de sens et la volonté « des grands rester ainsi disposés à tout jamais ! » Le roi fut ravi de ces paroles, car il vit que son rejeton fertile portait du fruit.

AFRASIAB ENVOIE GUERSIWEZ AUPRÈS DE SIAWUSCH.

Afrasiab raconta ces nouvelles à Guersiwez, il dévoila devant lui tout ce qui était secret, et lui dit : « Va joyeusement à Siawuschguird, regarde ce que « Siawusch y a fait et examine tout. Il a mis son cœur

« dans le Touran, et ne pense plus à l'Iran, depuis « qu'il a renoncé au trône et à la couronne, depuis « qu'il a abandonné Gouderz, Bahram et le roi Kaous; « il ne désire plus voir Rustem fils de Zal; il ne prend « plus en main sa lance et sa massue de fer. Il a bâti, « dans un lieu qui n'était qu'un champ de ronces, une « ville semblable au gai printemps; il y a élevé de « grands palais pour Ferenguis, et la traite avec respect. « Lève-toi, fais tes préparatifs de départ et rends-toi « auprès du noble Siawusch. Quand tu le verras, tu « lui diras beaucoup de paroles amicales, tu lui témoi- « gneras la déférence due à sa puissance ; à la chasse « et au banquet, dans la plaine et dans la montagne, « et quand la foule des Iraniens sera assise devant « toi, tu te montreras respectueux envers lui devant « les grands, tu le combleras de louanges, tu célébreras « sa gloire. Prépare des présents sans nombre, de « l'or, des pierreries, des chevaux et des arcs, des « couronnes magnifiques, des brocarts de la Chine, « des diadèmes, des épées, des massues et des sceaux; « cherche ce que ton trésor peut te fournir en tapis « et en tout ce qui est beau de couleur et de parfum. « Porte de même des présents à Ferenguis, et vas-y « la langue chargée de bénédictions. Si ton hôte te « reçoit avec honneur, reste joyeusement dans cette « belle ville. »

L'illustre Guersiwez jeta les yeux sur mille cavaliers choisis dans le Touran ; il rassembla cette troupe

glorieuse et partit pour Siawuschguird. Lorsque Siawusch eut connaissance *de son approche*, il se mit en route avec un cortége pour aller à sa rencontre en toute hâte. Ils s'embrassèrent, et Siawusch lui demanda des nouvelles du roi. De là ils se rendirent au palais, et Siawusch fit préparer des quartiers pour les Touraniens. Le lendemain Guersiwez alla de grand matin apporter les présents du roi et s'acquitta de son message. Siawusch regarda les présents du roi et rougit comme une rose printanière; il monta sur un cheval rapide, et les cavaliers iraniens se réunirent autour de lui; il montra à Guersiwez la ville, rue par rue, et rentra ensuite dans son palais.

NAISSANCE DE FIROUD, FILS DE SIAWUSCH.

Dans ce moment un cavalier rapide comme le vent accourut vers Siawusch et lui apporta une bonne nouvelle, *disant:* « La fille du Pehlewan du Touran a « mis au monde un enfant beau comme la lune. On « a donné à ce noble enfant le nom de Firoud; et « Piran, lorsqu'il l'a appris au milieu de la nuit « sombre, a ordonné sur-le-champ à moi et à un « autre cavalier de nous rendre auprès de toi, ô prince, « et de t'en porter la nouvelle. Djerireh, la mère de « cet enfant illustre, la première parmi les reines « puissantes, a ordonné de son lit à ses esclaves de « tremper la main de l'enfant dans du safran. On a « appliqué sa main sur le dos de cette lettre, et *Piran*

« m'a dit : Porte-la à Siawusch, dont les vœux sont « exaucés, et dis-lui que, malgré ma vieillesse, je me « sens heureux par la grâce de Dieu le saint. »

Siawusch répondit : « Puisse cet enfant n'être ja- « mais privé du trône et du pouvoir ! » Il donna au messager tant de pièces d'argent que l'homme qui les portait fut fatigué du poids. Lorsque cette nouvelle parvint jusqu'à Guersiwez, il dit : « Piran est « devenu aujourd'hui l'égal du roi. » Ils arrivèrent joyeusement au palais de Ferenguis, à qui *Siawusch* raconta ce qu'il venait d'apprendre. *Guersiwez* vit Ferenguis assise sur son trône d'ivoire et la tête couverte d'une couronne de turquoises; de nombreuses esclaves au visage de lune, parées de diadèmes d'or, se tenaient debout devant cette lune. Elle descendit de son trône et le salua; elle lui demanda *comment il avait supporté* les fatigues de sa longue route. Le cœur et la tête de Guersiwez bouillonnaient, mais il dissimula par courtoisie et par prudence, il se dit : « Il « ne se passera pas un an avant que Siawusch ne « veuille plus ménager personne; c'est à lui qu'appar- « tiennent la royauté et le trône, le trésor, le pays et « l'armée. » Il renferma en lui-même le secret de son âme, mais il trembla *de colère* et ses joues pâlirent; il dit à Siawusch : « Tu goûtes les fruits de ton travail, « et ton cœur ne cesse de se réjouir de ton trésor. » On plaça dans le palais deux trônes d'or, et ils s'y assirent pleins d'allégresse et de bonheur; des musi-

ciens et des échansons se présentèrent devant ces trônes incrustés de pierreries, et le plaisir que faisait éprouver à Guersiwez le son des harpes, des flûtes et des voix lui fit oublier sa colère.

SIAWUSCH JOUE À LA BALLE.

Lorsque le soleil brillant se dévoila, montrant d'en haut sa face au monde entier, Siawusch se rendit du palais dans le Meïdan, et en fit le tour en jouant *à la balle.* Guersiwez arriva et lança une balle, Siawusch courut après et la frappa du creux de sa raquette, pendant que son adversaire ne toucha que le sol. Siawusch la lança avec la raquette de manière à la faire disparaître; tu aurais dit que le ciel l'avait attirée à lui. Ensuite il dit aux braves qui cherchaient la gloire : « Le Meïdan, les raquettes et les balles « sont à vous. » Ils coururent sur la place et enlevèrent en un instant la balle aux Turcs; Siawusch fut fier des Iraniens et se redressa comme un noble cyprès. Ensuite il fit apporter un trône d'or, et ordonna un combat aux javelots dans le Meïdan; et les cavaliers s'élançant sur la place comme *un tourbillon de* poussière, combattirent avec leurs javelots, pendant que les deux princes, assis sur le trône d'or, décidaient qui s'était montré le plus habile.

Guersiwez dit à Siawusch : « O roi plein de bra- « voure, héritier des rois, plus illustre encore par ta « bravoure que par ta naissance! montre aux Turcs

«ton art à te servir de la pointe de la lance, des «flèches et de l'arc, manie les rênes et fais une «joute.» Siawusch posa les mains sur la poitrine *en signe d'obéissance*, quitta le trône où il était assis et monta à cheval. On lia ensemble cinq cuirasses, dont chacune était *assez lourde* pour fatiguer la poitrine d'un homme; on les plaça au bout de la lice, et toute l'armée regarda Siawusch pour voir ce qu'il allait faire. Il prit une lance digne d'un roi; c'était un souvenir de son père, qui s'en était servi dans la guerre du Mazenderan et en avait percé des lions à la chasse. Il descendit dans la lice, cette lance en main, se précipita comme un éléphant en fureur, frappa les cuirasses de la lance et les enleva. Aucun bouton et aucune maille de ces cuirasses ne tenait plus; Siawusch revint de sa course portant haut la lance et éparpillant de tous côtés les cuirasses. Les cavaliers et Guersiwez avide de combats vinrent armés de longues lances; ils tournèrent longtemps autour de ces cuirasses, mais ils n'en soulevèrent de terre aucune dont les mailles ne fussent rompues. Siawusch demanda alors quatre boucliers du Ghilan, deux de bois et deux d'acier brillant; il demanda des flèches de bois de peuplier, en mit six dans sa ceinture et en garda une dans la main; il posa une flèche sur l'arc et se raffermit sur les étriers; toute l'armée avait les yeux sur lui. Le trait du roi illustre traversa les quatre boucliers de bois et de fer, et c'est

ainsi qu'il lança ses flèches grosses comme trois autres flèches, aux acclamations de tous, jeunes et vieux; chacun de ces boucliers était percé, et toute la multitude appelait les grâces de Dieu sur Siawusch.

Guersiwez lui dit : « O roi! tu n'as pas ton égal « dans l'Iran et dans le Touran. Viens, pour que « nous luttions dans cette lice en présence de l'armée; « nous nous saisirons par la courroie de la ceinture, « comme deux braves qui se combattent. Je n'ai pas « d'égal parmi les Turcs, et tu ne trouveras pas « beaucoup de chevaux comme le mien; et toi aussi « tu n'as pas ton pareil dans le pays d'Iran, ni en « force ni en stature. Si je parviens à t'enlever de « selle et à te jeter par terre avant que tu t'y attendes, « tu reconnaîtras que je suis plus fort que toi, meil- « leur cavalier et plus expert dans les jeux du Meï- « dan; si au contraire tu me jettes par terre, je ne « me montrerai plus sur un champ de bataille. »

Siawusch répondit : « Ne parle pas de cela; tu es « un prince et un lion avide de combats; ton cheval « est le roi du mien, et ton casque est *sacré* pour moi « comme Adergouschasp. Désigne un Touranien « autre que toi pour qu'il se mesure avec moi sans « me garder rancune. » Guersiwez reprit : « O toi qui « recherches la gloire! un jeu ne fait pas naître de « la colère, parce que deux hommes luttent ensemble « et se saisissent par la ceinture. » Siawusch lui ré-

pondit : « Tu as tort; je ne puis pas lutter avec toi. « Un combat entre deux hommes a beau n'être « qu'une joute, il produit la colère lors même que « la bouche des combattants sourit. Tu es le frère du « roi, tu foules la lune sous les pieds de ton cheval; « je suis prêt à t'obéir en toutes choses, mais sur ce « point je rejette ton avis et n'accepte pas ton défi. « Choisis parmi tes compagnons un lion vaillant, « fais-le monter sur ce cheval ardent; et puisque tu « veux que je combatte, *tu verras que* les têtes les « plus hautes sont au-dessous de la poussière de mes « pieds, et je m'efforcerai de n'avoir pas à rougir de « ce combat devant le roi illustre. »

L'ambitieux Guersiwez sourit et fut flatté de ces paroles; il dit aux Turcs : « Qui d'entre vous, *ô guer-* « *riers* qui portez haut la tête, désire se faire un « renom dans le monde, soutenir une lutte contre « Siawusch et jeter dans la poussière le chef des « braves ? » Les Turcs ne voulurent ni entendre ni répondre, excepté Gueroui Zereh, qui s'avança, disant : « Je suis digne de ce combat, si Siawusch ne « trouve pas d'autre antagoniste. » Le front de Siawusch se rida à ces paroles de Gueroui Zereh, et ses joues se contractèrent. Guersiwez lui dit : « O « roi! ne choisis-tu pas un second parmi les braves « de l'armée ? » Siawusch lui répondit : « Puisque je « suis dispensé de me battre contre toi, je fais peu « de cas d'une lutte contre les grands; que deux

« d'entre eux se préparent à se mesurer avec moi « dans la lice. »

Or il y avait un Turc, un brave qui n'avait pas son pareil en force dans le Touran; son nom était Demour. Il entendit les paroles de Siawusch, courut rapidement comme la fumée vers Gueroui, et s'équipa en toute hâte. Demour et Gueroui fondirent sur Siawusch, qui se préparait à l'attaque. Gueroui Zereh porta la main sur la ceinture de Siawusch et la tordit comme pour faire un nœud; mais Siawusch le saisit par la courroie de la ceinture et lui fit sentir la grande force de son bras; il l'enleva de selle et le jeta par terre, sans avoir eu besoin de la massue et du lacet. Il s'élança ensuite sur Demour, le saisit fortement à la poitrine et au cou, et l'enleva si lestement de selle que les braves en restèrent confondus; il l'apporta à Guersiwez sans lui faire de mal; tu aurais dit qu'il portait sous le bras une poule. Ensuite il descendit de cheval, lâcha Demour, et monta en souriant sur le trône d'or. Guersiwez fut courroucé de ce que Siawusch avait fait; son âme devint soucieuse et ses joues pâlirent.

Ils quittèrent le trône d'or et s'en retournèrent au palais; tu aurais dit qu'ils portaient *la tête* plus haut que Saturne, et tous les grands aux traces fortunées banquetèrent pendant sept jours avec du vin et de la musique. Le huitième jour *Guersiwez et les siens* firent leurs préparatifs de départ, et Siawusch, mal-

gré les soupçons qu'il avait conçus en secret, écrivit au roi une lettre remplie d'expressions de soumission et de questions amicales. Ensuite il fit à Guersiwez beaucoup de présents, et les Turcs partirent joyeusement de cette belle ville, devisant entre eux longuement des hauts faits du roi et de *la beauté de* son pays. Mais Guersiwez, qui était avide de vengeance, leur dit : « Il nous est venu du malheur de l'Iran; le « roi a appelé de ce pays un homme qui nous fait « asseoir honteusement dans notre sang: deux lions « terribles, comme Demour et Gueroui, deux héros « pleins d'ardeur pour le combat, étaient faibles, « impuissants et sans force entre les mains de ce « cavalier seul, au cœur impur. Cette affaire ne finira « pas *paisiblement;* elle a mal commencé et se termi- « nera mal. »

GUERSIWEZ REVIENT ET CALOMNIE SIAWUSCH AUPRÈS D'AFRASIAB.

Guersiwez se rendit donc à la cour du roi, privé *par la colère* de repos et de sommeil: Lorsqu'il fut arrivé auprès du maître de l'armée du Touran, le roi lui adressa des questions de toute espèce, et Guersiwez lui répondit longuement et lui remit la lettre. Le roi la lut en souriant et s'en réjouit. L'illustre Guersiwez remarqua sur son visage ces signes de plaisir; il se retira au coucher du soleil, le cœur rempli de haine et de douleur; pendant toute la nuit, jusqu'à

ce que le jour brillant parût, il se tordit comme un serpent qui se roule dans la poussière; la haine l'empêcha de dormir, et dès le matin il se rendit auprès du roi; ils firent sortir tous les étrangers, s'assirent et délibérèrent sur toutes choses.

Guersiwez dit : « O roi! Siawusch n'est plus tel « que tu l'as vu autrefois. Un envoyé secret du roi « Kaous est arrivé auprès de lui il y a peu de temps; « il a reçu de même des messagers de Roum et de la « Chine. Il boit à la santé de Kaous; il a réuni autour « de lui une grande armée, et tu auras à trembler « devant lui avant que tu t'y attendes. Si Tour n'avait « pas eu le cœur farouche, il n'eût jamais tué injus- « tement Iredj; *mais depuis ce temps* ces deux pays « sont comme le feu et l'eau, et irrités l'un contre « l'autre. Tu veux aujourd'hui les amener follement « à une alliance, comme si tu pouvais conjurer l'o- « rage. Si je t'avais caché ce danger, j'aurais rendu « mon nom infâme dans le monde. » Le roi s'affligea de ces paroles, et l'idée de ce fâcheux avenir le frappa; il répondit à Guersiwez : « C'est ton amour « fraternel qui s'est ému pour moi et qui a guidé ton « cœur. Pensons pendant trois jours à cette affaire, « et nous pourrons alors nous décider plus mûre- « ment; et quand je me serai assuré si quelque péril « nous menace, je dirai quel remède tu dois y ap- « porter. »

Le quatrième jour Guersiwez se présenta à la cour,

le casque en tête, la ceinture serrée autour des reins. Le roi du Touran l'appela auprès de lui et lui parla longuement de ce qui regardait Siawusch. Il lui dit : « O fils de Pescheng! qu'est-ce que je possède dans « le monde qui ne me vienne pas de toi? Il faut « donc que je dévoile devant toi tous mes secrets, que « je te fasse voir le fond de cette affaire, pour que tu « me dises ton avis. Le mauvais rêve que j'eus *autre-* « *fois* m'avait rendu inquiet et avait amoindri mon « intelligence; je pris donc le parti de ne pas com- « battre Siawusch, et de son côté il ne m'a fait aucun « mal; il a *au contraire* renoncé au trône impérial, et « *sa vie est un tissu* dont l'intelligence est la trame, et « la vertu la chaîne. Jamais il ne s'est écarté de mes « ordres, et jamais il n'a éprouvé de ma part que des « bontés. Je lui ai donné un pays et des trésors, et « jamais je ne lui ai rappelé les soucis et la peine « *dont il m'a accablé;* je me le suis attaché par une « alliance, j'ai renoncé à me venger de l'Iran, je me « suis privé *pour lui* de mes trésors et de ma fille, qui « faisait les plus chères délices de mes yeux; et main- « tenant il s'élèverait dans le monde un cri unanime « contre moi, si je voulais le perdre après l'avoir « comblé de bienfaits, après avoir essuyé pour lui « mille fatigues, après m'être dépouillé d'un royaume, « d'une couronne et de grands trésors. Je n'ai aucun « prétexte pour lui faire du mal; et quelque peu de « tort que je lui fisse, je serais blâmé par les grands

« et honni du monde entier. Il n'y a pas de bête fé-
« roce qui ait les dents plus aiguës que le lion, dont
« le cœur ne craint pas l'épée; et pourtant quand il
« voit un enfant dans la détresse, il lui fait d'un bos-
« quet un asile contre tout danger : le maître du soleil
« et de la lune m'approuverait-il donc si je sévissais
« contre un innocent? Je ne connais que Siawusch à
« qui je voulusse donner le nom de fils, et tu veux
« que je le renvoie à son père! Si jamais il a envie
« d'un trône et d'un sceau, ce n'est pas mon pays
« qu'il subjuguera. »

Guersiwez lui répondit : « O roi, ne traite pas si
« légèrement une chose si grave. Si jamais Siawusch
« quitte le Touran et s'en retourne dans l'Iran, notre
« pays sera entièrement dévasté. Chaque fois qu'un
« étranger entre dans ta famille, il apprend le secret
« de ta force et de ta faiblesse, et un sage a dit là-
« dessus : Un orage qui vient de ta maison même ne
« peut que te faire éprouver toute sorte de soucis et
« de peines, il détruira ta famille et ta gloire, il dis-
« persera tes trésors. Ne sais-tu donc pas que qui-
« conque élève un léopard ne peut s'attendre qu'à
« de la haine et à des combats? »

Afrasiab réfléchit sur ces paroles, et tout ce que Guersiwez avait dit lui parut vrai; il se repentit de ce qu'il avait voulu et de ce qu'il avait fait, il sentit que tous ses plans étaient dérangés. Il répondit : « Je
« vois que tout est malheureux dans cette affaire, de-

« puis le commencement jusqu'à la fin. J'attendrai « jusqu'à ce que je voie comment la rotation secrète « du ciel en décidera; en toute chose il vaut mieux « attendre que se hâter. Attends donc que le soleil se « lève sur ces *ténèbres;* je verrai alors quelle est la « volonté de Dieu, et de quel côté se tourne la face « de l'astre qui illumine les sphères tournantes. Si je « rappelais Siawusch à ma cour, je saurais découvrir « ses intentions secrètes; je suffis sans doute pour le « surveiller, j'observerai les événements; et si Sia- « wusch montre une telle perversité que mon cœur « soit obligé d'être inexorable, alors personne ne « me blâmera, car le méchant ne mérite que des pu- « nitions. »

Le haineux Guersiwez lui répondit : « O roi à « l'esprit clairvoyant, à la parole juste! les arme- « ments, la superbe et la puissance de Siawusch sont « si grands, la force que Dieu a donnée à son bras, à « son épée et à sa massue est telle, qu'il viendra à ta « cour accompagné d'une armée et obscurcira devant « toi le soleil et la lune. Il n'est plus tel que tu l'as « connu, il élève son diadème au-dessus du ciel. De « même tu ne reconnaîtrais plus Ferenguis, on dirait « qu'elle n'a plus besoin de rien dans le monde. Ton « armée entière se mettra du côté de Siawusch, et je « crains que tu ne deviennes qu'un pâtre sans trou- « peau. Une armée qui verrait un roi comme lui, « heureux, intelligent et beau comme la lune, ne

« voudrait plus jamais de toi pour maître; la place « de Siawusch serait dans le Bélier, et la tienne dans « les Poissons. Et puis tu veux lui ordonner de quitter « la ville qu'il a bâtie et le beau pays de sa résidence, « de venir ici pour être ton esclave, pour baisser la « tête humblement et respectueusement devant toi! « Mais personne n'a vu d'alliance entre le lion et l'é- « léphant, personne n'a vu le feu sortir de l'eau. On « aurait beau coucher dans de la soie un lionceau qui « n'aurait pas encore bu du lait *de sa mère*, le nourrir « délicatement de lait et de sucre, et l'élever cons- « tamment dans son sein, il reprendra son naturel « aussitôt qu'il aura grandi, et n'aura pas peur des « forces du puissant éléphant. »

Afrasiab fut pris dans les liens de ce discours, il en fut attristé et les soucis ne le quittèrent plus. Mais il aimait mieux attendre que se hâter; car c'est le prudent qui finit par vaincre, et celui qui a la tête remplie de vent ne s'attire jamais de louanges. Un sage a dit là-dessus : « Quand un vent s'élève inopi- « nément, tu pourras lui résister *si tu montres de la* « *prudence;* mais un homme dont la tête est légère ne « deviendra jamais puissant, quand même ce serait « un brave à la stature de cyprès. » Afrasiab et Guer- siwez se quittèrent inquiets, la bouche remplie de paroles, le cœur plein d'une haine *excitée par le sou- venir* des temps anciens. Le méchant Guersiwez re- venait souvent auprès du roi du Touran avec ses

mauvaises pensées, lui faisait toute sorte de mensonges et l'animait contre Siawusch. Quelque temps se passa ainsi, et le cœur du roi se remplissait de soucis et de haine.

Un jour le roi ordonna de ne laisser entrer chez lui aucun étranger, et alors il s'ouvrit à Guersiwez et lui parla des affaires de Siawusch, disant : « Il faut « que tu te rendes auprès de lui et que tu le visites « fréquemment. Tu lui diras : Tu ne veux donc ja- « mais quitter ce lieu de délices pour voir qui que ce « soit? et pourtant il vaudrait mieux te mettre en « route, prendre avec toi Ferenguis et aller auprès « du roi. Il a besoin de te voir; il a besoin de ton cœur « vertueux, de ton esprit prudent. Tu trouveras aussi « dans nos montagnes des chasses, et dans nos coupes « d'émeraude du vin et du lait. Partons pour quelque « temps et livrons-nous à la joie; et quand le sou- « venir de la ville que tu as bâtie se réveillera, tu « repartiras accompagné de chants et tu reviendras « ici joyeusement. Pourquoi repousserais-tu notre « vin et nos coupes? Ne pense plus au trône des « Keïanides et resserre ta ceinture pour le départ. »

GUERSIWEZ RETOURNE AUPRÈS DE SIAWUSCH.

Le traître Guersiwez s'apprêta pour le voyage, le cœur rempli de haine, la tête pleine de desseins secrets. Lorsqu'il fut près de la ville de Siawusch, il choisit un homme de son cortége qui savait bien

parler, et lui dit : « Va auprès de Siawusch et dis-lui « *en mon nom :* O illustre fils d'un père illustre! par « l'âme et la tête du roi du Touran, par l'âme, la tête et « la couronne de Kaous, je te conjure de ne pas te lever « de ton trône pour moi, et de ne pas venir à ma « rencontre; car tu en es dispensé par ton savoir et ta « haute fortune, par ta dignité, ta naissance, ta cou- « ronne et ton trône. Les vents mêmes devraient t'o- « béir, et tu te lèverais *pour moi* de ton trône royal? »

Le messager se rendit auprès de Siawusch, baisa la terre aussitôt qu'il l'aperçut, et lui répéta les paroles de Guersiwez. Siawusch en ressentit une inquiétude intérieure et resta longtemps assis, plongé dans ses réflexions et se disant : « Il y a un secret là-dessous. « Je ne sais ce que Guersiwez, *qui prétend être* mon « ami, aura dit de moi à Afrasiab. » Lorsque Guersiwez parut devant le palais, Siawusch quitta la salle d'audience, s'avança à pied jusque dans la rue, et adressa à Guersiwez des questions sur son voyage et sur la santé du roi, sur l'état de l'armée, sur le trône et la couronne. Guersiwez s'acquitta de son message, et Siawusch s'en réjouit et lui répondit : « Pour l'a- « mour du roi je n'hésiterais pas à m'exposer au tran- « chant de l'épée d'acier. Je suis prêt à partir, et la « bride de mon cheval est liée à celle de ton destrier. « Mais nous resterons d'abord trois jours dans ce *pa-* « *villon* doré du parterre de roses pour boire du vin; « car le monde est un lieu de passage plein de troubles

« et de peines, et malheur à celui qui passe cette vie « fugitive dans les soucis! »

Lorsque le méchant Guersiwez entendit cette réponse du prudent roi, il trembla et se dit : « Si « Siawusch va avec moi auprès d'Afrasiab, sa bra- « voure et son sens droit produiront *une telle impres-* « *sion* qu'il pourra fouler aux pieds les soupçons *que* « *j'ai fait naître.* Mes paroles n'auront plus d'effet, et « le roi verra que mes conseils étaient perfides. Il « faut donc que je trouve un moyen de le détourner « de ce voyage. » Il demeura quelque temps dans le silence, les regards fixés sur Siawusch ; à la fin ses yeux versèrent un torrent de fiel, car c'était dans ses larmes qu'il cherchait son salut. Siawusch le voyant pleurer comme un homme qui tremble de colère, lui dit d'une voix douce : « O mon frère! « qu'est-il arrivé? On ne devrait pas toucher *la plaie* « de ceux qui sont affligés; *mais enfin* si tu es en co- « lère contre le roi du Touran, si c'est pour cela que « la douleur mouille tes yeux, me voilà prêt à partir « avec toi, prêt à combattre le maître de l'armée du « Touran, jusqu'à ce qu'il renonce à te persécuter « pour de faibles motifs. Pourquoi te traiterait-il « comme un inférieur? Si quelqu'un s'est déclaré ton « ennemi et s'il faut te protéger et lutter contre lui, « me voilà prêt à te soutenir en toute circonstance, « et si tu fais la guerre, à t'en fournir tous les « moyens. Si tu as eu le malheur de tomber dans la

« disgrâce d'Afrasiab, si les paroles d'un calomniateur « t'ont fait perdre la première place *de l'empire*, ra- « conte-moi le secret de cette affaire pour que je « trouve un remède à tes douleurs. Je partirai pour « tout aplanir, pour faire trembler le cœur de tes en- « nemis. »

Guersiwez lui répondit : « O prince illustre ! ce ne « sont pas mes rapports avec le roi qui sont cause de « mes chagrins, ce n'est pas un ennemi qui me met « en détresse, car mon courage et mes trésors me « dispensent de chercher des moyens de salut : c'est « ton origine qui me remplit d'inquiétude, et il faut « que je te dise la vérité. Le mal est venu d'abord de « Tour, à qui Dieu avait retiré ses grâces. Tu sais « comment il tua le malheureux Iredj au commence- « ment de nos haines *de famille ;* comment, depuis ce « temps jusqu'à Afrasiab, le Touran et l'Iran ont été « dévastés ; comment les deux peuples n'ont jamais « et nulle part voulu s'entremêler, et se sont éloi- « gnés des préceptes de la raison. Le monde n'a pas « encore changé, et le roi qui gouverne aujourd'hui « le Touran est le plus méchant des *hommes*. Tu ne « peux pas encore connaître sa mauvaise nature ; « mais attends que quelque temps se soit écoulé. « Prends exemple sur Aghrirez, qui est mort miséra- « blement de la main d'Afrasiab. Il était son frère de « père et de mère ; il était plein d'intelligence, il était « innocent ; mais Afrasiab l'a tué. Plus tard beaucoup

« de grands ont été assassinés par lui sans avoir com-
« mis de faute. Je suis sérieusement inquiet pour toi,
« car tu es un homme sage et vaillant, et jamais tu
« ne fis de mal à qui que ce soit avant de venir dans
« ce pays. Tu as toujours agi avec droiture et huma-
« nité, tu as rendu les hommes meilleurs par ta sa-
« gesse. Mais maintenant Ahriman qui désunit les
« âmes a enflammé le cœur du roi contre toi, et l'a
« rempli d'amertume et de haine, et je ne puis dire
« ce que Dieu ordonnera *de ton sort.* Tu sais que je
« suis ton ami, que dans le bonheur et dans le mal-
« heur je te suis sincèrement dévoué, et il ne faut pas
« qu'un jour tu puisses croire que j'ai connu les in-
« tentions injustes du roi *sans t'en avertir.* Réfléchis et
« cherche un moyen de salut, et ne parle qu'avec
« douceur et avec mesure. »

Siawusch lui répondit : « Ne t'inquiète pas de cela,
« car Dieu est mon soutien, et le roi m'a promis autre
« chose que de convertir pour moi le jour brillant
« en nuit. S'il avait eu des doutes sur mon compte,
« il ne m'aurait pas élevé au-dessus de toute la cour;
« il ne m'aurait pas donné un royaume, une cou-
« ronne et un trône, un pays, sa fille, des trésors et
« une armée. Je vais aller à sa cour avec toi, et je
« rendrai sa clarté à la lune *de son intelligence* qui
« s'est obscurcie. Partout où brille la droiture, le
« mensonge perd son éclat; je montrerai à Afrasiab
« mon cœur plus pur que la lumière du soleil qui

« éclaire les cieux. Ainsi reprends ta gaieté et ne laisse « pas aller ton âme à de mauvais soupçons. Un « homme qui ne veut pas suivre la voie du dragon ne « s'écarte pas des ordres de Dieu. »

Le méchant Guersiwez lui répondit : « Sache « qu'Afrasiab n'est plus tel que tu l'as vu. D'ailleurs « quand le ciel qui tourne s'irrite et couvre sa face « de rides, l'homme même le plus sage et le plus « savant peut ne pas voir la fraude qui paraît sur le « bord de l'horizon. Toi, malgré ta sagesse et ton es- « prit prudent, malgré ta haute stature et ta puissante « volonté, tu ne sais pas distinguer entre la ruse et « l'amitié. Puisse la mauvaise fortune ne jamais t'at- « teindre ! Afrasiab t'a entouré d'artifices et de sorcel- « leries, il a fasciné les yeux de ton intelligence. « D'abord il t'a donné le nom de gendre, et tu t'en « es follement réjoui ; ensuite quand il t'a fait partir, « il t'a donné un festin où assistaient les grands, « dans l'espoir que tu serais hautain envers lui et « que cela ferait mal parler de toi. Tu n'es pas un « parent ou un allié plus proche de lui que ne l'était « le noble Aghrirez, et pourtant il l'a coupé en deux « avec son épée, et a frappé l'armée de terreur par « cette mauvaise action. Je t'ai maintenant développé « tous les replis de son âme, sache qu'il est tel *que je* « *dis*, et ne te fie pas à sa parenté. Tous les soucis qui « agitent mon cœur, toutes mes pensées et les res- « sources de toute espèce que je possède, je te les ai

« révélées, je les ai rendues claires comme la lumière « du soleil. Tu as laissé ton père dans l'Iran, tu as « fondé une ville dans le Touran, tu as livré ton « cœur aux paroles d'Afrasiab, tu t'es plu à l'entourer « de tes soins, et pourtant tu n'as fait que planter de « tes mains un arbre dont le fruit est du poison, dont « les feuilles sont du venin. »

Pendant que Guersiwez parlait ainsi, ses cils étaient mouillés de larmes, son cœur rempli de ruse, ses lèvres poussaient des soupirs. Siawusch le regarda avec étonnement, et deux torrents de larmes coulaient sur ses joues; il pensa à son sort malheureux, au ciel qui le privait de son amour, à la fin de sa jeune vie qui s'approchait, au peu de temps qui lui restait à vivre. Son cœur se remplit de douleur, ses joues pâlirent, son âme était triste et il soupirait. Il répondit : « J'ai beau y réfléchir, je n'ai pas mérité « de punition ; ni mes paroles, ni mes actions, ni rien « dans ma vie n'a donné lieu au monde de se plaindre « de moi. Ma main a été prodigue des trésors du roi, « mais mon cœur a souffert de ses souffrances. Quel « que soit le malheur qui puisse m'en arriver, je ne « désobéirai pas à ses ordres et à sa volonté, je vais « partir avec toi sans cortége, et je verrai d'où vient « cette malveillance du roi. »

Guersiwez lui dit : « O prince illustre ! ne te pré- « sente pas devant lui. Il ne faut pas marcher sur le « feu ni se fier aux vagues de la mer ; tu te jetterais

« follement dans le malheur, et la fortune qui te sou-
« rit s'endormirait. Je puis intercéder pour toi auprès
« d'Afrasiab et je réussirai peut-être à jeter de l'eau
« froide sur le feu ; mais il faut que tu fasses une
« réponse à sa lettre, et que tu lui mettes devant les
« yeux tes bonnes intentions et ses mauvais desseins.
« Si je vois que sa tête s'est calmée et que je puisse
« te faire espérer de meilleurs jours, je t'enverrai un
« messager à cheval et je réjouirai ton âme affligée.
« J'espère que Dieu le créateur, qui sait ce qui est
« connu et ce qui est inconnu, fera qu'Afrasiab rentre
« dans la droite voie et s'éloigne de l'injustice et du
« désir de mal faire. Mais si je le vois courroucé, je
« t'enverrai en toute hâte un *messager monté sur un*
« dromadaire. Fais maintenant sans délai tes prépa-
« ratifs, et ne perds pas de temps. Tu n'es ici éloigné
« d'aucun pays, tu peux aller chez tous les grands et
« chez tous les rois ; il n'y a que cent vingt farsangs
« d'ici jusqu'à la Chine, et trois cent quarante jusqu'à
« l'Iran : du côté de la Chine tu n'as que des amis, et
« tous les grands te veulent du bien ; dans l'Iran est
« ton père qui désire ton retour, et une armée qui est
« l'esclave de ton sceau et de tes ordres. Envoie se-
« crètement des lettres de ces deux côtés, tiens-toi
« armé et n'ajourne aucune mesure. »

Siawusch se laissa convaincre par ces discours, et c'est ainsi que son esprit vigilant fut endormi. Il répondit : « Je ne dévierai en rien de la voie que tes

« paroles et tes conseils m'indiquent, charge-toi de « mes demandes auprès d'Afrasiab, maintiens la paix « entre nous et sers-moi de guide. »

LETTRE DE SIAWUSCH À AFRASIAB.

Siawusch fit appeler un scribe intelligent et lui dicta une longue lettre. Il commença par glorifier Dieu le créateur, qui soulage les peines de ses serviteurs; ensuite il se mit à célébrer les louanges de l'intelligence et à invoquer les grâces de Dieu sur le roi du Touran, disant : « O roi victorieux et for- « tuné! puisse le temps où il ne restera plus de toi « que le souvenir ne jamais arriver! Tu m'as appelé « auprès de toi, et je m'en suis réjoui. Puisses-tu « être environné de sages! Tu as aussi appelé Feren- « guis, ce qui a rempli son cœur de tendresse et du « désir de t'obéir; mais elle est souffrante en ce mo- « ment, ses lèvres ne prennent point de nourriture, « et son corps ne peut se mouvoir. Elle est couchée « et me tient enchaîné au chevet de son lit, car je la « vois suspendue entre les deux mondes. Le désir de « mon cœur est de te revoir, et les deux pays sont « remplis des traces de tes labeurs et de tes hauts « faits. Aussitôt que Ferenguis sera soulagée, elle se « rendra auprès du roi de la terre. Que jusque-là « mon anxiété m'excuse; le secret *de ce délai* n'est que « dans ses douleurs et dans les soins que son état « exige. »

Siawusch ayant scellé la lettre, la donna sur-le-champ à Guersiwez, ce rejeton d'une méchante race; celui-ci demanda trois chevaux rapides, et se mit à courir jour et nuit sans relâche. En trois jours il fit cette longue route, si difficile par ses montées et ses descentes. Le quatrième jour il se présenta devant Afrasiab, la bouche pleine de mauvaises paroles et l'âme remplie de mauvais desseins. Afrasiab lui adressa beaucoup de questions, quand il le vit arriver tout fatigué et tout en colère. « Pourquoi, lui « dit-il, arrives-tu en si grande hâte? Comment as-tu pu faire *si rapidement* un si long chemin? »

Guersiwez répondit : « Quand la fortune devient « mauvaise, ce n'est plus le temps de se reposer. « Siawusch n'a fait aucune attention à moi, il n'est « pas venu au-devant de moi sur la route, il n'a voulu « rien écouter ni lire ta lettre, il m'a assigné la der- « nière place devant son trône. Il venait de recevoir « une lettre de l'Iran, et la porte de sa ville est res- « tée fermée pour nous. Une armée du pays de Roum « et une autre de la Chine peuvent dans un instant « remplir le monde de troubles. Si tu tardes à le « surveiller, tu n'auras bientôt plus dans la main que « du vent. Si tu hésites, c'est lui qui commencera la « guerre et s'emparera par sa bravoure de toutes les « provinces. Et s'il se rend avec son armée dans l'Iran, « qui osera l'y attaquer? Tu ne fais pas attention à ses « trames, et plus tard tu auras à frémir de ses projets. »

AFRASIAB SE MET EN CAMPAGNE CONTRE SIAWUSCH.

Lorsque Afrasiab eut entendu ces paroles, sa vieillesse parut se rajeunir; son cœur brûlait; sa poitrine exhalait des soupirs, et sa colère fut si grande qu'il ne donna aucune réponse à Guersiwez. Il ordonna de sonner des trompettes, de jouer des cymbales, de faire résonner les clairons et les clochettes indiennes, et il sortit de Gang, qui était un paradis riant, pour planter de nouveau l'arbre de la vengeance.

Pendant que Guersiwez le fourbe fatiguait les courroies de ses étriers *sur la route du Touran*, Siawusch entra tristement dans l'appartement des femmes, le corps tremblant, les joues pâles. Ferenguis lui dit : « O héros avide de combats! qu'est-il arrivé « que tu aies changé de couleur? » Il lui répondit : « O « femme au beau visage! l'honneur dont j'étais en- « touré dans le pays de Touran est terni. Je ne sais « comment te répondre, je suis confondu de ce qui « m'arrive. Si Guersiwez a dit vrai, il ne me reste du « cercle *de la vie* que le point du centre. »

Ferenguis saisit de ses mains les boucles de ses cheveux, elle déchira de ses ongles ses joues de rose et de corail, *et ces joues* au parfum de musc se couvrirent de sang; son cœur était en feu, son visage inondé de larmes qui tombaient en torrent sur les collines d'argent *de son sein;* elle déchirait ses *lèvres*

de tulipe avec ses *dents* de perles; elle arrachait ses cheveux et pleurait sur ce qu'avait dit et fait Afrasiab. Elle dit à Siawusch : « O roi qui portes haut la « tête! que vas-tu faire? Hâte-toi de me dévoiler ce « secret. Le cœur de ton père est rempli de courroux « contre toi, tu n'oses pas même parler de l'Iran. Le « chemin de Roum est trop long, et tu ne voudras pas « aller à la Chine, parce qu'il t'en reviendrait de la « honte. Où trouveras-tu maintenant un asile? Le « seul qui te reste, c'est le maître du soleil et de la « lune. »

Siawusch lui répondit : « Guersiwez, qui est mon « ami, est maintenant en route avec un bon mes- « sage pour Afrasiab, et il a certainement apaisé le « roi, adouci son cœur, et rempli de tendresse son « âme haineuse. » Il dit, et mit sa confiance en Dieu; mais son cœur était sombre à cause de la rigueur de sa destinée.

SIAWUSCH A UN SONGE.

Siawusch passa trois jours dans les larmes à cause de cette trahison du sort; le quatrième jour le prince était endormi dans les bras de Ferenguis au visage de lune, *quand tout à coup* il trembla, se réveilla de son doux sommeil, se redressa et jeta un cri comme un éléphant en fureur. Ferenguis au beau visage le pressa contre son sein et lui dit : « O roi! je t'en « conjure par notre amour, dis-moi ce qui t'arrive! »

Siawusch continua de pousser des cris; on alluma un flambeau et l'on brûla devant lui du bois de sandal et de l'ambre. La fille d'Afrasiab lui demanda encore : « O sage roi! qu'as-tu vu en songe? »

Siawusch lui répondit : « N'ouvre tes lèvres devant « personne pour parler de mon rêve. J'ai vu, ô cyprès « d'argent! un courant d'eau immense, et sur l'autre « rive une montagne de feu. Le bord du fleuve était « occupé par des cavaliers armés de lances. D'un côté « était le feu qui tourbillonnait et consumait Sia- « wuschguird; devant moi se tenait Afrasiab monté « sur un éléphant; d'un côté était l'eau, de l'autre le « feu. *Afrasiab* me vit, sa mine devint sombre, et il « attisa ce feu déjà si ardent. »

Ferenguis lui dit : « Il n'en arrivera que du bon- « heur, pourvu que tu mettes à profit cette nuit « même. C'est sur Guersiwez que tombera tout le « mal, et il sera tué par la main du Khakan de « Roum. »

Siawusch rassembla toute son armée et la plaça devant le palais; lui-même prit ses armes, monta à cheval l'épée en main et envoya des vedettes du côté de Gang. Quand les deux tiers de cette longue nuit furent passés, une vedette à cheval revint du désert, et rapporta qu'elle avait vu de loin Afrasiab s'avançant rapidement avec une grande armée. Un messager arriva de la part de Guersiwez et dit à Siawusch : « Pourvois aux moyens de sauver ta vie. Tous

« mes discours ont été vains, et ce feu n'a produit « qu'une fumée noire. Songe maintenant à ce que tu « as à faire et où tu dois conduire ton armée. » Siawusch ne pénétra pas ses intentions et crut à la sincérité de ses paroles. Ferenguis lui dit : « O roi plein « de prudence! ne fais aucune attention à nous; « monte sur un cheval rapide, et ne te fie plus au « pays de Touran. Je voudrais te voir rester vivant « sur la terre; sauve donc ta tête et ne retarde ton « départ pour personne. »

SIAWUSCH DÉCLARE SES DERNIÈRES VOLONTÉS À FERENGUIS.

Siawusch lui dit : « Le rêve que j'ai eu s'accomplit, « et ma gloire est ternie. Ma vie n'est pas loin de sa « fin, et la douleur du jour amer s'approche. Quand « même le toit de mon palais se serait élevé jusqu'à « Saturne, il n'en faudrait pas moins boire le poison « de la mort. Quand même ma vie aurait duré douze « cents ans, je n'aurais à la fin pour demeure que « la terre noire. L'un trouve son tombeau dans la « gueule du lion; un autre est dévoré par le vautour, « un troisième par l'aigle royal; mais personne, « quelle que soit sa science, ne peut convertir les « ténèbres en lumière.

« Tu es maintenant enceinte de cinq mois, et tu « mettras au monde un enfant illustre; le noble arbre « de ton corps portera du fruit et donnera un roi au

« monde. Appelle cet enfant, qui portera haut la tête,
« du nom de Keï Khosrou, fais-en ta consolation
« dans tes soucis. Rien ne peut échapper au pouvoir
« de Dieu le tout saint, depuis le soleil brillant jus-
« qu'à la terre sombre, depuis l'aile du moucheron
« jusqu'au pied du terrible éléphant, depuis la source
« d'eau jusqu'aux flots bleus de la mer. La terre du
« Touran cachera mes restes, et nul ne dira que c'est
« dans l'Iran qu'ils devraient reposer. Tels sont les
« mouvements de la voûte du ciel à la rotation rapide,
« et l'on ne verra jamais ce vieux monde changer
« d'allure. A partir de ce moment ma fortune est
« éclipsée par la volonté d'Afrasiab; on coupera cette
« tête innocente, et le sang de mon cœur en formera
« le diadème, on ne me donnera ni une bière, ni un
« tombeau, ni un linceul, et personne parmi cette
« foule ne pleurera sur moi; je reposerai sous la terre
« comme un étranger, la tête séparée du corps par
« l'épée. Les gardes du roi te jetteront ignominieuse-
« ment sur la route, la tête nue et le corps nu, mais
« le Sipehdar Piran viendra à la porte du palais et
« demandera ta grâce à ton père; il demandera la vie
« pour toi, qui n'as jamais fait de mal; il t'emmènera
« dans son palais l'âme accablée de tristesse, et c'est
« chez ce vieillard rempli de vertus que tu mettras au
« monde l'illustre Keï Khosrou. Plus tard il te viendra
« de l'Iran un sauveur qui se mettra en route par
« l'ordre de Dieu et t'emmènera avec ton fils inopi-

« nément et en secret du côté du Djihoun ; on placera « *ton fils* sur le trône de la royauté, et les oiseaux et « les poissons lui obéiront. Il amènera de l'Iran une « armée nombreuse pour me venger, et le monde « entier sera rempli de bruit. C'est ainsi que tour- « nera le ciel, qui ne s'attache à personne avec ten- « dresse. Mainte armée, désirant me venger, revêtira « ses cuirasses en mon honneur, la terre retentira « des cris des hommes, et Keï Khosrou ébranlera le « monde. Le Raksch de Rustem foulera la terre sous « ses pieds et ne comptera pour rien les Touraniens; « et tu ne verras depuis ce jour, jusqu'au jour de « la résurrection, que des massues et des épées tran- « chantes employées à me venger. »

Ayant prononcé ces paroles, le noble Siawusch embrassa Ferenguis, prit congé d'elle et lui dit: « O ma belle compagne! je vais à la mort. N'oublie « jamais les paroles que j'ai prononcées, et renonce « dorénavant à la vie molle et au trône. » Ensuite il poussa des cris d'angoisse et sortit du palais le cœur rempli de tristesse, les joues couvertes de pâleur. O monde! je ne sais pourquoi tu élèves les hommes; tu les fais grandir, et ensuite tu en fais ta proie.

Ferenguis se déchira le visage et s'arracha les cheveux, elle laissa couler deux torrents de larmes sur ses joues; et lorsque Siawusch prononça ces paroles douloureuses, elle se suspendit à son cou en

poussant des cris. Siawusch, les joues inondées du sang de son cœur et de ses yeux, alla à l'écurie de ses chevaux arabes; il en amena Behzad son cheval noir, qui, au jour de la bataille, égalait le vent en vitesse. Il pressa en soupirant la tête du cheval contre sa poitrine, il le débarrassa de la bride et des rênes, et lui parla tristement et tout bas à l'oreille, lui disant: « Sois prudent et ne t'attache à per-« sonne. Quand Keï Khosrou viendra pour me venger, « alors il faudra te laisser mettre la bride. Renonce « pour toujours à l'écurie, car tu es destiné à por-« ter Keï Khosrou au jour de la vengeance. Sers-lui « alors de monture, foule la terre, et délivre le monde « des ennemis de mon fils en les frappant de tes « sabots. »

Ensuite il coupa les jarrets aux autres chevaux, il brûlait de colère comme la flamme qui dévore les roseaux. Tout ce qu'il avait de brocart, d'or, de perles et de pierreries, de couronnes, d'épées, de casques et de ceintures, enfin tous les trésors qu'il avait accumulés, il les détruisit, et dévasta par le feu son palais et son jardin.

SIAWUSCH TOMBE ENTRE LES MAINS D'AFRASIAB.

Après cela il se prépara au départ; il était stupéfié de sa mauvaise fortune. Il monta sur un cheval frais; ses joues étaient rougies par ses larmes de sang comme la fleur de la coloquinte. Il ordonna aux

Iraniens de prendre la route qui conduisait dans l'Iran; mais lorsqu'il eut parcouru un farsang et demi de chemin, il rencontra le roi du Touran. Il vit des troupes armées d'épées, de massues et de cuirasses, et lui-même avait boutonné sa cotte de mailles. Il dit en lui-même : « Guersiwez cette fois a dit la vérité, « et il ne faut pas nier sa droiture en ce point. » Siawusch tremblait pour sa vie, mais il ne voulut pas se cacher; il resta donc jusqu'à ce que l'armée du Touran s'approchât et s'arrêtât devant lui. Il se tint immobile à la même place, espérant encore détruire l'effet des calomnies de ses ennemis. Les deux partis se regardèrent, jamais avant ce temps ils n'avaient senti de haine l'un pour l'autre.

Les Iraniens formèrent leurs rangs; ils se préparèrent à verser du sang, ils se mirent tous à blâmer Siawusch, car ils ne croyaient pas que ce fût le temps d'attendre et de tarder; il s'éleva parmi eux un bruit confus : « Ils vont nous tuer, mais il ne faut « pas que nous soyons jetés seuls dans la poussière. « Attends que les Irâniens leur aient fait sentir leur « bravoure, et ne compte pas cette affaire pour rien. » Siawusch leur dit : « Vous avez tort; ce n'est pas ici « l'occasion ni le lieu de combattre. Je déshono- « rerais aujourd'hui ma naissance, si j'offrais au roi « le combat au lieu d'un présent. Quand le ciel qui « tourne veut malgré mon innocence me faire périr « par la main des méchants, ce jour-là ma bravoure

« ne me sert à rien, car on ne peut aller contre la « volonté de Dieu. Un sage plein de prudence et de « raison a dit : N'essaye pas de surmonter à force de « bravoure ta mauvaise étoile. » Ensuite il dit à Afrasiab : « O vaillant roi, maître du trône et de la gloire! « pourquoi es-tu venu avec une armée pour m'attaquer? pourquoi veux-tu me tuer, moi qui suis innocent? Par toi la haine s'allumera entre les deux « peuples, et le monde et le siècle se rempliront de « malédictions. » L'insensé Guersiwez lui répondit : « Ces paroles sont inconvenantes dans ta bouche. Si « tu es venu si innocemment, pourquoi te présentes-« tu devant le roi en cotte de mailles? ce n'est pas « ainsi qu'on va au devant de lui, et l'arc et les cuirasses ne sont pas le présent qu'on offre au roi. » Siawusch reconnut alors que tout cela provenait de ce méchant et que la colère du roi était son œuvre, et aussitôt qu'il eut entendu ces paroles, il s'écria : « O misérable! ô homme haineux! tu finiras par être « puni de ce que tu as fait, tu mangeras le fruit de « la semence que tu as semée. Des milliers de têtes innocentes tomberont à cause de tes calomnies; ce sont « tes paroles qui m'ont fait dévier du droit chemin, « c'est toi qui as fait naître la colère du roi. » Ensuite il « *se tourna vers Afrasiab*, disant : « O roi! ne laisse pas, « dans ta passion, allumer en ton sein une flamme « *qui te dévorerait*. Ce n'est pas un jeu de verser mon « sang et d'attaquer des hommes innocents. Ne jette

« pas au vent le pays de Touran et ta vie à cause des « paroles de Guersiwez, issu d'une race méchante. » Guersiwez le traître regardait le roi pendant que Siawusch parlait, puis il dit avec colère : « O roi! « qu'est-ce? pourquoi parles-tu à un ennemi? pour- « quoi l'écoutes-tu? »

Afrasiab approuva les paroles de Guersiwez, et *dans ce moment* le puissant soleil se leva. Le roi ordonna à son armée de tirer l'épée tranchante et de pousser des cris qui fissent trembler la terre; Siawusch, fidèle au serment qu'il avait fait, ne porta pas la main à l'épée ni à la lance, et ne donna à aucun de ses amis l'ordre d'avancer au combat; mais le farouche Afrasiab aux mauvais desseins assouvit sa rage contre le roi de l'Iran, en s'écriant : « Livrez-les tous « au tranchant de l'épée, étendez-les dans leur sang « sur ce champ de carnage. » Les Iraniens étaient au nombre de mille, et tous guerriers illustres; ils furent tous frappés, blessés et exterminés : c'est ainsi que se termina leur vie. *Jusque-là* aucun des Turcs n'avait osé s'approcher de Siawusch, aucun n'avait osé l'attaquer sur le champ de bataille; mais son sort était décidé, et lorsque les braves eurent tous succombé jusqu'au dernier, les Turcs l'assaillirent en masse et lancèrent cinquante ou soixante traits. Le roi fut blessé par des flèches et des lances et tomba du haut de son cheval noir.

Il tomba sur la terre noire comme un homme ivre

et Gueroui Zereh lui lia les mains; on lui mit au cou une cangue, on lui lia les mains derrière le dos en les serrant fortement. Le sang coulait des joues de rose et des yeux de ce jeune prince, qui n'avait jamais connu le bonheur. Les gardes du roi, accoutumés aux meurtres, le traînèrent à pied et précipitamment; ils se dirigèrent vers Siawuschguird, précédés, suivis et entourés de tous côtés par la foule.

Le roi du Touran leur dit : « Emmenez-le d'ici et « loin de la route, tranchez-lui la tête avec l'épée « dans un lieu stérile où jamais plante ne poussera. « Répandez son sang sur ce terrain embrasé, faites- « le promptement et n'ayez pas peur. » Toute l'armée répondit à Afrasiab : « O roi! quel mal as-tu vu en « lui? Ne peux-tu nous dire quel crime il a commis « envers toi, pour que tu veuilles tremper tes mains « dans son sang? Pourquoi tuerais-tu quelqu'un sur « qui la couronne et le trône d'ivoire pleureraient « amèrement? Ne plante pas, au jour de la prospérité, « un arbre des fruits duquel le sort se servira pour « t'empoisonner. » Mais le méchant Guersiwez appuya dans sa démence les meurtriers, parce qu'il voulait verser le sang de Siawusch, à cause de la haine qu'il avait conçue contre lui au jour de la joute.

Or il y avait un frère de Piran, plus jeune que lui, et son noble compagnon; Pilsem était le nom de ce jeune héros plein de bravoure et d'un esprit brillant. Pilsem dit à l'illustre *Afrasiab* : « L'arbre

« *que tu veux planter* ne portera pour fruit que des « soucis et des peines. J'ai entendu dire à un sage « que la raison ne quittait jamais : Comment un « homme qui agit lentement pourrait-il jamais avoir « à se repentir? Que celui qui est en colère se serve « donc de la raison pour se guérir. La précipita- « tion et la méchanceté sont l'œuvre d'Ahriman, « et c'est d'elles que viennent le repentir de l'âme et « les peines du corps. Il n'est pas digne de toi de faire « couper, dans un moment de courroux, la tête à un « homme dont tu es le roi. Tiens-le dans les fers jus- « qu'à ce que le temps t'ait éclairé sur son compte; « et quand le souffle de la raison aura purifié ton « cœur, alors tu pourras lui faire trancher la tête. Ne « donne pas d'ordres dans ce moment et n'agis pas « pendant que tu es en colère, car la colère amène « à la fin le repentir. Il ne faut pas, ô roi plein de « sagesse, trancher une tête dont le casque sera *rem-* « *placé un jour par* une couronne. Pourquoi trancher « une tête innocente qui sera vengée par Kaous et par « Rustem? car le père de Siawusch est roi de l'Iran, « et son père nourricier est Rustem, qui l'a élevé « dans la pratique de toutes les vertus. Ce crime ne « nous portera pas bonheur, et ce que tu fais aujour- « d'hui te fera trembler un jour. Pense à cette épée « étincelante, à cette épée devant laquelle le monde « s'incline. Pense à ces héros du peuple de l'Iran « qui font trembler la terre dans le combat. Feribourz

« fils de Kaous, le terrible lion, que jamais personne « n'a vu las de batailles, Rustem cet éléphant furieux, « aux yeux duquel une armée n'est rien, Gouderz, « Gourguin, Thous et Ferhad feront tous lier leurs « timbales sur le dos des éléphants, se ceindront tous « pour venger Siawusch, et les plaines se couvriront, « à cause de lui, de cavaliers armés de lances. Ni « moi, ni ceux qui me ressemblent, ni aucun des « braves de cette assemblée, ne pourrons leur résister. « Demain matin Piran arrivera, et le roi entendra de « sa bouche les mêmes paroles que de la mienne. Et « puisque la nécessité ne t'y pousse pas, ne répands « pas dans le monde la semence de la vengeance, « n'ordonne pas que l'on se hâte, car le Touran de- « viendra un désert par les suites *de ce crime.* »

Le roi fut ébranlé par ces paroles, mais son frère Guersiwez resta impitoyable et lui dit : « O homme « de sens ! ne te laisse pas arrêter par les paroles d'un « enfant. La plaine est remplie de vautours qui dé- « vorent les Iraniens ; de sorte que si tu crains la ven- « geance, tu as déjà assez à craindre. Si Siawusch « pousse un cri de guerre, tu verras le monde se « remplir des massues et des épées des guerriers du « Roum et de la Chine. Le mal qu'il t'a fait n'est-il « pas assez grand, et dans ta folie tu écouterais encore « des conseils ? Tu as foulé aux pieds la queue du « serpent et percé sa tête, et maintenant tu cou- « vrirais sa poitrine de brocart ? Si tu lui fais grâce

« de la vie, je ne paraîtrai plus devant toi, j'irai me « cacher dans un coin du monde pour éviter que ma « tête ne tombe bientôt. »

Demoux et Gueroui se présentèrent alors dans l'angoisse *de la peur*, et s'approchèrent du roi, disant: « Ne recule pas ainsi devant la mort de Siawusch, « considère qu'il n'y aurait plus pour toi de repos; « agis donc selon le conseil de Guersiwez, ton guide « *fidèle*, et détruis ton ennemi. Tu as tendu un piége, « et ton ennemi s'y est pris; fais-le mourir sur-le- « champ et ne te déshonore pas. Tu tiens entre tes « mains le maître de l'Iran, brise donc le cœur de « ceux qui ont voulu te faire du mal. Tu as déjà détruit « ses braves, juge comment leur chef doit être disposé « envers toi. Et quand même il n'aurait pas eu les « premiers torts, *crois-tu* pouvoir laver avec de l'eau « une pareille injure? Ce qu'il y a de mieux à faire « maintenant, c'est de ne pas permettre à Siawusch « de vivre, soit en face des hommes, soit caché *dans* « *un coin du monde.* »

Le roi leur répondit : « Je ne l'ai pas vu moi-même « commettre de crime, mais d'après les paroles des « astrologues il finira par nous accabler de maux; et « pourtant si dans ma haine je verse son sang, il « s'élévera dans le pays de Touran une immense « poussière qui obscurcira le soleil, et ce jour-là les « sages seront confondus. Le malheur qui m'était « prédit approche du Touran, et mes chagrins, mes

« soucis et mes peines arrivent. *Néanmoins* il vaut « encore mieux le tuer que de le laisser libre, quoi- « qu'il m'en coûte de le mettre à mort. » Ni le sage ni le méchant ne connaissent le secret du ciel qui tourne.

FERENGUIS VIENT SE LAMENTER DEVANT AFRASIAB.

Ferenguis apprit *ce qui s'était passé*, elle déchira ses joues, elle se ceignit d'une ceinture sanglante. Elle se présenta à pied devant le roi, *belle comme* la lune, mais les deux joues colorées de larmes de sang. Elle se présenta devant son père remplie de crainte et de terreur, poussant des cris et répandant de la poussière sur sa tête. Elle lui dit : « O roi plein de « vertus ! pourquoi veux-tu me rendre malheureuse ? « pourquoi t'es-tu laissé prendre à la fourbe ? Ne « vois-tu pas l'abîme au-dessous de la hauteur *que tu* « *as atteinte ?* Ne tranche pas une tête couronnée et « innocente, car le maître du soleil et de la lune ne « t'approuverait pas. Siawusch a renoncé au pays « d'Iran, il t'a rendu hommage entre *tous les rois* de « la terre, il a mis en courroux son père à cause de « toi, il a renoncé au diadème, aux trésors et au trône « impérial ; il est venu ici te demandant secours et « asile, et qu'a-t-il fait qui te porte à dévier du droit « chemin ? Personne ne peut trancher la tête à un « roi, et conserver longtemps son propre trône et sa « couronne. Ne m'accable pas, moi qui suis innocente :

« car le monde n'est qu'un séjour passager, plein « d'orages et de soupirs; il précipite l'un dans un fossé « sans qu'il ait commis de crime, il fait monter sur le « trône l'autre chargé de méfaits; mais à la fin la « poussière les couvre tous les deux, et le piége téné- « breux de la tombe les retient. Ne te rends pas « infâme aux yeux du monde en cédant au conseil du « méchant Guersiwez. Tu sais ce que Feridoun le « héros a fait au méchant Zohak l'Arabe, et ce que « le puissant roi Minoutchehr a fait à Selm et au « farouche Tour. Ils vivent encore, Kaous sur son « trône, Zal, Rustem le vengeur, Gouderz, dont la « massue perce au jour du combat le cœur du lion et « déchire la peau du léopard, Bahram et Zengueh « fils de Schaweran, qui ne craint pas l'épée des « braves, Guiv fils de Gouderz, qui fait trembler « d'effroi la terre au jour de la vengeance. Les eaux « deviendront noires au souvenir de Siawusch, et le « jour maudira Afrasiab. Tu es ton propre ennemi et « tu te souviendras souvent de mes paroles. Tu n'es « pas à une chasse où tu tuerais les onagres, où tu « abattrais des antilopes; c'est un roi que tu arraches « de son trône, et le soleil et la lune te maudiront. « Ne livre pas au vent par ta folie le pays de Touran. « Puisses-tu ne jamais avoir à te rappeler mes con- « seils! »

Pendant qu'elle prononçait ces mots, elle aperçut Siawusch et s'écria en se déchirant les joues et en

poussant des cris : « O roi ! pourquoi as-tu quitté « l'Iran ? pourquoi as-tu reconnu mon père pour ton « roi ? Ils t'ont lié les mains, ils t'ont traîné à pied, « et où sont ta couronne et le trône des braves? où « sont ces promesses et ces serments du roi qui ont « fait trembler le ciel et la lune qui tourne ? Où sont « le roi Kaous et ses héros, pour qu'ils te voient dans « ce moment et dans cet état ? Où sont Guiv et Thous, « où sont Rustem et Faramourz, Zal et toute la cour « de l'Iran ? Le pays d'Iran connaîtra ce crime, et le « trône impérial en tremblera. C'est Guersiwez qui « t'a fait du mal : qu'il soit maudit, lui, Demour et « Gueroui ; et que quiconque lève la main contre toi « ait la tête tranchée et jetée dans la poussière. Puisse « Dieu adoucir tes peines ! puisse-t-il frapper de ter- « reur le cœur de tes ennemis ! Oh ! que mes yeux « ne sont-ils privés de la vue plutôt que de te voir « traîné sur la route ! Comment me serais-je attendue « que mon père arracherait de mes bras le soleil *qu'il* « *m'avait donné pour époux ?* »

Quand le roi entendit ces paroles de sa fille, le monde s'obscurcit devant ses yeux ; il lui dit : « Va-t'en « et ne reviens plus ici ; sais-tu donc les raisons que « j'ai pour faire le mal que je fais ? » Le roi brûlait de colère contre elle, et dans son trouble il fermait l'œil de l'intelligence. Or il y avait dans ce grand palais une chambre que Ferenguis ne connaissait pas, et Afrasiab ordonna à ses gardes de l'y traîner

et de l'y enfermer comme une folle. On la jeta dans ce lieu sombre et l'on ferma la porte de la chambre.

MEURTRE DE SIAWUSCH PAR GUEROUI.

Guersiwez jeta alors un regard sur Gueroui, et le cruel Gueroui se retourna sur-le-champ, s'approcha de Siawusch, et se dépouillant de tout sentiment de générosité et de pitié, il saisit le roi par les cheveux et le traîna, ô honte! le visage contre terre comme une chose vile. Siawusch adressa ses plaintes à Dieu en disant : « O toi qui es maître de l'espace et du « sort! fais naître de mon tronc un rejeton qui brille « devant le peuple comme le soleil, qui me venge de « mes ennemis, qui fasse refleurir mon nom dans « tous les pays, qui mette sous ses pieds le monde « entier, et qui montre *ce que peut* la bravoure d'un « homme. »

Pilsem le suivit, les yeux inondés de sang et le cœur rempli de douleur. Siawusch lui dit: « Adieu, « puisses-tu vivre éternellement! Fais mes adieux à « Piran, dis-lui que le sort a tourné autrement *que* « *nous ne voulions.* J'avais mieux espéré de Piran; tous « ses serments ne sont que du vent, et moi je suis « comme la feuille du tremble. Il m'avait dit qu'il « viendrait à mon aide avec cent mille cavaliers cou- « verts de cuirasses et montés sur des chevaux capa- « raçonnés, et qu'au jour du malheur il serait pour « moi une prairie au moment où j'aurais besoin de

« brouter; et maintenant je suis obligé de marcher à « pied devant Guersiwez, couvert de mépris et l'âme « en peine, et sans avoir auprès de moi un seul ami « qui pleure sur ma destinée. »

Lorsqu'ils eurent traversé la ville et le camp, ils le traînèrent dans la large plaine, et Gueroui Zereh prit le poignard brillant de Guersiwez pour verser le sang de Siawusch. Il continua de le traîner par les cheveux jusqu'à ce qu'il vînt à la place où était le but que Siawusch et Guersiwez, le vainqueur des lions, avaient abattu avec leurs flèches le jour *de la joute*. Arrivé devant le but, l'infâme Gueroui Zereh, qui n'aimait qu'à faire du mal, jeta par terre *Siawusch*, l'éléphant terrible, sans aucun sentiment de pitié pour le prince, sans aucune crainte *de Dieu*. Il plaça devant Siawusch un vase d'or, lui tourna le cou comme à un mouton, lui sépara la tête du *corps qui était comme un* cyprès d'argent, et le sang coula dans le vase. Ensuite Gueroui porta le vase dans l'endroit *qu'Afrasiab avait* indiqué, il le pencha, et aussitôt il naquit de ce sang une plante dans l'endroit où le vase fut renversé. Je vais maintenant te désigner cette plante, c'est elle qu'on appelle sang de Siawusch (sang-de-dragon).

Lorsque cette *tête semblable* au soleil fut détachée du cyprès *de son corps*; lorsque cette tête de roi fut endormie (quel sommeil! il s'est passé déjà un si long temps sans qu'elle ait remué, sans qu'elle se

soit réveillée), un orage éclata soulevant une poussière noire qui obscurcissait le soleil et la lune; les hommes ne se voyaient plus, et ils se mirent tous à maudire Gueroui, en disant : « Puisque le trône des « rois est privé de son maître, puisse-t-il n'y avoir ni « soleil ni cyprès! »

Je me tourne à droite et à gauche dans le monde, et ne puis m'y reconnaître. L'un fait du mal, et le bonheur va au-devant de lui, le monde est son esclave et la fortune se donne à lui; un autre ne vit que pour faire du bien, et pourtant les soucis flétrissent sa vie. Mais ne t'occupe pas du monde, ne lui livre pas ton âme et ton cœur pour qu'il les tourmente; car il est instable et traître, et a été tel depuis qu'il existe, et sache qu'il n'accorde une durée éternelle à rien de ce qui naît de lui.

Il sortit des clameurs du palais de Siawusch, et on s'y souleva contre Guersiwez. Toutes les esclaves dénouèrent leur chevelure. Ferenguis coupa une longue mèche de ses cheveux noirs et s'en ceignit le milieu du corps; elle déchira de ses ongles ses joues de rose, en maudissant à haute voix l'âme d'Afrasiab et en versant des larmes. Toutes les belles au visage de lune s'arrachèrent les cheveux, ensanglantèrent leurs joues et restèrent stupéfiées. Leurs cris arrivèrent aux oreilles du roi, qui, entendant ces plaintes amères et ces malédictions, dit à Guersiwez : « Faites sortir de sa retraite cette femme aux mau-

« vaises paroles, arrachez-la des appartements des « femmes et traînez-la dans la cour, livrez-la aux « gardes qui sont accoutumés aux meurtres, pour « qu'ils la saisissent par les cheveux, qu'ils déchirent « le voile qui couvre sa tête et qu'ils la frappent avec « des bâtons jusqu'à ce qu'elle ait rejeté sur la terre « de Touran l'enfant de la vengeance *qu'elle porte dans « son sein.* Je ne veux pas que la racine de Siawusch « pousse un rejeton; je ne veux ni de ses feuilles ni « de ses fruits, ni de son trône ni de sa couronne. »

Tous les grands de l'assemblée, l'un après l'autre, le maudirent, disant : « Personne n'a jamais en- « tendu prononcer par un roi, ou un Destour, ou un « homme de guerre un jugement pareil. » Pilsem, les deux joues couvertes de sang, l'âme blessée et le cœur rempli d'angoisse, se rendit auprès de Lehhak et de Ferschidwerd et les informa de tout ce qui s'était passé, ajoutant : « L'enfer vaut mieux que le « trône d'Afrasiab; on ne doit ni se reposer ni dormir « dans ce pays; hâtons-nous, courons auprès de Pi- « ran afin de sauver les prisonniers pour la vie des- « quels nous avons à craindre. » Ils sellèrent trois nobles chevaux et coururent comme s'ils enroulaient la terre sous leurs pas. Les trois cavaliers arrivèrent auprès de Piran, les joues inondées de sang, l'âme percée de douleur, et lui racontèrent tout le mal que le roi avait fait. Piran ayant entendu leurs paroles, tomba de son trône; il était hors de lui, il dé-

chirait ses vêtements sur son corps, il arrachait ses cheveux et répandait de la poussière sur sa tête, s'écriant : « Hélas ! prince digne de la couronne, ja- « mais le trône d'ivoire ne verra plus un homme « comme toi ! » Pilsem lui dit : « Hâte-toi, car des dou- « leurs plus grandes que celles-ci t'attendent. On a « enlevé Ferenguis de son trône, tremblante comme « une *feuille* d'arbre; on l'a emportée pleurante et « traitée avec mépris, et on l'a livrée aux valets du « roi habitués aux meurtres. »

PIRAN DÉLIVRE FERENGUIS.

Lorsque Piran eut entendu cet horrible récit, il sortit du palais en poussant des cris et bouillonnant *de rage;* il tira des écuries dix chevaux jeunes et accoutumés à porter des cavaliers. Lui, le vaillant Rouïn et Ferschidwerd firent voler incontinent la poussière sur la route; ils marchèrent deux jours et deux nuits et arrivèrent à la cour, où ils virent le portail du palais occupé par les bourreaux; ils virent Ferenguis presque sans connaissance; les valets l'avaient saisie et la traînaient par les cheveux, tenant chacun dans la main une épée tranchante, et l'on entendait un grand tumulte dans la cour du palais. Tous les spectateurs avaient le cœur rempli de douleur et les yeux pleins de larmes à cause de ce que faisait l'infâme Afrasiab. Tous ceux qui se trouvaient dans la cour, hommes, femmes et enfants, se di-

saient l'un à l'autre : « C'est une action cruelle et « dangereuse que de mettre à mort Ferenguis, et le « royaume périra par la violence *de cet homme* que « personne ne voudra plus appeler roi. » »

Dans ce moment Piran arriva, rapide comme le vent, et tous ceux qui avaient du sens s'en réjouirent. Lorsque les regards de la noble Ferenguis tombèrent sur lui, ses larmes inondèrent ses joues, et elle lui dit : « Pourquoi m'as tu plongée dans ces malheurs? « pourquoi m'as-tu précipitée toute vivante dans le « feu? » Piran sauta à bas de son cheval, il déchira sur son corps ses vêtements de Pehlewan, et ordonna aux gardiens de la porte de suspendre un instant l'exécution des ordres du roi. Il courut auprès d'Afrasiab, le cœur navré, les yeux remplis de larmes, s'écriant : « O roi, puisses-tu vivre éternellement! « puisse la main du malheur ne jamais t'atteindre! « Quel mal t'est-il arrivé, ô gracieux maître, pour « que tu te sois décidé à tuer? Comment le méchant « Div a-t-il pu acquérir du pouvoir sur ton cœur? « a-t-il donc effacé dans ton âme, la crainte du maître « du monde? Tu as tué Siawusch qui était innocent, « tu as abaissé dans la poussière son nom et son « trône. Mais la nouvelle de ce malheur arrivera « dans l'Iran, on pleurera devant le trône du roi des « rois, et tous les princes de l'Iran viendront dans « le Touran avec leurs armées pour exercer leur ven- « geance. Le monde était délivré du mal, la voie de

« Dieu était ouverte; mais un Div trompeur est sorti « de l'enfer et a perverti le cœur du roi. Maudit soit « cet Ahriman qui t'a égaré dans la voie du mal! « Tu te repentiras longtemps de ce que tu as fait, tu « resteras assis dans la solitude, *l'âme* en feu et « consumé de douleur. Je ne sais qui t'a donné ces « mauvais conseils ni ce que Dieu le créateur ordon- « nera. Après avoir tué Siawusch, tu t'en prends à ton « enfant; tu en es arrivé à sévir contre ta propre « famille; tu t'es levé comme si tu étais possédé du « Div, et tu prépares follement de nouveaux malheurs : « et pourtant la malheureuse Ferenguis ne demande « plus les honneurs de la royauté, ni la couronne, « ni le trône. Ne te rends donc pas infâme dans le « monde par ta cruauté envers ta fille qui porte un « enfant dans son sein; car leur malédiction pè- « serait sur toi pendant toute ta vie, et après ta « mort l'enfer serait ton lot. Si tu veux me rendre « heureux, envoie Ferenguis dans mon palais; et si « son enfant t'inquiète, quoiqu'il ne puisse te donner « que peu de souci, attends que sa mère l'ait mis au « monde; alors je te l'apporterai, et tu lui feras tout « le mal *que tu voudras.* »

Le roi lui répondit : « Fais comme tu as dit; tu « m'as ôté l'envie de mettre à mort Ferenguis. » Le Sipehdar du Touran fut heureux de cette réponse, et son esprit fut délivré du poids de ses chagrins. Il courut vers la cour du palais, fit de grands présents

aux gardiens de la porte et emmena Ferenguis. Il la conduisit à Khoten sans éprouver de difficultés, accompagné des cris de joie de la cour et du peuple. Lorsqu'il entra dans son palais, il dit à Gulschehr : « Il faut tenir cachée cette femme au beau visage, « jusqu'à ce qu'elle ait mis un roi au monde, et alors « je trouverai moyen *de les protéger*. Tiens-toi debout « devant la belle *reine* que je te confie, et sois pour « elle comme une esclave. » Ainsi se passa de nouveau quelque temps, et Ferenguis, qui illuminait le monde, voyait avancer sa grossesse.

NAISSANCE DE KEÏ KHOSROU.

Au milieu d'une nuit noire, où la lune était invisible, et pendant que les oiseaux et les bêtes fauves dormaient, Piran eut un songe : il vit une lumière qui émanait du soleil, et au milieu de cette lumière Siawusch, une épée à la main, qui lui dit : « Ce n'est « pas le temps de rester couché, secoue le doux « sommeil et pense aux destinées du monde; c'est « aujourd'hui un jour de gloire, un jour de fête, car « cette nuit doit naître le roi Keï Khosrou. » Le Sipehbed tremblait dans son doux sommeil, et Gulschehr au visage de soleil se réveilla. Piran lui dit : « Lève-toi et entre doucement chez Ferenguis, car j'ai « vu en rêve Siawusch plus brillant que le disque du « soleil dans le ciel, et il m'a dit : Pourquoi dors-tu? « Ne tarde pas, et va à la fête du roi Keï Khosrou. »

Gulschehr se rendit incontinent auprès de cette lune, qui venait de mettre au monde un prince. Elle le regarda et s'en retourna toute joyeuse, remplissant le palais de ses cris *de surprise*. Elle revint auprès de Piran tout émue de plaisir, et lui dit : « Il a « paru un nouveau soleil *digne d'être* le compagnon « de la lune. Vas-y et regarde avec étonnement cette « œuvre de la puissance et de la sagesse de Dieu. On « dirait que rien ne lui convient qu'un trône, une « cuirasse, un casque et la dévastation *du pays de ses* « *ennemis*. »

Le Sipehbed alla voir le *jeune* roi, et rendit des grâces abondantes à Dieu de cette haute taille, de ces jambes et de ces bras; tu aurais dit qu'une année avait déjà passé sur cet enfant. Il versa des larmes au souvenir de Siawusch et maudit Afrasiab, ensuite il dit à l'illustre assemblée : « Quand je devrais y sa- « crifier ma vie, je ne permettrai pas à Afrasiab de le « toucher, dût-il me livrer aux griffes des crocodiles. »

Aussitôt que le soleil eut montré ses rayons et que le sombre nuage de la nuit eut disparu, le Pehlewan de l'armée se réveilla et se rendit en toute hâte auprès du roi. Il y resta jusqu'à ce que l'assemblée se fût retirée, alors il s'approcha du trône glorieux et dit à Afrasiab : « O prince qui ressembles au soleil! « ô maître du monde, *roi* vigilant et expert dans les « arts magiques! il t'est né cette nuit dans mon palais « un nouvel esclave, tu dirais qu'il est formé de miel;

« il n'y a pas d'enfant aussi beau que lui dans le « monde, tu dirais que c'est une lune dans un ber- « ceau; et si Tour revenait à la vie, il serait envieux « de la mine et du visage de cet enfant. Jamais on n'a « vu dans le palais une peinture belle comme lui, et « la majesté du roi s'est rajeunie dans son petit-fils. « En voyant sa beauté, son visage, ses mains et ses « pieds, on dirait que Feridoun le héros est ressus- « cité. Écarte de ton esprit toute mauvaise pensée, « fais briller ta couronne, et que ton âme se relève « *de son abattement.* »

Le Créateur du monde, par sa grâce, éloigna du cœur d'Afrasiab toute pensée de guerre, d'injustice et de vengeance. Le roi pensa avec douleur au meurtre de Siawusch et soupira; il se repentit d'avoir commis ce crime, d'avoir détruit le bonheur du pays de Touran. Il répondit à Piran : « Je suis destiné à beaucoup « de malheurs; tous les sages m'ont prédit que cet « enfant remplirait le monde de bruit, et je me rap- « pelle bien les avis que j'ai reçus, que les deux fa- « milles de Tour et de Keïkobad produiraient un roi « dont le monde entier ambitionnerait l'amour et à « qui tout le pays d'Iran rendrait hommage. Mainte- « nant il arrive ce qui devait arriver, et les soucis, « les peines et les soupçons ne serviraient à rien. N'é- « lève pas cet enfant au milieu de la foule; envoie-le « dans la montagne, parmi les pâtres, afin qu'il n'ap- « prenne pas qui je suis ni pourquoi je l'ai fait confier

« aux pâtres, afin que personne ne l'instruise ni ne « lui apprenne sa naissance, et que tout ce qui s'est « passé lui reste inconnu. » Il continua à dire sur ce sujet ce qu'il pensait; il croyait que ce vieux monde *était* jeune *et sans expérience.* Mais que peux-tu faire? Tu n'as pas les moyens *de le subjuguer*; il est vaste et ne saurait entrer dans tes piéges et dans tes filets. Mais si le monde te fait éprouver du mal, d'un autre côté, il t'enseigne le bien.

Le Pehlewan reprit le chemin de son palais, son âme était remplie de pensées de bonheur, il rendait grâces au Créateur, il bénissait le roi du monde; et jusqu'au moment où il arriva dans son palais il ne fut occupé qu'à songer comment il ferait pousser les feuilles et les racines de ce *jeune arbre.*

PIRAN CONFIE LE JEUNE KEÏ KHOSROU AUX PÂTRES.

Piran appela des pâtres des montagnes de Kala et leur parla longuement de cet enfant; il leur confia *les délices* de ses yeux et de son cœur, ce bel enfant qui avait trouvé grâce devant lui, disant : « Traitez-le « tendrement comme s'il était votre âme, et préser- « vez-le du vent et de la poussière. Ayez soin que ses « jours ne courent pas de danger, quand même il « faudrait y sacrifier tout ce qui vous est cher. » Ils répondirent d'une commune voix : « Nous t'obéirons « et ne nous écarterons jamais de tes ordres. » Alors Piran gratifia les pâtres de riches présents et les fit

accompagner par une nourrice. Ils portèrent le doigt, *en signe d'obéissance*, à leurs yeux et à leur tête, et emportèrent dans la montagne l'enfant royal. C'est ainsi que le ciel tourna quelque temps, et Piran ne révéla son secret à personne.

Quand le héros qui portait haut la tête eut sept ans, sa bravoure et sa haute naissance trahirent son secret. Il forma un arc avec un bâton, et avec des intestins une corde aux deux bouts de laquelle il fit un nœud, ensuite il se fit une flèche sans plumes et sans pointe de fer, et alla dans le désert s'exercer à la chasse. Quand il eut dix ans, le jeune brave se mit à attaquer les sangliers, les ours et les loups, ensuite il courut sur les lions et les léopards, et se fit une arme de sa houlette même.

Quelque temps s'étant ainsi passé, il refusa d'obéir aux ordres de son père nourricier; et un jour le pâtre quitta la montagne et le désert, se rendit en se lamentant auprès de Piran, et lui dit : « Je viens auprès du Pehlewan pour me plaindre de ce vaillant « lion qui porte haut la tête. Il a chassé d'abord les « antilopes, en évitant le chemin du lion et le combat « contre le léopard; mais maintenant il lui est indifférent de poursuivre l'antilope ou d'attaquer le lion « furieux. Puisse le malheur ne pas l'atteindre! car « tu me jetterais sur-le-champ dans les fers. »

Piran l'écouta, sourit et dit : « La haute naissance « et la bravoure ne peuvent rester cachées. » Il monta

sur un cheval ardent et alla voir le jeune roi qui ressemblait au soleil. Il ordonna qu'on le lui amenât; il observa le *jeune* Pehlewan *dans sa course*. Le prince se mit à courir comme le vent; il arriva en bondissant et baisa la main de Piran. Le Sipehbed admira sa mine royale et sa beauté; ses joues furent mouillées de larmes et son cœur se remplit de tendresse. Il pressa longtemps Keï Khosrou contre sa poitrine en priant Dieu pour lui en silence. *A la fin* il lui dit : « O toi dont la foi est pure, puisses-tu faire le bonheur « du monde! car quiconque te connaîtra ne voudra « te donner d'autre nom que celui d'ami. » Keï Khosrou lui répondit : « O toi qui portes haut la tête! quel « besoin as-tu de me voir? Tu presses tendrement « contre ton cœur le fils d'un pâtre; est-ce que tu « n'en rougis pas? »

Le sage Piran eut le cœur enflammé d'amour pour lui, et sa joue brûlait comme du feu; il lui dit : « O « héritier des rois, digne de posséder le monde, et « privé de sa possession! aucun pâtre n'est de ta pa- « renté, et j'ai beaucoup à te raconter sur ton origine. »

Il fit donner au jeune homme un cheval de parade et des vêtements dignes d'un roi, et le ramena dans son palais, l'âme remplie d'amertume au souvenir de Siawusch. Il l'éleva dans son sein, il se réjouit de sa vue et en fut heureux; il perdait la faim, le sommeil et le repos, tant il aimait cet enfant, tant il redoutait la colère d'Afrasiab. Ainsi tourna de nou-

veau pendant quelque temps le ciel, qui avait accordé sa faveur au *jeune* roi.

PIRAN MÈNE KEÏ KHOSROU AUPRÈS D'AFRASIAB.

Pendant une nuit sombre, à l'heure du repos et du sommeil, un messager d'Afrasiab arriva et dit au Pehlewan que le roi illustre l'appelait. Afrasiab parla à Piran des temps passés, et lui dit : « Mon âme « a été remplie de soucis toute la nuit, mon cœur « tremble et ne peut se délivrer de son inquiétude; « on dirait que cet enfant de Siawusch m'obscurcit le « jour. Comment pourrait-il paraître sage et conve- « nable de laisser élever par un pâtre un petit-fils « de Feridoun? S'il est écrit qu'il doit m'arriver des « malheurs à cause de lui, mes précautions ne m'en « préserveraient pas, car ces malheurs viendraient de « Dieu. S'il veut oublier ce qui s'est passé, il peut « vivre heureux, et nous aussi nous serons heureux; « mais s'il montre un mauvais naturel, il faudra lui « trancher la tête comme à son père.

Piran lui dit : « O roi! tu n'as pas besoin d'un « conseiller. Un enfant qui est comme un idiot, que « pourrait-il savoir de ce qui s'est passé autrefois? « Un enfant qu'un pâtre élève dans la montagne est « comme une bête fauve; d'où prendrait-il de l'intel- « ligence? J'ai entendu dire hier soir à son père « nourricier qu'il a un visage de Péri, mais qu'il « manque de sens. Ses traits sont beaux et sa taille

« est haute; mais cette tête, qui devrait porter une « couronne, est dépourvue de raison. Ne t'inquiète « pas et ne commets pas de violence, car *je puis te ré-* « *pondre de lui.* Que dit, en effet, le sage? Celui qui « nourrit *un enfant* est plus qu'un père, et un enfant « de noble nature porte son affection sur sa mère. « *Or c'est moi qui tiens lieu de mère à celui-ci.* Si le roi « veut, je lui enverrai sur-le-champ cet illustre jeune « homme. Mais tranquillise-moi d'abord par un ser- « ment; jure à la manière des rois. Feridoun quand « il voulait attester la vérité, jurait par sa gloire, sa « fortune et sa couronne; Tour, le maître du trône « et de la couronne, jurait par Dieu le distribu- « teur de la justice dans le monde, et ton grand- « père Zadschem jurait par le maître de Mars, de « Saturne et du soleil. »

Ces paroles de Piran calmèrent l'esprit irascible d'Afrasiab; il fit un grand serment comme en font les rois, en jurant par le jour brillant et la nuit sombre, par Dieu le créateur du monde, créateur de la terre, de l'espace et du temps, que jamais il ne ferait de mal à cet enfant, que jamais il ne se montrerait dur envers lui. Piran baisa la terre et lui dit: « O roi, distributeur de la justice, qui n'as pas ton « égal et ton pareil! puisse l'intelligence te guider « vers le bien! puisse le monde et l'époque être la « poussière de tes pieds! »

Il courut auprès de Keï Khosrou, sa joue était co-

lorée, son cœur était heureux; il lui dit : « Chasse « à présent la raison de ta tête; s'il te parle guerre, « réponds-lui noces; aborde-le comme si tu lui étais « étranger, ne laisse prononcer à ta langue que des « paroles insensées, ne laisse apercevoir aucune trace « de raison, afin que le jour d'aujourd'hui passe sans « te porter malheur. » Il lui mit alors sur la tête un casque royal et le ceignit d'une ceinture royale.

Le *jeune* héros à l'âme pure demanda d'une voix douce un cheval rapide et monta dessus; il se rendit au palais d'Afrasiab, et les hommes, en le voyant, versèrent des larmes. On leur entendit dire : « Faites « place! voici le jeune héros qui demande une cou- « ronne! » Il entra chez le roi, et le Sipehdar Piran le présenta. Lorsqu'il s'approcha d'Afrasiab, les joues de son grand-père furent inondées de larmes de honte; Piran tremblait comme la branche du saule, car il désespérait de la vie de Keï Khosrou. Le roi observa longtemps Keï Khosrou, et resta confondu de cette mine royale, de cette main puissante, de cette manière de marcher, de cette dignité et de ce port majestueux; il chercha à se rappeler ses promesses et à réprimer sa haine. Il resta quelque temps dans cet état; à la fin ses traits s'éclaircirent, et le sort fit naître en lui de la tendresse pour *cet enfant*. Il lui dit : « O jeune pâtre ! comment connais-tu les « jours et les nuits? que fais-tu de tes troupeaux? « comment comptes-tu les chèvres et les moutons? »

Khosrou répondit : « Il n'y a pas de gibier, et je n'ai « ni arc, ni flèches, ni cordes. » Le roi l'interrogea alors sur les leçons qu'on lui donnait et sur la bonne ou mauvaise fortune qu'il éprouvait. Khosrou répondit : « Quand il paraît un léopard, le cœur de « l'homme courageux se déchire de peur. » Afrasiab lui adressa une troisième question sur l'Iran, sur la ville *de Gang*, sur son père et sa mère. Khosrou répondit : « Un chien de caravane ne peut se rendre maître « du lion féroce. » Afrasiab lui demanda : « Quitteras-« tu ce pays pour aller dans l'Iran auprès du roi des « braves ? » Khosrou répondit : « Un cavalier a passé la « nuit d'avant-hier auprès de moi dans la montagne et « dans le désert. » Le roi sourit et s'épanouit comme une rose, et lui dit d'une voix douce : « Ne veux-tu « pas apprendre à écrire? N'as-tu pas envie de te ven-« ger de tes ennemis ? » L'enfant répondit : « Il n'y a « plus de crème dans le lait; je voudrais chasser du « désert tous les pâtres. » Le roi rit de ces paroles, et se tourna vers le Pehlewan de l'armée, disant : « Il « est fou. Je lui parle de la tête, il me répond sur « le pied. Il ne fera jamais ni bien ni mal, ce n'est « pas ainsi que sont faits les hommes qui veulent « se venger. Pars, rends-le gracieusement à sa mère, « et mets-le entre les mains d'un homme prudent; « envoie-le à Siawuschguird, et éloigne de lui tout « mauvais conseiller. Donne-lui ce qu'il faut d'or et « d'argent, de chevaux, de serviteurs et tout le reste. »

KEÏ KHOSROU RETOURNE À SIAWUSCHGUIRD.

Le Sipehbed se hâta d'emmener Keï Khosrou hors de la présence du roi et s'achemina vers son palais; *le bonheur* brillait *dans ses yeux*, il marchait fièrement, car il avait éloigné tout danger. Il dit : « Par « la grâce de Dieu le créateur, un nouvel arbre porte « du fruit dans le monde. » Il ouvrit les portes de son ancien trésor et équipa le roi de tout ce qu'il lui fallait; *il lui donna* du brocart, de l'or, des perles et des pierres fines, des chevaux, des armes, des casques et des ceintures, des trônes et des monceaux d'argent, des tapis et d'autres richesses. Il fit tout apporter sans délai devant Keï Khosrou et ajouta à ces dons ses bénédictions. Ensuite il l'envoya, *lui et sa mère*, à la ville que le bon roi *Siawusch* avait bâtie; ils partirent joyeusement pour cette ville, qui était redevenue comme un hallier.

Ferenguis et Keï Khosrou y arrivèrent, et de tous côtés accourut la foule des hommes, ils *se prosternèrent et* touchèrent la terre de leurs yeux, et dans toute la ville on entendit des voix qui les bénissaient, disant : « Le noble arbre qu'on avait coupé a re- « poussé de sa racine un vigoureux rejeton. Puisse « l'œil du mal rester loin du roi de la terre! puissent « les mânes de Siawusch s'en réjouir! »

Chaque épine de ce pays devint un buis, toutes les herbes des prairies devinrent de nobles cyprès, les

bêtes fauves se réjouirent, et tous les cœurs se remplirent de tendresse au souvenir de Siawusch. Un arbre vert et odorant était sorti de la terre qui avait bu le sang de Siawusch et s'élevait jusqu'aux nues, ses feuilles portaient l'image du roi, et il répandait un parfum de musc par amour pour lui, il fleurissait au mois de Deï (décembre) comme si c'était le printemps, et tous ceux qui portaient le deuil *de Siawusch* faisaient leurs prières sous ses branches.

Telle est la manière d'agir de ce vieux monde; il prive les enfants du sein *de leurs mères* rempli de lait, et celui dont le cœur s'attache avec amour à ce monde sera précipité inopinément dans la poussière. Mais ne lutte pas contre lui, car il tient encore de plus grands maux en réserve. Ne lui demande que du plaisir; ne flaire pas, dans le jardin de la vie, les feuilles du souci. Que tu possèdes une couronne ou que tu sois pauvre, ta vie ne sera pas longue; mais ne te plains pas que cette demeure ne t'appartienne pas toujours, et qu'il ne te reste d'autre place qu'un étroit cercueil. Pourquoi accumulerais-tu des richesses? Assieds-toi au banquet, et aie confiance dans le trésor du Créateur. Le monde t'offre beaucoup de plaisirs, quoiqu'il n'accorde son amour à personne; il élève la tête d'un homme jusqu'à la lune, et demain il le jette dans une fosse. Telle est la manière d'agir du sublime firmament; il exalte tantôt l'un, tantôt l'autre.

J'ai achevé le récit de la mort de Siawusch; je vais raconter maintenant de quelle manière elle fut vengée, et comment Keï Khosrou fut emmené du pays de Touran.

V. DÉPART DE KHOSROU POUR LE PAYS D'IRAN.

COMMENCEMENT DU RÉCIT.

Lorsque l'épée de la soixantième année s'approche de la tête de l'homme, ne lui donne pas de vin, car il est ivre de ses années. L'âge a mis dans ma main un bâton au lieu d'une bride; mes richesses sont dissipées, la fortune m'a quitté. Je suis comme une vedette placée sur le haut d'une montagne; elle voit arriver une armée innombrable, mais elle ne peut tourner la bride de son cheval pour fuir devant ses ennemis, quoique les pointes de leurs lances touchent les cils de ses yeux. Quand seront arrivés deux *autres* cavaliers rapides, ces soixante ennemis le feront prisonnier. Le poëte est las de chants, la voix du rossignol et le cri du lion sont la même chose pour lui. J'ai bu la coupe de la cinquante-huitième année, et je ne penserai plus désormais qu'au cercueil et au cimetière. Hélas! la rose et le doux parfum de la trentaine. Hélas! l'épée tranchante de la *parole* persane! Le faisan ne tourne pas autour de la rose de Jéricho, c'est la fleur du grenadier et le bourgeon du

cyprès qu'il recherche; et moi je demande au Créateur que ma vie dure assez de temps pour que je puisse laisser après moi une histoire tirée de cet ancien et glorieux livre : car quiconque a bien parlé laisse dans ce monde un beau renom. Dans l'autre monde j'ai aussi un intercesseur, le maître de la chaire et de l'épée tranchante; car je suis l'esclave de la famille du prophète, je me prosterne devant la poussière des pieds d'Ali.

Maintenant fais attention aux paroles du Dihkan, écoute ce que va dire le poëte.

KAOUS APPREND LE SORT DE SIAWUSCH.

Lorsque Kaous apprit que Siawusch avait cessé de vivre, que le roi du Touran lui avait fait trancher la tête comme on la coupe à un oiseau, que les bêtes fauves en poussaient dans toute la montagne des cris lamentables, que le rossignol sur la branche de cyprès, et le coq de bruyère et le faisan sous le rosier, le plaignaient, que tout le pays de Touran était rempli de douleur et de tristesse, que les feuilles du grenadier avaient jauni dans la forêt, que Gueroui avait placé devant lui un plat d'or, lui avait tordu le cou comme à un bélier, et qu'on avait séparé du corps de Siawusch sa tête royale sans que personne fût venu à son aide, sans que personne eût demandé sa grâce; quand Kaous apprit tout cela, sa tête couronnée s'inclina de son trône vers la terre,

il arracha les vêtements qui couvraient sa poitrine, il déchira ses joues et tomba de son trône élevé. Les *chefs des* Iraniens s'assemblèrent en faisant des lamentations, couverts de vêtements de deuil, les yeux remplis de sang, les joues pâles et le cœur soupirant sur le sort de Siawusch : c'étaient Thous, Gouderz et le vaillant Guiv, Schapour, Ferhad et Bahram le lion, tous habillés de bleu et de noir, tous ayant la tête couverte de poussière au lieu de casques.

RUSTEM SE REND AUPRÈS DE KAOUS.

Ensuite on apprit dans le Nimrouz, on dit devant le Pehlewan qui était la lumière du monde, que l'on avait entendu des cris dans le pays d'Iran, que la terre noire y avait tremblé, que Kaous avait répandu de la poussière sur son trône, qu'il avait déchiré ses robes royales, parce qu'on avait ignominieusement tranché la tête à Siawusch, parce que la tête du *fils du* roi avait été jetée dans la poussière.

Quand Tehemten eut entendu cette nouvelle, il perdit la raison, et des cris de douleur retentirent dans le Zaboulistan; Zal déchira ses joues avec ses ongles, il versa de la poussière sur sa couronne et sur son corps. Rustem demeura plongé pendant sept jours dans le deuil et dans la tristesse; le huitième jour, le bruit des trompettes d'airain monta vers le ciel, toute l'armée se rassembla du Kaschmir et du Kaboul devant la porte du héros au corps d'éléphant,

qui se mit en route pour la cour de Kaous, les yeux remplis de sang, le cœur plein de vengeance. Quand il fut arrivé près de la capitale de l'Iran, il déchira ses vêtements de Pehlewan, et dit en jurant par le nom de Dieu maître de l'univers : « Jamais je ne « quitterai mon armure de guerre, jamais je ne la- « verai mes joues couvertes de poussière, car il faut « que je porte ce deuil. Un casque sera ma couronne, « *ma main tiendra* une épée *au lieu de tenir* une coupe, « le lacet roulé autour de mon bras sera le filet *avec* « *lequel je prendrai ma proie*, et j'espère venger le « jeune roi de ce Turc à l'âme noire. »

Il arriva devant le trône du roi Kaous, couvert de poussière depuis la tête jusqu'aux pieds, et lui dit : « O roi ! tu t'es laissé aller à ta mauvaise nature, et « la semence que tu as semée a porté du fruit. L'a- « mour de Soudabeh et ses vils penchants t'ont arra- « ché de la tête le diadème des rois. Maintenant tu « dois voir clairement que tu t'es assis sur les vagues « de la mer. Les soupçons et les passions de ce roi « cruel ont fait subir à l'Iran une perte immense. Il « vaudrait mieux pour le roi d'un peuple être dans « son linceul que sous la domination d'une femme; « ce sont les paroles d'une femme qui ont fait périr « Siawusch. Heureuse celle qui ne serait pas mise au « monde par une femme ! Il n'y a jamais eu de roi « comme Siawusch, intelligent, noble et gai comme « lui. Hélas ! cette tête, ces bras et ces membres !

« Hélas ! cette poitrine, ces mains et cette massue !
« Hélas ! ces joues et cette haute stature, ces étriers,
« ce lacet et les traces de son pied royal ! Quand il
« assistait à une fête, il était comme le printemps;
« dans le combat c'était la couronne des braves. Assis
« sur le trône, il répandait des perles, et dans la ba-
« taille il faisait tomber des têtes. Dorénavant je con-
« sacrerai à venger Siawusch mon cœur et ma tête
« aussi longtemps que je vivrai. Je ne combattrai plus
« qu'en versant des larmes, je ferai souffrir le monde
« comme je souffre moi-même. »

RUSTEM TUE SOUDABEH ET ENTRE EN CAMPAGNE.

Kaous observa ses traits, les larmes de sang qui coulaient de ses yeux et l'amour *de Siawusch qui l'animait;* la honte l'empêcha de lui répondre, il se mit à verser des larmes brûlantes; mais Tehemten sortit de sa présence et se dirigea vers le palais de Soudabeh. Il la traîna par les cheveux hors de l'appartement des femmes, il l'arracha du trône du pouvoir, la traîna dans le sang et la perça avec son poignard. Kaous tremblait sur son trône, et Rustem se retira dans son palais, triste et en deuil, les yeux baignés de larmes de sang et les joues pâles. Tout le pays d'Iran poussait des plaintes; tous les *braves* se rendirent dans leur douleur auprès de Rustem, qui demeura assis au fond de son palais pendant sept jours, dans le deuil et dans les larmes, *l'âme*

remplie de tristesse et de colère. Le huitième jour, il fit sonner les trompettes d'airain et battre les timbales, et Gouderz, Thous, Ferhad, Bahram, Guiv, Gourguin fils de Milad et le vaillant Schapour, Feribourz fils de Kaous, Rehham le lion, et Gourazeh le courageux dragon, vinrent à sa cour.

Rustem leur dit : « J'ai dévoué à cette vengeance « mon cœur, mon âme et mon corps; car jamais « plus cavalier semblable à Siawusch ne se ceindra « pour le combat. Mais c'est une entreprise dans la- « quelle aucun de vous ne doit s'engager légèrement, « c'est une vengeance qu'on ne peut compter pour « peu de chose; il faut que vous écartiez de vos cœurs « toute crainte, que vous inondiez la terre d'un tor- « rent de sang semblable au Djihoun. Je jure par « Dieu qu'aussi longtemps que je vivrai, mon cœur « sera rempli du deuil de Siawusch. Pour soulager « ma douleur, je veux toucher de mes yeux et de mon « front la place dure et desséchée où le vil Gueroui a « versé son sang; et à moins que je n'aie les mains « liées et une cangue au cou, à moins que je ne sois « jeté honteusement dans la poussière comme une « brebis, les deux mains liées avec la corde du lacet, « je ferai trembler le monde devant ma massue et « mon épée tranchante, comme il tremblera au jour « de la résurrection. Mes yeux ne verront dorénavant « que la poussière des batailles, et je renonce à la « coupe des banquets. »

Tous les braves et les Pehlewans qui entendirent ces paroles de Rustem lui répondirent par un cri unanime; tu aurais cru que le Meïdan tremblait, et un bruit montait du pays d'Iran vers le ciel comme si la terre eût été un repaire de lions. *Rustem* donna, du haut de son éléphant, le signal du départ, et son armée tira du fourreau l'épée de la vengeance. On entendit le son des trompettes, des clairons et des cymbales d'airain; le monde était rempli de haine contre Afrasiab, on aurait dit que l'eau de la mer en bouillonnait; il n'y avait plus de place pour marcher sur la terre, et l'air disparaissait sous la multitude des lances. Les astres commençaient à se combattre, et l'univers se préparait à de grands maux. Les héros iraniens se ceignirent et se mirent en marche précédés du drapeau de Kaweh. Rustem, le maître du Zaboulistan, fit un choix parmi les guerriers du Kaboul qui étaient prêts à frapper de l'épée, et cent mille braves du pays d'Iran et de la forêt de Narwen se rassemblèrent.

FARAMOURZ TUE WARAZAD, ROI DE SIPENDJAB.

Un jeune guerrier, Faramourz, fils de Rustem, commandait l'avant-garde; il s'avança jusqu'à la frontière du Touran, où une vedette de l'ennemi le vit sur la route. Or il y avait alors un roi de Sipendjab dont le nom était Warazad et qui brillait au milieu des héros comme une perle d'une belle eau. Lorsque le

son des trompettes, des clairons et des clochettes indiennes eut frappé son oreille, il fit battre les timbales, mit en marche son armée et la conduisit de la plaine sur *le champ de bataille qui allait devenir* une mer de sang. Il avait avec lui trente mille hommes armés d'épées, tous cavaliers illustres et avides de combats. Warazad sortit du centre de l'armée, s'avança rapidement vers Faramourz, et lui dit: « Qui « es-tu, dis-moi? Pourquoi viens-tu dans ce pays? « es-tu venu par ordre du roi, ou est-ce le Pehlewan « de l'armée qui t'envoie? N'as-tu donc jamais en- « tendu parler d'Afrasiab, de sa dignité, de son trône « et de sa couronne royale? Il faudrait me dire ton « nom; car tu succomberas dans cette entreprise, et « je ne voudrais pas que ma main fît quitter à ton « âme ce corps terrestre sans que l'on sût ton nom. »

Faramourz lui dit : « O héros infortuné! je suis « un fruit de l'arbre qui porte des Pehlewans, *je suis* « *le fils* de celui devant lequel tremblent les lions, et « qui dans sa colère anéantit les éléphants. Mais pour- « quoi parler et répondre à un homme de race mé- « chante, à un fils de Div comme toi? Rustem me « suit avec une armée, lui qui sait vaincre tous ses « ennemis. Il s'est ceint pour venger Siawusch, il « s'est mis en marche comme un lion féroce; il va « porter la destruction dans le Touran, et l'air n'o- « sera pas disperser la poussière qu'il va soulever. »

Warazad entendit ces paroles et sentit qu'il était

inutile de disputer; il donna à son armée l'ordre de s'ébranler et de bander les arcs. Les braves formèrent leurs rangs des deux côtés, ils se couvrirent de leurs casques de fer; on entendit partout le bruit de la bataille, et la terre trembla sous les sabots des chevaux. Le cœur de Faramourz battit quand il entendit le son des timbales et des trompettes; il se jeta *dans la mêlée* comme un éléphant furieux, le lacet au bras, la ceinture serrée. Dans une seule attaque il renversa mille braves, et décida du sort de la bataille; il courut, une lance en main, couper la retraite à Warazad; il aperçut l'étendard du roi des Turcs et sortit du centre de son armée, semblable à un lion; il lança son cheval noir, il serra du poing sa lance et en frappa Warazad à la ceinture, lui brisa sa cuirasse et coupa les liens qui la tenaient. Ensuite il l'enleva de sa selle à peau de léopard, tu aurais dit qu'il tenait dans la main une mouche; il le jeta par terre, descendit de cheval, bénit le nom de Siawusch, lui trancha la tête, et couvrit de sang sa tunique, disant : « Voici les prémices de la vengeance; on a « semé la haine et l'on recueille la guerre. »

Il porta le feu dans tout le pays, et la fumée s'éleva jusqu'au ciel sublime. Ensuite il écrivit une lettre à son père sur le sort de Warazad qui avait été si avide de combats, disant : « J'ai ouvert la porte « de la vengeance et de la guerre, j'ai enlevé Wa- « razad de la selle de peau de léopard, je lui ai tran-

« ché la tête pour venger Siawusch, j'ai dévasté par « le feu son royaume. »

SUKHEH SE MET EN MARCHE CONTRE RUSTEM.

Un messager partit de Sipendjab, se rendit auprès du roi du Touran et lui dit : « Rustem au corps d'élé- « phant est venu pour venger *Siawusch*, les grands « de l'Iran se sont réunis, on a coupé ignominieu- « sement la tête à Warazad, et toute la frontière du « Touran est livrée à la destruction; les Iraniens ont « réuni toute leur armée et brûlent tout le pays. » Quand Afrasiab eut entendu ces paroles, il se rappela avec douleur d'anciennes prédictions que lui avaient faites les sages, les astrologues et les Mobeds.

Il appela des provinces tous les grands, il distribua de l'argent et répandit ses vieux trésors. Il fit venir des plaines tous les chevaux qui y paissaient, et ses pâtres les amenèrent en troupeaux sur le Meïdan; il ouvrit ses magasins de massues et d'armures pour les chevaux, de flèches, d'épées et de lacets pour les braves; il demanda à son Destour et à son trésorier les clefs de ses trésors d'or, de perles et de pierreries, de couronnes, de bracelets et de ceintures d'or, et couvrit de monceaux d'argent le palais et le Meïdan. Quand l'armée fut équipée, quand elle eut reçu les largesses du roi, il fit battre les timbales d'airain et sonner les clochettes indiennes, et les cavaliers se préparèrent au combat.

Le roi sortit de la ville de Gang et conduisit l'armée des *rues* étroites de la ville dans la plaine; il choisit Surkheh parmi tous les braves et lui parla longuement de Rustem, disant : « Prends trente « mille guerriers propres au combat et armés d'épées, « va rapidement comme le vent à Sipendjab, et ne « pense ni au repos ni au plaisir. Tu y trouveras « Faramourz et son armée, et tu m'enverras ici sa « tête. Mais prends garde que le fils de Zal ne mette « ta vie en danger; c'est le seul homme qui soit ton « égal dans le combat, et là où se trouve un léopard « avide de proie, le chien le plus vaillant doit éviter « la lutte. Tu es mon fils et mon ami, le soutien de « l'armée et ma lune; et si tu es prudent et diligent, « qui osera s'opposer à toi? Maintenant prends les « devants, sois circonspect, et préserve l'armée *des* « *attaques* de Rustem. »

Surkheh quitta son père et se mit en marche; il porta son étendard noir dans la plaine; et se dirigea en toute hâte vers Sipendjab, ne rêvant que combats. Une sentinelle vit la poussière que soulevait son armée, et se rendit promptement auprès de Faramourz; le son des timbales retentit dans le camp des Iraniens, l'air devint comme de l'ébène par la poussière que soulevait leur armée, et le bruit des chevaux et des cavaliers qui couvraient la plaine monta plus haut que le soleil et l'étoile du matin. Les épées d'acier flamboyèrent, les pointes des lances

se réchauffèrent dans le sang; on aurait dit qu'une vapeur s'élevait du monde entier embrasé par le feu de ce combat. Les cadavres des chefs, gisants de toutes parts, faisaient du terrain d'un bout à l'autre une montagne.

Quand Surkheh vit le combat ainsi engagé, et qu'il aperçut la pointe de la lance de Faramourz, il lâcha la bride à son noble destrier et courut avec sa lance rapidement comme le vent. Faramourz s'avança du centre de l'armée vers Surkheh pour le combattre avec sa lance. Semblable à Adergouschasp, il le frappa de sa lance, le souleva de selle et le tira vers lui jusqu'à ce qu'il touchât la crinière de son cheval; les chefs de l'armée du Touran accoururent pleins de rage et d'ardeur pour le combat, ils assénèrent de toute leur force de grands coups sur la lance de Faramourz et la mirent en morceaux. Surkheh sentit avec douleur qu'il était le plus faible, et recula; ensuite il se jeta de nouveau sur Faramourz, une épée indienne à la main, et semblable à un éléphant furieux. Les cavaliers touraniens arrivèrent derrière *leur chef* en poussant des cris; mais Faramourz, aussitôt que Surkheh fut à sa portée, étendit la main brusquement comme un léopard agile, le saisit à la ceinture, l'enleva de selle, le jeta par terre, le fit marcher ignominieusement devant lui à pied, et l'emmena ainsi de la mêlée au camp iranien.

Dans ce moment on aperçut sur la route l'étendard de Rustem, et l'on entendit le bruit de ses éléphants et de son armée. Faramourz courut au-devant de son père pour lui annoncer sa victoire. *Rustem* vit devant lui Surkheh qui avait les mains liées, et par terre les membres de Warazad qu'on avait coupés; il vit les vallées et la plaine jonchées de morts, il vit que la tête de l'ennemi avait été écrasée dans cette bataille. L'armée célébrait les louanges du Pehlewan, du jeune et glorieux héros, et Rustem aussi se mit à le louer et à distribuer aux pauvres de grandes largesses. Ensuite il dit en parlant de son fils : « Qui-« conque veut élever sa tête au-dessus de la foule, « doit avoir du courage et une illustre naissance; la « raison doit être sa compagne et la science sa maî-« tresse. Quand on réunit ces quatre avantages, alors « on est un brave et l'on a aile et pied *pour avancer.* « L'œil ne voit dans le feu que la lumière, mais « quand on s'en approche, on sent qu'il brûle. Fara-« mourz ne s'était pas montré jusqu'à présent, quoi-« qu'il soit plein de fierté; l'acier est rempli de feu, « mais sa qualité n'apparaît que quand on le met en « contact avec une pierre dure. »

Rustem jeta alors les yeux sur Surkheh, qui était élancé comme un cyprès au milieu d'un pré, sa poitrine ressemblait à la poitrine d'un lion, son visage était comme le printemps, et les boucles noires *de ses cheveux* se dessinaient sur les roses *de ses joues.* Rus-

tem ordonna qu'on le menât dans la plaine, qu'on y envoyât les bourreaux avec une épée et un vase, qu'on lui liât les mains avec un lacet, qu'on le couchât par terre comme un mouton, qu'on lui tranchât la tête comme on l'avait tranchée à Siawusch, et qu'on le laissât dévorer par les vautours. Le Sipehbed Thous entendit ces paroles, et partit incontinent pour mettre à mort Surkheh. Celui-ci lui dit : « O « prince qui portes haut la tête! pourquoi verserais- « tu mon sang innocent? Siawusch était du même « âge que moi et mon ami, et mon cœur se désole « de sa perte, mes yeux le pleurent jour et nuit, mes « lèvres maudissent sans cesse ceux qui lui ont tran- « ché la tête, ceux qui ont porté l'épée et le vase « *qu'on a employés.* » Le cœur de Thous eut pitié de cet homme d'un si haut rang et tombé si bas; il s'en retourna auprès de Rustem et lui répéta les paroles par lesquelles le fils d'Afrasiab l'avait touché.

Mais Rustem lui répondit : « Quand il serait digne « d'un roi d'être affligé et de se lamenter comme il « fait, il ne faut pas que nous cessions de tourmenter « le cœur d'Afrasiab et de faire couler des larmes de « ses yeux; d'ailleurs un fils de cet homme de mé- « chante race méditerait de nouvelles ruses et de nou- « velles fourberies. On a jeté par terre Siawusch, « on a inondé de sang sa poitrine, ses membres et « ses cheveux, et je jure par la vie et la tête du roi « de l'Iran, du noble et illustre Kaous, qu'aussi long-

« temps que je vivrai je trancherai la tête à chaque « Turc, à chaque homme de ce pays et de ce peuple « que je rencontrerai, qu'il soit roi, qu'il soit es- « clave. »

Le *héros au cœur de* lion fit un signe à Zewareh et lui ordonna de verser ce sang qui ne pouvait être épargné; Zewargh prit l'épée et le vase, et livra le jeune prince aux bourreaux. On lui trancha la tête avec l'épée, après qu'il eut poussé quelques cris, et tout fut fini. O monde! que veux-tu des créatures que tu nourris? *que dis-je*, nourrir? que tu abreuves d'amertume. Rustem fit suspendre à un gibet la tête coupée et placer au-dessus les deux pieds du mort; il jeta, dans sa haine, de la poussière sur le cadavre, et le déchira avec son poignard.

AFRASIAB SE MET EN CAMPAGNE POUR VENGER SON FILS.

Lorsque les Touraniens revinrent chez eux du champ de bataille, le corps souillé de sang, la tête couverte de poussière, ils racontèrent que la fortune si courte de Surkheh était passée, qu'un brave plein de courage lui avait coupé la tête, que l'armée revenait fatiguée de combats, que tout le pays d'Iran était armé, que tous les cœurs y étaient blessés du meurtre de Siawusch. Afrasiab baissa sa tête couronnée, il arracha ses cheveux, il versa des larmes, il poussa des cris, répandit de la poussière sur sa tête, déchira tous ses vêtements royaux, et s'écria :

« O mon noble, mon courageux, mon vaillant fils!
« chef des braves, héros et roi! Hélas! cette joue rose,
« belle comme la lune! Hélas! cette poitrine, cette
« taille et cette stature royales! Ton père n'aura plus
« d'autre siége que la selle de son destrier sur le
« champ de bataille. »

Ensuite il dit à ses braves : « Il ne faut plus songer
« à la faim ni au sommeil. Ne respirons que la ven-
« geance, couvrons-nous de cottes de mailles et de
« cuirasses, remplissons nos cœurs de haine pour
« mieux combattre, donnons à nos javelots les corps
« de nos ennemis pour fourreaux. Quand la voix des
« timbales s'élève des deux côtés, un brave ne de-
« mande plus de délai. » On entendit alors un bruit d'armes et le son des trompettes, des clairons et des cymbales d'airain; la terre tremblait sous les sabots des chevaux, et le bruit de l'armée montait jusqu'au ciel.

Pendant que cette armée soulevait ainsi la poussière de la plaine, un homme qui avait été placé en vedette accourut auprès de Rustem et lui dit que le roi Afrasiab arrivait avec une armée qui marchait comme un vaisseau sur l'eau, une armée préparée pour la vengeance et le combat et prompte à verser le sang. Quand le Sipehbed au corps d'éléphant apprit que le roi du Touran paraissait, il se mit en marche accompagné de l'étendard de Kaweh, et l'air devint bleu par *le reflet des* épées des braves. On en-

tendait des deux côtés le bruit des armées, le monde était rempli d'hommes qui désiraient le combat; tu aurais dit que le soleil et la lune étaient éclipsés et que les astres étaient dans la gueule du crocodile.

Le roi du Touran forma son armée, et tous ses braves saisirent leurs javelots et leurs massues. Barman occupa l'aile droite avec un corps de Turcs impatients de combattre; Kuhrem, *le héros* prêt à frapper de l'épée, commanda l'aile gauche, et le roi le centre. De son côté Rustem fit déployer son armée, et la terre disparut sous la poussière que soulevaient ces braves. Lui-même s'établit au centre de l'armée; il plaça Zewareh derrière et Faramourz devant lui. Gouderz fils de Keschwad, Hedjir et les nobles qui les suivaient, à l'aile gauche, Guiv et Thous les cavaliers prudents, accompagnés de leurs éléphants et de leurs timbales, à l'aile droite. Rustem saisit ses armes de combat; son cœur et sa poitrine se dilatèrent, *car il était avide* de vengeance. Les sabots des chevaux rendaient noire la terre, le ciel était rayé par les lances comme la peau du tigre; on aurait dit que la terre était devenue une montagne de fer dont la crête était formée de casques et de cuirasses; les pointes des drapeaux et l'éclat des épées bleues perçaient les nuages.

RUSTEM TUE PILSEM.

Pilsem se rendit au centre de l'armée. Son cœur

était plein d'ardeur pour le combat, son visage était sombre; il dit au roi du Touran : « O roi sage et « illustre! si tu ne me refuses pas une cuirasse, un « cheval, un casque et une épée, je veux aujourd'hui « attaquer Rustem, je veux couvrir son nom de honte; « je t'apporterai sa tête, sa massue et son épée qui « distribue les royaumes, je t'amènerai son cheval « Raksch. » L'âme d'Afrasiab fut réjouie de ces paroles, il éleva la pointe de sa lance au-dessus du soleil et répondit : « O glorieux lion! puisse cet éléphant ne « pas te vaincre! Si tu réussis à t'emparer de Rustem, « tu délivreras le monde d'une grande tyrannie; ton « nom et ton sceau, ton épée et ta massue seront tout-« puissants dans le Touran; tu élèveras ma tête jus-« qu'au ciel qui tourne, et je te donnerai ma fille et « mon diadème; deux tiers de l'Iran et du Touran « seront à toi; les joyaux, les trésors et les villes *de* « *ces pays* t'appartiendront. »

Piran fut affligé de ces discours. Il s'approcha du roi sur qui veillait la fortune, et lui dit : « Ce jeune « homme est trop ardent et en veut à sa propre vie. « S'il attaque Rustem, sa tête roulera dans la pous-« sière. A mon avis, il ne peut qu'y perdre sa re-« nommée; il tranchera le cours de la destinée qui « l'attend; cette entreprise couvrira le roi de honte, « et l'armée n'aura plus le courage de combattre. Tu « sais avec combien de tendresse un frère aîné veille « sur un frère plus jeune que lui. »

Pilsem répondit à Piran : « Je ne crains pas ce « Pehlewan, et si je combats ce vaillant crocodile, « j'espère, grâce à ta bonne étoile, ne pas être une « source de honte pour le roi. Tu m'as vu combattre « et vaincre en ta présence quatre héros illustres; de- « puis ce temps mes forces doivent s'être accrues, et « tu fais mal de vouloir m'ôter le courage. J'accom- « plirai cette entreprise; ne réveille donc pas une mau- « vaise étoile. »

Lorsque le roi eut entendu ces paroles, il lui donna un cheval de bataille, une épée, une lourde massue, une cuirasse, un casque et une armure de cheval. Pilsem s'arma pour le combat et s'élança bravement comme un lion plein de fierté. Il cria aux Iraniens : « Où est Rustem, que l'on dit être un dragon au jour « de la bataille? Dites-lui *que je le cherche* pour qu'il « vienne me combattre, car j'ai envie de me mesurer « avec lui. » Quand Guiv entendit ces paroles, il bondit, et se hâtant de tirer l'épée du fourreau, il s'écria : « Rustem ne voudra pas se déshonorer en se « battant contre un seul Turc. » Les deux braves, Guiv fils de Gouderz et Pilsem, se jetèrent l'un sur l'autre. Pilsem frappa de sa lance Guiv, qui dans sa frayeur perdit les deux étriers. Faramourz vit ce qui se pas- sait et vola à son secours, car dans ce moment Guiv avait grand besoin d'un ami courageux. Faramourz donna un coup d'épée sur la lance de Pilsem et la coupa comme si elle eût été un roseau; il donna un

second coup d'épée sur le casque de Pilsem, mais son épée s'y brisa. Pilsem et les deux Iraniens se poursuivirent sur la plaine comme des lions furieux, jusqu'à ce que Rustem aperçût du centre de son armée ces deux nobles et vaillants guerriers luttant contre un seul homme *au cœur de* lion, et soulevant la poussière que le vent emportait jusque dans les nues. Il se dit : « Il n'y a parmi les Turcs que Pilsem « qui ait assez de force et de vigueur pour *se défendre* « *de la sorte.* » Il avait d'ailleurs entendu, pendant qu'il traversait le monde en tous sens, les prédictions heureuses et malheureuses qui se rapportaient au pays de Touran, et que lui avaient faites de vieux Mobeds, des astrologues et des sages, et il se dit : « Si Pilsem peut échapper aux dangers qui le me- « nacent et acquérir de l'expérience, il est destiné à « devenir un héros tel, que personne, ni dans l'Iran, « ni dans le Touran, ni dans le monde entier, ne lui « serait comparable. Mais je pense que son heure est « venue, puisqu'il s'élance avec cette fureur pour me « combattre. »

Il dit à son armée : « Qu'aucun de vous ne porte le « pied en avant pour quitter sa place; je vais mettre « Pilsem à l'épreuve; je vais voir qui de nous deux « est le plus fort. » Il saisit une forte lance, se raffer- « mit sur la selle, mit son casque, appuya sur les étriers, mania légèrement les rênes, et éleva la pointe brillante de sa lance à la hauteur de son œil. Il était

en colère et ses lèvres se couvraient d'écume; il courut du centre de son armée jusqu'aux lignes des Turcs, et s'écria : « O illustre Pilsem! tu me cherches pour « me brûler avec ton haleine. Tu vas éprouver main- « tenant les coups du vaillant crocodile, et c'est la « dernière fois que tu guideras ton cheval dans la mê- « lée. Mon cœur brûle de pitié pour ta jeunesse. Hélas! « faut-il qu'un Pehlewan comme toi périsse! » Il dit et lança son cheval; il courut au combat comme la sphère du ciel qui tourne; il frappa Pilsem à la ceinture et l'enleva de selle comme une balle *que frappe la raquette;* ensuite il s'élança jusqu'au centre de l'armée des Touraniens, et le jeta au milieu d'eux comme une chose vile, disant : « Enveloppez cet « homme dans du brocart jaune, car ma massue l'a « rendu bleu. » Puis il s'éloigna du lieu du combat et retourna en galopant au centre de son armée.

Piran versa des torrents de larmes, car l'art du médecin ne pouvait plus rien pour Pilsem. Les braves du roi du Touran eurent le cœur brisé, et le champ de bataille s'obscurcit devant leurs yeux. On entendit les cris que poussaient les deux armées et les coups que donnaient et recevaient les héros pleins d'ardeur; le son des timbales qu'on battait sur le dos des éléphants remplissait l'air à plusieurs milles de distance; la terre tremblait sous les sabots des chevaux; la montagne devenait une mer *de sang*, et la plaine une montagne *de cadavres;* le ciel était ébranlé par

le bruit et les fanfares des trompettes; chaque pierre paraissait être du corail, la terre était *trempée* de sang, et des chefs sans nombre succombèrent. Tu aurais dit que le ciel faisait pleuvoir du sang et que les pères n'avaient plus de tendresse pour leurs fils; un vent violent s'élevait du champ de bataille et une poussière noire enveloppait le ciel. C'est ainsi que se battaient sur la plaine les deux armées; on ne pouvait plus les distinguer l'une de l'autre, le monde était sombre comme une nuit noire, et le jour avait presque pris la teinte de la nuit.

AFRASIAB FUIT DEVANT RUSTEM.

Afrasiab s'adressa à ses braves et leur dit : « La « fortune qui veillait sur nous s'est endormie; puis- « que vous combattez si mollement, il est temps que « j'agisse moi-même. Conduisez-vous au moins pour « aujourd'hui comme des léopards. Assaillez-les de « tous côtés et combattez; accablez-les partout; portez « les pointes de vos lances jusqu'au soleil et faites-le « descendre sur la terre. » Il s'élança du centre de l'armée du Touran, et, le cœur blessé et avide de vengeance, il se jeta sur *l'aile que commandait* Thous. Il tua un grand nombre de chefs des Iraniens, et Thous eut peur et s'enfuit. Un homme accourut vers Rustem et lui dit : « La gloire de ce jour est perdue; « l'aile droite est devenue une mer de sang, et le « drapeau iranien est abattu. »

Rustem partit du centre de l'armée, suivi de Faramourz et de ses braves. Il trouva devant lui de nombreux cavaliers armés de boucliers, tous irrités contre lui, tous parents et alliés d'Afrasiab, tous ayant le cœur rempli de haine et la tête pleine d'impatience. Rustem en tua un grand nombre, et Faramourz et Thous le soutinrent dans la mêlée. Afrasiab vit le drapeau violet de Rustem et l'étendard de Kaweh, et reconnut par là qu'il avait devant lui le héros au corps d'éléphant, le fier descendant de Neriman. Il bondit comme un léopard courageux; il s'affermit sur les étriers et se précipita au-devant de Rustem. Celui-ci aperçut le drapeau noir et y courut comme un lion en fureur; il abandonna les rênes à Raksch, son cheval rapide. Le héros illustre bouillonnait *de rage;* il se jeta sur Afrasiab qui portait haut la tête, et de la pointe de sa lance le sang coula comme de l'eau. Rustem perça le haut du casque du roi avec une flèche dont la pointe avait la forme d'une feuille de saule, et Afrasiab frappa Rustem sur la poitrine avec sa lance dont la pointe entra dans le cuir de la ceinture, mais ne put percer la cuirasse de peau de tigre de Rustem. Tehemten fondit sur lui en fureur et atteignit son cheval au poitrail avec sa lance. Le destrier tomba par l'excès de la douleur et jeta par terre le vaillant roi. Rustem chercha à saisir Afrasiab par la ceinture pour hâter le moment de sa mort; mais Houman était à côté *du roi* et ob-

servait ce qui se passait. Il leva sa lourde massue jusqu'au ciel et en frappa Rustem sur l'épaule. Toute l'armée poussa un cri, et Rustem, le Pehlewan de l'Iran, se retourna et regarda derrière lui. Afrasiab saisit ce moment pour lui glisser sous la main et monter sur un cheval rapide. Les chefs *de l'armée du Touran* firent entendre un cri qui monta jusqu'aux nues, et saisirent leurs lourdes massues. Le vainqueur des lions, le distributeur des couronnes frémit de colère et lança Raksch à la poursuite de Houman; mais malgré la vitesse de sa course, malgré l'ardeur qu'il y mettait, il ne put l'atteindre, car le sort lui avait encore accordé un répit. Ses amis se jetèrent en grand nombre au-devant de lui pour l'aider à se soustraire à la mort; et il réussit, par mille ruses, à se tirer des mains du crocodile avide de combats. Quand il lui eut échappé, Rustem retourna *vers les siens* plein de colère, et le noble Thous lui demanda si l'épaule de l'éléphant se ressentait du coup de l'onagre. Rustem lui répondit : « Quand le bras d'un « brave fait pleuvoir des coups de massue, ni le rocher « ni l'enclume ne lui résistent; il faut, pour frapper « ainsi, avoir surtout une poitrine et un bras : mais « quand Houman manie sa massue, tu dirais qu'elle « est de cire et non pas de fer. »

Lorsque Rustem fut revenu de ce combat, et que le vaillant Houman se fut enfui, toute l'armée fit entendre un cri, tous les braves élevèrent leurs lances

jusqu'aux nues; on ne voyait partout que tués et blessés, on aurait dit qu'il avait poussé des tulipes sur un sol de safran; les chevaux piétinaient dans le sang, et les pieds des éléphants en étaient rougis. Les Turcs s'enfuirent comme le vent, car Rustem leur faisait sentir la force de son bras; il les poursuivit trois farsangs, semblable à un dragon bondissant; ensuite il revint sur ses pas, car le ciel avait puni ses ennemis, et lui et les siens rentrèrent dans leur camp. Son armée s'était enrichie par un butin immense, et toute la plaine était couverte de fer, d'argent et d'or, de lances, de brides, d'armures et de ceintures.

AFRASIAB ENVOIE KEÏ KHOSROU À KHOTEN.

Lorsque le soleil montra sa face au-dessus des montagnes et qu'il répandit ses rubis sur la poix *des ténèbres*, on entendit le bruit des armes et le son des trompettes, et Tehemten mit en marche son armée. Les Iraniens poursuivirent Afrasiab, pleurant au souvenir du meurtre de Siawusch. Afrasiab eut avis de l'approche de cette armée, à la tête de laquelle se trouvait Rustem animé de vengeance. Il conduisit ses troupes jusqu'au bord de la mer de la Chine, car la large surface de la terre était devenue étroite pour lui. Il se hâta tant qu'aucun Iranien ne put l'atteindre; et le cœur dévoré de soucis, les joues inondées de larmes, il traversa la mer à l'endroit où il voulut.

Ensuite il dit à Piran : « Donne-moi un bon con-

« seil sur ce maudit enfant *de Siawusch.* Si Rustem « parvient à s'en emparer, il l'emmènera dans le pays « d'Iran, et ils feront un roi de cet enfant du Div, ils « le feront asseoir sur le trône, ils lui donneront une « couronne brillante. Amène-le de ce côté de la mer; « hâte-toi et ne me désobéis pas en cette affaire. »

Piran lui répondit : « Ne te presse pas de le mettre « à mort. Je prendrai des mesures telles que le roi « approuvera son serviteur dévoué. Nous allons le faire « venir ici, nous l'emmènerons avec nous et le relé- « guerons à Khoten; car il ne faut pas que jamais un « méchant puisse se lever contre le roi. » Le roi lui répondit : « O maître de la sagesse! tu me guides « toujours vers ce qui est bien; fais sur-le-champ tes « préparatifs, car il ne faut pas que nous négligions « cette affaire. »

Alors Piran expédia un messager, un homme de sens et de noble naissance, et lui ordonna d'amener le prince. Le messager se mit en route incontinent et voyagea rapidement comme la fumée qui vole, et comme le Sipehbed le lui avait ordonné. Il arriva auprès de Khosrou, et le vit dans sa pompe et sa majesté; il prononça sur lui des bénédictions répétées et lui rendit hommage. Il se tint longtemps devant lui respectueusement; à la fin il lui dit tout ce qu'il avait à dire, il s'acquitta de tous ses messages. Quand Khosrou eut entendu ses paroles, il ne sut à quoi se résoudre; il courut auprès de sa mère pour

lui parler, et lui dévoila en entier ses secrètes pensées, disant : « Afrasiab envoie quelqu'un pour me « faire aller au bord de la mer. Qu'y faire? quel re- « mède y apporter ? La sagesse nous fournirait peut- « être un moyen de sauver notre vie. »

Ils en parlèrent longuement et émirent beaucoup d'avis ; mais ils ne trouvèrent aucun moyen de se soustraire à la nécessité, ils ne virent aucune possibilité d'éviter le voyage, et ils partirent à contre-cœur et en grande hâte. Ils furent tristes pendant la route, leurs yeux ne cessaient de pleurer et leur langue de maudire Afrasiab. A la fin Khosrou arriva auprès de Piran fils de Wiseh, qui, aussitôt qu'il l'aperçut, descendit de son trône et s'avança vers lui, lui demanda *comment il avait supporté* les fatigues de son long voyage, lui donna beaucoup d'éloges, le reçut tendrement et le fit asseoir à son côté. Piran lui fit donner sur-le-champ tout ce qu'il lui fallait, de la nourriture, des vêtements, des tapis, des tentes de toute espèce et des montures. Quand il eut pourvu à tous ses besoins et qu'il fut délivré de ces soins, il se rendit chez Afrasiab et lui dit : « O roi, sage, « illustre et glorieux ! j'ai fait amener ici ce noble « enfant, quel ordre maintenant me donnes-tu à son « égard ? » Le roi du pays de Touran répondit à Piran : « Il faut le renvoyer du bord de la mer de la Chine, « si loin que les grands *de l'Iran* n'en entendent « jamais parler; » et Piran l'envoya vite, comme la

fumée *que pousse le vent*, du côté où le roi l'avait ordonné.

RUSTEM GOUVERNE LE TOURAN PENDANT SEPT ANS.

Rustem se rendit dans le Touran et s'avança jusqu'à la mer de la Chine. Les chefs et les braves de tous les pays se présentèrent devant le Pehlewan du monde; Rustem s'assit sur le trône royal, et la fortune d'Afrasiab disparut. Rustem dit à cette occasion : « Glorieux est celui qui marche à la rencontre de ses « ennemis. Si un malveillant se présente contre lui, « il vaut mieux qu'il soit tué; si c'est un lâche, il « vaut mieux qu'il s'enfuie du combat. » Il rechercha dans le palais tous les trésors du roi, et on les lui indiqua l'un après l'autre exactement. *On lui indiqua* la porte du trésor d'or, *on lui remit* les couronnes brillantes, les étoffes de brocart et les trônes d'ivoire, les serviteurs, les chevaux, les caparaçons et les esclaves renommées pour leur beauté. Tout cela lui fut remis avec beaucoup de joyaux tirés du trésor de Gang. Il enrichit tous les hommes de son armée ; il leur donna des bracelets, des couronnes et des diadèmes. Il donna à Thous le célèbre trône d'ivoire, des bracelets, un collier et l'investiture de la ville de Djad, et lui dit : « Quiconque se révoltera et recon- « naîtra l'autorité d'Afrasiab, tranche-lui sur-le- « champ la tête et fais de son corps un festin pour « les vautours ; mais quiconque se soumettra et recher-

« chera ta protection, quiconque renoncera à la foi « d'Ahriman, traite-le avec tendresse comme un fils, « préserve-le de toute peine, mets-le au-dessus de « tout besoin. N'afflige pas ceux qui sont heureux, ne « quitte jamais la voie de la justice et de la droi- « ture, car ce monde est passager et ne dure pas « éternellement. Aucune gloire n'est plus haute que « celle de Djemschid, et pourtant le ciel sublime l'a « abattu et a livré le monde à d'autres maîtres. »

Ensuite il donna à Gouderz une couronne incrustée de pierreries dignes d'un roi, un trône, un bracelet et des boucles d'oreilles; il lui confia le pays et la citadelle de Sipendjab, il lui adressa beaucoup de conseils en lui remettant l'investiture de ce pays. Il prodigua de grandes louanges et témoigna un grand respect à ce Pehlewan vaillant et attaché à la foi sainte; il lui dit : « Le sceau du pouvoir et de la « justice, de même que les fêtes et les combats, ont « conservé ton souvenir. La bravoure vaut mieux que « la naissance illustre, mais la naissance sied bien « au brave. Tu as de la bravoure, de la naissance et « de l'intelligence, et mon esprit se plaît à penser à « toi. Tout ira bien si tu veux suivre mon conseil, « car tu es issu d'une famille puissante, et depuis « Sipendjab jusqu'aux bords du Gulzarrioun personne « ne refusera de t'obéir. »

Ensuite il envoya à Feribourz fils de Kaous une couronne d'or, des pièces d'or et beaucoup de

joyaux, et lui fit dire : « Tu es le chef de l'armée, tu « es prince, tu es frère de Siawusch. Ceins-toi pour « venger ton frère ; tiens toujours ton lacet suspendu « au crochet de ta selle, ne te lasse pas de pour- « suivre Afrasiab ; oublie la nourriture, le repos et le « sommeil. Ne cesse point de pratiquer dans le monde « ce que la justice exige, car on ne perd jamais rien « à être juste. »

On apprit à la Chine et dans le Madjin que Rustem s'était assis sur le trône du roi des rois ; tous les grands préparèrent des offrandes et des présents d'argent et de joyaux dignes d'un roi, et les lui apportèrent, en disant : « Nous sommes tes serviteurs et « tes esclaves, et ne vivons que par ta permission. » Le Sipehbed voyant combien leur esprit était prudent, leur fit grâce de la vie. Il allait à la chasse au guépard et au faucon, et c'est ainsi que se passa un long espace de temps.

ZEWAREH VA VOIR LES RÉSERVES DE CHASSE DE SIAWUSCH.

Il arriva qu'un jour Zewareh partit pour aller à la chasse aux onagres ; il se fit précéder par un Turc qui devait lui servir de guide, et arriva au lieu assigné. Il vit un bois au milieu de la large plaine, tu aurais cru qu'on ne pouvait le quitter, tant il était beau de couleur et de parfum et arrosé d'eaux courantes ; on aurait dit que l'âme s'en nourrissait. Alors ce Turc ouvrit imprudemment ses lèvres et dit à

Zewareh : « Ici étaient les réserves de chasse de Sia-« wusch, voilà le lieu qu'il préférait à tout le pays de « Touran ; c'est ici qu'il était gai et heureux, partout « ailleurs il était triste. » Lorsque Zewareh eût entendu ces paroles, le souvenir de ce qui s'était passé autrefois se réveilla dans son esprit ; lorsque les paroles du Turc frappèrent son oreille, il tomba de cheval et perdit connaissance. Il portait un faucon sur le poing ; il le laissa envoler, et ses cils se remplirent de sang. Ses vaillants compagnons arrivèrent et le trouvèrent triste et le visage inondé de larmes. Ils maudirent son guide, et le frappèrent et le foulèrent aux pieds. Zewareh fit un grand serment pendant que ses deux yeux versaient des larmes de douleur, disant : « Dorénavant je ne me permettrai plus ni « la chasse ni le sommeil, je ne donnerai point de « relâche à nos vengeances contre Afrasiab, et je ne « souffrirai pas que Rustem se repose. Il faut main-« tenant nous préparer au combat. »

Lorsqu'il fut arrivé près de Rustem, et dès qu'il l'aperçut, il lui dit en poussant des cris de rage : « Sommes-nous venus ici pour exercer la vengeance, « ou sommes-nous venus pour faire le bonheur de « ce pays ? Puisque Dieu le distributeur des grâces « t'a donné de la force, puisqu'il t'a assigné en par-« tage dans le ciel étoilé la sphère du soleil, pour-« quoi ne dévastons-nous pas ce pays ? pourquoi y « laissons-nous un seul heureux ? N'oublie pas la

« vengeance due à ce roi dont cent générations ne « verront pas l'égal. »

RUSTEM DÉVASTE LE TOURAN.

Zewareh parvint à tirer de son inaction cet homme au cœur de lion, et Rustem fit tout ce que son frère lui avait demandé. Il commença à tuer et à dévaster, et le pays entier fut bouleversé. On ne voyait plus, depuis le Touran jusqu'aux pays de Seklab et de Roum, un seul district qui fût habité ; on tranchait la tête aux jeunes gens et aux vieillards, on emmenait en esclavage les femmes et les petits enfants, et sur une étendue de plus de mille farsangs s'élevait la fumée des incendies. Tous les grands issus de familles nobles vinrent auprès de Rustem, la tête couverte de poussière, et lui dirent : « Nous étions « fatigués d'Afrasiab, nous ne désirons le voir pas « même en rêve, et aucun de nous ne lui a donné « ni conseil ni assistance pour répandre le sang inno- « cent. Et maintenant, quoique nous soyons un peuple « dispersé, nous sommes tous tes esclaves ; et puisque « tu es le maître, ne verse pas le sang innocent, ne « lutte pas contre le ciel qui tourne. Personne ne « sait où se trouve ce roi, ni s'il est en vie ou si la « queue du dragon l'a enveloppé. »

Lorsque Rustem eut entendu les paroles de cette assemblée, son cœur plein de sagesse trembla ; il se porta en grande hâte sur la frontière de Kafdjar-

baschi, et y convoqua tous les chefs de son armée. Les sages, les grands et les hommes qui avaient de l'expérience se réunirent autour de lui et lui dirent : « Kaous est assis sur son trône sans guide, sans di- « gnité, sans soutien; et si Afrasiab amenait rapi- « dement, par une route quelconque, une armée « dans l'Iran, il pourrait s'emparer du vieux Kaous, « et tous nos succès seraient vains, il n'y aurait plus « pour nous de repos. Nous avons tendu partout le « filet de la vengeance, nous avons dévasté par le « feu toutes les terres cultivées du Touran; allons « maintenant auprès du vieux roi, et quand il faudra « combattre pour lui, nous aurons tous repris nos « forces. Nous avons maintenant passé six ans sans « jouir d'un jour de bonheur; c'est dans l'Iran que « sont nos esclaves et nos trônes, nos sceaux et nos « diadèmes. Nous sommes fatigués et mécontents, « car notre corps est toujours couvert d'une armure, « et notre esprit s'affaisse. Si tu t'attaches à ce vieux « monde, il te caressera, mais il te cachera la vérité. « Il est ton ennemi; ne vise pas à sa possession, si « ton cœur n'est pas dans la voie d'Ahriman. Revêts- « toi de riches vêtements et fais des largesses, bois « et mange; voilà ta part dans cette vie, qui n'est « qu'un passage. » Rustem approuva les paroles qu'avait prononcées le glorieux Mobed, et ce joyeux conseiller ajouta : « Ne recherche que les plaisirs de ce « séjour passager. Songe quels seront tes compagnons

« quand tu seras sous terre, et combien tu regret-
« teras alors les biens *dont tu n'auras pas joui.* »

RUSTEM RETOURNE DANS LE PAYS D'IRAN.

Rustem écouta ces paroles, il eut honte *d'être resté si longtemps hors de son pays*, et conçut un désir ardent de partir. Il fit amener de tous côtés les troupeaux de chevaux qui paissaient dans les plaines du Touran; il rassembla dix mille esclaves des deux sexes, dignes *d'être offerts* au roi; il amassa des bourses de musc et des peaux de zibeline, de petit-gris, d'hermine et de marte brune; il fit parer magnifiquement et couvrir de brocart d'or le dos des éléphants mâles; il fit porter dans le palais des caparaçons et toute espèce de choses précieuses, des étoffes, de l'or et de l'argent, des épées, des cuirasses, des trônes et des couronnes, et les fit charger *sur des bêtes de somme.* Ensuite il quitta le Touran et se rendit dans le Zaboulistan auprès de l'illustre Destan. *De là* Thous, Gouderz et Guiv, avec une armée brave et glorieuse, partirent pour le Fars, et tous ces héros et ces grands comblés de prospérités se présentèrent devant Kaous.

Lorsque Afrasiab, issu d'une race méchante, apprit que Thous et Rustem avaient passé le Djihoun, il revint de l'Orient vers la mer de Gang, le cœur rempli de vengeance, la tête pleine d'ardeur pour le combat. Il trouva tout son pays bouleversé, les

grands et les petits morts, point de chevaux ni de trésors, ni de couronne ni de trône, ses beaux palais détruits, les arbres dépouillés de feuilles. Les hommes avaient péri par le feu et toutes les maisons étaient abattues et brûlées. Le roi versa de ses yeux des larmes de sang, et dit aux grands de l'armée : « Quiconque oublierait ces méfaits aurait perdu la « raison. Remplissez tous votre cœur du désir de la « vengeance; que votre bouclier vous serve de couche; « que le casque soit votre oreiller. Faites tomber, « dans vos combats, le ciel sur la terre; portez la « guerre dans l'Iran; vengeons notre patrie *dévastée*, « nos enfants *tués*, nos trésors *pillés*, nos parents « *égorgés*, et foulons aux pieds tout le pays d'Iran. « Partons pour la guerre comme des lions. Ils nous « ont vaincus dans une campagne; mais il ne faut « pas nous laisser abattre ainsi. Amassons de tous « côtés des armes et des troupes; ouvrons de nouveau « la voie de la fortune. »

Il rassembla en toute hâte une grande armée portant des lances et couverte d'armures; il la conduisit dans le pays d'Iran; il la mena au combat contre les braves et les lions. Il faisait des attaques sur tous les points, et les Iraniens n'avaient pas le temps de se reposer. Il brûlait les récoltes et les arbres, et la position des Iraniens devenait malheureuse. Pendant sept années le ciel ne donna pas de pluie; la fortune se tournait *contre l'Iran*, et la pros-

périté de ce pays s'évanouissait. Les hommes gémissaient sur ces peines et ces infortunes, et c'est ainsi que se passa un long temps pendant lequel le héros au corps d'éléphant se tint tranquille dans le Zaboulistan, tandis que le monde était au pouvoir du Turc qui frappait de l'épée.

GOUDERZ VOIT KEÏ KHOSROU EN SONGE.

Il arriva une nuit que Gouderz eut un songe. Il vit un nuage chargé d'eau, qui descendait sur l'Iran; sur ce nuage planait le bienheureux Serosch, qui dit à Gouderz : « Ouvre l'oreille, si tu veux être délivré de ton angoisse et de ce Turc renommé, de ce « fier dragon. Il y a dans le Touran un jeune rejeton « de la race royale; son nom est Keï Khosrou. C'est « un prince issu de Siawusch; il est brave, de race « illustre, et porte haut la tête. Il descend de Keïkobad *du côté de son père*, et de Tour du côté de sa « mère. Quand son pied, qui porte bonheur, aura « touché le pays d'Iran, le ciel lui accordera tout ce « qu'il demandera. Il se ceindra pour venger son « père, et bouleversera tout le pays de Touran; il « fera bouillonner l'eau de la mer de Kolzoum; il « n'hésitera pas à se venger d'Afrasiab; il restera « toute l'année revêtu de la cuirasse de combat, il « restera jour et nuit en selle pour livrer bataille. « Aucun des braves et des grands de l'Iran n'est destiné à trouver ses traces, si ce n'est Guiv; telle est

« la volonté du ciel qui tourne, et qui, dans sa jus-« tice qui embrasse le monde, aime ton fils. » Gouderz s'étant réveillé de son sommeil, adressa ses prières à Dieu le distributeur de la justice, et toucha la poussière avec sa barbe blanche, plein d'espoir dans le roi du monde.

Lorsque le soleil apparut à travers les ailes du corbeau *de la nuit*, et qu'il se leva semblable à une lampe d'or, le Sipehbed s'assit sur son trône d'ivoire, et fit placer dans la salle d'audience un siége de bois de tek. Il fit appeler Guiv, le cœur plein de soucis, et lui parla longuement de ce rêve, disant : « Que les « traces de tes pieds, que tes jours, que ton étoile « qui éclaire le monde, soient bénis! Depuis que ta « pieuse mère t'a mis au monde, la terre a été com-« blée des grâces de Dieu. Le bienheureux Serosch « m'a apparu en rêve cette nuit, par l'ordre de Dieu. « Il était assis sur un nuage rempli de vent et de « pluie, et son aspect affranchissait le monde de tout « souci. Il m'a apparu disant : Pourquoi ces dou-« leurs? Pourquoi les hommes sont-ils remplis de « haine, et *la terre* dépourvue d'eau ? C'est parce que « le roi n'a ni dignité ni pouvoir, et qu'il ne suit « pas la voie des rois. Quand Keï Khosrou arrivera « du pays de Touran, il accablera vos ennemis *sous* « *le poids* des guerres et des vengeances. Mais parmi « les vaillants héros il n'y en a qu'un qui puisse le « découvrir, c'est Guiv, l'illustre fils de Gouderz. Telle

« est la fortune que te destine le ciel sublime, que « c'est toi qui nous délivreras de nos soucis, de nos « souffrances et de nos chaînes. Tu as cherché la « gloire entre deux armées; maintenant s'offre à toi « une gloire immortelle, qui ne vieillira pas tant qu'il « y aura sur la terre des hommes et des traditions. « C'est une entreprise pleine de dangers; mais ces « dangers sont suivis de gloire et de richesse, et tu « t'en tireras certainement avec honneur. Puisque tu « ne peux rester à jamais sur la terre, la renommée « vaut mieux que cette demeure passagère. Tu ren- « dras un roi au monde; tu feras fleurir l'arbre du « salut. »

Guiv lui répondit : « O mon père! je suis ton es- « clave, je m'efforcerai de suivre tes ordres aussi « longtemps que je vivrai; et je jure par ton nom « glorieux, ô mon guide, que si je puis, j'accomplirai « ce devoir. » Il rentra dans son palais et se prépara pour le départ, tout étonné du rêve de son père.

Banougouschasp, la reine des reines, la fille chérie du vaillant Rustem, était femme de Guiv; et lorsqu'elle apprit que l'on sellait le cheval du héros pour son départ, elle courut vers lui et lui dit : « O prince avide de renom! j'ai appris que tu vas « dans le Touran pour chercher Khosrou partout, « qu'il soit près ou loin. Je désire me rendre auprès « de Rustem, si le Pehlewan me le permet; j'ai envie « de voir son visage, car je suis triste de ne l'avoir

« pas vu depuis si longtemps. Je te dis adieu, ô « Pehlewan du monde! Puisses-tu ne jamais cesser « d'être le soutien des braves! » Guiv permit à sa compagne de partir, et elle se dirigea aussitôt vers le Seistan.

GUIV SE REND DANS LE TOURAN POUR CHERCHER KEÏ KHOSROU.

Lorsque le soleil brillant se fut levé et eut rendu la terre semblable à la rose et au fenugrec, Guiv parut, ceint pour le combat et monté sur un cheval aux pieds de vent. Gouderz lui dit : « Quel compa- « gnon as-tu l'intention de prendre avec toi? » Il répondit : « O vaillant Pehlewan du monde, à la tête « haute, à l'âme brillante ! un lacet et un cheval me « suffisent pour compagnons, et j'aime mieux n'em- « mener personne dans le Touran. Si je prenais avec « moi des hommes, on demanderait qui je suis, et « je me trouverais forcé de livrer des combats. *Je n'ai* « *besoin que d'*un lacet accroché à la selle, d'un che- « val rapide, d'une épée étincelante et d'un vêtement « indien. Le désert et la montagne seront pour long- « temps ma demeure, et quand je pourrai, je me « ferai précéder par un guide; mais je ne dois pas « entrer dans les villes, on m'y reconnaîtrait, et j'au- « rais à m'en repentir. Je pars content et joyeux, me « confiant à la fortune victorieuse du Pehlewan du « monde. Élève dans tes bras mon fils Bischen,

« garde-le *des embûches* du sort, enseigne-lui l'art de « la guerre, car les combats et les festins sont les « seules choses qui lui conviennent. Malgré sa jeu- « nesse, j'ai reconnu en lui une bravoure qui lui a « gagné mon cœur. Adieu ! pense à moi, adoucis-lui « les peines que lui causera mon absence. Je ne sais « si nous nous reverrons, il n'y a que Dieu le Créa- « teur qui le sache. Quand tu laves tes joues pour « prier Dieu, prie aussi pour moi le Créateur, qui « est plus puissant que toute puissance, et dont tous « les rois sont esclaves, sans la volonté duquel le ciel « ne tournerait pas, sans l'ordre duquel il n'y aurait « ni sommeil ni nourriture, qui a créé la terre et le « ciel, et ce qui est fort, et ce qui est faible. Il est « la source de l'espoir et de la crainte, il est le maître « de l'eau, du feu, du vent et de la terre, puisse-t-il « être mon protecteur et me guider jusqu'auprès du « roi glorieux ! »

Le père était vieux, et le fils était vaillant et semblable à un lion qui ouvre la gueule pour le combat. Gouderz ne savait pas s'il le reverrait, et son âme était bouleversée de ce départ. Guiv descendit de cheval et baisa la main du héros au cœur de lion; son père le pressa contre sa poitrine et lui baisa le visage et la tête à plusieurs reprises. Le vieux Gouderz adressa ses prières à Dieu, disant : « O distri- « buteur de la justice, viens-moi en aide! Je te confie « mon jeune et glorieux fils, qui est ma vie et ma

« raison; *je te le confie* pour qu'il délivre mon pays « de ses maux. Rends-le-moi, ô Seigneur! »

Ceux qui ont souffert dans la vie beaucoup de peines, et qui les ont supportées pour acquérir du pouvoir, n'ont à la fin d'autre couche que la poussière; le monde ne leur donne que du poison, un poison contre lequel il n'y a pas de remède. Puisque tu sais que tu ne resteras pas longtemps dans ce monde, pourquoi mets-tu sur ta tête la couronne de l'avidité? Tu l'emporteras avec toi sous terre, tu la porteras sur ta tête dans le tombeau. Le monde t'offre beaucoup de délices, pourquoi te donnerais-tu de la peine pour un autre que toi? Tu travailles, mais un autre jouira du fruit de tes travaux à son aise et sans jeter un regard sur ton tombeau et sur ta bière. Et lui, à son tour, verra la fin de ses joies, et la poussière recouvrira sa tête. Pense que tes jours s'en vont; fais ton occupation des prières à Dieu le tout juste. Quelque long que soit ton séjour sur la terre, il faudra partir par une route qui ne permet pas de retour. Fais donc le bien et n'afflige personne, c'est là la voie du salut. Ne mets pas ton affection dans ce monde instable, car il ne t'appartiendra pas à jamais. O homme sage et au cœur pur, ne te plonge pas dans le doute, et retire ton pied de ce limon. Dieu est ton père nourricier, tu es son esclave et sa créature. Si tu te charges du fardeau des doutes, ne doute pas au moins de l'existence de

Dieu et ne la combats pas. Celui qui la nie ne mérite ni nourriture ni sommeil, et il ne faut pas s'asseoir à côté de lui; car son cœur est aveugle et sa tête est insensée, et le sage ne le compte pas parmi les hommes. L'eau et la terre témoignent de l'existence de Dieu; ne jette pas ton âme dans les ténèbres *de la perdition* par ton savoir *prétendu*. Dieu peut tout, sait tout et tient tout *dans sa main;* c'est lui qui a formé l'intelligence et l'âme. Le roi du Touran avait espéré élever sa tête au-dessus de tous les hommes; il avait tué ce jeune fils de roi, mais il s'était préparé par là un sort terrible; car Dieu le distributeur de la justice fit sortir des reins mêmes du roi des Turcs un rejeton portant du fruit, qui le punit comme il le méritait, et détruisit son pouvoir et son palais. Dieu est le maître de Saturne, du soleil et de la lune, c'est de lui que vient toute victoire et tout secours; il est le maître de l'existence et de la justice, et c'est de lui que vient la grandeur et l'abaissement. Il n'y a de voie véritable que sa volonté et ses ordres, et le soleil et la lune sont ses instruments aveugles.

Pour se conformer aux ordres de Dieu, Guiv noua sa ceinture et partit, semblable à un lion furieux; il partit seul et n'emmena personne, confiant à Dieu son corps habitué au luxe. Il marcha jusqu'à ce qu'il eût atteint le pays de Touran; et quand il trouvait sur son chemin un homme seul, il lui demandait avec douceur, en langue turque, des nou-

velles de Khosrou. Si le Turc lui répondait qu'il n'en avait pas connaissance, il le tuait aussitôt, l'attachait avec son lacet, le traînait au loin et le couvrait de terre, afin que personne ne connût son secret, n'entendît prononcer son nom et n'ébruitât son arrivée. Une fois il prit pour guide un homme du peuple; il le suivit avec précaution, et ne lui confia son secret que quelques jours après, en lui disant : « J'ai à « t'adresser en confidence une question. Si tu agis « envers moi avec droiture, si tu écartes de ton cœur « toute fausseté et tout mensonge, je te donnerai tout « ce que tu voudras, je ne te refuserai pas ma vie et « mon corps. » Le Turc répondit : « Il y a beaucoup « de choses qui sont connues, mais la connaissance « en est répartie entre tous les hommes. Si je sais ce « que tu me demanderas, ma langue ne te refusera « pas une réponse. » Alors Guiv lui demanda : « Où « est Keï Khosrou? Il faut que tu me répondes selon « la vérité. » Le Turc répondit : « Je n'en ai jamais « entendu parler, et n'ai jamais fait de question à « personne sur un homme de ce nom. » Guiv ayant reçu cette réponse de son guide, le frappa de son épée et lui abattit la tête.

GUIV DÉCOUVRE KEÏ KHOSROU.

Guiv errait ainsi dans le pays de Touran, comme un insensé, espérant trouver quelque trace du roi. Sept années se passèrent, et ses reins étaient usés

par le frottement de l'épée, de la ceinture et des courroies. Il vivait de la chair des onagres et se vêtait de leurs peaux; il mangeait des herbes, et en guise de vin buvait de mauvaise eau. Il errait de cette manière dans les déserts et dans les montagnes, épuisé de fatigue et se tenant loin des hommes.

Cependant Afrasiab, qui était rentré dans Gang, et s'était emparé de nouveau du Touran, après que Rustem eut ramené son armée sur la rive gauche du Djihoun, avait dit à Piran : « O sage! amène-moi « Keï Khosrou le maudit; amène-le du Madjin; « rends-le à sa mère, mais coupe-lui de tous côtés « le chemin *de la fuite.* » Piran avait envoyé sur-le-champ un messager monté sur un dromadaire de course, avait fait amener le fils de Siawusch, et avait rendu à sa mère ce jeune homme sage et intelligent. Quelque temps s'était écoulé depuis, lorsque le vaillant Guiv, en traversant, dans son inquiétude, tout le pays de Touran, se trouva un jour tout pensif devant une forêt magnifique. Il y entra tristement; la nature était gaie, mais le cœur de Guiv était navré de douleur. Il y vit la terre couverte de verdure et un ruisseau rempli d'eau, et pensa que c'était un lieu propre au repos et au sommeil. Il mit pied à terre, et laissant errer son cheval, il se coucha, mais son cœur était plein de soucis. Il se dit : « C'est « probablement un vil Div qui a apparu au Pehle- « wan, lorsqu'il a eu ce rêve. Je ne trouve aucune

« trace de Keï Khosrou, pourquoi donc me traîne-« rais-je à *travers ce pays?* Mes compagnons d'armes « livrent maintenant des batailles, et mes amis pas-« sent leur vie dans les fêtes; les uns recherchent la « gloire, les autres le plaisir, pendant que le sort me « prive de toute joie. C'est en vain que j'appelle « *Khosrou* et que mon esprit se replie sur lui-même « comme un lacet roulé. Peut-être Khosrou n'a « jamais été mis au monde, ou s'il a existé, le sort « aura donné sa vie au vent. Je n'ai recueilli de cette « recherche que peine et fatigue. Heureux celui qui « meurt par le poison! »

Le héros qui était à la recherche du roi parcourait tristement la forêt, lorsqu'il vit de loin une fontaine brillante, et *à côté* un jeune homme d'une taille de cyprès, et dont la vue calmait l'âme. Il tenait en main une coupe remplie de vin, et portait sur la tête un bouquet de fleurs de toutes couleurs. Sa taille était empreinte de cette majesté que donne la grâce de Dieu, son visage annonçait l'intelligence d'un sage; tu aurais dit que c'était Siawusch assis sur son trône d'ivoire et portant sa couronne de corail. Son visage exhalait un parfum d'amour, et ses cheveux embellissaient sa couronne *de fleurs.* Guiv dit dans son âme : « Ce ne peut être que le roi, on ne trouve « de pareils traits qu'à ceux à qui appartiennent les « trônes. » Il s'avança à pied, et lorsqu'il fut près de lui, les nœuds de *la corde qui avait fermé si longtemps*

la porte de ses soucis se relâchèrent, et le trésor *qu'il avait tant cherché* lui apparut. Quand Keï Khosrou, qui était assis au bord de la source, l'aperçut, il sourit, et son cœur bondit de joie. Il se dit : « Ce « brave ne peut être que Guiv, il n'y a pas dans ce « pays d'homme de cette mine. Il me cherche sans « doute, et m'emmènera dans l'Iran pour que j'y « règne. »

Lorsque l'illustre Guiv s'approcha, Khosrou, le fils du roi, s'avança vers lui en disant : « O Guiv! tu « es le bienvenu, puisque tu viens par la grâce et par « l'ordre de Dieu. Comment as-tu pu pénétrer dans « ce pays? Quelles nouvelles as-tu de Thous, de Gou- « derz et du roi Kaous? Sont-ils tous heureux? Pen- « sent-ils à Khosrou? Comment se porte Rustem, le « héros au corps d'éléphant qui ambitionne la pos- « session du monde, et le Destan et toute cette fa- « mille? » Quand Guiv entendit ces paroles, il resta confondu et sa langue prononça le nom de Dieu. Il dit à Khosrou : « O roi qui portes haut la tête! le « monde a besoin de ton amour. Je crois que tu es « le fils de Siawusch, que tu es Khosrou de la famille « des Keïanides. Dis-moi, ô chef *de la race* des justes, « qui t'a parlé de Gouderz? Qui t'a donné connais- « sance de Keschwad et de Guiv? Puissent le bonheur « et le pouvoir être ton partage! »

Keï Khosrou répondit : « O homme au cœur de « lion! ma mère m'a rapporté ce que lui dit mon

« père, lorsque, parlant par l'inspiration de Dieu, il « déclara ses dernières volontés. Il dit alors à ma glo- « rieuse mère : Quelque malheur qui me soit réservé, « Keï Khosrou naîtra, et c'est lui qui délivrera l'*Iran* « de toutes ses chaînes, dans le temps où le fier et « vaillant Guiv le maître du monde, après de longues « recherches, arrivera dans le pays de Touran, et le « conduira sur le trône d'Iran et dans l'assemblée « des grands et des lions. Il rétablira alors par sa « vaillance la prospérité du monde, et me vengera. » Guiv lui répondit : « O chef des braves ! quelle marque « as-tu de ta haute naissance? Siawusch avait *au bras* « un signe bien visible, c'était comme une tache de « poix dans un parterre de roses. Découvre ton bras « et montre-le-moi, car la marque que tu dois por- « ter est connue de tout le peuple. »

Le roi lui montra son corps nu, et Guiv y vit le signe noir héréditaire dans la famille royale depuis Keïkobad, et qui était un indice infaillible de la race des Keïanides. Dès qu'il eut aperçu la marque, il rendit hommage au roi, il versa des larmes et lui dévoila ses secrets. Le roi de la terre le pressa contre son sein, et dans sa joie il le bénit; ensuite il lui adressa *de nouveau* des questions sur l'Iran, sur le trône du roi, sur Gouderz et sur Rustem avide de combats. Guiv lui répondit : « O Keïanide maître du « monde, portant haut la tête, prudent, bienheureux, « roi de la terre, connaissant la bonne et la mauvaise

« fortune! si tu m'avais donné le paradis entier et les « sept zones de la terre avec l'empire du monde, si « tu m'avais donné le pouvoir et la couronne des « Keïanides, mon cœur n'en serait pas aussi joyeux « que de t'avoir trouvé dans le pays de Touran. Qui « peut savoir dans l'Iran, si je suis en vie, ou sous « terre, ou jeté dans le feu, ou si j'ai vu Siawusch vi- « vant et l'ai interrogé sur ses peines et sur ses dou- « leurs? Grâces soient rendues à Dieu de ce que mon « étoile a fait aboutir mes grandes fatigues à la joie « et au bonheur! »

Ensuite ils sortirent tous deux de la forêt, et pendant la route Khosrou s'entretint avec Guiv du roi Kaous, il le questionna sur les soucis et les peines qu'il avait endurés depuis sept ans, et voulut savoir comment il s'était couché, comment il avait dormi et s'était nourri. « Guiv lui raconta tous les événements que Dieu avait fait naître, le songe de Gouderz, ses longues fatigues, la manière dont il s'était nourri et vêtu, ses peines, ses délassements et ses plaisirs; comment Kaous, brisé par l'âge, s'était affaibli de corps et d'esprit par la douleur que lui causait la mort de son fils, et comment le pays d'Iran avait perdu sa prospérité et n'était plus qu'un désert. La peine que *le récit* des souffrances de Guiv fit à Khosrou consumait son cœur, et ses joues brûlaient comme du feu lorsqu'il lui dit : « Puisse le sort te « donner maintenant du repos et du bonheur après

« ces longues fatigues! Sois un père pour moi, ne « parle à personne et observe la tournure que prendra « la fortune. »

GUIV ET KHOSROU SE RENDENT À SIAWUSCHGUIRD.

Le roi monta sur le cheval du vaillant Guiv, qui se mit à marcher devant lui une épée indienne à la main. Quand le prudent Guiv rencontrait quelqu'un, il le frappait sans hésiter sur la nuque et le couvrait de terre et de poussière, et c'est ainsi qu'ils arrivèrent à Siawuschguird. Les deux *amis* réunirent leur cœur et leur intelligence, et prenant Ferenguis pour confidente, décidèrent en secret de partir tous trois à l'insu des braves avides de combats. Ferenguis leur dit : « Si nous tardons, nous rendrons le monde « étroit pour nous; Afrasiab apprendra ce qui est « arrivé, il ne mangera ni ne dormira plus, il ac- « courra semblable au Div blanc, et nous n'aurons « plus d'espoir de sauver notre douce vie. On ne « laissera vivre aucun de nous, ni en public, ni en « secret. Le monde est rempli de malveillants et « d'ennemis *déchaînés contre nous*, et tout ce pays est « la demeure d'Ahriman. O mon noble et illustre fils! « écoute le conseil que je te donne. Il y a une prairie « non loin d'ici, à côté de la route que suivent les « cavaliers du Touran. Vas-y demain matin avec Guiv, « et prends avec toi une selle et une bride noire. Tu « verras une montagne qui s'élève jusqu'aux nues et

« contre laquelle se heurtent les nuages. Tu y mon-
« teras et tu trouveras une prairie semblable au gai
« paradis et traversée par un ruisseau d'eau cou-
« rante dont l'aspect rajeunit l'âme. A l'heure où le
« soleil arrive au haut de la voûte du ciel et où tu
« auras envie d'ouvrir les portes du sommeil, tous les
« troupeaux de chevaux qui paissent dans la mon-
« tagne viendront boire au ruisseau. Montre alors à
« Behzad la selle et la bride, et s'il t'obéit comme
« un cheval bien dressé, approche-le en souriant,
« appelle-le et caresse-le doucement de la main; car
« Siawusch, lorsqu'il désespérait de sa vie et que le
« jour brillant s'obscurcissait devant lui, a dit à
« Behzad son cheval noir : N'obéis désormais pas
« même au vent, erre dans les montagnes et les prai-
« ries, et quand Keï Khosrou viendra te chercher,
« laisse-toi monter par lui, frappe la terre de tes
« pieds, et délivre-la de ses ennemis avec tes sabots. »

KEÏ KHOSROU S'EMPARE DU CHEVAL BEHZAD.

Le vaillant roi monta à cheval, et Guiv alla devant lui à pied; ils se dirigèrent vers la haute montagne, *empressés* comme des hommes qui cherchent un moyen de salut. *Bientôt* les chevaux vinrent boire dans le vallon, et ils partaient quand ils étaient désaltérés. Le noble Khosrou descendit de cheval auprès de la source, s'avança rapidement et montra à Behzad la selle et la bride, impatient d'atteindre

son but. Behzad leva la tête et aperçut le roi, il poussa un soupir, il regarda la peau de léopard qui couvrait la selle de Siawusch, les longs étriers et la selle de bois de peuplier; il se tenait au bord de l'abreuvoir et ne bougeait pas. Keï Khosrou le voyant tranquille, alla doucement à lui avec la selle. Le noble cheval resta en place, et ses deux yeux devinrent des fontaines de larmes. Le roi et Guiv pleuraient aussi, et leur douleur les consumait comme un feu ardent; leurs yeux versaient des larmes, et leurs langues maudissaient Afrasiab. Khosrou caressait Behzad en lui passant la main sur les yeux et sur la face, sur le poitrail, sur les membres et à travers la crinière. A la fin il lui mit la bride et la selle en lui parlant tristement de son père, monta dessus, le serra des jambes, et ce puissant dromadaire s'élança, bondit comme la tempête dans les airs, vola et disparut aux yeux de Guiv. Guiv en fut affligé, il resta confondu et adressa dans son étonnement des prières à Dieu, disant : « Ahriman le rusé a pris la forme d'un cheval « et s'est montré à nous sous cette apparence. Main- « tenant la vie de Khosrou et ma peine sont perdues, « ce qui était mon trésor dans le monde *a disparu*, « *et je n'ai eu en partage que* des fatigues *inutiles*. »

Mais le vaillant et prudent roi ayant parcouru la moitié de la montagne, retint Behzad par sa bride noire, attendit que Guiv l'eût rejoint, et lui dit : « Veux-tu que je devine, par la force de mon intelli-

« gence, tes pensées secrètes, ô Pehlewan? » Guiv repartit : « O noble roi ! tous les secrets devraient t'être « connus, et la grâce de Dieu et le pouvoir des Keïa- « nides te mettent en état d'entrer dans un cheveu « pour voir ce qu'il contient. » Keï Khosrou lui répondit : « Tu as des soupçons sur ce cheval de noble « race, et voici, ô Pehlewan, ce que tu as pensé : « Ahriman est venu perdre ce jeune homme ; et main- « tenant qu'il l'a emporté, toute ma peine est donnée « au vent, mon cœur est rempli de souci, et le Div « triomphe. » Le sage Guiv descendit de cheval et appela les grâces de Dieu sur le vaillant roi : « Que « tes jours et tes nuits soient bénis ! que le cœur de « tes ennemis soit déchiré ! Dieu t'a donné du pou- « voir, une couronne, un trône et sa grâce ; il t'a « donné de la bravoure et une noble naissance. »

Ils s'en retournèrent de la montagne au palais, la tête pleine de soucis, l'esprit cherchant une voie de salut. Arrivés auprès de Ferenguis, ils parlèrent beaucoup de la longue route qu'ils avaient à parcourir, et cherchèrent comment ils tiendraient secrète leur entreprise, de manière que personne ne devinât leur projet. Lorsque Ferenguis vit Behzad, ses yeux inondèrent de larmes son visage, elle appliqua ses deux joues contre la crinière et le poitrail du cheval, et invoqua les mânes de Siawusch. A la fin, les larmes de ses yeux étant épuisées, elle alla rapidement vers le lieu où étaient accumulées ses richesses ;

car elle avait dans le palais un trésor secret dont personne au monde n'avait connaissance, un trésor rempli de pièces d'or et d'argent, de rubis, de masses d'armes, de caparaçons pour les chevaux, de poignards, d'épées et de lourdes massues. Elle ouvrit devant son fils la porte du trésor, le cœur gonflé de douleur et déchiré par les soucis. Elle dit à Guiv : « O toi qui as supporté de si grandes fatigues, regarde « ces richesses et prends les joyaux que tu voudras, « de l'or et des pierreries dignes d'un roi, des rubis « et des couronnes incrustées de pierres fines ; car « nous ne sommes que les gardiens de ce trésor qui « est à toi, qui est la rançon de notre vie et la récom- « pense de tes peines. » Le Pehlewan baïsa la terre devant elle et lui dit : « O reine des reines ! tu con- « vertis le monde en un paradis printanier, et c'est « par ton ordre que le ciel amène le bien et le mal. « Puisse la terre être devant ton fils comme une es- « clave ! puissent tomber les têtes de tes ennemis ! »

Ayant jeté les yeux sur ces richesses, Guiv choisit l'armure du vaillant Siàwusch ; ils prirent les joyaux les plus précieux, et en emportèrent tant qu'ils pliaient sous le faix ; ils prirent des casques, des caparaçons magnifiques pour les chevaux et des armes dignes d'un Pehlewan ; ensuite le roi referma la porte du trésor et fit ses dispositions pour traverser le désert.

FERENGUIS PART POUR L'IRAN AVEC KEÏ KHOSROU ET GUIV.

Leurs préparatifs étant terminés, ils sellèrent leurs nobles chevaux aux pieds de vent. Ferenguis se couvrit d'un casque, et tous les trois partirent rapidement comme le vent et se dirigèrent vers l'Iran en toute hâte et secrètement comme il convient quand on est dans une position difficile. Mais leur fuite ne resta pas longtemps cachée; quelqu'un alla trouver Piran et lui dit : « Le noble Guiv est venu de l'Iran, « il s'est rendu auprès du sage et vaillant prince, et « maintenant Ferenguis, Khosrou et le héros avide de « combats sont partis pour l'Iran. » Piran fut consterné de ces paroles, il trembla comme une branche de tremble; il se dit en lui-même : « Voilà que s'ac- « complissent toutes les paroles que mes oreilles ont « entendues de la bouche du roi. Que dirai-je à pré- « sent devant Afrasiab ? Mon honneur est terni à ses « yeux. » Il choisit parmi les braves Kelbad et Nestihen, un homme de fer; il ordonna à trois cents cavaliers turcs de marcher au combat, et dit en s'adressant à cette troupe : « Partez ! et une fois à cheval « ne perdez pas un instant, plantez la tête de Guiv « au bout du fer d'une lance, enterrez Ferenguis et « enchaînez Keï Khosrou le maudit, car la trace de « ses pieds est la mauvaise étoile du Touran. Si cet « homme de mauvais augure parvient à franchir le « Djihoun, quels malheurs ne causera-t-il pas à ce

« pays et à ces grands ! » C'est ainsi que partit, sous le commandement de deux Pehlewans circonspects, une troupe de jeunes guerriers.

Ferenguis et son fils, accablés de lassitude, s'étaient endormis, car ils avaient fait beaucoup de chemin et passé des nuits fatigantes, et Guiv veillait pour la garde du roi qui désirait la possession du monde. Khosrou et sa mère dormaient, et Guiv, harassé de fatigue, mais soutenu par la colère, tenait les yeux fixés sur le chemin par lequel les cavaliers arrivaient; il avait laissé son cheval caparaçonné, comme doit le faire un chef vaillant; sa poitrine était couverte d'une cuirasse, sa tête de lion armée d'un casque, son cœur était brûlant, et il avait voué son corps à la mort.

GUIV MET EN FUITE KELBAD ET NESTIHEN.

Lorsque Guiv aperçut de loin la poussière que soulevait l'armée, il se hâta de tirer son épée, il poussa un cri comme *le tonnerre* des nues, un cri qui faisait trembler le cerveau et le cœur du lion ; il s'élança au milieu des cavaliers comme un brave, et la terre devint sombre, épouvantée de sa fureur. Il fit pleuvoir du haut de son cheval tantôt des coups d'épée, tantôt des coups de massue, et les chefs des Touraniens furent bientôt rebutés du combat, tant frappait fort la masse d'armes du vaillant Guiv. Il était si réjoui de ce jour de colère, qu'il n'eût pas

craint la mer plus qu'une source d'eau. Les Touraniens l'environnèrent, ils formaient une troupe nombreuse, et le lion furieux était seul. Les lances faisaient du champ de bataille comme un champ de roseaux, et le soleil et la lune voilèrent leur face; le lion s'agitait avec rage dans ce champ de roseaux, et il l'eut bientôt rougi de sang comme un pressoir; il renversa un grand nombre de ses ennemis, et les braves cavaliers en eurent peur. Kelbad dit au vaillant Nestihen : « Cet homme est un rocher qui a des « bras et des épaules. C'est contre la grâce de Dieu « qui repose sur Keï Khosrou que nous luttons, et « non pas contre l'épée et la massue de Guiv. Je ne « sais quel sera le sort de ce pays, on ne peut se « dérober aux décrets de Dieu, et les astrologues an- « noncent que les présages sont mauvais pour le Tou- « ran et pour ses braves. »

Pareils à des lions, ils firent avec leur armée une attaque vigoureuse, des coups furent donnés et reçus, et les cris des combattants et le son des trompettes firent trembler le cœur des montagnes. Les ravins et les plaines étaient jonchés de morts, la terre était teinte de sang comme une rose, et les Touraniens s'enfuirent de tous côtés devant Guiv le hardi, le soutien des armées; tous s'en retournèrent blessés et défaits auprès de Piran qui portait haut la tête.

Guiv se rendit, semblable à un lion, auprès de Keï Khosrou, la poitrine et les mains couvertes de

sang et lui dit : « O roi, sois heureux, prends pour « compagne la sagesse, et réjouis-toi. Une armée est « venue nous combattre, commandée par Kelbad et « par le vaillant Nestihen; mais ceux qui survivent se « sont enfuis et doivent pleurer sur l'état de leurs poi- « trines et de leurs bras. Je ne connais que Rustem « le cavalier de l'Iran qui puisse me tenir tête. » Khosrou à la foi pure fut réjoui de ces paroles; il adressa beaucoup de louanges à Guiv, et invoqua les grâces de Dieu sur lui. Ensuite ils mangèrent ce qu'ils purent trouver, et se hâtèrent de continuer leur chemin en évitant les routes *fréquentées*. Lorsque les Turcs arrivèrent auprès de Piran, blessés, honteux et navrés de douleur, Piran tressaillit en voyant Kelbad et lui dit : « Une aventure aussi étonnante « ne doit pas rester secrète. Qu'avez-vous fait de « Guiv, et où est Khosrou? Raconte-moi exactement « tout ce qui s'est passé. » Kelbad lui dit : « O Peh- « lewan! si je te raconte comment le vaillant Guiv « a traité tes braves, ton cœur sera las des champs « de bataille. Tu m'as souvent vu à la guerre, tu « as approuvé ma manière de combattre, eh bien! « j'ai heurté Guiv de mes étriers de manière que tu « aurais cru qu'il devait tomber, et en même temps « j'ai asséné à cet illustre guerrier plus de mille coups « de massue; mais sa tête est comme une enclume, « sa poitrine et ses bras sont comme ceux de Pilden- « dan. J'ai souvent vu combattre Rustem, j'ai entendu

« parler des hauts faits des braves, mais je n'ai ja-
« mais vu d'homme aussi ferme que Guiv sous les
« coups des ennemis, et *aussi calme* dans le tumulte
« et les vicissitudes d'une bataille. Quand même les
« massues de nos braves n'auraient été que de cire,
« et les lances de nos cavaliers que de peau de léo-
« pard, sa poitrine, ses bras et ses mains auraient dû
« être broyés. Mais chacun de nos coups ne faisait
« qu'exciter sa rage, et il poussait toujours des cris
« comme un éléphant. La plaine semblait changée en
« montagne par les monceaux de morts, et tant de
« braves avaient peur d'un seul homme. »

Piran éclata contre lui, en s'écriant : « Assez ! c'est
« une honte de parler ainsi devant qui que ce soit,
« ce n'est pas ainsi que parle un cavalier. Ne pense
« plus à combattre des braves. Tu es parti avec le
« glorieux Nestihen et avec une troupe de guerriers
« qui ressemblaient à des lions. Maintenant tu as fait
« de Guiv un éléphant furieux, et tu es perdu d'hon-
« neur parmi les héros. Si Afrasiab apprend ces nou-
« velles, il jettera par terre sa couronne impériale,
« parce que deux braves Pehlewans montés *sur leurs*
« *destriers*, et une armée si vaillante, se sont enfuis
« devant un seul cavalier, qui a tué un grand nombre
« d'entre eux. On en rira beaucoup et on se moquera
« de toi, car tu n'es pas digne d'un drapeau, d'une
« massue et de timbales. »

PIRAN POURSUIT KEÏ KHOSROU.

Piran choisit mille cavaliers tous braves et propres au combat, et leur dit : « Il faut nous hâter de saisir « les rênes de nos destriers, il faut suivre la trace de « nos ennemis sans tarder un instant; car si Guiv et « Khosrou parviennent à atteindre l'Iran, les femmes « de ce pays deviendront comme des lionnes, il ne « nous restera ni terre, ni eau, le cœur d'Afrasiab en « saignera, et c'est à moi qu'il imputera cette fuite, « et non pas à la rotation des étoiles, du soleil et de « la lune. »

Les Turcs, sur l'ordre de cet illustre Pehlewan, partirent semblables à un ouragan; ils levèrent la tête lorsqu'ils entendirent ces paroles; ils coururent jour et nuit sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à une rivière profonde. L'armée était dispersée et en désordre; la rivière était peu large, mais profonde et difficile à passer. Le fleuve se nommait Gulzarioun, et au printemps il ressemblait à une mer de sang.

Sur l'autre rive se trouvaient Guiv et le roi, qui dormaient tandis que Ferenguis assise faisait la garde; en regardant attentivement elle aperçut l'étendard du Sipehbed du Touran, et courut à Guiv pour l'avertir; elle réveilla les *deux héros* endormis et dit à Guiv : « Lève-toi, quelle que soit ta fatigue, car voici pour « toi un jour de combats. Une armée nous poursuit

« avec ardeur, et je crains que notre vie ne tire à sa « fin. S'ils t'atteignent, ils te tueront, et la douleur « que nous causera ta perte sera une torture pour « nous. Ils nous mèneront moi et mon fils devant « Afrasiab, chargés de chaînes et les yeux remplis « de larmes, et je ne sais quels malheurs s'ensui- « vront; car qui peut connaître le secret du ciel su- « blime? » Guiv lui répondit : « O reine des reines! « pourquoi ton âme se désespère-t-elle? Monte avec « le roi sur cette hauteur escarpée, et n'aie pas peur « de Piran et de son armée. Dieu le victorieux est « mon soutien, et je porte en moi votre bonne étoile. « Par la force que Dieu le créateur de l'âme m'a « donnée, je montrerai, assis sur ma selle élevée, que « je connais mon devoir de cavalier. »

Keï Khosrou lui répondit : « O toi qui es toujours « prêt à combattre! tu n'as déjà fait que trop pour « moi. J'ai été délivré *par toi* des piéges du malheur; « ne te jette pas toi-même dans la gueule du dragon. « C'est à moi d'aller sur ce champ de bataille et de « faire, avec mon épée, rejaillir le sang jusqu'au fir- « mament. » Guiv lui répondit : « O noble roi! le « monde a besoin de ta couronne. Je ne suis qu'un « Pehlewan et fils d'un Phelewan; mais qui pourrait « se ceindre de la ceinture impériale *si tu mourais?* « J'ai soixante et dix-huit frères, mais le monde pé- « rirait si ton nom périssait. Il y a beaucoup de Peh- « lewans et peu de rois; que dis-je, peu? je n'en vois

« qu'un, et qui n'a pas d'enfant. Si je suis tué, il res-
« tera d'autres *Pehlewans;* si la tête couronnée suc-
« combe, c'en est fait de la couronne. Si tu péris
« dans une *captivité* lointaine, je ne connais personne
« qui soit digne du trône et du diadème, mes sept
« années de peine sont perdues, et le méchant *Afra-*
« *siab* dévastera de nouveau l'Iran. Monte sur cette
« hauteur et observe l'armée; Dieu le créateur m'ai-
« dera, et si je suis vainqueur, ce sera par l'effet de
« ta fortune, car le monde ne vit que sous l'ombre
« de ton aile. »

COMBAT DE GUIV ET DE PIRAN.

Guiv se revêtit de son armure et partit comme un lion, monté sur son ardent destrier. D'un côté du Gulzarrioun se trouvait le Sipehdar, de l'autre l'armée, et entre deux le fleuve qui coupait le chemin. Guiv poussa un cri comme le tonnerre du printemps, et demanda qui était le chef de cette armée. Piran se mit en colère et l'injuria, disant : « O mauvais « homme de mauvaise race! tu es venu seul sur ce « champ de bataille, tu es venu bravement t'opposer « à une armée. Nous allons te faire sentir les pointes « de nos javelots, nous allons te donner pour linceul « les griffes des oiseaux de proie; et quand même tu « serais une montagne de fer, ô cavalier isolé! des « milliers d'ennemis t'entoureraient comme des four- « mis et briseraient cette armure sur ta poitrine,

« t'arracheraient la tête et t'enterreraient comme une « chose immonde. Un lion bondissant a dit : Quand « l'heure d'une gazelle est venue, le sort compte ses « respirations, et elle court se jeter dans mes griffes « C'est ainsi que le sort t'amène maintenant devant « moi et devant cette armée renommée. »

Le terrible Guiv, le puissant Pehlewan, chef des braves, poussa un cri de rage et dit : « O Turc de « mauvaise nature, fils du Div, puisse-t-il n'y avoir « plus au monde un Sipehbed comme toi! Tu as vu « comme j'ai vengé Siawusch, et sans doute tu as ap- « prouvé les coups que je donnais. Que de grands du « pays des Turcs et de la Chine ont été tués de ma « main au jour de la vengeance! J'ai livré au pillage « ton palais, j'ai affligé ton cœur; il y avait chez toi « deux femmes, les plus nobles de l'empire, je les « ai emmenées captives de Khoten. L'une était ta « sœur, l'autre ta femme; elles tremblaient pour ton « âme et pour ton corps. J'ai rencontré deux Turcs « farouches, et j'ai donné à chacun de ces mi- « sérables une de ces femmes. Tu m'as montré « le dos comme une femme, tu t'es enfui en gé- « missant et en pleurant. Il te faut des hommes « semblables aux femmes *pour les combattre;* mais « ne te vante pas de tes hauts faits, quand tu « es avec des braves : car les grands publieront à « jamais ta honte, au milieu des chants et de la « musique; ils raconteront que Guiv tout seul a enlevé

« Khosrou, et ils te livreront au mépris toi et les « tiens. Ignores-tu que tous les princes de la terre, « tels que le Faghfour, le Kaïsar de Roum, le Kha- « kan de la Chine, tous les grands de l'Iran et tous « les parents de Kaous, tous les braves et tous les « héros au casque d'or, ont demandé la fille de Rus- « tem en mariage et l'ont désirée dans leur cœur? « Thous a envoyé un messager pour la demander; « mais Tehemten n'a fait qu'en rire, il a refusé toutes « ces alliances, n'en ayant trouvé aucune digne de « lui. Il a regardé longtemps et de tous côtés, et aucun « des braves *qu'il voyait* ne lui a convenu. C'est à moi « qu'il a donné sa noble fille, qui lui était plus chère « que son diadème; c'est à moi que le héros qui porte « haut la tête a donné sa fille aînée Banougouschasp « la guerrière; c'est moi qu'il a choisi parmi tant de « braves; c'est moi dont il a élevé la tête jusqu'au ciel « sublime. De mon côté j'ai donné à Rustem ma sœur, « la reine des reines, Schehri-Banou-Irem. Il n'y a « que Rustem le lion qui soit mon égal dans le com- « bat; et quand je viendrai avec lui pour exercer nos « vengeances, tu n'auras qu'à pleurer les morts. Seul « même comme je suis, je vais rendre le monde noir « devant tes yeux avec cette épée brillante; et si je « laisse en vie un seul homme de cette armée, ne « m'appelle plus jamais un brave. J'emmènerai Khos- « rou le roi des rois, je le conduirai devant le roi des « braves, je le placerai sur l'illustre trône d'ivoire,

« je poserai sur sa tête la couronne qui réjouit les « cœurs; ensuite je me revêtirai de ma noble cuirasse, « et convertirai le pays de Touran en un repaire de « lions. Je suis fils de Gouderz fils de Keschwad le « chef des braves, Guiv issu de nobles parents, et tu « es Piran le maudit, le Turc à la mauvaise étoile. « Puisses-tu te trouver sans couronne, sans trône et « sans patrie! Le nœud de mon lacet va être ta mort, « et ton casque et ta cuirasse te serviront de linceul. »

GUIV FAIT PIRAN PRISONNIER.

A ces paroles, Piran se sentit enflammé de colère; le sang de son cœur bouillonna et ses yeux se remplirent de larmes. Il lança son cheval, il le serra des jambes, et plaçant sur son épaule sa lourde massue, il s'élança du rivage dans l'eau, comme une barque, en se recommandant à la grâce de Dieu de qui vient tout bonheur. Guiv ne se pressa pas de combattre, et lorsque le Sipehbed fut sorti de l'eau, il lui tourna le dos comme par lâcheté, et s'enfuit, tout avide qu'il était de se mesurer avec lui. Son ennemi le suivit de près, et le monde devint noir comme la nuit sombre. Mais Guiv, lorsqu'il l'eut attiré loin du fleuve et de son armée, détacha de la selle sa massue de combat, et se jeta sur le Pehlewan : tu aurais dit que c'était un dragon furieux. Piran le lion s'enfuit à son tour devant Guiv qui le poursuivit et qui, sans que le puissant Pehlewan s'en aperçût, détacha son lacet

roulé du crochet de la selle, tourna plusieurs fois son bras, fit voler la courroie et y prit Piran. La tête du Pehlewan se trouvait dans le nœud du lacet, et Guiv enleva ainsi Piran de la selle. Ensuite il le fit ignominieusement marcher à pied devant lui, et l'amena à une grande distance du fleuve. Là il le jeta par terre, lui lia les mains, se revêtit de son armure, monta sur son cheval, prit sa bannière et s'en retourna au bord du Gulzarrioun. Lorsque les Turcs virent l'étendard de leur Sipehbed, ils s'avancèrent sans méfiance, en poussant des cris et en faisant sonner les trompettes, les clairons et les clochettes indiennes. Guiv, voyant cela, entra dans le fleuve comme un vaisseau qui fend les vagues, *et aussitôt qu'il eut abordé l'autre rive*, il éleva sa lourde massue au-dessus de son épaule. Toute l'armée le regarda avec étonnement, il lâcha la bride à son cheval et se raffermit sur les étriers, et les grands furent frappés de terreur. Il renversa les Turcs dans la poussière avec son épée et ses étriers, avec ses épaules et avec son souffle, et bientôt toute la plaine fut couverte de monceaux de morts. Ces braves eurent peur de sa massue, et tous lui tournèrent le dos; il était comme un lion qui se jette au milieu d'un troupeau, et cette grande armée et tous ces guerriers s'enfuirent devant lui; ensuite il s'en retourna victorieux et repassa le fleuve : tu aurais dit qu'il n'avait pas vu d'ennemi, même en songe.

Il revint en toute hâte auprès de Piran, à qui il voulait trancher la tête. Il le fit marcher ignominieusement à pied derrière lui, et força à courir *ce vieillard*, que la peur avait presque privé de la raison. Il l'amena ainsi devant le roi, humilié, les joues pâles, honteux et la tête penchée. Il descendit lui-même de cheval, baisa la terre devant le roi, lui rendit hommage et lui dit : « Ce traître s'est pris « dans *les replis* de la queue du dragon. Siawusch a « livré sa tête, *parce qu'il a cru* aux paroles de cet « homme, qui doit périr comme Siawusch a péri. » Piran se mit à prononcer des bénédictions sur le roi, il gémit et baisa la terre, en disant : « O roi qui « sais approfondir la vérité, qui brilles au milieu de « la foule comme le soleil ! tu connais les angoisses « que j'ai souffertes à cause de toi et les soins dont « je t'ai entouré ; tu connnais les luttes que j'ai sou- « tenues pour toi contre Afrasiab. Si ton esclave se « fût trouvé à la cour du roi, Siawusch n'eût pas été « tué. Je vous ai sauvés toi et ta mère, je vous ai « tirés des mains du Div, à force de prudence et de « ruse, et j'espère que, par ta grâce et ta fortune, « j'échapperai aux griffes de ce dragon. »

FERENGUIS DÉLIVRE PIRAN DES MAINS DE GUIV.

Cependant Guiv regardait Keï Khosrou, attendant les ordres que le vaillant roi lui donnerait. Il observait Ferenguis, dont les yeux étaient remplis de

larmes et la bouche pleine de malédictions contre Afrasiab, et qui lui dit : « O héros qui as bravé pour « nous les fatigues de cette longue route, sache que ce « vieux Pehlewan est un homme sage, noble et d'un « esprit brillant. C'est lui qui nous a préservés de la « mort, par l'ordre de Dieu le distributeur de la jus- « tice, le guide des hommes. Sa tendresse a été notre « asile contre le malheur, et maintenant il réclame « notre protection en récompense de ses bienfaits. « Accorde-nous sa grâce, ô illustre héros! car jamais « il n'a conseillé le mal. »

Guiv lui répondit : « O reine des reines! puisse le « roi de la terre rester toujours jeune! J'ai juré par « la lune, et par la couronne et le trône du roi « illustre, que je rougirais la terre du sang de Piran, « s'il tombait entre mes mains au jour de la bataille. » Keï Khosrou lui dit : « O héros qui ressembles au « lion, ne viole pas un serment que tu as fait devant « Dieu. Satisfais ton cœur et accomplis ton serment « en perçant l'oreille de Piran avec ton poignard; et « quand le sang que ton arme versera sera tombé « sur le sol, tu auras satisfait en même temps à la « vengeance et à la clémence. »

Le Pehlewan vit que le roi s'attendrissait sur le sort de Piran, et que ses joues inondées de larmes trahissaient sa tendresse pour lui. Il se retourna, perça avec son poignard l'oreille de Piran, et se dégagea ainsi de son serment. Piran dit alors au roi :

« Je ne puis rejoindre mon armée à pied; ordonne-« lui donc de me rendre mon cheval, et rappelle-toi « que je te dois la vie et tout ce que je possède. » Le roi dit à Guiv : « O vaillant lion, fais-moi présent de « son cheval. » Guiv dit à Piran : « O héros de l'armée! « comment les champs de bataille t'ont-ils rendu si « paresseux? Si tu veux avoir ce cheval aux pieds de « vent, je te lierai les deux mains avec une forte « courroie, ensuite je te ferai prêter un serment so-« lennel, et ne rendrai la liberté à ton corps captif « que si tu promets de ne te laisser délier que par « Gulschehr. C'est elle que je choisis pour cet office, « car elle est la première de tes femmes, et rien de « ce qui te regarde n'est un secret pour elle. »

Le Pehlewan se soumit à cette condition et racheta son cheval rapide en jurant de ne permettre à personne de le délier pendant son voyage, et de réserver ce service à Gulschehr. Alors Guiv lui lia les mains, lui rendit son cheval et le fit monter dessus. Ferenguis et Keï Khosrou au doux visage le pressèrent tendrement contre leur cœur, et Piran partit en bénissant le roi et le Pehlewan du monde.

AFRASIAB RENCONTRE PIRAN SUR LA ROUTE.

Lorsque Afrasiab apprit *la fuite de* Khosrou, la lumière du soleil s'obscurcit devant ses yeux. Il fit sonner les trompettes d'airain, rassembla son armée et sortit de son palais, brûlant de rage. Il fit chaque

jour deux journées de marche, il avança en grande hâte, il vola comme la flèche que lance l'arc. Il amena ainsi son armée jusqu'au champ de bataille où Kelbad et ses troupes avaient combattu. Il rencontra partout des guerriers dispersés, et vit à chaque pas des hommes gisants *dans la poussière*. Il demanda : « Quel est le Pehlewan qui est venu de l'Iran, « avec une armée, livrer ici bataille? Aucun de mes « guerriers n'a su qu'une si grande armée eût passé « la frontière. Qui est-ce qui a pu indiquer à ce fils « du Div qu'il y avait ici un enfant de Siawusch? Oh! « que n'ai-je donné à cet enfant la terre pour nour- « rice! mes deux yeux n'auraient pas vu un pareil « désastre. » Sipahram lui répondit : « Puisse ton repos « n'être pas troublé! Si c'est l'idée d'une armée qui « t'effraye, *je te dirai* qu'il n'est venu que Guiv fils de « Gouderz, et que nous n'avons pas vu avec lui un « seul cavalier. L'armée a été frappée de terreur par « l'attaque d'un seul homme, et c'est ainsi que Guiv, « Ferenguis et le prince ont pu s'enfuir. »

Les joues d'Afrasiab pâlirent à ces paroles, son cœur fut effrayé du sort que lui préparait le ciel, et il répondit : « Maintenant s'accomplit tout ce que les « sages m'ont prédit. Quand Dieu favorise quelqu'un, « il le fait parvenir au trône sans effort. »

Pendant que Sipahram écoutait les paroles du roi, on vit arriver une armée, précédée par le Sipehdar Piran, dont la tête, le visage et le corps

étaient entièrement couverts de sang. Afrasiab crut que Piran avait atteint Guiv, et qu'il courait en avant des troupes pour annoncer sa victoire; mais quand il fut plus près, il reconnut que le Peblewan de son armée était blessé, qu'il était fortement attaché à la selle, et que ses deux mains étaient liées derrière le dos avec une sangle. Il fut tout confus, il devint triste et soucieux *de ce qu'il voyait*, et interrogea Piran, qui lui dit: « O roi! il n'y a pas de lion « furieux, ni de loup féroce, ni de tigre bondissant, « qui pût faire dans les rangs d'une armée ce qu'a « fait ce Div tout seul, et le crocodile au fond de la « mer se sent mourir de frayeur quand Guiv s'élance « au jour du combat. Il s'est avancé, et avec sa lourde « massue il a frappé comme avec un marteau de for- « geron; il a renversé mes cavaliers avec son cheval « et son pied, avec son bras et son étrier; il a blessé « et tué nos braves; il n'a tenu aucun compte de nos « guerriers. Jamais nuage n'a laissé tomber autant de « gouttes de pluie que nous avons fait tomber sur sa « tête de coups de massue; mais il est resté tran- « quille sur sa selle, comme s'il avait été dans un « bosquet de roses : tu aurais dit que sa massue fai- « sait partie de lui-même. A la fin toute l'armée s'est « enfuie, et je suis resté seul à le combattre. Tout « en fuyant devant moi, il a tourné dans l'air son « lacet, l'a lancé et a pris ma tête dans le nœud. J'en « fus étourdi et perdis le sens, et il parvint à me jeter

« par terre. Il descendit, m'attacha les deux mains, « me fit marcher devant lui, remonta sur son cheval « et m'amena ignominieusement devant Khosrou, où « un nouveau danger me menaçait, car il voulait me « couper la tête. Mais Ferenguis me vint en aide, de « sorte qu'au lieu de me tuer il se contenta de me « percer l'oreille, de me lier les mains, et en pous- « sant des cris de rage, de me faire jurer solennelle- « ment, par la vie et la tête du roi, par le soleil et la « lune, par Dieu le tout-puissant, par le trône et la « couronne, *que je garderais mes liens jusqu'à Khoten.* « Voyant que la fortune était contre moi, j'ai prêté le « serment, j'ai juré de ne demander à personne de « me délier, et de continuer ma route jusqu'à ma « résidence. Je ne sais quelle est la secrète intention « du ciel, qui paraît me refuser toute faveur; car tan- « tôt il livre ma tête et mes bras au lacet de mon « ennemi, tantôt il m'assujettit à des serments et à « des liens. »

Lorsque Afrasiab eut entendu ces paroles, la colère amena des larmes dans ses yeux; il poussa un cri et ordonna à Piran de sortir de sa présence. Piran trembla et se tut, et le roi revenant à son fol orgueil, se répandit en injures *contre ses ennemis;* il jura que quand même Guiv fils de Gouderz, et cet enfant du Div, seraient des nuages remplis d'éclairs et de tempêtes, il les arracherait du ciel sublime. Il porta la main à son épée et la tira en disant : « Je les détrui-

« rai avec cette épée qui coupe le fer; quand j'aurai « saisi Ferenguis, je rendrai le monde noir et étroit « devant elle, je la couperai en deux avec l'épée tran- « chante, je la jetterai aux poissons pour qu'ils la « mettent en pièces : *car je comprends* que Khosrou « cherche à rentrer dans l'Iran; mais Ferenguis, « pourquoi se mettrait-elle aussi en route? »

GUIV DISPUTE AVEC LE PERCEPTEUR DU PÉAGE.

Piran s'achemina tristement vers le Khoten, et le puissant roi prit en toute hâte la route opposée; lui et ses braves marchèrent vers le Djihoun, et de colère il traînait le pan de sa robe dans le sang. Il dit à Houman : « Hâte-toi, lâche les rênes à ton cheval, « jusqu'à ce que tu aies atteint le Djihoun : car si « nous apprenons que *Khosrou* l'a franchi, toute notre « peine est vaine comme le vent qui passe sur le dé- « sert. J'ai été prévenu *de ce qui arrive* par les paroles « d'hommes véridiques, qui m'ont assuré que les sages « avaient dit dans les temps anciens qu'un roi naîtrait « de l'union des familles de Tour et de Keïkobad, qu'il « convertirait en désert le pays de Touran, et qu'il « ne laisserait pas subsister dans l'empire une seule « ville; que son cœur se tournerait avec amour vers « l'Iran, et qu'il ne montrerait au Touran qu'un vi- « sage irrité. »

Pendant ce temps Guiv et Khosrou arrivèrent au bord du fleuve; ils désiraient passer sur-le-champ,

et disputèrent avec le fermier du péage, qui avait une barque de passage, une barque rapide, munie d'une voile neuve, et qui était digne de servir à Keï Khosrou. Le fermier dit à Guiv : « Quelle différence « fait l'eau qui coule entre un esclave et un roi ? Si « tu avais besoin de passer le fleuve, il fallait faire « avertir *le maître d'*une barque. » Guiv lui répondit : « Demande ce que tu veux, et embarque-nous, car « nous sommes suivis de près par une armée. » Quand le fermier entendit ces paroles, il devint encore plus exigeant et dit à Guiv : « Je ne te demanderai « pas un petit péage, et il me faut une de ces quatre « choses : ou ta cotte de mailles, ou ton cheval noir, « ou cette esclave, ou le diadème d'or que porte « *ce jeune homme qui ressemble à* la lune. »

Guiv lui répondit : « Tu as perdu l'esprit. Qui « pourrait supporter de pareilles demandes ? Si cha- « que fois que tu réclames un péage il y avait le roi « d'un pays à rançonner, certes ton lot serait bon. Qui « es-tu pour demander quelque chose au roi, pour « parler insolemment comme tu fais, toi dont la tête « est remplie de vent ? Tu demandes pour péage la « mère du roi, ou la couronne du roi, ou Behzad « son cheval noir, qui dépasse le vent en vitesse ; tu « demandes follement ma cotte de mailles, dont tu « ne saurais ouvrir un bouton, que ni l'eau ne peut « ternir, ni le feu consumer, et que ni une lance, ni « une épée indienne, ni une flèche ne peut percer. Si

« tu veux un péage, prends-le dans la rivière. Main-« tenant, à nous l'eau, à toi la barque; à nous les « trésors *que tu exigeais*, à toi *le repentir de* tes exi-« gences! »

KEÏ KHOSROU PASSE LE DJIHOUN.

Guiv dit au roi : « Si tu es Keï Khosrou, tu peux « affronter cette eau sans péril. Feridoun, qui passa « le fleuve Arwend, s'empara du trône du pouvoir, et « tous les hommes lui obéirent, car il avait la majesté « *d'un roi*, et la grâce *de Dieu reposait sur lui*. Com-« ment peux-tu hésiter, si tu es le roi de l'Iran, « si tu es l'asile des braves et des lions? Pourquoi « l'eau te serait-elle hostile, à toi qui possèdes la ma-« jesté, la puissance et la pompe du trône? Si nous « étions noyés moi et ta mère, il ne faudrait pas trop « t'en affliger. Ta mère t'a mis au monde parce que « le monde avait besoin de toi, car le trône du roi « des rois était abaissé; et moi je ne fus mis au « monde par ma mère que pour toi. N'hésite donc « pas, car je ne doute pas qu'Afrasiab ne s'approche « en toute hâte du bord du fleuve; et *s'il nous y* « *trouve*, il me suspendra vivant à un gibet en me « couvrant d'opprobre, et toi et Ferenguis il vous « jettera dans le fleuve pour que les poissons vous « dévorent, ou il vous fera fouler aux pieds des che-« vaux. »

Keï Khosrou lui répondit : « Cela suffit. Je mets

« mon espoir en Dieu le secourable. » Il descendit de son cheval rapide, et se jeta le visage contre terre en gémissant et en disant : « Tu es mon soutien et « mon asile, tu m'as guidé vers la justice, ce que j'é- « prouve de bonheur et de malheur vient de ta grâce, « l'esprit et l'intelligence sont l'ombre de tes ailes. » Il dit et remonta sur son cheval noir, le visage resplendissant comme l'étoile du matin. Il poussa son cheval noir dans la rivière, la traversa comme une barque, et atteignit le péage *de la rive opposée*. Ferenguis et le vaillant Gujv le suivirent, car le lion ne craint pas le Djihoun et ses eaux, et tous les trois arrivèrent sains et saufs à l'autre rive. Khosrou, qui ambitionnait la possession du monde, se lava la tête et le corps, et se mit à prier, agenouillé dans les roseaux, et à rendre grâces à Dieu.

Le batelier fut confondu en les voyant sortir du fleuve tous les trois. Il dit à ses compagnons : « C'est « une chose étonnante, et l'on ne peut concevoir « rien de plus hardi. Ils ont trois chevaux, trois cui- « rasses et trois caparaçons, le Djihoun et ses eaux « rapides sont *enflés par les pluies* du printemps, et ils « ont passé néanmoins ce fleuve profond; un homme « de sens ne peut pas les prendre pour des hommes. » Il avait honte des paroles grossières dont il s'était servi, et il vit qu'il avait manqué son but. Il remplit alors sa barque de tout ce qu'il avait *de précieux*, et le vent du ciel gonfla sa voile. Il se présenta devant

le roi aussitôt qu'il eut touché la rive, et lui demanda pardon en déposant à ses pieds des présents, un arc, un lacet et un casque; mais Guiv s'écria : « O chien « stupide! pourquoi nous as-tu dit que cette eau « emportait les hommes? Quand le roi, qui possède « assez de joyaux, t'a demandé ta barque, tu la lui as « refusée, et maintenant il refuse tes présents. Le « jour de la vengeance viendra, et alors tes jours se- « ront donnés au vent. »

Le batelier revint si épouvanté, qu'il désespérait de sa vie. Au moment où il toucha le péage, l'armée des Touraniens y arriva, et Afrasiab, en s'arrêtant au bord du fleuve, ne vit sur l'eau ni barque ni homme. Il demanda au fermier, en poussant des cris de rage, comment ce Div avait passé l'eau. Celui-ci répondit : « O roi, je suis fermier de ce péage, et « mon père l'a été avant moi, mais je n'ai jamais vu « ni entendu dire que quelqu'un se soit fait une route « de l'eau du Djihoun. *Dans ce moment* il est *enflé par* « *les pluies du* printemps et jette de fortes vagues, et « si tu y entres, tu ne pourras plus lui échapper. « Malgré cela, ces trois cavaliers l'ont passé : tu au- « rais dit que l'air les portait dans ses bras, ou qu'ils « étaient les fils de l'orage et envoyés par Dieu auprès « des hommes. » Afrasiab l'écouta; sa joue pâlit et dans son angoisse il soupira, ensuite il lui dit : « Hâte-toi de mettre ta barque à l'eau pour voir où « je pourrai trouver ces fugitifs; regarde s'ils sont

« partis ou s'ils se sont arrêtés pour dormir. Ne perds « pas de temps, amène ta barque et pars, afin que « nous puissions les atteindre. »

Houman lui dit : « O roi, réfléchis et n'embrasse « pas une flamme qui te dévorerait. Veux-tu passer « dans l'Iran avec ces cavaliers? veux-tu te jeter dans « la gueule et entre les griffes de lions comme Gou- « derz et Rustem au corps d'éléphant, comme Thous « et Gourguin le vainqueur des armées? Es-tu las de « ton trône, pour venir ici te mettre sous les griffes « du lion? Du bord de ce fleuve jusqu'à la Chine et « au Madjin tout est à toi; le soleil et la lune, Sa- « turne et les Pléiades, te sont soumis. Occupe-toi du « Touran et de ton puissant trône; tu n'as rien à « craindre de l'Iran. » Les Touraniens s'en retournèrent tristes et le cœur gonflé de sang, et un long temps se passa ainsi.

KEÏ KHOSROU ARRIVE À ISPAHAN.

Keï Khosrou arriva avec Guiv à Zem. La plupart des Iraniens le reçurent joyeusement, mais quelques-uns le virent de mauvais œil. Guiv fit porter de tous côtés par un messager une lettre dans laquelle lui et le roi illustre annonçaient que le Sipehdar, chef de la race de Keïkobad, Keï Khosrou le fortuné, qui portait haut la tête, était arrivé heureusement du Touran, et que l'eau du Djihoun avait formé sous lui comme un lit de repos. Il chercha pour son message

un brave cavalier, et choisit parmi les grands de Zem un homme prudent, prévoyant et dévoué; il le mit au fait des affaires et lui dit : « Va à Ispahan qui est « le pays des rois et le siége des grands, et dis à Gou- « derz: O Pehlewan du monde, tu dormais *quand tu as* « *fait ton rêve*, mais ton esprit était réveillé. Keï Khos- « rou est arrivé à Zem, sans que le souffle d'un vent « hostile l'ait atteint. »

Ensuite Guiv écrivit une lettre à Kaous, et le messager se leva et partit. Les dromadaires à la bouche écumante et aux pieds de vent s'élancèrent comme une flamme, et l'envoyé de Guiv à l'esprit brillant arriva d'abord chez le Pehlewan. Il s'acquitta de son message, il remit la lettre, que le Pehlewan du monde porta à son front, en versant des larmes au souvenir de Siawusch et en maudissant Afrasiab. Ensuite il se rendit auprès de Keï Kaous. La sueur dégouttait des membres de ses dromadaires. Il arriva à la cour de Kaous, et des cris de joie s'élevèrent du palais. Le roi appela devant lui le messager, et répandit des pierreries sur la lettre de Guiv. Les hommes, dans leur joie, préparèrent des fêtes et dans chaque maison on demanda de la musique.

La nouvelle du retour victorieux de Guiv qui illuminait le monde arriva dans le Nimrouz, et Rustem distribua de l'or aux pauvres, pour remercier le ciel de ce que ce lion n'avait pas éprouvé de malheur.

Ensuite il envoya Banougouschasp qui ressemblait à Adergouschasp, pour porter *à Guiv* des présents, accompagnée de douze cents grands de haut renom. Il lui donna un trône, de pesantes couronnes et trois cent soixante esclaves, dont chacun portait à la main une coupe d'or. La princesse quitta son père et courut à la rencontre de Guiv, comme un oiseau qui vole à tire-d'aile. Guiv l'envoya à Ispahan, et elle répandit sa gloire dans le monde entier. Toute la terre apprit que Keï Khosrou, le fils du roi, l'héritier du trône, arrivait, et de tous côtés les grands accoururent à Ispahan. Gouderz para son palais élevé, il y étendit des brocarts magnifiques, il orna le trône avec de l'or et des pierreries comme doit être orné un trône destiné à un roi; il prépara un collier, des bracelets, des boucles d'oreilles et une couronne incrustée de pierreries dignes d'un roi.

Gouderz fit décorer toute la ville pour cette fête, et parer le Meïdan; ensuite il monta à cheval, et les grands pleins de fierté se levèrent et s'apprêtèrent à aller à la rencontre de Khosrou. Ils allèrent au-devant de lui à une distance de quatre-vingts farsangs, pour le recevoir solennellement. Lorsque le roi parut, accompagné de Guiv, tous ces vaillants cavaliers mirent pied à terre; et lorsque Gouderz aperçut Khosrou et son fils Guiv qui le suivait, il versa des larmes de fiel et exhala des plaintes sur la mort de Siawusch. Le Pehlewan descendit de cheval, et le jeune roi le

pressa contre son sein. Gouderz couvrit le roi de bénédictions et lui rendit hommage en disant : « O « roi de la terre, puisses-tu être prudent et victorieux ! « J'aime mieux te voir que de posséder le royaume et « le trône. Puisse l'œil des malveillants ne pas t'at- « teindre ! puisse la lumière être le partage des mânes « de Siawusch ! Dieu le maître du monde m'est témoin « que te voir est la joie de mon âme, et que mon cœur « en est plus heureux que si je revoyais Siawusch en « vie. » Ensuite il baisa Guiv sur les yeux et sur le front, et lui dit : « Tu as dévoilé le secret du sort. « Tu es un héros qui sait se passer de sommeil, tu « es un brave qui sait attendre quand la nécessité « l'exige. »

Tous les grands du pays de l'Iran touchèrent la terre de leur front devant Khosrou. Ils le ramenèrent joyeusement, et la fortune du roi qui portait haut la tête brilla d'un grand éclat. Ils se rendirent au palais du Pehlewan, ils s'y rendirent gaiement et l'âme remplie de bonheur. Ils y restèrent sept jours la coupe en main dans la salle parée du banquet, et le huitième jour ils partirent pour la résidence du roi Kaous, le cœur plein de gaieté.

KEÏ KHOSROU ARRIVE CHEZ KAOUS.

Lorsque Keï Khosrou arriva auprès du roi, il trouva le monde rempli de parfums, de couleurs et de peintures ; les hommes étaient parés pour la fête ;

les portes, les terrasses et les murs des maisons étaient couvertes *d'étoffes* précieuses. Partout on entendait des chanteurs; partout on voyait de l'eau de rose, du vin et du musc mêlé avec du safran. Les chevaux avaient la crinière trempée de musc et de vin, et l'on jetait du sucre et des pièces d'argent sous leurs pas. Quand Kaous aperçut Keï Khosrou, une pluie de larmes tomba de ses yeux sur ses joues. Il descendit de son trône, alla au-devant de lui et le baisa sur les yeux et sur le visage. Le jeune roi lui rendit hommage, et ils montèrent tous les deux sur le trône, d'un pas majestueux. Le roi lui fit beaucoup de questions sur les Turcs et sur le trône du roi du Touran. Khosrou lui répondit : « Ce roi insensé ne « vit que pour faire du mal. Pourquoi me parles-tu « de cet homme maudit? Puisse-t-il ne jamais obtenir « ce qu'il désire! puissent périr son trône et sa cou- « ronne! C'est lui qui a fait mourir mon père si mi- « sérablement, qui a fait battre si durement ma mère, « pour que je périsse dans son sein. Puisse-t-il n'être « jamais libre de soucis! Lorsque ma mère la sainte « m'eut mis au monde, ce roi indigne m'envoya dans « la montagne, où je faisais paître des chèvres, des « buffles et des chevaux, et passais mon temps à « compter les jours et les nuits que forme la rotation « du soleil. A la fin, Piran vint dans la montagne et « m'emmena auprès de cet homme haineux; j'eus « peur de lui et de ses œuvres, je tremblais devant

« sa colère et ses reproches. Il m'interrogea et me « parla longuement, mais je cachai ce que j'avais de « sens et de valeur; quand il me parlait de la tête, « je répondais sur le pied; quand il m'adressait une « question sur la nourriture, je répondais sur ma « demeure. Dieu obscurcit l'esprit et l'intelligence de « cet homme aux noirs desseins, de sorte qu'il me « prit pour un fou, et trouvant que mon cerveau était « vide, il me renvoya auprès de ma mère en me mau- « dissant. Je ne saurais être l'ami du meurtrier de « mon père, quand même les nuages feraient pleu- « voir des perles. » Kaous lui répondit : « O toi qui « portes haut la tête! le monde soupire après ton « règne; car tu es de la race des Keïanides, tu es « digne du trône et sage comme doit l'être le roi des « rois. »

Khosrou adressa de nouveau la parole à Kaous, en disant : « O maître de ce trône antique! si je vou- « lais te raconter tout ce que Guiv a fait, tu en serais « confondu, et avec raison, car on ne peut s'ima- « giner rien au-dessus de ce qu'il a souffert et de ce « qu'il a exécuté. Il m'a cherché dans le Touran avec « des fatigues infinies. Encore s'il n'avait eu à endurer « que la fatigue de se rendre auprès de moi dans le « Touran; mais deux Pehlewans orgueilleux, accom- « pagnés d'une armée, nous ont poursuivis comme « une flamme dévorante, et c'est alors que j'ai vu « faire à Guiv ce que les idolâtres de l'Inde ne voient

« pas faire à un éléphant furieux. Je ne crois pas que « jamais crocodile soit sorti du fleuve et ait livré un « combat pareil. Cette grande armée et les deux Peh- « lewans se sont tous enfuis, jeunes et vieux; ensuite « Piran est venu, semblable à un lion, armé pour le « combat et monté sur un cheval aux pieds de vent. « Mais Guiv a tourné dans l'air son lacet au-dessus « de ses bras et de son casque, et a pris la tête du « Pehlewan dans le nœud. J'ai intercédé pour Piran, « ô roi, car Guiv allait lui trancher la tête cruelle- « ment, *j'ai intercédé*, parce que Piran avait déploré « le meurtre de mon père; il n'avait jamais parlé mal « de moi, et nous avait délivrés, moi et ma mère, « des griffes avides du féroce lion qui voulait me « couper la tête comme il avait fait à mon père. C'est « ainsi que Guiv a continué à combattre avec sa « massue à tête de bœuf, jusqu'à ce que nous ayons « touché le Djihoun, qu'il a traversé dans sa colère, « sans regarder si c'était de l'eau ou de la terre. Un « Pehlewan comme lui ne devrait jamais cesser d'être « jeune. »

Kaous écouta les paroles de Khosrou, et son âme s'épanouit comme une rose; il pressa la tête de Guiv contre son cœur et l'embrassa plusieurs fois sur le visage et sur la tête; il appela les grâces de Dieu sur Gouderz, et lui rendit de tels honneurs que jamais personne n'en avait vu de pareils. On écrivit sur de la soie un diplôme, par lequel le roi qui ressemblait

à Djemschid investit Gouderz du gouvernement du Khorasan, de Reï, de Koum et d'Ispahan, et le héros leva la tête jusqu'au soleil. Le roi lui dit : « Tu as « supporté beaucoup de peines, jouis maintenant de « tes trésors, ô homme éprouvé! » Gouderz et ses fils bénirent le roi, ils baissèrent la tête jusqu'à terre, et chacun célébrait la gloire de Kaous. Ensuite le roi fit apprêter pour Ferenguis un pavillon doré, il y fit porter des colliers et des boucles d'oreilles, fit placer dans les salles des trônes d'or, et couvrit les murs de brocarts de la Chine. Il lui dit : « O « reine des reines! puissent les soucis ne te faire ja- « mais verser de larmes! Tu as abandonné ton pays « et ta famille, tu as souffert en route beaucoup de « fatigues; maintenant l'Iran est ta résidence, et ta « volonté est mon guide. » Toutes les femmes *de Kaous* bénirent Ferenguis en disant : « Puisse le monde « n'être jamais privé de toi! »

THOUS REFUSE DE RECONNAÎTRE KHOSROU.

Keschwad avait à Isthakher un palais qui était la gloire de sa noble famille; et lorsque Gouderz et Khosrou furent sortis de la présence de Kaous, ils firent leurs préparatifs pour s'y rendre. Ils se mirent en route, et quand ils furent arrivés dans ce palais doré, on fit asseoir Khosrou sur un trône d'or, on le salua comme roi. Tous les braves de l'Iran le reconnurent, à l'exception de Thous fils de Newder, qui s'y

refusa, sous le prétexte qu'il avait le droit d'avoir des timbales et de porter des bottines d'or, et qu'il était le gardien de l'étendard de Kaweh. Gouderz fut courroucé de cette prétention, et lui envoya un message conçu en termes modérés ; il le lui envoya par le vaillant Guiv qui ambitionnait la possession du monde, qui avait une main de héros et un bras de lion. Il lui dit : « Tu diras à Thous fils de Newder : « Ne cherche pas un prétexte de querelle dans un « temps de joie. Tous les grands, tous les lions de « l'Iran ont rendu hommage au roi : pourquoi t'y « refuses-tu à l'instigation du Div? Ne vois-tu donc « pas la grâce de Dieu qui repose *sur Khosrou ?* Si tu « refuses de lui obéir, tu encourras ma haine et je te « combattrai. J'envoie Guiv pour te porter ce mes- « sage, qui contient les ordres de l'assemblée des « grands ; il ira te trouver, ô héros ! ne rejette pas « ses avis. »

Guiv quitta son père, la tête remplie de paroles dures ; il se rendit auprès du Sipehbed Thous, et lui dit : « Ta conduite est insensée. » Thous l'écouta et lui répondit : « Malheur à qui voudrait se jouer de « moi ! Après Rustem, c'est moi qui suis, parmi les « grands, le plus illustre chef de l'armée de l'Iran. « Minoutchehr, le vaillant roi qui a soumis la terre « par son épée, était mon grand-père ; Newder, le « roi du monde, était mon père, et je suis issu de la « race de Feridoun ; dans la bataille, je suis un lion

« qui cherche le combat, je déchire le cœur de l'élé-
« phant et la peau du léopard, et c'est sans moi que
« vous voulez régler les affaires de l'empire, tenir
« conseil et donner au monde un nouveau roi ? Je n'y
« consentirai pas, ne me parle pas de Khosrou. Si
« nous plaçons sur le trône un roi de la race d'Afra-
« siab, la fortune de l'Iran s'endormira ; nous ne vou-
« lons pas d'un roi de la famille de Pescheng, car le
« troupeau ne peut prospérer en présence d'un léo-
« pard. Les fatigues que tu as supportées sont per-
« dues, car Khosrou est jeune et vain; tandis qu'un
« homme qui veut être roi de la terre doit être vail-
« lant, de naissance pure, majestueux et croyant.
« Feribourz, le fils de Kaous, est plus digne du
« trône et du diadème que Khosrou ; d'aucun côté il
« n'est parent de nos ennemis; il a de la dignité et
« de la bravoure, il est juste et clément. » Guiv se leva en fureur, car il n'avait point de confiance dans la sagesse et dans la foi de Thous; il lui répondit :
« O vaillant et illustre Thous, ne recule pas quand
« on battra les timbales et quand tu verras les lances
« des fils de Gouderz. Ton ambition finira par te
« perdre; nous avons affronté ensemble bien des tra-
« vaux, mais maintenant tu en as donné au vent *le*
« *souvenir*. Si tu étais un homme sage et digne d'un
« trône, nous n'aurions pas eu à chercher un roi sur
« l'Alborz; et si ta tête ne porte pas de couronne,
« c'est que tu n'as ni cervelle ni sagesse. Dieu ne

« donne le trône des rois qu'à un homme digne du « pouvoir, fort, prudent et sage. »

Après avoir prononcé ces paroles dures, Guiv tourna vivement le dos à Thous, s'en retourna auprès de Gouderz fils de Keschwad, et lui dit : « Thous « n'a ni dignité, ni sens ; tu dirais qu'il a des yeux « et qu'il ne voit pas : c'est Feribourz qu'il choisit « pour roi, et pourtant il n'y a pas dans le palais « une peinture belle comme Khosrou ; il n'y a pas de « roi comme lui quand il est assis sur la selle d'or ; « jamais il n'y a eu dans l'Iran un cavalier comme « lui, ni sur le trône un prince paré de colliers et de « boucles d'oreilles *beau comme lui.* »

COLÈRE DE GOUDERZ CONTRE THOUS.

Gouderz se mit en colère et dit : « Puisse Thous « disparaître d'entre les grands ! Nous lui montrerons « qui est digne du commandement et du trône, de la « splendeur de la couronne et de la faveur de la for- « tune. » Il avait soixante et dix-huit fils ou petits-fils ; il fit battre les timbales et se rendit du palais au Meïdan, où se rassemblèrent douze mille braves cavaliers montés sur des chevaux caparaçonnés. Thous ayant été averti que Gouderz avait paru, précédé de timbales, il se mit aussitôt lui-même en marche ; on plaça les timbales sur le dos des éléphants, un grand nombre de braves prirent les armes, et l'étendard de Kaweh fut porté à la tête de l'armée. Mais quand

Thous aperçut Gouderz et sa nombreuse troupe, la face du soleil et de la lune s'obscurcit devant lui. *Il vit* un trône resplendissant de turquoises qui ressemblaient aux eaux de la mer, et dressé sur le dos d'un éléphant furieux; Keï Khosrou qui était digne de la couronne et qui recherchait la possession du monde était assis tout armé sur cet éléphant. Il était entouré de deux cents éléphants de guerre: tu aurais dit que le monde ne pouvait les contenir. Khosrou brillait sur ce trône comme une lune; il portait sur sa tête une couronne de rubis étincelants; il portait des bracelets, un collier et des boucles d'oreilles, et tenait en main une massue à tête de bœuf.

Thous en fut consterné, et dit: « Si je livre aujourd'hui un combat dans ce lieu, il périra des deux « côtés un grand nombre de braves, et l'Iran ne cessera jamais de servir de champ de bataille. Ce serait remplir les vœux d'Afrasiab; la fortune des « Turcs se réveillerait, le trône du roi des rois serait « transporté dans le Touran, et notre bonheur serait « entièrement détruit. » Il envoya alors un homme sage et bien intentionné auprès du roi Kaous, et lui fit dire: « Si un seul d'entre ceux qui se trouvent sur « ce champ de bataille met une flèche de bois de « peuplier sur son arc, il s'ensuivra une lutte telle « qu'Afrasiab ne saurait, pas même en rêve, imaginer « rien de plus heureux. »

GOUDERZ ET THOUS FONT PRONONCER KAOUS SUR LA SUCCESSION AU TRÔNE.

Lorsque Kaous eut entendu ces paroles droites, il fit appeler devant lui les deux adversaires. Son messager alla trouver le Pehlewan de l'armée, et lui dit d'une voix douce : « O lion plein d'expérience, ne « verse pas du poison mortel dans la coupe de lait, « dépose ton épée et ton armure, il ne faut pas qu'il « nous vienne du malheur de ton côté. O Pehlewans, « présentez-vous tous deux seuls devant le roi. » Thous et Gouderz se rendirent auprès de Kaous, et plaidèrent leur cause devant son trône. Thous dit : « O noble « roi ! quand un prince est las du trône et de la cou- « ronne, il faut que l'empire, le pouvoir, le diadème « et les trésors des grands reviennent à son fils ; et « quand il a un fils, pourquoi un petit-fils porterait- « il le diadème, pourquoi s'asseyerait-il sur le trône ? « Feribourz a la majesté et la grandeur des Keïanides, « il est prêt pour le combat comme un lion furieux. »

Gouderz lui répondit : « O insensé ! le sage ne te « compte pas parmi les hommes. Il n'y a jamais eu « dans le monde un homme comparable à Siawusch « en noblesse, en munificence et en affabilité. Eh « bien, Khosrou est son fils ; tu dirais, à son visage « et à sa mine, que c'est lui-même ; du côté de sa « mère il tient au Touran, mais du côté de son père « il est de la race royale, et ne s'écartera pas de la

« vraie voie. Il n'y a pas d'homme comme lui dans « l'Iran et le Touran ; pourquoi en parler avec cette « arrogance ? Tes yeux n'ont jamais vu d'homme « aussi beau de visage, aussi haut de stature et aussi « aimant. Il a passé le Djihoun sans demander une « barque ; il s'est fié à la fortune des Keïanides et à « la droiture de ses intentions ; et à l'exemple de Fe- « ridoun, qui après avoir passé le fleuve Arwend a « fait fleurir le monde, il assujettira, par sa bravoure « et par la grâce de Dieu, le cœur, la main et l'œil « des méchants. Ensuite il se ceindra, semblable à « un lion furieux, pour venger son père, il guérira « l'Iran de ses maux, et le rusé Afrasiab tremblera « sous sa main. Le bienheureux Serosch m'a dit, dans « mon rêve, qu'il fera cesser par sa haute fortune « les cris qui s'élèvent de l'Iran, et qu'il mettra fin « aux peines et aux angoisses du monde quand il sera « le maître de la couronne et du trône puissant. Tu « es un fils de Newder, et non pas un étranger ; mais « ton père était possédé du Div, et tu l'es comme lui. « Si j'avais dans ce moment mes armes, j'inonde- « rais de sang ta poitrine et tes bras, je t'attaquerais « avec l'épée de combat, et je t'humilierais pour tes « paroles insensées. Faudrait-il donc te permettre de « jeter la désunion parmi les Keïanides et de te « livrer à ta présomption ? Le roi des rois sait ce qu'il « veut sur ce point, il donnera le trône à qui il lui « plaira, car il est le maître. »

Thous lui dit : « O sage vieillard, tu es éloquent, « mais tu ne sais pas concilier les cœurs. Tu es le fils « de Keschwad, mais moi je suis Thous fils de New- « der, je suis roi et fils de roi; si ton épée fend les « enclumes, ma lance perce le cœur du mont Kaf. « Pourquoi disputer? Le roi des rois sait qui est digne « du trône. » Gouderz répondit : « Ne parle pas ainsi, « car je ne te reconnais pas une gloire assez grande « *pour cela.* » Ensuite il se tourna vers Kaous, disant : « O roi plein d'expérience, ne rejette pas la coutume « *antique* et la *droite* voie. Appelle tes deux nobles « fils; ils méritent tous deux le trône, décide lequel « en est le plus digne par son pouvoir et par la grâce « de Dieu, remets-lui la couronne, et réjouis-toi de voir « que c'est toujours un de tes enfants qui sera roi. »

Kaous répondit : « Ceci n'est pas raisonnable. Ces « deux enfants me sont également chers, et si je « choisis l'un des deux, l'autre me haïra. Je vais « prendre un moyen qui empêchera qu'aucun d'eux « ne suscite par ma faute des dissensions dans cette « assemblée. Il faut que mes deux fils partent, accom- « pagnés chacun d'un corps d'armée, et qu'ils se ren- « dent à Ardebil; car Ahriman nous livre tous les ans « des combats sur la frontière où est situé le château « de Bahman; il y met en détresse les adorateurs de « Dieu, et aucun Mobed n'ose y demeurer. Je don- « nerai mes trésors et mon trône à celui de mes en- « fants qui, l'épée en main, prendra ce château. »

Gouderz et Thous écoutèrent la décision du prudent roi; ils en furent tous deux contents, et personne n'eut rien de plus sage à proposer. Ils se hâtèrent de faire leurs préparatifs, et sortirent de la présence du roi.

THOUS ET FERIBOURZ ATTAQUENT VAINEMENT LE CHÂTEAU DE BAHMAN.

Lorsque le soleil fut entré dans le signe du Lion, et au moment où le ciel subjuguait la nuit, Feribourz et Thous entrèrent à la hâte chez le roi du monde. Thous dit à Kaous : « Je vais emmener mon « armée, mes timbales et mes éléphants; je vais porter « le drapeau de Kaweh et faire pâlir les rubis *des* « *joues* de mes ennemis; je vais me ceindre de la ceinture des Keïanides, me fiant à la fortune de Feri- « bourz et à la valeur de notre famille. » Le roi lui répondit : « Quand tu te mets en campagne, personne « ne tient plus compte des dangers, qu'ils soient « grands ou petits, et tu peux espérer de revenir « victorieux par la grâce du maître du soleil et de la « lune. Si Feribourz y consent, conduis l'armée et ne « le quitte pas. »

Thous se mit en marche avec le drapeau de Kaweh; il y avait dans l'armée quarante braves portant des bottines d'or; Feribourz fils de Kaous occupait le centre, et Thous, avec ses éléphants et son cortége, marchait devant lui. Lorsque les troupes arrivèrent

en vue du château, la terre semblait exhaler des flammes; la chaleur rendait brûlantes les pointes des lances, et les guerriers, dans leurs cottes de mailles, étaient consumés par la chaleur : tu aurais dit que la terre n'était que du feu, et que l'air était un filet tendu par Ahriman le rebelle. Les sommets des remparts se perdaient dans les nues, et les Iraniens cherchaient en vain comment livrer un combat dans les airs. Le Sipehbed dit à Feribourz : « L'homme « peut jeter dans la poussière la tête de l'ennemi qui « lui est opposé, il peut entreprendre de l'abattre avec « l'épée et l'arc, avec la flèche et le lacet, mais il n'y « a pas de chemin qui conduise à ce château, et s'il « en existe un, nul d'entre nous ne le connaît. Nos « reins sont brûlés par les cuirasses, nos chevaux ont « le corps en feu; mais te n'en afflige pas, car si tu « ne prends pas ce château, personne ne le prendra. » Ils firent pendant sept jours le tour du château sans pouvoir découvrir de porte d'aucun côté, ensuite ils s'en retournèrent désespérant de leur entreprise, qui ne leur avait valu qu'une marche longue et fatigante.

KEÏ KHOSROU S'EMPARE DU CHÂTEAU DE BAHMAN.

Lorsque Guiv, Gouderz et le reste de la noble famille de Keschwad apprirent que Thous et Feribourz étaient de retour, Gouderz dit en lui-même : « Voici « le temps de nous préparer pour le combat. » Il donna ses ordres, on entendit des cris de guerre, et

l'armée du jeune maître du monde se rassembla. On plaça un trône d'or, incrusté d'émeraudes, sur le dos d'un éléphant; de braves cavaliers, portant des bottines d'or, des colliers d'ambre et des couronnes d'or incrustées de pierreries, se rangèrent tout autour sous une bannière violette, et *Gouderz* dit : « C'est « aujourd'hui un grand jour; c'est l'avénement au « trône de Keï Khosrou qui ambitionne la possession « du monde. »

Le prince monta sur le trône d'or, une couronne sur la tête, une massue en main. C'est ainsi que le noble roi partit avec Guiv, Gouderz et une grande armée pour le château de Bahman. Arrivé près du château, il fit monter ses troupes à cheval, se revêtit de sa cuirasse, prit ses armes, monta lui-même sur son destrier, appela un scribe et lui ordonna d'écrire avec de l'ambre une belle lettre en Pehlewi, telle que les rois en font écrire : « Cette lettre vient du servi- « teur de Dieu, de l'illustre Keï Khosrou qui désire « la possession du monde, qui a échappé aux liens « du méchant Ahriman, qui, à l'aide de Dieu, a re- « noncé au mal; car Dieu est le maître éternel et « suprême, il est le distributeur de tout bonheur, le « guide des hommes, le maître de Saturne, de Mars « et du soleil, le maître de la grandeur et de la force. « Il m'a donné le trône et l'empire des Keïanides, le « corps d'un éléphant et les griffes d'un lion furieux. « Tous les hommes sont mes esclaves; la splendeur

« *de la royauté* et la grâce *de Dieu* sont à moi. Y eût-il « dans ce pays un Ahriman ennemi de Dieu, j'abais- « serais sa tête cachée dans les nues jusqu'à la pous- « sière, par la grâce et l'ordre de Dieu le tout saint; « et les magiciens fussent-ils maîtres de ce château, « je n'aurais pas besoin d'une armée pour les vaincre. « Lorsque je ferai voler mon lacet roulé, je prendrai « dans le nœud la tête des sorciers; et quand même « le bienheureux Serosch demeurerait dans ce châ- « teau, voici une armée que j'amène par l'ordre de « Dieu, et me voici moi-même, moi qui ne suis pas « de la race d'Ahriman, et dont le corps est fort et « l'âme sous la protection divine; je détruirai ce lieu « par l'ordre de Dieu, car la possession du trône im- « périal en dépend. »

Khosrou prit une longue lance et y attacha cette lettre impérieuse; il éleva la lance droit en l'air comme un étendard, ne désirant dans le monde que la splendeur de la royauté; ensuite il ordonna à Guiv de s'approcher incontinent de la haute muraille avec cette lance, et lui dit : « Porte cette lettre pleine de « conseils salutaires jusqu'au mur élevé du château, « déposes-y la lance, prononce le nom de Dieu, et « tourne bride sans perdre un instant. » Guiv prit la lance et partit comblé des bénédictions de Khosrou le serviteur de Dieu. Il appliqua la lettre contre le mur du château, se confiant à la fortune du prince qui ambitionnait la possession du monde, prononça

le nom de Dieu de qui vient tout bien, et fit voler comme le vent son destrier rapide. La lettre du roi disparut; on entendit un grand bruit; le sol du château se souleva, et soudain, par l'ordre de Dieu, le mur du château se fendit avec un bruit comme celui du tonnerre ou d'un orage de printemps. La plaine et la montagne en résonnèrent; le monde devint noir comme le visage d'un nègre; on ne voyait plus ni soleil, ni Pléiades, ni lune; on aurait dit qu'un nuage noir couvrait la terre, et le ciel ressemblait à la gueule du lion.

Keï Khosrou lança son cheval noir, en disant aux braves de l'armée : « Faites tomber sur le château « une pluie de flèches, que vos arcs imitent le nuage « printanier! » Alors on vit *comme* un nuage *de flèches* qui versait une grêle d'acier, une grêle qui donnait la mort. Ces flèches tuèrent un grand nombre de Divs et renversèrent beaucoup d'Ahrimans. Une grande lumière apparut, et les ténèbres se dissipèrent; un vent bienfaisant se fit sentir, l'air et la face de la terre semblaient sourire; le monde brillait comme la lune, et les Divs partirent sur l'ordre de Khosrou. La porte du château devint visible, et la poussière qui avait enveloppé l'armée tomba. Le roi des Iraniens franchit *la porte* des remparts avec Gouderz fils de Keschwad, et trouva qu'ils renfermaient une grande ville remplie de jardins, de palais, de places publiques et de maisons. A l'endroit où la lu-

mière brillante avait paru, on trouva le rempart escarpé détruit, et le roi ordonna d'y bâtir *un temple surmonté* d'une coupole dont la cime touchât au ciel; l'édifice avait une longueur et une largeur de dix lacets, il était entouré de hautes chambres voûtées, et son pourtour était de la moitié d'une course de cheval arabe. Keï Khosrou l'acheva et y plaça le feu Adergouschasp, assigna les chambres qui entouraient l'édifice à des Mobeds, à des astrologues et à des sages, et resta dans la ville jusqu'à ce qu'il eût revêtu le temple du feu de toute sa splendeur. Un an s'étant passé ainsi, il ordonna le départ de son armée, fit charger les bagages sur des bêtes de somme et monter ses troupes à cheval.

KEÏ KHOSROU REVIENT VICTORIEUX.

Lorsqu'on apprit dans l'Iran la victoire que le roi avait remportée par la grâce de Dieu, le monde fut étonné de la fortune et de la puissance où Keï Khosrou avait atteint. Tous les grands se rendirent auprès de lui, joyeux et chargés de présents. Feribourz alla à sa rencontre avec un cortége, avec une armée d'Iraniens qui ressemblait à une montagne, et aussitôt qu'il le vit, il descendit de son cheval couleur de rose. Le vaillant roi descendit aussi de son destrier noir, et le frère de son père le baisa au visage, fit apporter un trône d'or, le fit asseoir sur ce trône incrusté de turquoises, et le reconnut pour roi, en

invoquant les grâces de Dieu sur lui. Keï Khosrou s'assit sur le trône d'or, une couronne ornée de pierreries sur la tête, et Thous s'approcha de lui, portant le drapeau de Kaweh, ses timbales et ses bottines d'or, qu'il déposa aux pieds du roi en baisant la terre et en disant: « Voici les timbales, les bottines « d'or et le drapeau de Kaweh qui porte bonheur. « Cherche dans l'armée quelqu'un qui en soit digne, « un Pehlewan qui les ait mérités, et donne-les-lui. « Moi j'en suis indigne; et quand on a fait une faute, « on doit se contenter de sauver sa vie. » C'est ainsi qu'il demanda pardon des paroles qu'il avait prononcées, et qu'il renonça aux projets insensés qu'il avait conçus. Le roi victorieux l'accueillit gracieusement, sourit et le fit monter sur le trône, disant : « Le drapeau de Kaweh, la dignité de Pehlewan et « les bottines d'or, je ne vois personne dans l'armée « qui en soit *aussi* digne *que toi*. Continue à jouir de « ces faveurs et de ces marques de pouvoir, qui ne « conviennent à personne autant qu'à Thous. Je n'ai « dans le cœur aucune inimitié contre toi, et tu n'as « pas à demander pardon, car ce n'est pas un étran- « ger que tu as voulu placer sur le trône. »

Keï Khosrou se dirigea de là vers le Farsistan et se rendit auprès du roi glorieux. Lorsque Keï Kaous apprit que son petit-fils aux traces fortunées s'approchait, il alla au-devant de lui; ses joues étaient colorées par la joie, et son vieux cœur était rajeuni. Il

descendit gaiement de son cheval lui *et son cortége*, et ils s'avancèrent à pied pour présenter à Khosrou leurs offrandes et leurs salutations. Lorsque le jeune roi aperçut de loin son grand-père, il sourit, et son cœur bondit de joie ; il descendit de cheval et rendit hommage à Kaous, qui avait tant désiré de le voir. Son grand-père sourit, le pressa contre son cœur et le combla de louanges comme il l'avait mérité ; car le lion était sorti victorieux du combat, il avait confondu les yeux et le cœur de ses ennemis. Ensuite ils partirent pour le palais, où était le trône du maître du monde, du distributeur des diadèmes.

KAOUS PLACE KHOSROU SUR LE TRÔNE.

Lorsque les rois furent descendus de leurs chevaux et entrés *dans le palais*, la bouche et le cœur pleins de souhaits bienveillants, Khosrou s'avança, baisa la main de Kaous, et se prosterna devant le trône. Son grand-père le prit par la main et l'y fit monter ; il lui céda sa place avec joie, demanda au trésorier la couronne des Keïanides, embrassa Khosrou, posa la couronne sur sa tête, et descendit du glorieux trône d'ivoire pour aller s'asseoir sur un siége. Il fit apporter de son trésor une offrande composée d'émeraudes et d'un grand nombre de joyaux dignes d'un roi, et prononça beaucoup de bénédictions sur la *mémoire de* Siawusch, dont les traits de Khosrou offraient l'image. Les grands, les chefs de

l'armée et les puissants de la terre s'avancèrent des *deux* côtés, rendirent hommage au nouveau roi, et répandirent des perles et des pierreries en abondance.

Telle est la coutume du monde, il prend d'une main et donne de l'autre. Ses tromperies nous affligent; tantôt nous sommes en haut, tantôt en bas. O mon fils! si ton cœur parvient à être heureux, puisses-tu rester éternellement sur la terre! Quand tu es dans le bonheur, jouis-en; quand tu es dans l'abondance, fais-en jouir les autres, et ne tourmente pas ton cœur. Use de ce que tu as, distribue le superflu; tu as pris de la peine, n'en laisse pas les fruits à ton ennemi. Dieu t'a donné, il donnera à tes enfants, lesquels sont des rejetons qui poussent de ta racine. Ne vois-tu pas que le monde est rempli de richesses et que l'homme a été pourvu de tout par la bonté divine? Les dons de Dieu ne s'épuisent pas; sois donc joyeux et ne te laisse pas aller aux soucis.

XIII

KEÏ KHOSROU

(Son règne dura 60 ans.)

I. PREMIÈRE GUERRE CONTRE AFRASIAB.

COMMENCEMENT DU RÉCIT.

Le poëte a achevé l'histoire *de Keï Kaous*, il va raconter maintenant, d'après d'anciennes traditions, comment Keï Khosrou monta sur le trône et comment il envoya une armée dans le Touran ; et si le maître du ciel m'accorde de la vie et de la santé, je laisserai dans le monde une histoire tirée de cet ancien et glorieux livre. Quand un cyprès, dans un jardin, pousse un rejeton dont la cime verte s'élève au-dessus du toit du palais, l'arbre se réjouit de la hauteur où il le voit atteindre ; *ainsi un père* qui voit son rejeton prudent et heureux est content du sort de son enfant, dont les œuvres feront le bonheur du monde. Il faut que tu réfléchisses sur trois choses, qui sont au-dessus de toutes les autres ; ce sont les vertus acquises, la naissance et un naturel généreux,

et ces trois qualités sont étroitement liées. Comment pourrait-il y avoir des vertus là où il n'y aurait pas de naturel généreux? et as-tu jamais vu un homme de noble naissance qui ne fût vertueux? Le naturel est ce que donne la grâce de Dieu; il fait qu'on s'abstient du mal et qu'on refuse d'y prêter l'oreille. La naissance est ce que donne la racè du père, et un tronc pur produit naturellement un fruit pur. Les vertus sont ce que tu acquiers dans le commerce des hommes; elles te coûtent des efforts, et te font souvent plier sous le poids de la fatigue. Ces trois choses constituent l'homme noble, qui seul est digne des grâces de Dieu. Quand tu les possèdes toutes les trois, il te faut encore du sens, il faut que tu connaises le bien et le mal; et quand ces quatre qualités sont réunies dans un homme, il peut braver toute douleur, toute fatigue et tout souci, excepté la mort; car il n'y a pas de remède contre elle, et elle est le plus poignant des maux. Or Keï Khosrou possédait ces quatre qualités, et c'est le sort qui l'avait ainsi formé et envoyé sur la terre.

LES GRANDS RENDENT HOMMAGE À KEÏ KHOSROU.

Lorsque le roi Keï Khosrou fut monté sur le trône, le monde entier se ressentit de son influence. Il était assis sur le trône impérial, portant sur la tête la couronne du pouvoir; il dispensait à la terre entière la justice, il arrachait la racine de l'iniquité

et tous ceux qui étaient nobles, ou maîtres de diadèmes, ou fils de Keïanides, ou rois, ou puissants seigneurs, ou hommes de haut renom, se réunirent auprès de lui. Il n'y eut, sous son règne, personne au monde qui osât se soustraire à sa domination. Partout où il y avait un lieu désert, il le faisait cultiver; partout où il y avait des cœurs affligés, il les consolait; il fit tomber la pluie des nuages du printemps, et purifia la face de la terre de la rouille des soucis; le monde devint beau comme un paradis, et se remplit de richesses par l'effet de sa justice et de sa générosité; le bonheur et la confiance régnèrent, et Ahriman fut impuissant à faire le mal.

Les messagers du roi se rendirent auprès des grands, des princes et des héros; et lorsqu'on sut dans le Nimrouz, à la cour du Sipehdar qui illuminait le monde, que le glorieux Keïanide s'était assis sur le trône du pouvoir, qu'il avait posé son pied sur le firmament de la puissance, Rustem convoqua son armée de tous les points de son royaume, pour aller rendre hommage au roi. Il se dirigea vers la cour de Keï Khosrou, joyeux, entouré d'une grande pompe et accompagné de Zal fils de Sam fils de Neriman, et de tous les grands du pays de Kaboul. C'était une armée qui rendait les plaines noires comme l'ébène, et dont les trompettes déchiraient les cœurs. Zal et son cortége formaient l'avant-garde, et Rustem les suivait avec son drapeau violet.

Lorsqu'on apprit à la cour du roi que Rustem s'approchait, tout le pays se leva pour aller à sa rencontre. Le cœur du roi se réjouit de cette nouvelle, et il dit à son barde : « Reste auprès de moi, car « Rustem a été le père nourricier de mon père, et « c'est lui qui donne au monde l'exemple de toutes « les vertus. » Ensuite il ordonna à Guiv, à Gouderz et à Thous de se mettre en marche avec des clairons et des timbales; on battit les tambours sous la porte du palais, et tous les braves se couvrirent de leurs casques; on alla de toutes les parties du pays à la rencontre de Rustem avec des bannières et des tambours, les Pehlewans et une grande armée s'avancèrent au-devant de lui l'espace de deux journées, et lorsqu'ils aperçurent son drapeau et la poussière que son armée faisait voler jusqu'au soleil, ils poussèrent des cris, sonnèrent des trompettes et battirent les timbales. Guiv, Gouderz et Thous sortirent du centre de leur armée, coururent au-devant de Rustem, et le saluèrent joyeusement. Les héros s'embrassèrent, et le vainqueur des lions demanda des nouvelles du roi. Ensuite ils s'approchèrent de Zal fils de Sam, le cœur épanoui et plein d'allégresse; ils se rendirent auprès de Faramourz, et se réjouirent de son aspect; et à la fin ils partirent tous pour la cour du roi, ils partirent pour saluer le maître du glorieux diadème.

Quand Khosrou aperçut le héros au corps d'élé-

phant, les larmes tombèrent des cils de ses yeux sur ses joues; il descendit de son trône et salua Rustem, qui baisait la terre devant lui. Il lui dit : « O « Pehlewan, puisses-tu être toujours heureux! puisse « ton âme être toujours contente! car tu as servi de « père à Siawusch, tu es plein de sens et de discré- « tion. » Ensuite il embrassa Zal Zer, lui prit la main et la porta à son front en pensant à son père *Siawusch*. Il plaça les héros sur le trône impérial, et invoqua sur eux le nom de Dieu. Rustem le regarda de la tête aux pieds; il observa sa manière de s'asseoir, de parler et de juger. Son cœur se remplit de sang, ses joues pâlirent, et il parla longuement du sort de Siawusch. A la fin il dit à Khosrou : « O roi, « tu es pour le monde un souvenir de ton père, et « je n'ai jamais vu un prince qui eût autant de di- « gnité que toi et qui ressemblât autant à son père. » Ensuite ils se levèrent, firent dresser les tables et apporter du vin, et le maître du monde resta éveillé la moitié de la nuit, en parlant de tout ce qui s'était passé.

KEÏ KHOSROU FAIT LE TOUR DE SON EMPIRE.

Lorsque le soleil eut tiré son épée brillante, et que la sombre nuit se fut enfuie de peur, on entendit dans la cour du roi le bruit des trompettes, et les grands se rendirent auprès du roi. Thous, Gouderz et le vaillant Guiv, Gourguin, Kustehem et

Bahram le lion, Rehham et Bijen toujours prêt à frapper, Aschkesch le brave, qui avait acquis de la gloire dans les combats, Feribourz fils de Kaous, Zengueh le héros victorieux, tous ces nobles allèrent chez le roi, tous entrèrent dans son palais illustre.

Le jeune roi partit pour la chasse, accompagné de Rustem le Pehlewan renommé et d'un cortége qui obscurcissait le soleil et la lune par l'éclat de ses cuirasses, de ses épées, de ses flèches et de ses casques, et ils tuèrent tant de bêtes fauves que la terre en était jonchée de toutes parts comme un champ de bataille. Il traversa de cette manière tout le pays d'Iran; il traversa les contrées habitées et les terres incultes, et quand il trouvait un pays inhabité et désert par l'effet de l'injustice, il le repeuplait en donnant de l'argent et des trésors, et jamais il ne se lassa de rendre la justice et de prouver sa générosité. Il s'arrêtait dans chaque ville et y dressait son trône, comme il convient à un roi que favorise la fortune. Il faisait tirer de son trésor des monceaux d'argent, et son or embellissait le monde. Ensuite il se rendait dans une autre ville, toujours buvant du vin, assis sur son trône et ceint de sa couronne, et il continua ainsi jusqu'à ce qu'il arrivât avec son cortége de grands et de nobles à Ader-Abadgan. Il s'y arrêta, tantôt buvant du vin, tantôt lançant son cheval pour aller visiter le temple d'Adergouschasp, où il adorait Dieu devant l'autel du

feu, où il invoquait les grâces du Créateur. A la fin ils quittèrent ce lieu et s'en retournèrent auprès de Kaous. Ils s'assirent gaiement à côté de lui et se livrèrent entièrement à leur joie. Le roi finit par s'enivrer du vin qui brillait dans les coupes, et il se hâta de chercher du repos et du sommeil.

KEÏ KHOSROU PROMET À KAOUS DE SE VENGER D'AFRASIAB.

Lorsque le soleil resplendissant eut amené l'aube du jour, et qu'il eut répandu ses rubis sur la terre sombre, Khosrou et Kaous, ces deux rois orgueilleux, dont les traces portaient bonheur, s'assirent avec Rustem et le Destan. Kaous parla de toutes choses, et d'adord d'Afrasiab, en inondant ses deux joues de larmes de sang; il raconta comment ce Turc avait traité Siawusch, comment il avait dévasté l'Iran, combien de Pehlewans il avait tués, et comment il avait réduit au désespoir les femmes et les enfants des braves. « Tu trouveras, dit-il, dans l'I-« ran, beaucoup de villes saccagées et détruites par sa « main. Mais toutes les grâces de Dieu reposent sur « toi, tu es puissant, sage et vaillant; la fortune des « Keïanides et ta bonne étoile t'ont doué de qualités « plus relevées que celles de tous les rois. Maintenant « j'exige de toi un serment solennel et qu'il faut que « tu tiennes scrupuleusement. Jure-moi que tu rem-« pliras ton cœur de haine contre Afrasiab, et que tu

« ne laisseras pas éteindre le souffle de cette flamme « par l'eau *de l'oubli*, que tu ne le regarderas pas « comme le père de ta mère, que tu ne te laisseras « pas fléchir *par lui*, et que tu n'écouteras rien en « sa faveur; que les trésors et l'ambition ne te sé- « duiront pas, quelle que soit ta fortune, bonne ou « mauvaise; que ni la massue ni l'épée, ni le trône, « ni le diadème, ni ses paroles ne te détourneront. « Je vais te dire par quoi tu dois jurer, car qu'y a-t-il « de meilleur qu'un conseil pour l'esprit et pour « l'âme? Tu jureras par le maître du soleil et de la « lune, par la couronne, le trône, le sceau et le dia- « dème, par le souvenir de Feridoun, par la majesté « et les devoirs *de la royauté*, par le sang de Siawusch « et par ton âme, ô roi! par la grâce de Dieu et la « bonne étoile qu'il t'a accordée, que jamais tu ne « pencheras vers le mal, que tu ne chercheras d'autre « intermédiaire, *entre toi et Afrasiab*, que le glaive et « la massue, que tu humilieras son orgueil, que tu « abaisseras sa haute stature. »

Lorsque le jeune roi eut entendu les paroles de Kaous, il se tourna vers le feu, et, en versant des larmes, jura par Dieu le tout-puissant, par le jour brillant et la nuit noire, par le soleil et la lune, par le trône et le diadème, par le sceau, l'épée et la couronne du roi, que jamais il ne regarderait Afrasiab favorablement, que jamais il ne verrait son visage, même en songe. On consigna ce serment par

écrit; on l'écrivit avec du musc, en langue Pehlewi, sur un rôle royal; le Destan, Rustem et tous les chefs de l'armée l'attestèrent *par le sceau*; et ce document, contenant le serment, les sceaux et les attestations, fut confié à la garde de Rustem. Ensuite ils demandèrent des tables et du vin, et formèrent une assemblée joyeuse. Les grands restèrent sept jours dans le palais de Keï Kaous, écoutant de la musique et buvant du vin. Le huitième jour, le maître du monde se lava la tête et le corps, composa son visage et se rendit au sanctuaire, où il se présenta devant le maître des sphères qui tournent, où il exhala sa piété en adorations. Il y demeura durant la nuit sombre et jusqu'à ce que le soleil parût, en soupirant, en versant des larmes et en disant : « O Dieu « unique, distributeur de la justice, Seigneur qui dis- « penses la bonne fortune et qui guides les hommes! « tu m'as délivré de la gueule du dragon dans les « jours de ma jeunesse et quand j'étais sans armée; « tu sais que le maître du Touran n'a pas de « conscience et ne craint pas de faire le mal; les pays « habités et les déserts le maudissent; les cœurs des « innocents sont remplis de haine contre lui. Il a dé- « vasté par le feu ce beau pays; il a couvert la tête « des braves de la poussière des soucis; il a répandu « sur la terre, injustement, le sang de Siawusch; il a « déchiré nos cœurs. Les rois tremblent devant lui; « son trône et son diadème sont les fléaux du monde.

« Tu sais que sa nature est méchante, que sa nais-« sance est vile et que c'est un magicien. »

Après avoir touché plusieurs fois la terre avec son front et célébré les louanges du Créateur, il s'en retourna à son trône et dit aux Pehlewans qui portaient haut la tête : « O mes braves, qui êtes prêts « à conquérir le monde et à frapper avec vos épées! « j'ai traversé à cheval le pays d'Iran, d'ici jusqu'au « temple d'Adergouschasp. Je n'ai pas rencontré un « seul homme heureux, un seul riche, un seul dont « les terres fussent bien cultivées; tous ont été frappés « par Afrasiab ; tous les cœurs sont gonflés de sang, « tous les yeux inondés de larmes. Il m'a blessé au « cœur moi le premier, il a fait souffrir mon corps et « mon âme. Le noble roi mon grand-père ne cesse « également de pousser des soupirs, et dans tout le « pays d'Iran on entend les hommes et les femmes se « lamenter sur les meurtres et les pillages, sur les « guerres et les dévastations. Maintenant, puisque « vous êtes tous mes amis sincères, puisque vous « m'êtes tous dévoués, armons-nous pour venger mon « père, délivrons l'Iran de ses maux ; allons tous à la « guerre, luttons et combattons comme des léopards. « Je changerai l'état du monde, je couvrirai la plaine « de montagnes de morts dans le combat des héros. « C'est Afrasiab sur qui tombera tout le sang qui sera « versé, et qui en sera responsable ; et si quelqu'un « des nôtres succombe, il ira demeurer dans le pa-

« radis sublime. Que dites-vous? que me répondez-« vous? Donnez-moi vos conseils qui portent bon-« heur. Vous savez qu'Afrasiab est l'auteur de ces « maux, il faut donc songer à le punir et non pas à « nous reposer. »

Les grands se levèrent le cœur plein d'amertume, et lui répondirent : « O roi ! puisse ton âme être con-« tente ! puisse ton corps être toujours exempt de « douleur ! Nous sommes à toi corps et âme ; nous ne « sommes tristes que de tes pertes, et heureux que « de ton bonheur. Nos mères nous ont mis au monde « pour mourir, et quoique hommes libres, nous « sommes tes esclaves. » Lorsque le roi eut reçu cette réponse de Rustem, de Thous, de Gouderz et de tout le reste de l'assemblée, son visage s'épanouit comme la rose ; car jeune lui-même, il se sentait maître d'un empire jeune. Il prononça des bénédictions sur eux, disant : « Puisse le monde prospérer sous ces héros ! »

KEÏ KHOSROU PASSE EN REVUE LES PEHLEWANS.

Le ciel continua de tourner jusqu'à ce que le soleil montra sa face dans le signe de la Vierge ; alors le roi appela de toutes les provinces les Mobeds, et leur adressa des paroles convenables. Il tint fermée pendant deux semaines la porte des audiences, et prépara une nouvelle liste *de ses troupes ;* le Destour ordonna aux payeurs de lui donner les noms des grands et des petits, et il écrivit les noms des braves

selon leur rang et comme il convient pour des Pehlewans. On dressa d'abord la liste des membres de la famille de Kaous, qui comprenait cent vingt Sipehbeds sous le commandement de Feribourz fils de Kaous et oncle du jeune roi. Ensuite on inscrivit quatre-vingts descendants de Newder, tous armés de massues, tous vaillants guerriers, dont le chef était le Sipehbed Zerasp, qui s'occupait en toute chose de leur bien-être; c'était le plus glorieux des Keïanides, le fils de Thous maître de la massue, de l'épée et des timbales, qui portait le drapeau de Kaweh et rendait brillants le trône et la fortune des Keïanides. Ensuite venait Gouderz fils de Keschwad, dont les conseils maintenaient l'ordre dans l'armée; il avait soixante et dix-huit fils ou petits-fils, tous cavaliers vaillants dans la montagne et léopards *bondissants* dans la plaine. Il y avait soixante-trois héros de la race de Guejdehem, dont Kustehem était le chef; cent cavaliers de la famille de Milad, sous le commandement de Gourguin le victorieux; soixante et quinze parents de Tewabeh : c'étaient de vaillants cavaliers et les gardiens du trésor du roi, dont le chef et le soutien dans les combats était Barteh. On y voyait encore trente-trois braves combattants avec des javelots, de la famille de Pescheng le gendre de Thous, lequel se tenait dans la bataille au-devant des timbales et dont la tête dépassait celle de tous les guerriers; soixante et dix parents de Berzin pa-

reils à des lions dans le combat, commandés par Ferhad qui ressemblait dans la bataille à une enclume de fer, et cent vingt braves de la famille de Gourazeh, commandés par lui-même. Enfin, il y avait tant de princes et de Pehlewans d'élite, tant de nobles et de grands couverts de gloire, que le Mobed ne pouvait compter tous ces hommes illustres. On écrivit sur les rôles du roi les noms de tous ceux dont on avait besoin; ensuite Khosrou leur ordonna de sortir de la ville, de passer la frontière et d'entrer dans les plaines du désert. « Il faut, dit-il, qu'à la nouvelle « lune le bruit des trompettes et des clochettes in- « diennes se fasse entendre; il faut qu'à cette époque « vous fassiez la guerre au Touran, et que vous la « regardiez comme un plaisir et comme une fête. »

Tous les braves baissèrent la tête jusqu'à terre, tous invoquèrent les bénédictions de Dieu sur lui, disant : « O roi puissant et glorieux, tu as rendu sa « splendeur à la couronne et à la ceinture impériale; « nous sommes tous tes esclaves, et l'empire est à toi, « à toi est le monde, depuis le signe du Bélier jus- « qu'aux Poissons. »

KHOSROU DISTRIBUE DES TRÉSORS AUX PEHLEWANS.

Les troupeaux de chevaux *du roi* ayant été amenés de leurs prairies par les pâtres et conduits au camp, Khosrou dit : « Quiconque sait jeter un lacet, qui- « conque montre un corps d'airain dans la bataille,

« qu'il lance son lacet parmi ces chevaux sauvages, « qu'il prenne dans le nœud la tête de ces destriers « aux pieds de vent. » Ensuite le victorieux maître du monde s'assit sur le trône d'or, couvert de sa couronne; il ouvrit ses trésors et dit : « Il ne convient « pas aux grands d'enfermer leurs richesses; et dans « un temps de guerres, de vengeances et de batailles, « il faut prodiguer l'or et les trésors. Je vais donner « aux héros tous mes trésors et tous mes trônes, je « vais élever jusqu'au soleil les branches de l'arbre « impérial. Pourquoi faudrait-il consumer sa vie *à* « *amasser* de l'or, pendant que les braves en ont be- « soin ? »

Il fit apporter cent robes de brocart de Roum brodé de pierreries et d'or pur, autant de pièces d'étoffe de poil de castor et de drap d'or, et une coupe remplie de joyaux dignes d'un roi. On plaça tout cela devant le noble Khosrou, et le roi du monde dit à ses guerriers : « Voici le prix que j'offre pour la vile « tête de Palaschan le méchant, le dragon courageux, « qu'Afrasiab a nommé Pehlewan de son armée, et « sur la vigilance duquel il se repose. Qui est-ce qui, « au jour de la bataille, rentrera dans notre camp à « toute bride, chargé de la tête et de l'épée de Pala- « schan et nous amenant son cheval? » Bijen fils de Guiv se leva sur-le-champ, et déclara qu'il était prêt à tuer ce dragon ; il saisit les étoffes et la coupe d'or remplie de pierreries, appela les grâces de Dieu sur

le roi en disant : « Puissent tes vœux être toujours « exaucés ! » et s'en retourna à sa place, la coupe d'or « remplie de pierreries dans la main.

Le roi ordonna ensuite au trésorier d'apporter deux cents robes brodées d'or, des étoffes de poil de castor, des brocarts et cent robes de soie, et d'amener deux esclaves aux joues de rose, parées de ceintures *magnifiques*. Il dit : « Si quelqu'un veut entreprendre « d'apporter devant moi, ou devant cette noble assem- « blée, la couronne qu'Afrasiab a posée sur la tête de « Tejaou en prenant pour gendre cet homme illustre, « je lui donnerai ces présents, et le comblerai d'au- « tres faveurs. » Bijen fils de Guiv, dont la main était puissante dans le combat, se leva de nouveau, prit, à l'étonnement de toute l'assemblée, les esclaves et les présents, rendit grâces au roi, et se rassit en disant : « Puisse Keï Khosrou faire fleurir le monde ! »

Khosrou ordonna au Mobed d'amener dix esclaves portant de *belles* ceintures, dix chevaux dignes d'un Sipehbed, ornés de brides d'or, et dix femmes voilées et parées ; ensuite le prudent roi du peuple dit : « Ces chevaux et toutes ces belles femmes sont à celui « qui *agira selon mes ordres*, lorsque Tejaou sera mis en « en fuite, car ce cœur de lion ne vous résistera pro- « bablement pas. Tejaou se fait accompagner dans les « combats par une esclave, dont la voix apprivoiserait « un léopard, dont la joue est *fraîche* comme le prin- « temps et la stature élancée comme le cyprès, dont

« la taille ressemble au roseau et la marche aux « mouvements du faisan ; c'est une femme au visage « de lune, dont le nom est Ispenoui ; elle est belle « comme une Péri, elle ravit le cœur et répand un « parfum de musc, son sein est blanc comme le lis, « et son nom même exhale un parfum de lis. Or le « cavalier qui s'en emparera ne doit pas la frapper « de l'épée quand il l'aura atteinte, car un pareil « visage n'est pas fait pour un coup d'épée ; il faut « qu'il l'entoure du nœud de son lacet comme d'une « ceinture, qu'il l'enlève ainsi de cheval et l'attire « sur son sein. » Bijen mit encore une fois sa main sur son cœur, s'approcha du roi de la terre *toujours* victorieux, lui rendit grâces et pria *pour lui* le Créateur du monde. Le puissant roi le regarda avec plaisir, et lui dit : « O illustre guerrier ! puisse mon ennemi « n'avoir pas pour ami un Pehlewan comme toi ! « puisse ton âme brillante ne jamais quitter ton « corps ! »

Puis le roi ordonna au trésorier d'apporter des *chambres* secrètes *du trésor* deux coupes d'or qu'on remplit de pastilles parfumées ; on apporta aussi deux coupes d'argent pleines de pierreries, une coupe de topaze pleine de musc, une de turquoise et une de lapis-lazuli, dans lesquelles on versa des grenats et des émeraudes trempés dans du musc et de l'eau de rose. Ensuite on amena dix esclaves parés de ceintures et dix nobles chevaux à la bride d'or, et le roi

dit : « Tout cela est à celui qui se battra vaillam-« ment contre Tejaou et qui apportera sa tête sur le « champ de bataille et devant les braves de l'armée. » Guiv fils de Gouderz posa sa main sur son cœur, et se déclara prêt à combattre ce dragon ; on lui amena les beaux esclaves, on plaça devant lui, en bon ordre, les trésors, et il rendit grâces au roi en disant : « Puisses-tu ne jamais manquer au trône et au sceau ! »

Le roi ordonna alors au trésorier de placer devant le trône dix tables d'or, de les couvrir de pièces d'argent, de musc et de pierres fines, et de ranger devant ces tables dix esclaves au visage de Péri et parées de diadèmes et de ceintures ; deux cents pièces de soie et de brocart à figures d'or, une couronne royale et dix ceintures ; ensuite il dit : « Ce présent « est pour celui qui ne recule pas devant les fatigues « quand il s'agit d'acquérir de la gloire et des ri-« chesses. Il faut qu'il se rende aux bords du Kaseh-« roud, et qu'il y salue les mânes de Siawusch ; il « y trouvera un amas de bois qui a plus de dix lacets « de hauteur, et qu'Afrasiab accumula à l'endroit où « il traversa le fleuve, pour empêcher que personne « ne prît cette route et n'y passât de l'Iran dans le « Touran. Il faut donc qu'un des braves de l'Iran y « aille, et qu'il mette le feu à *cette barricade auprès* « *du* Kasehroud, pour qu'une armée ne puisse se « cacher derrière quand nous y livrerons bataille. » Guiv dit : « Ceci est ma tâche, et c'est à moi de

« brûler cette montagne de bois ; et si une armée s'y « oppose, je ne refuserai pas le combat, j'inviterai « les vautours au banquet du carnage. » Le roi donna toutes ces richesses à Guiv en disant : « O glorieux « héros de l'armée ! puisse ton épée ne jamais man- « quer à ma brillante couronne ! puisses-tu toujours « être heureux et content ! » Il fit apporter incontinent, par le trésorier, cent pièces de brocart de diverses couleurs, choisir dans son trésor cent perles si belles que tu les aurais prises pour de l'eau congelée, amener de l'appartement des femmes cinq esclaves, dont les boucles de cheveux étaient cachées sous des diadèmes, et dit : « Ce présent est destiné à celui qui « saurait se laisser gouverner par la raison, qui serait « brave, prudent, doux de langage, qui ne refuserait « pas de lutter contre un lion, qui porterait un mes- « sage à Afrasiak sans que la peur fît tomber des « larmes de ses yeux, et qui m'en rapporterait la « réponse. Qui, parmi cette noble assemblée, veut se « charger de cela ? » Gourguin fils de Milad étendit la main, et se déclara prêt à se mettre en route ; le roi lui donna les esclaves, les robes brodées d'or et les pierreries royales, et Gourguin le bénit en disant : « Puisse la raison être toujours la compagne de « l'âme de Khosrou ! »

Cependant la terre était devenue noire comme l'aile du corbeau, et le flambeau *de la lune* s'était levé derrière les montagnes ; le roi s'en retourna

dans son palais, et les grands partirent pour leurs demeures.

KHOSROU ENVOIE RUSTEM DANS L'INDE.

Aussitôt que le retour du jour eut couvert les montagnes d'une teinte de sandaraque, et que la voix du coq se fut élevée vers les nues, Rustem, accompagné de Zewareh et de Faramourz, se rendit auprès du roi et lui parla de l'Iran, du trône et de la couronne, et ils délibérèrent sur toute chose, grande et petite. Rustem dit au roi de la terre: « O « illustre et glorieux roi ! autrefois le Zaboulistan « comprenait une province qui avait fait partie des « domaines de Tour, mais dont Minoutchehr avait « expulsé les Turcs. C'est un beau et magnifique pays. « Depuis que Kaous est devenu vieux et faible, et « qu'il a perdu sa valeur, sa dignité et sa gloire, on « y paye le tribut et les redevances au roi du Touran, « et personne n'y jette plus un regard vers l'Iran. « C'est un pays riche et qui abonde en éléphants ; « ses habitants sont malheureux sans l'avoir mérité, « car on ne cesse de les piller, de les tuer et de les « envahir, de sorte qu'ils sont prêts à se révolter contre « l'autorité du roi du Touran ; or le royaume d'Iran « est à toi, tout t'appartient, depuis le pied de la « fourmi jusqu'à la griffe du lion, et il te faudrait « envoyer dans ce pays une puissante armée sous un « vaillant Pehlewan, pour que les habitants payent

« au roi le tribut qui lui est dû, ou qu'ils apportent « leurs têtes devant son trône. Quand cette province « nous sera soumise, nous désolerons le pays de « Touran. » Le roi lui répondit : « Puisses-tu vivre à « jamais ! Ton conseil est bon ; compte combien il faut « de troupes, et choisis-les parmi cette armée glo- « rieuse. Une province qui tient aux frontières de ton « pays vaut bien que tu la convoites. Confie à Fara- « mourz une grande armée, digne de lui et composée « de braves. Il conduira à bonne fin cette entreprise, « et son hameçon s'attachera au gosier des crocodiles. » La joue du Pehlewan brilla de joie à cette réponse, il rendit grâces au roi, et Khosrou ordonna à son chambellan de faire apporter des tables, des mets et du vin, il fit venir des chanteurs, et se livra au plaisir d'entendre leurs voix de rossignol.

KEÏ KHOSROU ORGANISE SON ARMÉE.

Lorsque le soleil, dans sa splendeur, se fut levé derrière les montagnes, et que les chanteurs furent fatigués, on entendit sous la porte royale le bruit des tambours, et l'armée forma ses rangs devant le palais. On suspendit au dos des éléphants les timbales d'airain, on sonna de la trompette, on dressa sur un éléphant le trône du roi, et ce rejeton de l'arbre impérial commença de porter du fruit. Khosrou parut et monta sur son éléphant, la tête couverte d'un diadème de pierreries, ayant au cou une chaîne de

pierres fines dignes d'un roi, tenant dans la main une massue à tête de bœuf, portant aux oreilles deux boucles incrustées de perles et de rubis, aux bras, deux bracelets de rubis et d'or, et ceint d'une ceinture de perles, d'or et d'émeraudes. Il fit avancer jusqu'au centre de l'armée son éléphant couvert de caparaçons et de clochettes d'or. Il tenait dans sa main une coupe dans laquelle se trouvait une balle, et le bruit de l'armée s'élevait jusqu'à Saturne. Le roi *ayant posé* la coupe sur le dos de son éléphant de guerre, jeta la balle dedans, et le monde se couvrit de *flots d'hommes*, semblables aux flots bleus de la mer; la terre devint noire et le ciel s'obscurcit sous cette masse d'épées, de massues, de timbales et de poussière: on aurait dit que le soleil était pris dans un lacet, ou que la voûte du ciel était couverte d'eau. L'œil du spectateur distinguait les rênes brillantes *des chevaux*, et le ciel et les étoiles voyaient *de près* les pointes des lances; quand l'armée défila, escadron par escadron, tu aurais dit que c'étaient des vagues que jetait *la mer*. On porta, du palais dans la plaine, les tentes du roi, et la voûte du ciel fut ébranlée par le bruit des armes. Du moment où le roi illustre, assis sur son éléphant, eut jeté la balle dans la coupe, et qu'il se fut ceint pour le départ, aucun prince dans le monde n'aurait osé s'asseoir autre part qu'au seuil de la porte impériale.

Voici donc comment l'illustre Khosrou, entouré

des grands de l'empire, commença son règne. Il se tenait dans la large plaine, assis sur son éléphant, pour faire défiler devant lui son armée. Le premier qui parut et qui passa devant le nouveau maître du monde fut Feribourz, tenant une épée et une massue, portant des bottines d'or, et suivi d'un drapeau à figure de soleil. Il était assis sur un destrier couleur isabelle et avait roulé son lacet autour du crochet de la selle. Lorsque ce *prince* fort de membres, haut de stature et d'un maintien royal passa devant Khosrou avec ses troupes couvertes d'or et d'argent, le roi du monde le salua, disant: « Puisses-tu conserver la puis-« sance et la dignité qui sont l'apanage des grands! « puisse ta fortune être toujours victorieuse! puisse « chaque jour de ta vie être une fête de Nourouz! « puisses-tu partir en bonne santé et revenir sans « fatigue auprès de nous! »

Gouderz fils de Keschwad, dont la sagesse faisait prospérer le monde, suivit Feribourz. On portait derrière lui un drapeau orné d'une figure de lion, dont les griffes s'appuyaient sur une massue et sur une épée. A sa gauche marchait le vaillant Rehham, à sa droite le fier Guiv, et derrière lui Schidousch, lequel tenait ce drapeau à figure de lion qui jetait sur la terre une teinte violette, et était suivi par des milliers de braves à cheval et armés de longues lances. On portait derrière Guiv un drapeau noir et à figure de loup, que ses troupes entouraient. Le

drapeau de l'ambitieux Rehham, dont la pointe s'élevait jusqu'aux nues, se distinguait par une figure de tigre. Gouderz avait soixante et dix-huit fils ou petits-fils qui couvraient la plaine; chacun d'eux était suivi par un drapeau différent, et tous étaient des hommes de cœur, armés d'épées et portant des bottines d'or : on aurait dit que Gouderz était le maître de la terre, que la tête des grands était soumise à son épée. Lorsqu'il s'approcha du roi, il bénit plusieurs fois son trône et sa couronne, et le roi le salua, lui, Guiv et son armée. Après Gouderz vint Kustehem, le fils du prudent Guejdehem, qui tenait dans la bataille une lance en main, que son arc et sa flèche de bois de peuplier ne trahissaient jamais, et dont le bras faisait voler des flèches qui perçaient des rochers et des enclumes. Il s'avançait à la tête d'une troupe nombreuse, choisie, armée de massues et d'épées, et couverte *d'ornements* précieux; il marchait sous une bannière à figure de lune, dont la pointe brillante touchait les nues. Il offrit ses hommages au roi, et Khosrou le regarda avec plaisir.

Après Kustehem défila Aschkesch à l'esprit pénétrant, au cœur sage, à l'âme tendre; c'était un héros de la famille de Kobad, fier, calme et noble; il était accompagné des braves de Cutch et du Beloudjistan, qui sont avides de combats comme des béliers, qu'on n'a jamais vus fuir et qui sont toujours armés

jusqu'au bout des doigts. Ils portaient haut dans l'air un drapeau orné d'une figure de tigre, qui semblait faire pleuvoir des coups de griffe. Aschkesch félicita le roi sur l'heureux changement de son sort, et Khosrou le regarda du haut de son éléphant, lui et son armée, dont les rangs couvraient un espace de deux milles, il le reçut fort gracieusement et bénit ce favori du sort et son pays fortuné. Après lui vint Ferhad l'illustre, qui était l'ordonnateur de l'armée de Khosrou, et qui, semblable à un père nourricier, la conduisait partout à la bataille. Il marchait sous une bannière à figure d'antilope, dont l'ombre tombait sur sa tête. Ses braves avaient tous des épées indiennes, des cuirasses du Soghd et des selles du Touran; c'étaient tous princes de la famille de Kobad, que la grâce de Dieu et leur droiture protégeaient. Leurs joues resplendissaient comme la lune, ils brillaient sur le champ de bataille comme le soleil. Quand Ferhad aperçut le trône brillant, il rendit hommage au jeune roi.

Derrière Ferhad s'avança en bondissant un brave et illustre cavalier qui ressemblait à un lion mâle, Gourazeh, le chef de la race de Guiv, avide de combats. Il avait une bannière à figure de sanglier, et conduisait une troupe adroite à manier le lacet et prête à combattre. Il arriva à l'endroit de la large plaine où le roi se tenait, salua Khosrou et passa. Le roi le regarda avec bienveillance et vit avec appro-

bation les lacets enroulés et suspendus aux selles. Après Gourazeh vint le terrible Zengueh fils de Schaweran, à la tête de ses braves pleins d'arrogance. On portait derrière lui un drapeau à figure d'aigle royal. Il s'avança, semblable à une montagne de fer, et bénit le roi et sa haute stature, son épée et son sceau. Tous les braves qui venaient du pays de Baghdad, et qui tous étaient armés de lances et d'épées d'acier, défilèrent sous le drapeau à l'aigle royal et devant le roi, assis sur son éléphant.

Après lui vint le vaillant Faramourz, armé d'une massue, plein de dignité et de noblesse; il était accompagné d'éléphants, de timbales et de guerriers nombreux, tous avides de combats et pleins de fierté, qui venaient du Kaschmir, du Kaboul et du Nimrouz, qui portaient haut la tête et remplissaient le monde de leur gloire. Il avait un drapeau pareil à celui de son père Rustem, le plus glorieux des héros, et portant une figure de dragon à sept têtes: on aurait dit un dragon qui venait de rompre ses liens. Faramourz s'avança, semblable à un arbre chargé de fruits, et rendit hommage au roi, dont le cœur se réjouit à son aspect, et qui lui donna beaucoup de conseils, en disant: « Celui que le héros au « corps d'éléphant a élevé doit porter haut la tête, « quelle que soit l'assemblée où il se trouve. Tu es « fils de Rustem à l'esprit vigilant, tu es de la famille « de Zal, de Sam et de Neriman; l'Inde t'appartient,

« et depuis Kanoudj jusqu'au Seïstan, tout est à toi. « N'afflige ni ne persécute ceux qui ne t'attaquent « pas ; sois toujours l'ami des pauvres ; sois toujours « généreux envers les tiens ; examine bien qui est « ton *véritable* ami, qui est sage et qui peut dissiper « tes soucis. Répands tes trésors et sois actif, et ne « dis pas : Demain ! car le jour de demain pourrait « te porter malheur. Je t'ai confié ce pouvoir, exerce-« le, mais ne combats jamais sans nécessité. Ne sois « pas avide de richesses dans ta jeunesse, et ne lèse « jamais celui qui ne t'a pas lésé. Ne te fie pas à ce « monde trompeur ; il est tantôt couleur de sanda-« raque, tantôt couleur d'ébène. Songe à laisser « après toi un nom glorieux, prends garde que ton « cœur ne se dépraye au contact des hommes. Mes « jours et les tiens finiront, et le ciel qui tourne « compte tes respirations. Aie soin de maintenir ton « âme en paix, ton corps en bonne santé, et ne perds « jamais de vue le *vrai* but *de la vie !* Puisse Dieu le « créateur t'accorder sa grâce ! puisse la tête de tes « ennemis se remplir de fumée ! » Faramourz ayant écouté les conseils du nouveau maître du monde, descendit de son destrier ardent, et offrit au jeune roi ses hommages, disant : « Puisses-tu croître comme « la nouvelle lune ! » Il baisa la terre en se prosternant devant le roi, ensuite il partit pour sa destination lointaine. Rustem, dont l'âme se consumait de douleur à cause de son départ, l'accompagna l'espace

de deux farsangs, lui donnant des conseils sur les guerres et les fêtes et sur sa conduite, et exprimant l'espoir que le sort lui serait favorable; ensuite il le quitta tout soucieux et s'en retourna du désert vers ses tentes.

Le roi, pendant ce temps, était descendu de son éléphant de guerre, était monté sur un cheval rapide et rentré dans son camp, le cœur plein de bienveillance, la tête pleine de pensées sages; lorsque Rustem s'approcha, Khosrou fit apporter du vin, vida une grande coupe et lui dit: « Le sage ne parle « jamais du lendemain. Tu as encore beaucoup de « moyens d'être heureux. Où est maintenant Tour? « où sont Selm et Feridoun? Ils ont disparu, et la « poussière les couvre. Pourquoi courir, travailler, « amasser des richesses et étouffer dans notre cœur « tout autre désir? A la fin il ne nous reviendra de « tout cela que le tombeau, auquel personne ne peut « échapper. Égayons la sombre nuit avec nos coupes, « et quand le jour brillant sera venu, il comptera nos « pas. Causons jusqu'à ce que Thous fasse sonner des « trompettes et battre les tambours et les timbales. « Nous verrons à qui le ciel qui tourne tendra, dans « cette lutte, sa main secourable. L'homme fait des « efforts, mais à quoi servent-ils? car il ne peut arri- « ver que ce qui a été décrété dès le commencement. « Le bonheur et le malheur passent sur notre tête; « mais pourquoi le sage s'en inquiéterait-il? Si Dieu

« le créateur nous est en aide, nous vengerons le « sang de mon père. »

COMMENCEMENT DE L'HISTOIRE DE FIROUD FILS DE SIAWUSCH.

Un prince qui est noble et brave ne doit pas confier son armée à un ennemi, car celui-ci, par sa jalousie, ferait couler des larmes des yeux *du prince*, des larmes pour lesquelles le médecin n'a pas de remède. Un rejeton d'une famille puissante, qui reste éloigné du pouvoir, finit *toujours* par devenir mécontent; et un roi n'agit pas selon la raison, quand il donne le nom d'ami à un homme qui ne le sert qu'à contre-cœur, et à qui pèse la nécessité de se conformer à la volonté d'un autre; car cet homme n'aura aucune bonté d'âme, et son cœur sera déchiré par l'ambition, quand même le ciel satisferait tous ses désirs et qu'il le traiterait avec prédilection. Le sage ne peut vraiment mettre au rang des hommes que ceux que la raison gouverne entièrement. Quand tu auras entendu jusqu'à la fin l'histoire que je vais raconter, tu connaîtras la nature d'un méchant.

THOUS ENTRE DANS LE PAYS DES TURCS.

Lorsque le soleil se fut montré dans toute sa grandeur, qu'il eut occupé sa place sur le trône *des cieux*, qu'il eut foulé aux pieds le signe du Bélier, et qu'il eut rempli le monde d'une lumière dorée comme le

vin, le bruit des tambours, des clairons et des timbales se fit entendre sous la porte *des tentes* de Thous; tout le pays fut plein de tumulte, l'air retentit de voix, le hennissement des chevaux et le son des clairons de l'armée firent trembler la terre, la face du soleil et de la lune s'obscurcit, et le cliquetis des armes et les cris des éléphants remplirent le monde comme *les flots remplissent* l'Indus. L'air était rouge et jaune, bleu et violet; l'étendard de Kaweh brillait, et les cavaliers de la famille de Gouderz l'entouraient. Keï Khosrou parut sous la porte de l'enceinte de ses tentes, portant un diadème et *précédé par* des trompettes; et Thous se mit en marche, suivi du drapeau de Kaweh et des guerriers illustres aux bottines d'or. Les grands de la famille de Newder qui ambitionnaient la possession du monde marchaient à la tête de l'armée, parés de colliers et de diadèmes, et s'approchaient du roi en faisant bondir leurs chevaux. Thous se tenait sous un drapeau sur lequel on voyait une figure d'éléphant et dont la pointe dorée s'élevait jusqu'aux nues, et tous ceux qui étaient de la famille de Minoutchehr avaient le cœur et l'âme remplis d'affection pour lui. Ils s'avancèrent semblables à un nuage noir, et le soleil et la lune cessèrent de briller. Lorsque toute l'armée se fut approchée du roi, marchant bruyamment sous ses drapeaux et couvrant *la plaine* de casques, le roi ordonna au Sipehbed de lui amener les chefs illustres de ses troupes.

Le prudent roi leur dit : « Le Sipehbed Thous com-« mande l'armée, il tient le drapeau de Kaweh, il « faut que vous obéissiez à ses ordres. » Il remit à Thous, devant les braves, un sceau, le nomma leur chef et leur guide, et lui dit : « Ne manque pas à ton « devoir envers moi, respecte mon autorité et mes « injonctions. Il ne faut pas faire de mal à qui que ce « soit sur la route, telle est la loi de la royauté. Ne « souffre pas qu'un vent froid atteigne le cultivateur « et l'artisan, ni ceux qui ne sont pas ceints pour la « guerre; ne combats que ceux qui combattent; ne « fais pas de peine à ceux qui n'en font pas aux au-« tres, car ce monde passager ne reste à personne. Ne « passe dans aucun cas par Kelat, car si tu prends « ce chemin, tu en souffriras. Puissent les mânes de « Siawusch briller comme le soleil! puisse l'autre « monde être pour lui un séjour plein d'espérance! « Il a eu un fils de la fille de Piran, qui d'après les « ordres de son père ne s'est montré que rarement « parmi les hommes. C'est mon frère, il me ressemble « beaucoup, il est jeune, né dans la même année que « moi, et a été élevé dans le bonheur. Il demeure « avec sa mère à Kelat, c'est un homme puissant, « plein de majesté et entouré de braves. Il ne connaît « personne dans l'Iran, pas même de nom, et il ne « faut pas diriger la bride de vos chevaux de son côté; « il a une armée et des guerriers illustres, et réside « sur une montagne où ne conduit qu'une route dif-

« ficile et étroite; c'est un brave et vaillant cavalier,
« d'un naturel généreux et d'une complexion robuste.
« Il faut donc que tu prennes le chemin du désert,
« car malheur à toi si tu blesses la griffe du lion. »
Thous répondit au roi : « Puisse le sort ne jamais
« contrarier ta volonté! Je prendrai le chemin que tu
« me prescris, car tes ordres ne peuvent conduire
« qu'au bien. »

Thous partit sur-le-champ, et le roi s'en retourna à son palais avec Rustem, qui lui était dévoué. Il forma autour de lui une assemblée, où se trouvaient Rustem, des héros, des Mobeds, des princes et des sages, et leur parla longuement d'Afrasiab, de ce qu'il avait souffert de lui, et des tourments qu'avait endurés son père. Cependant l'armée marchait de station en station, jusqu'à ce qu'elle arriva à l'endroit où le chemin se partageait en deux branches, dont l'une conduisait à un désert aride et sans eau, l'autre à Kelat et à Djerem. On y arrêta les éléphants qui portaient les timbales pour attendre l'arrivée du Sipehdar Thous, qui devait décider lequel des deux chemins il voulait que prît l'armée. Lorsque Thous, qui s'avançait sans se presser, fut arrivé auprès des chefs de l'armée, on parla de ce chemin dépourvu d'eau et aride, et Thous dit à Gouderz : « Quand la
« poussière de ce désert aride serait de l'ambre et le
« sol du musc, nous aurions néanmoins besoin d'eau
« et d'un lieu de repos après une longue et pénible

« journée. Il vaut donc mieux prendre la route de « Kelat et de Djerem, en emportant avec nous de « l'argent et de l'or, et nous arrêter *à Kelat*, car nos « troupes voudront se reposer. Nous y trouverions à « droite et à gauche des pays cultivés et arrosés, « pourquoi irions-nous chercher le désert et les fa- « tigues? J'ai fait un jour la route du désert avec « Guezdehem qui me guidait, et ce long chemin nous « fatigua beaucoup, quoiqu'il n'y ait que peu de « montées et de descentes; il vaut donc mieux que « l'armée suive l'autre route, où nous n'aurons pas « à mesurer *la longueur* du désert et à compter *le* « *nombre* des farsangs. » Gouderz lui répondit : « Le « roi illustre t'a nommé chef et guide de cette armée, « mais *je te conseille* de nous faire prendre la route « qu'il a indiquée, car il ne faut pas que nous ayons « à souffrir *du choix que tu veux faire.* Le cœur du roi « en serait blessé, et l'armée se ressentirait de sa co- « lère. » Thous lui dit : « O noble héros! ne t'inquiète « pas de cela; le roi ne sera pas mécontent, ne fais « donc pas de ce souci le compagnon de ton âme. »

Il dit, et ordonna à l'armée d'avancer et de prendre le chemin de Kelat et de Djerem. Il ne tint pas compte des ordres de Khosrou, mais tu verras quel orage finit par éclater sur lui.

FIROUD APPREND L'ARRIVÉE DE THOUS.

Firoud apprit que la face brillante du soleil était

obscurcie, et que les pieds des dromadaires et des éléphants soulevaient une poussière qui roulait sur la terre comme les flots de la mer. Tokhareh lui dit : « O jeune héros! si tu ne sais ce qui avient apprends « que c'est l'armée de ton frère qui se dirige du pays « d'Iran vers le Touran pour venger ton père. Elle « marche sur Kelat, mais je ne sais où elle livrera « bataille. » Lorsque le jeune homme, qui n'avait pas d'expérience, entendit ces paroles, son cœur se remplit de douleur et son esprit se troubla; il ôta les barres qui fermaient la porte du château, sortit et fit le tour de la haute montagne; il ordonna d'attacher tous ses chameaux, ses troupeaux de bétail et de chevaux qui erraient dans les pâturages, de n'en laisser aucun dans la montagne et dans la plaine, de leur faire prendre la route du mont Siped et de les conduire dans le district d'Anbouh.

Ensuite il s'en retourna, referma la porte du château et s'assit sur un rempart escarpé. Lorsque le son des trompettes commença à monter de Djerem jusqu'à lui, et que le monde se couvrit d'une poussière noire comme l'ébène, qui venait du côté de Meyem, il aperçut Djerireh du haut du rempart, et son cœur battit de terreur *en pensant* à cette armée. Djerireh était la mère de Firoud, et son âme ne cessait de regretter Siawusch. Le jeune Firoud accourut auprès de sa mère et lui dit : « O reine des reines! il arrive « de l'Iran une armée accompagnée d'éléphants et de

« timbales, et conduite par le fier Thous. Quelles pré-
« cautions m'ordonnes-tu de prendre? car il ne faut
« pas qu'elle puisse nous attaquer. » Djerireh lui dit :
« O toi qui es toujours prêt pour le combat, puisses-tu
« ne voir jamais un jour plus malheureux que celui-ci!
« Il y a dans l'Iran un nouveau roi, qui est ton frère,
« Keï Khosrou le prudent maître du monde; il con-
« naît bien ton nom et ta parenté, car vous venez
« du même sang et du même père, de Siawusch, qui
« était un roi comme la terre n'en a jamais vu, et que
« le monde ne peut assez célébrer. Piran m'a donnée
« à lui la première, car il ne voulait s'unir à aucune
« autre femme du pays de Touran. Ainsi tu es de
« naissance illustre et royale, du côté du père et de
« la mère; et quand ton frère entreprend de venger
« Siawusch et de glorifier ses mânes, il te convient
« de lui servir d'avant-garde, de saisir tes armes et
« de combattre. Que ta poitrine se couvre donc d'une
« cuirasse de Roum, que ton cœur se gonfle d'im-
« patience, que ta tête se remplisse d'ardeur! Quand
« ton frère veut se venger de son grand-père, la ba-
« taille te sied mieux que la ruse; car il faut que les
« léopards gémissent de notre deuil, que les croco-
« diles sortent de la mer en poussant des cris, et que
« les oiseaux *dans les airs* et les poissons dans l'eau
« maudissent Afrasiab. Jamais il n'y a eu dans le
« monde un roi aussi noble, aussi brave, aussi heu-
« reux, d'aussi haute naissance, aussi glorieux, aussi

« majestueux, aussi intelligent, aussi juste que Sia-
« wusch. Toi, qui es fils d'un pareil roi, qui es de la
« famille des Keïanides et qui en as la mine, ceins-
« toi pour venger ton père, montre-toi digne de ta
« race et de ta naissance. Va reconnaître cette armée
« pour voir qui est leur chef, qui est le plus glorieux
« parmi ces grands. Va, et appelle tes braves; étale
« sur les tables *du palais* des épées, des casques, des
« caparaçons, des cottes de mailles et des poignards
« indiens que tu donneras en présent. Ton frère vaut
« bien toutes les richesses du monde; ne laisse pas à
« un étranger la gloire de cette vengeance et la place
« due à ton rang; mets-toi à la tête de cette armée;
« tu es un jeune vengeur, et Khosrou est un jeune
« roi. »

Firoud répondit à sa mère: « A qui parmi eux
« faut-il que je m'adresse? qui d'entre ces héros qui
« portent haut la tête doit être mon soutien au jour
« de la bataille? Je n'en connais aucun, pas même
« de nom, comment pourrais-je leur envoyer mes
« salutations et mes messages? » Djerireh dit à son
vaillant fils: « Quand tu verras de loin la poussière
« que soulève leur armée; tâche de reconnaître parmi
« ces braves un héros comme Bahram ou Zengueh
« fils de Schaweran, demande à quelles marques on
« peut distinguer ces deux guerriers, car ni toi ni
« moi ne devons avoir de secrets pour eux. Puisses-
« tu vivre à jamais et glorieusement! Puissent briller

« les mânes de Siawusch ! Bahram et Zengueh ne « quittaient jamais ton père; ils étaient de puissants « seigneurs, et lui était roi. Pars avec Tokhareh, « mais sans cortége, et ne méprise pas mes conseils; « le vaillant Tokhareh t'indiquera les marques qui « distinguent les héros et les braves au sujet des- « quels tu l'interrogeras, car il connaît les grands et « les petits de l'Iran, et te fera connaître les pâtres « et les troupeaux. » Firoud lui répondit : « O ma « mère chérie ! tes conseils sont le salut de ta famille « et de tous ceux qui t'entourent. »

Une vedette, qui revenait de son poste, s'approcha de Firoud et lui annonça que l'armée des Iraniens remplissait la plaine, la vallée et la montagne, que le soleil était voilé par la poussière, et qu'on ne voyait que drapeaux, éléphants et hommes de guerre, depuis le défilé qui menait au château jusqu'au bord du Gang.

FIROUD ET TOKHAREH VONT OBSERVER L'ARMÉE IRANIENNE.

Tokhareh et Firoud sortirent en toute hâte; la tête du jeune prince était troublée, et son étoile s'éclipsait; car quand le ciel qui tourne au-dessus de toi prend une voie défavorable, ni ta colère ni ta douceur ne peuvent te sauver. Firoud dit à Tokhareh à la voix douce : « Ne me cache rien de ce que « je te demanderai ; quand tu reconnaîtras un grand « accompagné d'un drapeau, ou un héros qui porte

« une massue et des bottines d'or, dis-moi son nom, « indique-moi tous ceux qui te sont connus parmi « les Iraniens. » Ils choisirent une haute montagne d'où ils pouvaient voir l'armée. Il y avait tant de casques d'or, de boucliers, de massues et de ceintures d'or, que tu aurais dit qu'il ne restait plus d'or dans les mines, et qu'un nuage était venu et avait versé des pierres précieuses. Le bruit des tambours qui montaient entre les deux montagnes était tel, que le cœur du vautour qui volait dans les airs en tremblait. Il y avait trente mille hommes armés de boucliers et d'épées, qui s'avançaient bravement en ordre de bataille. Tokhareh et Firoud restèrent stupéfaits à l'aspect d'une si grande armée et d'un tel appareil de guerre. »

Lorsque le Destour eut regardé l'armée, le prince lui adressa la parole, et le savant Tokhareh répondit : « Je vais t'apprendre ce que tu ignores. Sache « donc que ce drapeau à figure d'éléphant et ces « cavaliers à l'épée bleue forment la suite du Sipeh- « bed Thous, qui est acharné au combat quand la « vengeance l'anime. Derrière lui est un autre dra- « peau, orné d'une brillante figure de soleil; il ap- « partient au frère de ton père, au noble et fortuné « Sipehbed Feribourz fils de Kaous. Ensuite vient un « grand drapeau à figure de lune et environné de « nombreux et vaillants guerriers; c'est celui du jeune « Kustehem fils de Guejdehem, devant lequel le lion

« tremble jusqu'à *la moelle* des os. Tu vois plus loin « un haut drapeau à figure d'onagre, qu'entoure une « troupe guerrière, et sous lequel marche Zengueh « fils de Schaweran, le plus brave des héros. Puis « vient un drapeau à figure de lune, à fond pourpre « et à franges noires; il appartient à Bijen fils de « Guiv, qui fait jaillir jusqu'au ciel le sang qu'il « verse. Le drapeau qui porte une figure de tigre, à « la vue de laquelle la peau des lions se fend, est « sous la garde du vaillant Schidousch, qui arrache- « rait de sa place une montagne. Derrière lui tu « verras, sur un drapeau, une figure de sanglier qui « paraît vouloir percer le ciel avec ses défenses; c'est « *le drapeau de* Gourazeh, le héros pour qui c'est un « jeu de combattre les lions. Le drapeau à figure de « buffle, qui est suivi par une troupe de guerriers « et précédé par des cavaliers armés de lances, est « celui de Ferhad, de l'homme le plus illustre de « l'Iran; tu dirais que sa tête touche le ciel. Le dra- « peau à figure de loup marque la place où se tient « Guiv, le terrible Sipehdar. Le drapeau qui porte « une figure de lion *brodée* en or flotte au-dessus de « la tête de Gouderz fils de Keschwad; celui qui est « orné de cette grande figure de léopard est le dra- « peau de Rivniz le puissant, le joyeux; celui qui « porte une figure de gazelle appartient à Nestouh « fils de Gouderz, qui est entouré de ses troupes; « enfin celui qui représente un argali est la bannière

« de Bahram fils de Gouderz fils de Keschwad. Tous « *ces hommes que tu vois* sont des lions et de braves « cavaliers, mais il serait trop long de les nommer « tous. »

Pendant que Tokhareh énumérait ainsi les étendards des héros, Firoud, le rejeton de la race des rois, regardait avidement les grands et les petits *de l'armée de l'Iran;* son cœur s'en réjouit, ses traits s'épanouirent, et *à la fin* il dit : « Maintenant il me « sera facile de venger mon père; et en poursuivant « ma vengeance, je ne laisserai en vie aucun cavalier « dans la Chine et le Madjin; je m'emparerai *d'Afra-* « *siab* le dragon, je foulerai aux pieds son trône. »

Lorsque les Iraniens aperçurent Firoud et Tokhareh au haut de la montagne, le Sipehdar Thous se mit en colère; il fit arrêter les éléphants et les timbales et dit : « Il faut qu'un cavalier prudent de « cette armée glorieuse sorte des rangs, gravisse à « cheval cette haute montagne, et apprenne qui sont « ces deux braves et pourquoi ils se trouvent tout « seuls sur la crête de ce rocher. S'ils font partie de « notre armée, il leur donnera deux cents coups de « fouet sur la tête; si ce sont des Turcs et des en- « nemis, il les liera et les traînera devant moi le vi- « sage contre terre; et s'il les tue, qu'il les traîne de « même jusqu'ici, sans craindre la vengeance de qui « que ce soit; si ce sont des espions qui veulent « compter en secret l'armée, il les coupera à l'instant

« en deux, les jettera en bas de la montagne, et re-
« viendra. »

BAHRAM SE REND SUR LA MONTAGNE AUPRÈS DE FIROUD.

Bahram fils de Gouderz dit au Sipehdar : « J'éclair-
« cirai cette affaire. Je vais partir et exécuter tes or-
« dres; je vais monter sur la crête de la montagne. »
Il sortit des rangs de l'armée, et assis sur son des-
trier, se dirigea tout soucieux vers la montagne. Le
prince, *en le voyant*, dit à Tokhareh : « Qui est-ce
« qui s'avance là si insolemment? Est-ce qu'il ne
« tient pas compte de moi, et veut-il monter ici de
« force? Il a sous lui un cheval isabelle, et au cro-
« chet de sa selle pend un lacet. » Le prudent con-
seiller de Firoud lui répondit : « Il ne faut pas le
« rudoyer; je ne sais pas son nom et ne reconnais
« pas les marques qui le distinguent; mais je crois
« que c'est un des fils de Gouderz. Lorsque Khosrou
« partit du Touran pour aller dans l'Iran, il emporta
« un casque royal, et je crois que la tête de ce cavalier
« en est couverte, et que sa noble poitrine est re-
« vêtue du haubert *qui appartient à ce casque.* Il est
« sans doute de la famille de Gouderz; puissent les
« traces de son pied porter bonheur à ce pays! »

Lorsque Bahram fut près du sommet, il éleva sa
voix qui ressemblait au tonnerre, en criant : « Qui
« es-tu, toi qui te places sur la hauteur et observes
« cette armée innombrable? N'as-tu pas entendu le

« son des clairons et des timbales? n'as-tu aucune « crainte de Thous le sage Sipehdar? » Firoud lui répondit : « Ne médite pas des affronts, car tu n'en « as pas essuyé. Parle doucement, ô homme expéri- « menté! et ne blesse pas tes lèvres par des paroles « glacées. Tu n'es pas un lion irrésistible, et je ne « suis pas un onagre du désert; n'essaye donc pas « de nous traiter ainsi avec mépris. Tu ne m'es su- « périeur en rien, ni en bravoure, ni en courage, ni « en forces. Regarde-moi pour voir si j'ai une tête et « des pieds, un cerveau, un cœur, des mains, une « intelligence, une langue éloquente, des yeux et « des oreilles; et si je les ai, garde-toi de me menacer « follement. Je vais t'adresser des questions, si tu « veux me répondre; et je serai heureux si tu veux « écouter les conseils de la raison. » Bahram lui répondit : « Parle! tu es dans le ciel, et moi sur la « terre. » Firoud lui demanda qui était le chef de cette armée, et qui il venait combattre. Bahram ré- « pondit : « Notre chef est Thous, le maître du dra- « peau de Kaweh et des timbales; les héros qui l'ac- « compagnent sont Gouderz, Rehham, Guiv, Schi- « dousch, Gourguin et le vaillant Ferhad, Kustehem, « Zengueh fils de Schaweran, et Gourazeh, le chef « d'une race de braves. »

Firoud lui dit alors: « Pourquoi n'as-tu pas nommé « Bahram? pourquoi as-tu commis l'inconvenance de « l'omettre? C'est de tous les fils de Gouderz celui que

« nous verrions avec le plus de plaisir; pourquoi « n'as-tu pas prononcé son nom ? » Bahram répondit : « O *homme au* cœur de lion ! qui est-ce qui t'a parlé « si honorablement de Bahram ? qui est-ce qui t'a fait « connaître Gouderz et Guiv ? Puisses-tu être à ja- « mais heureux, et puisse la grâce de Dieu reposer « sur toi ! » Firoud lui répliqua : « C'est ma mère qui « m'en a parlé, et qui m'a dit que si une armée se « présentait, je devais aller au-devant d'elle et m'in- « former si Bahram y était ; que lui et un autre héros « d'entre les grands, dont le nom est Zenguch fils de « Schaweran, sont frères de lait de mon père, et que « je devais demander de leurs nouvelles. »

Bahram dit : « O toi que la fortune favorise ! tu « es donc un fruit de cet arbre royal, tu es Firoud ! « O jeune roi, puisses-tu vivre heureux à jamais ! » Firoud répondit : « Oui, je suis Firoud, je suis un « rejeton de ce cyprès qu'on a abattu. » Bahram lui dit : « Découvre ton corps, montre-moi la marque « *que tu tiens* de Siawusch. » Firoud montra à Bahram son bras, sur lequel on voyait une marque *brune* comme une tache d'ambre sur une rose, et telle qu'aucun peintre dans le monde n'aurait pu l'imiter à l'aide d'un compas chinois. Bahram alors fut assuré que Firoud était de la famille de Kobad et de Siawusch, et lui rendit hommage en se prosternant contre terre ; ensuite il monta sur la crête escarpée de la montagne.

Le jeune prince descendit de cheval, s'assit sur le roc, l'âme en joie, et dit à Bahram : « O héros, « maître du monde, ô sage, qui es un lion dans les « combats ! si je voyais de mes yeux mon père vivant, « je n'en serais pas plus heureux que je le suis de te « voir si content, si joyeux, si prudent, si clairvoyant « et si brave. Je suis venu sur la crête de cette mon- « tagne pour adresser à Tokhareh des questions tou- « chant les grands de l'armée de l'Iran, et pour ap- « prendre qui est leur chef, qui est le glorieux héros « qui les conduit à la bataille. Je vais apprêter une « fête aussi belle que je pourrai; je contemplerai avec « transport le visage du Pehlewan ; je distribuerai « des chevaux sans nombre et des épées, des massues, « des ceintures et tout ce que j'ai; ensuite je partirai « fièrement à la tête de l'armée pour le Touran, car « mon cœur blessé a soif de vengeance; et je suis « digne de la chercher, car dans la bataille, et assis « sur mon cheval, je suis une flamme dévorante. « Veux-tu prier le Pehlewan de me faire la grâce de « venir me voir sur ma montagne ? nous y passerons « sept jours à parler de toutes choses, grandes et « petites; et le huitième, le Sipehdar Thous montera « à cheval, lorsque les timbales se feront entendre, je « me ceindrai pour venger mon père, je livrerai, dans « la douleur de mon cœur, des combats qui feront « connaître le lion des batailles, qui montreront ce « que peuvent ses *flèches empennées* de plumes d'aigle,

« car jamais brave n'a été aussi déterminé à se « venger. »

Bahram lui répondit : « O roi, jeune, prudent, « brave et bon cavalier ! je répéterai à Thous tes pa- « roles, je baiserai sa main pour obtenir ce que tu « désires ; mais le Sipehbed n'est pas un homme de « sens, et sa tête ne s'abandonne pas facilement aux « bons conseils. Il est vaillant, riche et de noble nais- « sance, mais il n'a pas de raison. Gouderz et Khosrou « ont eu à lutter contre lui, à cause de Feribourz et « de la couronne, et il répète toujours qu'il est fils « de Newder et digne d'occuper le trône. Il se peut « qu'il refuse de faire ce que je lui demanderai, qu'il « se prenne violemment de querelle avec moi. Si donc « un autre que moi s'avançait vers toi, ne lui laisse « pas apercevoir ta tête et ton casque. Thous m'avait « dit : Va voir qui est sur cette montagne, et quand « tu l'auras atteint, ne lui demande pas pourquoi il « est là, ne lui parle qu'avec la massue et le poignard ; « comment laisserions-nous quelqu'un se placer au- « jourd'hui sur cette hauteur ? Si donc Thous s'adoucit, « je reviendrai avec cette bonne nouvelle et te con- « duirai avec joie à notre camp ; mais si c'est un autre « que tu vois venir, ne te fie pas beaucoup à lui. Dans « tous les cas il ne viendrait qu'un seul cavalier pour « te combattre, telle est la règle de notre chef. Main- « tenant sois circonspect et prudent, rentre au châ- « teau et quitte ce lieu. »

En ce moment Firoud tira de sa ceinture une massue dont la poignée était d'or et incrustée de turquoises, et la lui donna en disant : « Prends-la comme « un souvenir de moi ; elle te servira ; et si le Sipehdar « Thous vient chez moi dans des dispositions amicales, « nous serons heureux et pleins de joie, et je distri- « buerai des présents plus précieux, des chevaux, des « selles, des diadèmes d'or, des sceaux dignes d'un « roi. »

BAHRAM RETOURNE AUPRÈS DE THOUS.

Bahram, à son retour, dit à Thous : « Puisse la « raison être la compagne de ton âme pure ! Sache « que c'est Firoud, le fils du roi Siawusch, qui fut « tué si injustement. Il m'a montré la marque que « toute sa famille tient de Kaous et de Keïkobad. »
L'injuste Thous lui répondit : « C'est moi qui suis le « maître de l'armée, des clairons et des timbales, je « t'ai dit de me l'amener sans lui adresser de ques- « tions. S'il est roi, je suis un Keïanide, et pourquoi « croit-il pouvoir m'arrêter devant ce château ? Le « fils d'une femme turque intercepterait ainsi la route « de mes troupes, comme un corbeau de mauvais « augure ? Je ne verrai donc jamais de cette famille « obstinée de Gouderz que des actes nuisibles à l'ar- « mée ? Tu as eu peur d'un cavalier isolé et sans « valeur, car ce n'est pas un lion furieux que tu as « trouvé sur cette montagne. Il a vu notre armée et a

« eu recours à la ruse, et tu t'es donné en vain la « peine de monter et de descendre. »

Ensuite il dit à ses braves : « O héros destructeurs « de vos ennemis ! je demande un brave renommé et « désireux d'accroître sa gloire, pour qu'il aille contre « ce Turc, qu'il lui tranche la tête avec son poignard « et me l'apporte devant cette assemblée. » Rivniz se ceignit sur-le-champ et accourut auprès de l'orgueilleux Thous. Mais Bahram lui dit : « O Pehlewan, ne « cours pas follement à ta perte. Aie devant les yeux « la crainte du maître du soleil et de la lune, n'ou- « blie pas que tu aurais à rougir devant le roi. Ce « Firoud est de sa famille et son frère ; ensuite c'est « un cavalier illustre et avide de combats ; et un ca- « valier seul qui se détacherait de l'armée et l'affron- « terait sur la crête de la montagne ne se tirerait pas « en vie de ses mains ; de sorte que tu ne fais que « préparer des soucis à ton cœur joyeux. »

Thous s'irrita de ces paroles de Bahram, dont les conseils ne lui plaisaient pas. Il donna l'ordre que quelques guerriers allassent attaquer le noble Firoud, et beaucoup de braves s'avancèrent vers le Sipehbed et s'offrirent à le combattre. Le vaillant Bahram leur dit de nouveau : « Ne traitez pas ceci comme peu de chose, « c'est le frère de Keï Khosrou qui se trouve sur cette « montagne, et chaque cheveu de sa tête vaut mieux « que *la vie* d'un Pehlewan. Quiconque a jamais vu « les traits de Siawusch s'arrêtera quand il apercevra

« son fils. » Lorsque Bahram eut fait ce portrait de Firoud, les braves rebroussèrent chemin.

FIROUD TUE RIVNIZ.

Mais le gendre de Thous, sur lequel le ciel tournait avec dérision, se remit en route et se dirigea de Djerem vers le mont Siped, le cœur plein d'arrogance et de bravoure. Lorsque Firoud l'aperçut du haut de la montagne, il tira de l'étui son arc royal, en disant à Tokharch le guerrier expérimenté : « Thous méprise mes paroles, car voici un cavalier « qui s'approche, et ce n'est pas Bahram ; mon cœur « est opprimé et inquiet. Regarde-le, et dis-moi si « tu le reconnais et si tu devines pourquoi il est cou- « vert de fer de la tête aux pieds. » Tokharch lui répondit : « C'est Rivniz, un vaillant cavalier ; il a qua- « rante sœurs semblables au gai printemps, mais il « est le seul fils de son père. C'est un homme rusé, « fourbe et flatteur, mais jeune et brave, et il est « gendre de Thous. » Firoud répondit à son sage compagnon : « Il ne faut pas louer l'ennemi au moment « du combat ; s'il vient nous attaquer, je le coucherai « sur le pan des robes de ses sœurs. S'il ne meurt « pas aussitôt que le touchera le vent excité par ma « flèche, ne m'appelle plus un homme. Mais faut-il « que mon trait abatte l'homme ou le cheval ? Dis-le- « moi, ô conseiller plein d'expérience ! » Tokharch répondit : « Dirige ta flèche contre l'homme ; peut-

« être qu'alors Thous se repentira, en voyant que tu « es résolu à résister après lui avoir fait des offres de « paix. Pourquoi un homme comme lui t'attaque-t-il « follement? pourquoi veut-il déshonorer ton frère? »

Pendant que Rivniz le lion s'approchait l'épée à la main du vaillant Firoud; celui-ci banda son arc et lui décocha d'en haut une flèche qui lui cloua son casque de Roum sur la tête. Rivniz tomba, son cheval s'enfuit, et la tête du héros resta enfouie dans la poussière. Lorsque le Sipehdar Thous regarda de Meyem *vers la hauteur*, ce *héros semblable à une* montagne avait disparu à ses yeux. Un sage a dit à cette occasion : « L'homme a toujours à se repentir d'un « naturel méchant. »

FIROUD TUE ZERASP.

Le Pehlewan dit alors à Zerasp : « Il faut que tu « jettes, dans ta colère, des flammes comme Ader- « gouschasp. Revêts-toi de ton armure de cavalier, « exerce toutes les forces de ton âme et de ton corps, « et venge l'illustre Rivniz, sinon j'irai le venger « moi-même. » Zerasp alla sur-le-champ mettre son casque, le cœur plein de haine, la tête pleine de vent, et sortit du centre de l'armée, rapide comme Adergouschasp. Le jeune Firoud le vit de loin, jeta un regard rapide sur Tokhareh, et lui dit : « Voici un « nouveau combattant. Regarde-le, ô toi qui as de « l'expérience, et *dis-moi* quel est ce cavalier iranien. »

Tokhareh lui répondit : « C'est le fils de Thous, son « nom est Zerasp, il ne détournerait pas son cheval « du chemin d'un éléphant furieux. Rivniz ayait « épousé sa sœur, et il vient maintenant le venger. « Quand il sera assez près pour distinguer ta poi- « trine, ton bras et ton casque, décoche une flèche « contre lui, afin que le Sipehdar Thous apprenne « que nous ne sommes pas ici pour être insultés. » Le courageux Firoud lança son cheval, frappa Zerasp avec une flèche au milieu du corps, et cousit à son corps le pommeau de la selle. La pointe de la flèche priva Zerasp de la vie; il tomba, et son cheval s'en retourna en fuyant ventre à terre.

THOUS ATTAQUE FIROUD.

Un grand tumulte s'éleva dans l'armée des Iraniens, et tous les braves se couvrirent de leurs casques. Le cœur de Thous était gonflé de sang, ses yeux versaient des larmes, et il se revêtit précipitamment de sa cuirasse. Il se lamentait de la mort de ces *deux* braves, il tremblait comme une branche de tremble; il monta à cheval, semblable à une haute montagne sur laquelle on aurait placé un éléphant de guerre, et se dirigea vers Firoud, l'âme remplie de haine et la tête pleine d'orgueil. L'éloquent Tokhareh dit : « Voici un furieux éléphant qui « monte vers nous; c'est le Sipehdar Thous; il vient « te combattre, mais tu ne peux résister à ce cro-

« codile plein d'expérience. Viens, nous fermerons « avec soin la porte du château et attendrons la dé- « cision du sort. Tu as tué son fils et son gendre, ne « songe donc plus aux banquets. »

Le jeune Firoud dit avec colère à Tokhareh : « Quand il s'agit de luttes et de batailles, qu'est-ce « que Thous, qu'est-ce qu'un éléphant, un lion « furieux, un léopard courageux ou un tigre? Ils « succombent tous quand c'est un homme qui les « combat, et ce ne sont pas eux qui me consumeront « par la flamme de leur colère. » Tokhareh l'expéri- menté répondit : « Il ne faut pas que les rois mé- « prisent les conseils; tu n'es qu'un cavalier isolé, et « quand même tu serais de fer, quand même tu pour- « rais arracher un rocher de sa base, il y a trente « mille Iraniens illustres qui viendront te combattre « sur cette montagne, qui anéantiront tout et ne lais- « seront subsister ici ni ce château, ni une pierre, « ni un grain de poussière; et si Thous périssait de « la main, Khosrou serait affligé de sa perte, et tu « ferais tort au projet qu'il a de venger ton père, un « tort qu'il ne pourrait peut-être jamais réparer. « Tourne donc bride, ne lance plus de flèches, rentre « au château et ne livre pas un combat insensé. »

Mais il n'ajouta pas à ces paroles ce qu'il aurait dû y ajouter, et lui cacha une partie de la vérité; de sorte que la folie de ce vil Destour poussa Firoud au combat et lui fit perdre la vie. Car sa résidence était

un château dans lequel demeuraient quatre-vingts esclaves, et ces belles au visage de lune se tenaient sur le rempart, regardant ce qui se passait et causant. Firoud, lorsqu'il s'agit de faire retraite, fut honteux à cause d'elles, il arrangea la bride de son cheval, se raffermit sur la selle et plaça sur son arc une flèche de bois de peuplier. Tokhareh dit au vaillant roi : « Si tu es résolu à combattre l'illustre « Thous, garde-toi de le tuer et abats seulement son « cheval; car les princes ne se battent pas à pied, « quelque grand que soit l'embarras où ils se trouvent. « D'ailleurs tu ne réussirais pas à le tuer avec une « flèche ordinaire; et aussitôt que le Sipehbed aurait « atteint la crête de la montagne, toute son armée le « suivrait sans doute. Tu ne peux lui résister, et tu « n'as jamais vu les rides terribles de son front. » Firoud approuva ces paroles, banda son arc, le tendit et lança une flèche contre le cheval du Sipehbed, comme un cavalier doit les lancer de son arc. Le destrier baissa la tête et tomba mort; et Thous, le cœur plein de rage, la tête remplie de vent, s'en retourna au camp à pied, le bouclier pendu à son cou, couvert de poussière et tout confondu. Firoud le poursuivit de ses sarcasmes : « Qu'est-il donc « arrivé à cet illustre Pehlewan, qui est venu com- « battre un cavalier seul? pourquoi s'en retourne-t-il « si fièrement vers les rangs de son armée? » Les esclaves de Firoud poussaient des éclats de rire, et

leurs voix montaient au-dessus du ciel lorsqu'elles s'écriaient : « Voilà un vieillard qui roule en bas de « la montagne, de peur des flèches de ce jeune « homme ! »

Lorsque le Sipehbed fut de retour de la montagne, ses braves l'entourèrent remplis de soucis; ils le saluèrent l'un après l'autre, en disant : « O illustre « Pehlewan du monde, te voilà revenu sain et sauf, « et nous n'avons pas à te pleurer. » Mais le noble Guiv était honteux de voir revenir à pied le vaillant Sipehdar, et il dit : « Firoud ne sait pas se mettre à « sa place, et l'éclat des joues des héros est terni. « Quand même il serait un prince portant la boucle « d'oreille *de la royauté*, comment peut-il traiter avec « tant de mépris cette grande armée? Il ne faut pas « que nous nous soumettions à de telles prétentions « de sa part. Thous s'est peut-être montré trop em- « porté, mais Firoud a rempli le monde de discorde; « nous avons tous dévoué notre vie à *venger* Siawusch, « mais il ne faut pas que nous souffrions en silence « cette disgrâce. Le noble Zerasp, le courageux cava- « lier, le petit-fils de Newder, a été tué, et Rivniz « est noyé dans son sang; quelle nouvelle honte « attendons-nous? Firoud est de la race de Djem- « schid et de la souche de Kobad, mais il a ouvert « une porte sans savoir *où il irait.* »

COMBAT DE GUIV ET DE FIROUD.

Guiv ayant ainsi parlé, revêtit promptement sa cuirasse et s'élança comme un bélier sauvage qui grimpe sur une montagne. Lorsque Firoud fils de Siawusch l'aperçut, il poussa un profond soupir, et dit : « Dans cette vaillante armée, ils ne savent pas « distinguer entre la montée et la descente. Ils sont « tous plus braves les uns que les autres, ils ressem- « blent au soleil *brillant* dans le signe des Gémeaux; « mais leur Pehlewan n'a pas de sens, et une tête « privée de jugement est comme un corps sans âme. « Je crains qu'ils ne réussissent pas à se venger du « Touran, à moins que Khosrou n'y aille lui-même, « et alors lui et moi nous nous entr'aiderons pour ven- « ger notre père et mettre nos ennemis sous nos pieds. « Dis-moi le nom de ce cavalier orgueilleux qui fera « pleurer *les siens* sur *l'impuissance de* sa main et *de* « son épée. » Tokharch jeta un court regard de la haute crête de la montagne vers la vallée, et répon- dit : « C'est un terrible dragon, dont le souffle fait « mourir l'oiseau dans l'air; c'est lui qui a lié les « mains à ton grand-père Piran et qui a battu deux « armées de Touraniens. Il a rendu orphelin maint « enfant, il a traversé bien des montagnes, des « fleuves et des déserts; il a privé de leurs fils bien « des pères et a mis le pied sur le cou de maint lion. « C'est lui qui a emmené ton frère dans l'Iran et qui

« a traversé le Djihoum sans barque. On l'appelle « Guiv, c'est un éléphant, et dans les combats il est « puissant comme les flots de l'Indus. Tu auras beau « raidir, à l'aide de ton anneau la corde de ton arc, tes « flèches ne perceront pas sa cotte de mailles; car « Guiv s'est revêtu, pour ce combat, de l'armure de « Siawusch, qui n'a rien à craindre de la pointe d'un « trait. Tends donc ton arc et dirige ta flèche contre « son cheval, car tu réussirais peut-être à blesser ce « lourd destrier, et alors vraisemblablement Guiv se « trouvant démonté s'en retournera, le bouclier sus- « pendu à son cou, comme a fait le Sipehbed. »

Le courageux Firoud banda son arc, en frotta la courbure avec la paume de la main, lança la flèche contre le poitrail du cheval, et le vaillant Guiv fut obligé de mettre pied à terre et de s'en retourner. Tous les échos du mont Siped retentirent d'éclats de rire, et cette moquerie jeta le trouble dans le cerveau de Guiv. Tous les braves vinrent à sa rencontre, disant : « Gloire à Dieu ! ton cheval seul est blessé, ô « noble héros, et tu ne l'es pas; tu n'as pas succombé, « grâce au dispensateur de la justice. » Bijen arriva dans ce moment, rapide comme le vent, et adressa à son père des paroles irrespectueuses : « O héros ! « toi qui as vaincu des lions, toi dont la main a tou- « jours été prête à frapper, toi qu'un éléphant n'au- « rait pas osé combattre ! comment as-tu tourné le « dos devant un cavalier seul, toi dont la main a tou-

« jours été l'âme de la bataille ! Un Turc a blessé ton « cheval, et tu reviens tout étourdi comme un homme « ivre ?

Guiv lui répondit : « Quand mon destrier a été « blessé, je l'ai laissé sur-le-champ. » Il ajouta quelques paroles sévères, sur quoi Bijen lui tourna le dos. Guiv fut courroucé de ce que son fils riait de lui, et le frappa sur la tête avec son fouet en disant : « N'as-tu pas appris de ton maître que tout en se « battant il faut réfléchir ? Mais tu n'as ni cervelle, « ni sens, ni intelligence, et malheur à celui qui élève « un enfant comme toi ! » Ces paroles de colère remplirent d'amertume le cœur de Bijen, et il jura par Dieu le maître du monde qu'il n'ôterait plus la selle de son cheval jusqu'à ce qu'il eût vengé la mort de Zerasp, dût-il périr lui-même.

Il se rendit chez Kustehem, le cœur plein de douleur, la tête remplie du désir de la vengeance, et lui dit : « Donne-moi un de tes chevaux, qui soit ardent « et me porte facilement sur cette montagne, car je « vais me couvrir de mon armure de bataille et mon- « trer comment doit se comporter un homme. Il y a « un Turc sur la crête de la montagne, et toute l'ar- « mée le regarde ; je vais le combattre, car ce qu'il « a fait m'attriste l'âme. » Kustehem lui dit : « Cela « n'est pas raisonnable ; ne flaire pas follement la « feuille *de l'arbre* du malheur. Quand il faudra nous « remettre en marche, nous trouverons beaucoup de

« montées, de descentes et de plaines, et je n'ai plus « que deux chevaux qui peuvent me porter quand « je suis revêtu de ma cuirasse. Or si ce Turc m'en « tuait un, je n'en trouverais plus de pareil pour la « marche, la vigueur et la taille. Zerasp le maître du « monde, Rivniz, Thous qui compte pour rien toute « la terre, et ton père qui attaquerait un éléphant « furieux et ne daigne pas jeter les yeux sur la sphère « qui tourne, sont tous revenus découragés de cette « entreprise, et personne n'a pu attaquer ce rocher. « Il n'y a que l'aile du vautour ou de l'aigle qui puisse « porter quelqu'un dans ce château. »

Bijen lui répondit : « Ne me brise pas le cœur. Je « suis résolu d'employer toutes mes forces. J'ai juré « solennellement par la lune, par le maître du monde « et par le diadème du roi, que je ne détournerai pas « la tête de mon cheval de cette montagne, dussé-je y « périr comme Zerasp. Mais puisque tu ne veux pas « me donner un cheval pour que je puisse venger « Zerasp, j'irai à pied, fièrement comme Adergou- « schasp. » Kustehem lui répondit : « Je ne voudrais « pas qu'un cheveu tombât de ta barbe, et si j'avais « cent mille chevaux et que la queue de chacun fût « ornée de pierreries dignes d'un roi, je ne te les « refuserais pas, ni mes trésors, ni ma vie, ni ma « massue, ni mon épée. Va, regarde tous mes che- « vaux, choisis celui qui te convient le plus, fais- « le seller, et s'il est tué, je ne t'en ferai pas de re-

« proches. » Or il avait un destrier *courageux* comme un loup, à l'encolure fine, ardent et fort, et le jeune homme plein d'ambition le fit caparaçonner.

Le cœur de Guiv se remplit de tristesse à cette nouvelle, car il pensait à la manière dont Firoud tirait de l'arc. Il fit appeler Kustehem et lui parla longuement de la jeunesse de son fils, auquel ensuite il envoya la cuirasse et le casque royal de Siawusch. Kustehem apporta cette armure de bataille à Bijen, qui s'équipa comme il convient à un brave, et se mit en route pour le mont Siped, déterminé à se venger.

COMBAT DE BIJEN ET DE FIROUD.

Le jeune roi dit à Tokhareh : « Il vient encore un « illustre cavalier; regarde-le et dis-moi son nom, « dis-moi qui aura à pleurer sur la mort de ce « brave. » L'éloquent Tokhareh répondit au prince : « C'est un homme qui n'a pas son pareil dans l'Iran; « c'est le fils de Guiv, c'est un brave, victorieux dans « les combats comme un lion. Guiv n'a pas d'autre « enfant, et il lui est plus cher que sa chère vie. « Frappe son cheval, parce qu'il ne faut pas désoler « le cœur du roi de l'Iran, ensuite parce que Bijen « porte ce haubert que Guiv a agrafé au collier *du* « *casque de Siawusch*, et contre lequel tes flèches et tes « javelots ne peuvent rien. Il est possible qu'il con- « tinue la lutte à pied, et alors tu ne pourras lui

« résister. Regarde, il tient dans sa main *une épée* « *étincelante comme* un diamant. »

Le vaillant Firoud lança une flèche contre le cheval, qui tomba comme s'il n'avait jamais eu de vie ; Bijen se dégagea, et se dirigea vers Firoud l'épée à la main et en s'écriant : « O brave cavalier, attends-« moi ; tu vas voir comment les lions combattent, tu « vas apprendre comment ils s'élancent dans la ba-« taille, à pied et l'épée à la main. Tu vas le voir, si « tu veux m'attendre, et tu n'auras plus jamais envie « de combattre. »

Quand Firoud vit que Bijen ne s'enfuyait pas, il se mit en colère contre lui et décocha une nouvelle flèche ; le héros se couvrit la tête de son bouclier que la flèche perça, mais sans toucher la cotte de mailles, et Bijen continua rapidement sa course pénible ; à la fin il atteignit le sommet escarpé de la montagne et tira sur-le-champ son épée. Le noble Firoud s'enfuit devant lui, et un cri de détresse partit de tous les remparts du château. Bijen courut après lui, son épée tranchante à la main ; il en frappa les caparaçons du cheval et les brisa, et le noble animal tomba. Firoud se jeta dans la porte du château, que ses braves s'empressèrent de renfermer, et fit pleuvoir du haut des remparts une grêle de pierres ; car il savait que ce n'était pas le moment d'hésiter.

Bijen s'écria : « O illustre héros, tu t'enfuis ainsi « devant un homme à pied, toi brave et monté, et

« tu n'en es pas honteux ? Hélas ! que sont devenus « le courage et la gloire du vaillant Firoud ? » Il s'en retourna du champ de bataille auprès de Thous, et dit au Pehlewan de l'armée : « Pour combattre ce seul « brave il faudrait un lion renommé du désert, et le « Sipehbed ne devrait pas s'étonner si les flèches de « Firoud réduisaient en eau le rocher le plus dur et « s'il ouvrait une mine sous la mer, car on ne peut « s'imaginer une valeur plus grande *que celle de* « *Firoud.* » Le Sipehbed jura par Dieu le Seigneur, disant : « Je ferai voler jusqu'au soleil la poussière « de ce château, je conduirai mon armée et livrerai « un grand combat pour venger Zerasp mon fils « chéri. Je tuerai ce méchant Turc, je rougirai de son « sang le cœur de ce rocher. »

MORT DE FIROUD.

Lorsque le soleil brillant eut disparu, et que la sombre nuit eut envahi le ciel avec son armée *d'étoiles*, mille braves cavaliers entrèrent dans Kelat pour en former la garnison. Ils barricadèrent fortement la porte du château qui regardait le côté *de Djerem*, et l'on entendit le bruit des clochettes pendues au cou de leurs chevaux. Djerireh dormait en pensant à son fils ; elle n'avait pour compagnie que la nuit sombre, les soucis et la douleur. Elle vit en rêve une grande flamme qui s'élançait du château au-devant de son fils chéri, et qui consumait tout le

mont Siped, le château et les esclaves de Firoud. Son cœur en fut affligé, et elle se réveilla, l'esprit troublé et rempli d'inquiétude pour son fils ; elle monta sur le rempart, regarda autour d'elle et vit toute la montagne couverte de cuirasses et de lances. Sa joue fut inondée *de larmes* de sang, son esprit fut confondu, et elle courut auprès de Firoud et lui dit : « Réveille-toi, mon fils! Les astres nous envoient du « malheur, toute la montagne est couverte d'ennemis, « et la porte du château est entourée de lances et de « cuirasses. »

Le jeune homme répondit à sa mère : « Jusqu'à « quand verseras-tu ainsi des larmes de douleur ? Ma « vie est entièrement finie, je la compte plus parmi « les biens de ce monde. Mon père a péri dans sa « jeunesse, et moi je péris comme lui. Il a reçu la « mort de la main de Gueroui, et Bijen va fondre « sur moi pour me la donner. Mais je lutterai, je « mourrai en homme et ne demanderai pas grâce « aux Iraniens. » Il arma toute sa troupe de massues et de cuirasses, se couvrit la tête d'un magnifique casque turc, le corps d'une cotte de mailles de Roum, et se mit en route, tenant en main son arc de Keïanide.

Lorsque le soleil montra sa face brillante et s'éleva glorieusement sur la voûte du ciel, on entendit de tous côtés les voix des chefs, le choc des massues, le tonnerre des trompettes et des timbales et le son

des clairons et des clochettes indiennes. Firoud sortit par la porte du château emmenant tous ses guerriers turcs. La poussière soulevée par les cavaliers et les ailes de leurs flèches firent de la montagne comme une mer de poix. Il n'y avait pas de surface plane pour s'y battre, et la montagne et les pierres faisaient trébucher les chevaux. On poussa des cris de part et d'autre, chacun combattit de toutes ses forces : Thous était à la tête des siens, armé de toutes pièces, et tenant dans sa main une épée tranchante et un bouclier ; autour de lui se pressaient à pied les chefs de son armée, les yeux tournés vers les remparts du château. C'est ainsi que la troupe de Firoud combattit en perdant beaucoup de monde, jusqu'à ce que le soleil eût atteint le faîte du ciel. Les Turcs furent tués sur les hauteurs et dans les ravins, et l'étoile du jeune héros baissait ; mais il étonnait les Iraniens, qui n'avaient jamais vu un lion aussi terrible. Étant pressé ainsi par ses adversaires, il vit que la fortune ne lui était pas favorable. Il ne restait plus auprès de lui aucun de ses cavaliers turcs, et un seul homme ne peut pas porter tout le poids d'une bataille ; il tourna donc bride, s'enfuit seul du sommet de la montagne et galopa vers le château. Rehham et Bijen lui dressèrent une embûche, et convinrent de l'attaquer *à la fois* par le haut et le bas du chemin. Bijen l'ayant aperçu, prit par le bas en lâchant les brides à son cheval et en appuyant sur l'étrier. Le vaillant

Firoud vit le casque de Bijen, et tira sur-le-champ son épée pour l'en frapper sur la tête et lui fendre d'un seul coup le casque et le corps ; mais Rehham arriva sur lui par derrière en poussant des cris et en brandissant une épée indienne, et il donna sur l'épaule de ce courageux lion un coup qui rendit son bras impuissant ; en même temps, Bijen, le fils de Guiv, lui asséna avec sa massue un grand coup sur le casque et la tête ; et le jeune homme, blessé au bras et à l'épaule, pressa le pas de son cheval en poussant des cris. C'est ainsi que le vaillant Firoud atteignit le château dont on allait aussitôt refermer la porte, lorsque Bijen arriva et d'un coup vigoureux abattit une jambe au cheval de Firoud. Le héros, accompagné de quelques serviteurs, que la bataille des braves avait dispersés, rentra à pied. Sa mère accourut avec ses esclaves, et ces femmes voilées le pressèrent contre leur sein, et le placèrent en gémissant sur son trône d'ivoire ; c'est ainsi que sa vie s'en allait au moment où il devait obtenir une couronne. Les esclaves et Djerireh arrachèrent les boucles parfumées et les mèches de musc de leurs cheveux ; le cœur du noble Firoud se brisait, son trône était entouré de lamentations, son château rempli d'angoisses ; il leva encore une fois les yeux, poussa un soupir, tourna le visage vers sa mère et ses esclaves, et dit, en faisant un effort pour ouvrir les lèvres : « Je ne puis m'étonner que vous arrachiez vos cheveux,

« car les Iraniens vont venir, déterminés à saccager « la forteresse ; ils feront prisonnières ces esclaves ; « ils dévasteront le château, les remparts et la mon- « tagne. Allez, vous toutes dont le cœur se consume « pour moi, dont les joues brûlent dans la douleur « que vous cause ma perte, allez sur le rempart et « jetez-vous en bas, pour que Bijen ne trouve ici « personne. Je ne puis vous survivre que peu d'instants, « car Bijen a brisé mon cœur pur, c'est lui qui me « tue dans les jours de ma jeunesse. »

Ayant prononcé tes paroles, ses joues pâlirent, et son esprit abattu par les sollicitudes et les douleurs monta vers le ciel. La sphère céleste, *instable comme si elle était* ivre, ressemble à un bateleur qui saurait soixante et dix tours dont il se servirait pour faire de nous son jouet, tantôt par le vent, tantôt par la foudre, tantôt par le poignard et l'épée, tantôt par une main inattendue ; quelquefois elle nous tire elle-même du danger ; quelquefois elle nous donne un trône, une couronne et un diadème ; quelquefois elle nous accable de douleurs et d'humiliations, nous charge de chaînes et nous précipite dans la tombe. Tout ce qui a vie doit subir sa loi. Quant à moi, elle me serre le cœur depuis qu'elle me laisse les mains vides. Si l'homme de sens n'avait pas été mis au monde, il n'aurait pas éprouvé dans cette vie la chaleur et le froid ; mais une fois qu'il est né, il vit dans l'aveuglement et ne peut atteindre l'objet

de ses désirs, et c'est sur une telle vie qu'il faudrait pleurer ; à la fin son coussin sera la poussière. Hélas ! *que je plains* ce cœur, cette intelligence et cette noblesse d'âme !

DJERIREH SE TUE ELLE-MÊME.

Lorsque Firoud, le fils de Siawuseh, qui n'avait pas atteint son but et la gloire *qu'il cherchait*, eut quitté ce monde qui ne lui avait pas tenu ses promesses, ses esclaves montèrent sur le portail du château et se précipitèrent en bas. Djerireh alluma un grand feu et y brûla tous ses trésors ; elle saisit une épée, ferma la porte des écuries des chevaux arabes, leur ouvrit le ventre et leur coupa les pieds en inondant ses joues de sang et de sueur. Ensuite elle se rendit à la couche du noble Firoud, à côté duquel elle trouva un poignard brillant, elle appuya sa joue sur le visage de son fils, s'ouvrit le ventre et expira à côté de Firoud.

Pendant ce temps, les Iraniens arrachèrent *de ses gonds* la porte du château et se mirent à tout dévaster. Bahram s'approcha des remparts, l'âme déchirée de douleur ; il s'approcha de la couche de Firoud, la joue inondée de larmes, l'âme pleine d'angoisses, et dit aux Iraniens : « Voici un homme dont le sort est « beaucoup plus triste et plus déplorable que n'a été « celui de son père. Siawusch n'a pas demandé à ses « esclaves de mourir avec lui, et sa mère ne s'est pas

« tuée sur sa couche; il n'a pas vu brûler autour de « lui son palais, détruire et dévorer par les flammes « sa maison et tout ce qu'il possédait. Mais le ciel a « la main assez longue pour atteindre *et punir* le crime, « et il ne tourne pas avec tendresse au-dessus de « l'injuste. Ne serez-vous pas honteux maintenant de « paraître devant Khosrou, après tout ce qu'il a dit « à Thous avec tant d'insistance? Il vous a envoyés « pour venger Siawusch, il vous a donné beaucoup « de conseils et d'avis; mais quand il aura connais- « sance du meurtre de son frère, sa tendresse et sa « faveur vous manqueront, et Rehham et l'irascible « Bijen n'auront plus un seul jour heureux dans leur « vie. »

Dans ce moment le Sipèhdar Thous se mit en marche vers Kelat, avec ses timbales et accompagné de Gouderz et de Guiv, les puissants chefs de l'armée, et d'un grand cortége de braves de l'Iran. Il se dirigea vers le mont Siped; il s'avança rapidement et le cœur libre de tout souci. Mais lorsqu'il se trouva devant la couche de cet homme si déplorablement tué, qu'il le vit lui et sa mère étendus morts sur ce trône, qu'il aperçut d'un côté Bahram pleurant, assis à côté de la couche de Firoud et rempli de colère, et de l'autre côté Zengueh fils de Schaweran et les grands qui l'entouraient, qu'il regarda ce héros, semblable à un arbre, placé sur son trône d'ivoire, beau comme la lune, grand comme un platane, il crut voir Sia-

wusch revêtu de sa cuirasse et de sa ceinture, tenant son épée et ses flèches et dormant sur son trône d'or. Gouderz, Guiv, tous les grands et tous les héros versaient des larmes amères, et Thous lui-même inonda ses joues du sang de son cœur, en regrettant la mort de Firoud et en pleurant son propre fils. Gouderz adressa la parole à Thous, vers lequel se tournaient, en soupirant et en versant des larmes, Guiv, Kustehem, Gourguin et tous les braves, pendant que Gouderz lui parlait ainsi : « La violence « porte pour fruit le regret; ne sème donc jamais « dans le jardin *de la vie* la semence de la colère, car « la précipitation ne convient pas au chef d'une armée, « et un homme emporté n'est pas propre au com- « mandement. Ta colère et ta précipitation ont livré « à la mort ce beau jeune homme de la race des « Keïanides, majestueux, fort, svelte, élancé, *elles ont* « *fait tomber* le Sipehdar Zerasp petit-fils de Newder. « et entraîné la perte de Rivnia. Jamais on n'a vu de « pareils malheurs. La bravoure et l'intelligence sont « dans l'âme d'un homme colère comme une épée « que ronge la rouille. » A ces paroles Thous versa des larmes, et répondit en oubliant son courroux et sa violence : « La mauvaise fortune accable les « hommes de peines et de malheurs. » Ensuite il fit construire un mausolée royal sur le sommet de la montagne; on y plaça Firoud assis sur son trône d'or, vêtu de brocart d'or, ceint d'une ceinture royale,

paré de ses insignes de roi; on demanda de l'eau de rose, du musc, du camphre et du vin; on embauma la tête avec du camphre et le corps avec du gui, de l'eau de rose et du musc. L'ayant placé ainsi sur son trône, ils se retirèrent, et tout fut fini pour cet homme au cœur de lion, qui avait porté si haut la tête. Ensuite on déposa l'orgueilleux Zerasp et Rivniz dans *des tombeaux* à côté *de celui* du prince, et Thous versa de ses yeux des gouttes de sang sur sa barbe blanche comme le camphre. Tel est notre sort, quelle que soit la durée de notre vie; et ni le puissant éléphant ni le lion ne vivent toujours. La pierre et l'enclume ont à craindre la destruction, et le fruit et la feuille n'y échappent pas.

THOUS CONDUIT SON ARMÉE VERS LE KASEHROUD, ET BIJEN TUE PALASCHAN.

Lorsque Thous eut enterré Firoud, il quitta le château et s'arrêta pendant trois jours à Djerem; le quatrième jour on entendit le son des clairons d'airain, le Sipehdar mit l'armée en marche, les trompettes et les timbales résonnèrent, et une poussière noire s'éleva sur la plaine, d'une montagne à l'autre. Quand Thous rencontrait un Touranien, il le tuait et le jetait dans un fossé; il dévasta toute la frontière et marcha ainsi jusqu'aux bords du Kasehroud, où il fit camper son armée, dont les tentes couvraient la terre.

On apprit dans le Touran qu'une armée d'Iraniens était arrivée aux bords du Kasehroud, et Palaschan, un jeune Pehlewan turc, plein de bravoure et de prudence, se mit en route pour observer cette armée et pour compter les drapeaux et les tentes des chefs. Or il y avait au milieu du camp une haute colline, sur un côté de laquelle Anbouh était situé, et Guiv et Bijen étaient assis au sommet, causant de toute chose, lorsqu'ils aperçurent sur la route du Touran le drapeau de Palaschan. Le vaillant Guiv, aussitôt qu'il le vit de loin, tira son épée en disant : « Voici le lion Palaschan qui arrive, c'est « un brave et illustre cavalier, et je vais à sa rencontre pour lui trancher la tête ou l'amener prisonnier devant l'assemblée des grands. » Bijen lui dit : « Puisque le roi m'a fait un présent pour que « je livre ce combat, il faut que j'obéisse à ses ordres « et que j'attaque le vaillant Palaschan. » Guiv lui répondit : « Ne te hâte pas de lutter contre ce lion; « il ne faut pas le combattre, car cette entreprise « détruirait mon bonheur. Palaschan est comme un « lion des champs, il ne cherche d'autre proie que « des hommes de guerre. » Bijen lui dit : « Ne me « couvre donc pas de honte devant le roi du monde « dans cette affaire. Prête-moi, pour ce combat, l'ar« mure de Siawusch, et tu verras un léopard saisir « sa proie. »

Guiv lui remit la cotte de mailles qu'il demandait,

et Bijen en ferma soigneusement les boucles; il monta un cheval ardent et s'avança dans la plaine, une lance en main. Palaschan avait tué une antilope et en faisait rôtir des morceaux devant le feu; il tenait son lacet suspendu à son bras pendant qu'il était assis pour manger. Son cheval, qui errait en paissant, aperçut de loin le cheval de Bijen, poussa un cri et accourut vers son maître, lequel conclut qu'il arrivait un cavalier, et s'avança tout revêtu de ses armes. Il s'adressa à Bijen, en criant d'une voix forte : « Je suis le destructeur des lions, le vainqueur « des Divs. Dis-moi ton nom, car ton étoile aura à « te pleurer. » Le héros lui répondit : « Je suis Bijen, « et dans le combat un éléphant au corps d'airain; « mon grand-père est un lion plein de bravoure, mon « père est le vaillant Guiv, et tu vas éprouver la force « de mon bras; car tu n'es pour moi, au jour de la « bataille et au moment du combat, que comme un « loup de la montagne qui se repaît de cadavres. Tu « t'es nourri de fumée, de cendres et de sang; mais « comment se fait-il que tu oses mener ton armée « sur ce champ de bataille ? »

Palaschan, sans lui répondre, lança son *cheval pareil à un* éléphant de guerre. Les deux cavaliers s'attaquèrent avec fureur et soulevèrent la poussière noire; les pointes de leurs lances se brisèrent; ils saisirent leurs épées, qui bientôt tombèrent par morceaux, tant ils frappaient fort; ils tremblaient tous

les deux comme les feuilles du tremble; leurs chevaux étaient inondés de sueur, et leur tête était étourdie. Ces deux fiers lions, ces deux combattants ardents, saisirent leurs lourdes massues; ils luttèrent ainsi jusqu'à ce que Bijen poussa un grand cri, leva sur son épaule sa pesante massue, en donna un coup à Palaschan au milieu du corps, lui fracassa l'épine du dos, et le fit tomber de cheval, le corps, le casque et la cuirasse brisés. Bijen descendit de cheval *rapidement* comme *un tourbillon de* poussière, et trancha la tête à ce brave. Il emporta l'armure et la tête de l'illustre héros, emmena son cheval et s'en retourna auprès de son père.

Cependant Guiv était rempli d'inquiétude sur ce combat et sur la manière dont le vent *du sort* allait faire tourner cette journée. Il poussait des cris, il bouillonnait assis sur la colline, et regardait s'il ne verrait pas paraître sur la route la poussière que soulèverait Bijen *en revenant.* A la fin son jeune fils parut avec la tête, la cuirasse et le cheval du Pehlewan, et les plaça devant son père, qui s'écria : « O mon fils ! puisses-tu être toujours victorieux ! » Ils se levèrent joyeusement et rentrèrent au camp, où Bijen remit au Sipehdar la tête, la cuirasse, le casque et le cheval de son ennemi. Thous fut si rempli de joie, que tu aurais dit qu'il versait son âme sur Bijen, en disant : « Palaschan était le sou- « tien de leur armée, le chef de leurs braves, le

« diadème du roi. Puisses-tu être toujours heureux ! « puisses-tu toujours réussir! puissent tes ennemis « être impuissants à te faire du mal ! »

LES IRANIENS SOUFFRENT DE LA NEIGE.

Ensuite Afrasiab apprit que la frontière du Touran était couverte de flots d'hommes, qu'une armée s'approchait du Kasehroud, et que le monde était obscurci par la vengeance de Siawusch. Il dit à Piran, le chef de son armée : « Khosrou a dévoilé ses se- « crets, et à moins que nous ne voulions nous sou- « mettre, il faut que nous partions tous avec les « étendards et les tambours; sinon l'armée de l'Iran « arrivera, et nous ne verrons plus briller ni le soleil « ni la lune. Va, rassemble des troupes de toutes « parts, et ne perdons pas le temps en discours.

Cependant un vent violent s'éleva du côté du Touran, un vent tel qu'aucun Iranien n'avait souvenir d'un pareil; d'épais nuages enveloppèrent la terre, et le froid congelait l'eau. Les tentes se couvrirent de glace, et la neige étendit son tapis sur les montagnes. Tout le pays disparut sous la neige, et pendant sept jours personne ne vit le sol de la plaine ; on manquait de nourriture, on ne dormait pas, on n'avait pas une place où se reposer: tu aurais dit que la surface de la terre était un rocher. Personne ne songeait plus au jour où il faudrait combattre, on tuait les chevaux de bataille pour les manger.

Beaucoup d'hommes et d'animaux périrent, et les mains des braves étaient engourdies. Le huitième jour le soleil parut dans toute sa force et convertit la terre en une mer. Thous convoqua *les chefs de* l'armée et leur parla longuement des *chances qui les attendaient s'ils livraient* bataille. « Notre armée, dit-« il, a trop souffert de la famine, et il faudrait quitter « ce camp. Maudit soit ce pays! maudits soient Kelat, « le mont Siped et le Kasehroud ! »

Bahram, le plus fier d'entre les héros, lui répondit : « Il ne faut pas que je cache la vérité au Si-« pehdar. Tu veux toujours nous réduire au silence « par tes paroles ; tu pousses *la folie* jusqu'à tuer le « fils de Siawusch. « Je t'avais averti de ne pas le faire, « parce que ce n'était pas juste. Souviens-toi des « désastres qui en sont déjà résultés; et quels mal-« heurs ne vont-ils pas encore t'atteindre! car cette « affaire ne fait que commencer. » Thous lui dit : « Adergouschasp n'est pas plus glorieux que n'était « le vaillant Zerasp, et Firoud n'a pas été tué inno-« cemment. C'était écrit, et ce qui est fait est fait. « Jette les yeux sur l'armée; y vois-tu un homme égal « à Rivniz en bravoure, en beauté et en qualités de « toute espèce ? Il a toujours rempli de vin et de lait « la coupe *de ma vie.* C'était un jeune homme par sa « stature, mais sa parole était celle d'un vieillard. « Ne parlons pas du passé; que Firoud ait été tué « justement ou injustement, Guiv a accepté du roi un

« présent, à condition de brûler cette montagne de « bois qui barre notre chemin. Voici le moment de « le faire et d'éclairer toute une sphère du ciel par « cet incendie, qui ouvrira un passage à l'armée et « lui permettra d'avancer. » Guiv dit : « Cette entre- « prise n'est pas difficile, et quand même elle le « serait, elle n'est pas sans récompense. » Bijen fut « attristé de ces paroles, et dit : « Je n'y consentirai « pas. Tu m'as élevé pour les fatigues et les dangers, « et tu n'as jamais eu à m'adresser de reproches; or « il n'est pas convenable que moi, qui suis jeune, je « me repose pendant que tu te ceindras les reins « dans ta vieillesse. » Guiv lui répondit : « C'est moi « qui l'ai voulu, je me suis offert à remplir ce devoir, « et c'est maintenant le moment de m'y préparer, « et non de penser à mon âge et à mon repos. N'aie « aucune inquiétude sur mon sort, car mon souffle « fondrait un roc. »

Guiv passa le Kasehroud avec peine, car tout était couvert de glaces et de neiges. Lorsqu'il eut atteint la montagne de bois, il ne put en mesurer ni la hauteur ni la largeur; il alluma du feu à l'aide de la pointe d'une flèche, et le jeta dans cet amas de bois qu'il embrasa. Pendant trois semaines on ne put traverser ce brasier, à cause du vent, de la fumée et de l'ardeur des flammes; mais la quatrième semaine l'armée commença à passer lorsque l'eau eut baissé et que le feu fut éteint.

BAHRAM FAIT KEBOUDEH PRISONNIER.

Lorsque l'armée fut réunie autour du Sipehbed, et qu'elle se trouva sur la route de Guirauguird, après avoir traversé le feu, elle se mit en marche en bon ordre, couvrant de ses tentes les plaines et les ravins, prenant toutes les précautions nécessaires et envoyant de tous côtés des éclaireurs. Guirauguird était la résidence de Tejaou, un cavalier qui ne craignait pas un lion. Il possédait des troupeaux de chevaux qui erraient sur toute la plaine d'une montagne à l'autre. En apprenant qu'une armée d'Iraniens s'approchait et qu'il fallait éloigner les troupeaux de leur route, il envoya en toute hâte auprès des pâtres d'Afrasiab un brave dont le nom était Keboudeh; c'était un homme habile, et on avait besoin d'habileté dans cette occasion. Tejaou lui dit : « Aussitôt que le ciel sera couvert de ténèbres, « tu partiras d'ici sans que personne te voie, tu ob- « serveras le nombre des Iraniens et quels sont les « chefs qui portent des drapeaux et des diadèmes. « Car je voudrais les surprendre pendant la nuit; « je voudrais, dans la bataille, convertir en plaine « toute la montagne. »

Keboudeh partit, semblable à un Div noir, et s'approcha, à la faveur de la nuit, de l'armée des Iraniens. Or cette nuit la ronde du camp se faisait par Bahram, dont le lacet aurait pu servir à prendre

des éléphants. Le cheval de Keboudeh se mit à hennir, et Bahram qui se trouvait dans le camp prêta l'oreille; il banda son arc, se raffermit sur ses étriers et lança son destrier, qui ressemblait à un lourd dromadaire. Il décocha une flèche sans prononcer une parole, et quoiqu'il ne pût voir Keboudeh, à cause des ténèbres, le frappa à la ceinture. Le pâtre du roi devint noir *d'effroi;* il descendit de cheval et demanda grâce. Bahram lui dit : « Parle-« moi véritablement, et dis-moi qui t'a envoyé ici et « quel est celui de ces braves que tu voulais atta-« quer. » Keboudeh répondit : « Si tu veux m'accorder « la vie, je te dirai tout ce que tu demandes. Tejaou « est mon maître, et c'est lui qui m'a envoyé, car je « suis un des serviteurs qui l'entourent. Ne me tue « pas, afin que je puisse te montrer le lieu où il se « retire pour se reposer. » Mais Bahram lui dit : « Tejaou est pour moi ce que serait pour un lion « féroce une vache qui l'attaquerait. » Il trancha la tête à Keboudeh avec son poignard et la suspendit à la corde de sa selle royale, la porta au camp et l'y jeta avec mépris; car ce n'était ni la tête d'un homme illustre, ni celle d'un brave cavalier. Le coq et l'alouette se firent entendre sans que Keboudeh fût revenu auprès de Tejaou; et ce prince avide de combats en fut affligé, car il conclut qu'il lui était arrivé malheur. Il rassembla les troupes qu'il avait auprès de lui, et se mit sur-le-champ en route avec elles.

TEJAOU COMBAT LES IRANIENS.

Aussitôt que le soleil se fut levé sur la plaine et que son poignard eut jeté un reflet violet sur la nuit qui fuyait, Tejaou s'avança avec son armée, et les vedettes crièrent aux Iraniens qu'il arrivait du Touran une troupe guerrière, dont le Sipehbed était un crocodile qui tenait dans sa main un étendard. Guiv, entouré de quelques braves, quitta le camp des grands de l'Iran pour aller à sa rencontre; il lui demanda son nom avec colère, disant : « O toi qui « désires le combat, es-tu venu avec un pareil cor- « tége pour livrer bataille? Es-tu venu te jeter de « gaieté de cœur dans les griffes du crocodile? » Le vaillant Tejaou lui répondit : « Mon cœur est « brave, ma main est une griffe de lion. Je descends « d'une famille iranienne, d'une famille de braves « et d'une race de lions; mais maintenant je suis le « gardien de cette frontière et m'assieds sur le trône « *de cette province;* je suis le sceau des braves et le « gendre du roi. » Guiv lui dit : « Ne parle pas ainsi, « car de telles paroles terniraient ton honneur. Quel « est l'Iranien qui s'établirait dans le Touran, à « moins de s'être nourri de sang et de coloquintes? « Si tu es le gardien de cette frontière et le gendre « du roi, pourquoi n'as-tu pas des troupes plus nom- « breuses? Ne fais pas la guerre avec une pareille « armée, ne marche pas en furieux contre les braves;

« car je suis un héros illustre, je mettrai sous mes « pieds la tête des gardiens des frontières. Mais si tu « veux faire ta soumission pour toi et ton armée, si « tu veux te rendre dans l'Iran devant le roi, si tu « veux dans ce moment m'accompagner auprès du « Sipehbed Thous, lui parler et obéir à ses ordres, « je te ferai donner par lui des robes d'honneur et « des trésors, des esclaves et des chevaux caparaçon- « nés. Je crois, ô homme illustre, que c'est là la voie « droite; qu'en dis-tu? Ou si tu veux que je com- « mence la bataille? »

Le rusé Tejaou répondit : « O héros! personne « n'abattra mon drapeau. Le sceau et le trône de ce « pays sont à moi; je possède des chevaux, des trou- « peaux et une armée; mon maître est Afrasiab, un « roi tel que les Iraniens n'en ont pas vu de pareil, « même en rêve; j'ai des esclaves et des chevaux aux « pieds de vent qui errent librement dans la plaine « de Guirauguird. Ne regarde pas le petit nombre « de mes braves, regarde-moi avec ma massue et « mon destrier. Je traiterai aujourd'hui votre armée « de manière à vous faire repentir d'être venus ici. » Là-dessus Bijen dit à son noble père : « O illustre « héros, toujours prêt pour le combat! ô prudent « Pehlewan qui portes haut la tête! tu n'es plus dans « ta vieillesse ce que tu étais dans ta jeunesse; pour- « quoi donner tous ces conseils à Tejaou? pourquoi « cette tendresse et ces offres d'alliance? Il faut saisir

« la massue et l'épée, il faut leur arracher le cœur et « la cervelle. »

Bijen lança son cheval, l'air retentit de cris, on leva les massues et les épées, on fit monter *jusqu'au ciel* une poussière noire qui cachait le soleil; le monde devint sombre comme un nuage de printemps, et l'éclat des astres et de la lune disparut. Au milieu de la ligne se trouvait Guiv qui obscurcissait la lumière du ciel. A l'avant-garde se battait l'ardent Bijen, qui n'était jamais en retard quand il fallait agir. Dans les rangs opposés était Tejaou, qui portait sur la tête sa couronne et qui aurait lutté contre un lion féroce; il était entouré de guerriers, tels qu'Arjeng et Murdoui le lion, qui n'étaient jamais las de combats. Mais bientôt Arjeng lui-même se retira tout découragé; deux tiers de l'armée des Touraniens furent tués, et la fortune abandonna le vindicatif Tejaou. Il s'enfuit, et Bijen le glorieux lion le suivit en poussant des cris, en bouillant de rage, en brandissant sa lance : tu aurais dit que c'était un éléphant furieux. Sa lance atteignit Tejaou au milieu du corps et le priva de toute sa force; le Touranien chancela, sa cuirasse de Roum fut ébranlée et les boutons s'ouvrirent. Lorsque Bijen vit que son ennemi voulait se soustraire au combat, il jeta sa lance par terre, étendit la main comme un léopard dans la montagne étend sa griffe sur un bélier sauvage; et semblable à un vautour

qui saisit une alouette, il arracha à Tejaou cette couronne qu'Afrasiab avait mise sur sa tête en vantant sa sagesse et sa haute naissance.

Tejaou, suivi par Bijen qui ressemblait à Adergouschasp, poussa son cheval vers la porte de son château; mais lorsqu'il en fut tout près, Ispenoui se présenta devant lui, le visage inondé de larmes et s'écriant : « O Tejaou! où est ton armée? où est ta « force et ton courage? Pourquoi t'es-tu éloigné de « moi? pourquoi m'as-tu abandonnée honteusement « dans ce château? Permets-moi de monter derrière « toi, et ne me laisse pas sur la route, livrée aux « ennemis. » L'orgueilleux Tejaou fut saisi de honte, ses joues brûlèrent comme le feu. Il s'approcha d'elle, la fit monter devant lui sur son cheval, et lui en mit les rênes dans la main. Lorsque cette belle qui portait haut la tête fut assise, Tejaou lui abandonna un de ses étriers pour stimuler le cheval; il courut comme un tourbillon de poussière, tenant Ispenoui *devant lui* et poursuivi par l'illustre Bijen, qui voulait le combattre. Pendant quelque temps le cheval de Tejaou soutint la course, mais à la fin l'homme et le cheval se trouvèrent également épuisés; Tejaou dit alors à son esclave : « O ma belle compagne! le « danger est devenu pressant, mon destrier est épuisé, « derrière nous est l'ennemi, devant nous un ravin; « et quand même je pourrais toujours tenir Bijen à « distance, je finirais par tomber entre les mains de

« l'ennemi. Mais toi, tu n'as pas un seul ennemi; ne « reste donc pas avec moi, pour que je puisse remettre « à la course ce cheval. »

Ispenoui mit pied à terre, et la douleur qu'il éprouvait de la perdre fit verser des larmes à Tejaou. Le cheval se sentant allégé, prit un nouvel élan, et Bijen poursuivit le fugitif avec une nouvelle ardeur. Mais lorsqu'il aperçut Ispenoui au visage de lune, dont la chevelure noire lui descendait jusqu'aux pieds, il mit pied à terre auprès d'elle, et s'empara avec douceur de sa personne. Il la plaça derrière lui et s'en retourna au camp du Pehlewan; il arriva joyeusement sous la porte *de la tente* de Thous, et y fut reçu au son des timbales, comme un prudent et vaillant cavalier qui revenait fièrement de la bataille chargé de butin.

Le Sipehdar et les vaillants héros s'occupèrent d'abord à saccager le château de Tejaou; ensuite ils allèrent à la recherche de ses troupeaux qui erraient sur les plaines du Touran. Chacun saisit un lacet et le mania comme il convient à un homme de guerre; on prit dans le nœud les têtes des chevaux, et toute l'armée se pourvut de montures. Ensuite les cavaliers de l'Iran, remplis de bravoure et de colère *contre Afrasiab*, s'établirent dans la résidence de Tejaou.

AFRASIAB APPREND L'INVASION DE THOUS.

Tejaou se présenta devant Afrasiab les yeux inondés

de larmes de douleur, et lui dit : « Le Sipehdar Thous « est arrivé; il a amené une armée avec des éléphants « et des timbales; les têtes de Palaschan et de ses « braves ont roulé misérablement dans la poussière, « et les Iraniens ont dévasté par le feu tout le pays « et ont détruit tous les troupeaux. » Afrasiab fut consterné de ces paroles, et se mit à chercher un remède à ces maux; il dit à Piran fils de Wiseh : « Je t'avais ordonné de rassembler de tous côtés une « armée, mais ta paresse, ta vieillesse, ta folie et ta « lenteur t'ont fait perdre du temps, de sorte qu'un « grand nombre de mes parens et alliés sont tombés « entre les mains de l'ennemi, et que l'étoile de beau- « coup de braves s'est obscurcie. Mais il n'est plus « temps de tarder, le monde est devenu étroit pour « les hommes de sens. »

Le Sipehdar Piran sortit sur-le-champ de la présence d'Afrasiab, il appela de toutes les frontières les hommes de guerre, distribua des armes et de l'argent, et mit en marche son armée. Lorsqu'il eut dépassé la frontière, il assigna aux héros leurs places; l'aile droite à Barman et à Tejaou, cavaliers qui ne reculaient pas devant un éléphant; la gauche à Nestihen, guerrier qui dans le combat ne faisait pas plus de cas d'un lion que d'un bélier. Le monde fut rempli du son des trompettes et du bruit confus des timbales et des clochettes indiennes. L'air devint jaune, rouge et violet, par le reflet de cette grande mul-

titude de drapeaux et d'étendards de toute couleur.

L'armée comptait cent mille combattants, tous déterminés à livrer bataille, et l'on ne pouvait plus passer d'une rivière à l'autre, tant il y avait de troupes et de chevaux, d'éléphants et de dromadaires. Piran marchait en toute hâte, lorsque Afrasiab quitta son palais et se rendit dans le désert pour faire défiler devant lui cette armée nombreuse, fière et vaillante; il fut si content et si rempli d'espoir, qu'il bénit le Pehlewan en disant : « Puisses-tu partir victorieux et revenir heureux! puisse ton œil ne jamais voir le malheur! »

Les corps de l'armée partirent l'un après l'autre, et l'on ne voyait plus ni plaine, ni rivière, ni montagne. Piran leur dit : « Évitez les grandes routes; « prenez les chemins les plus courts; il ne faut pas « que les Iraniens apprennent l'approche de ces nobles « et illustres guerriers, car j'espère leur faire tomber « cette grande armée inopinément sur la tête comme « une montagne. » Il envoya en secret des espions, il s'enquit prudemment de ce qui se passait, tout en s'avançant à marches forcées. Lorsqu'il fut arrivé près de Guirauguird, ses espions eurent des nouvelles de l'armée ennemie, et les rapportèrent en secret à Piran, en disant : « Le Sipehdar Thous reste campé « dans le même lieu, et l'on n'entend pas dans son « camp le bruit des timbales, car ils sont occupés à

« boire et à s'enivrer; ils ont jour et nuit la coupe en « main. Nous n'avons pas vu de cavaliers faisant la « ronde, car ils ne soupçonnent pas *l'approche* de « notre armée. » Piran écouta ces paroles, convoqua ses braves et leur parla longuement de l'armée des Iraniens, ajoutant : « Jamais nous n'avons eu dans la « main une victoire aussi certaine. »

PIRAN SURPREND LES IRANIENS PENDANT LA NUIT.

Piran choisit dans son armée glorieuse trente mille cavaliers armés d'épées, avec lesquels il partit à minuit en défendant de battre le tambour, de sonner du clairon et de faire du bruit. De l'endroit d'où il partit avec ses troupes il y avait encore sept farsangs entre *lui et* les Iraniens. Ils atteignirent d'abord les troupeaux de chevaux qui erraient sur les plaines du Touran; ils en prirent et en tuèrent un grand nombre, sans qu'il leur arrivât malheur; ils tuèrent beaucoup de gardiens et de pâtres, et l'étoile des Iraniens baissa. De là ils s'avancèrent vers l'armée de l'Iran, semblables à un tourbillon de poussière noire. Les Iraniens étaient tous ivres, assis en troupes et sans armes. Guiv se trouvait éveillé dans sa tente, mais le Sipehdar Gouderz *seul* était sobre. Le bruit des voix et des coups de hache étonna Guiv, toujours ardent au combat. Il y avait devant ses tentes un cheval sellé et caparaçonné : il sortit pour *le détacher* et aller où l'on se battait; mais le brave cavalier

tomba, parce qu'il était ivre. Il se mit en colère contre lui-même comme un léopard; il était honteux de son ivresse et de l'état où il se trouvait, et il se dit dans son trouble : « Qu'y a-t-il donc cette nuit, que « mon cerveau soit étourdi *du bruit* de la bataille? » Il s'avança, monta à cheval et s'élança rapidement comme le vent; il vit le ciel obscurci par la nuit et la poussière; *à la fin* il arriva aux tentes de Thous, et lui dit : « Lève-toi! une armée est tombée sur nous, et « nos braves sont endormis. » De là il courut chez son père, une massue à tête de bœuf à la main, il traversa le camp avec la rapidité de la fumée, stimula ceux qui n'étaient pas ivres, et gronda Bijen, en lui disant : « Est-ce le moment de se battre ou de tenir « la coupe de vin? »

Cependant l'armée *ennemie* arrivait enveloppée d'une poussière noire, et un cri immense s'éleva du champ de bataille. Les Iraniens ivres furent stupéfaits des coups donnés et rendus; un nuage fondait sur eux en versant une pluie de traits; au-dessous des têtes des ivrognes étaient de moelleux coussins, et au-dessus des flèches, des épées et des massues.

Aussitôt que l'aurore eut levé sa tête dans le signe du Lion, le vaillant Guiv regarda l'armée, il vit toute la plaine couverte d'Iraniens morts, il vit la terre trempée partout *de sang*. Gouderz aussi regarda autour de lui; il vit les masses des ennemis s'accroître à chaque instant, et des troupes pareilles en nombre

aux fourmis et aux sauterelles couvrir comme un tapis le petit espace *du camp*. Il chercha des yeux son armée et ne vit pas de braves, il ne vit pas de héros ni de lions; les drapeaux étaient déchirés, les timbales renversées; les joues et les yeux *des Iraniens* étaient noirs comme l'ébène; ici se trouvait un père privé de son fils; là un fils privé de son père, et toute cette grande armée était bouleversée. Telle est la manière d'agir du ciel à la rotation rapide; tantôt il vous donne le bonheur, tantôt il vous accable de soucis. Dans leur désespoir les Iraniens tournèrent le dos et abandonnèrent leurs tentes; on ne voyait ni timbales, ni armée rangée, ni bagage; tout était en déroute à droite et à gauche, et c'est ainsi qu'ils arrrivèrent sur le bord du Kasehroud, déshonorés et en désordre. Les cavaliers turcs poursuivirent Thous le cœur plein de vengeance, la bouche pleine de sarcasmes : tu aurais dit qu'il pleuvait des nues des coups de massue qui tombaient par derrière sur les cuirasses, les casques et les cottes de mailles; personne ne pensait à résister, et tous cherchaient un refuge dans la montagne. Les chevaux et les hommes tombaient de fatigue, personne n'avait gardé son sang-froid. Les Turcs étant arrivés devant la montagne, s'en retournèrent, car ils étaient épuisés par le carnage et par la longue route qu'ils avaient faite; et dès que Thous eut quitté la plaine et atteint la montagne, il sentit qu'il était garanti contre leurs

attaques. Un grand nombre d'Iraniens manquaient, et l'on n'entendait que des cris de douleur; tous ceux qui survivaient étaient blessés ou captifs, et c'est sur eux qu'il aurait fallu pleurer; il n'y avait plus ni trône, ni couronne, ni tentes, ni chevaux, ni hommes valides, personne pour consoler *les blessés* et pour en avoir soin, personne pour aller chercher les morts. Que de pères qui pleuraient leurs fils! que de blessés qui souffraient! Telle est la manière d'agir de ce monde inconstant. Il te cache ce qu'il va faire; et caché lui-même *à tes yeux*, il te prend pour jouet et te traite avec colère et avec dédain. Nous sommes tous livrés à des peines sans fin, nous sommes esclaves de nos désirs et plongés dans l'ignorance. Tu es venu du vent, et tu t'en retourneras dans la poussière; mais sais-tu quelle sera jusque-là ta destinée?

Deux tiers des Iraniens étaient morts, le reste était revenu de la bataille couvert de blessures, et aucun médecin ne visitait la couche des blessés; on ne voyait que des douleurs et des larmes de sang. La défaite de Thous le rendait insensé, et son esprit était comme privé de raison. Gouderz, le vieux héros plein d'expérience, avait perdu ses fils et ses petits-fils, il avait tout perdu. Les plus sages de l'armée se rendirent auprès de lui le cœur brisé, et se mirent sous ses ordres. Il plaça sur la montagne une sentinelle pour observer la route d'Anbouh, il envoya de tous côtés des rondes, dans l'espoir de découvrir un

remède contre ces maux. Ensuite il ordonna à un grand d'entre les Iraniens de se ceindre pour aller annoncer au roi ce que Thous avait fait, et lui dire quel jour néfaste était arrivé pour les Iraniens et quels malheurs avaient accablé leurs chefs.

KEÏ KHOSROU RAPPELLE THOUS.

Le messager *de Gouderz* apprit à Khosrou que les jours de bonheur s'étaient obscurcis. Le vaillant roi, lorsqu'il eut entendu ces paroles, bouillonna *de rage*, et la douleur fit palpiter son cœur; le sort de son frère le désolait, et les malheurs de son armée augmentaient sa tristesse. Sa langue prononça des malédictions contre Thous pendant toute la nuit et jusqu'à ce que le coq se fit entendre; alors, il appela un scribe intelligent, et son cœur gros de douleur s'épancha. Il fit écrire à Feribourz fils de Kaous et aux grands de l'armée une lettre pleine de larmes et de deuil, pleine de chagrin et de colère. Sa lettre commençait par les louanges de Dieu le créateur de l'univers : « Au nom « du maître du soleil et de la lune, qui donne la « force dans le malheur et dans le bonheur, de qui « vient la victoire et la défaite, de qui dépend en « toute circonstance l'accomplissement de nos désirs. « Il a créé le monde, la terre et le temps, il a créé « le pied de la fourmi et la montagne immense, et « c'est lui qui donne l'intelligence, l'âme et un corps « vigoureux, le pouvoir, le diadème et le puissant

« trône ; personne ne peut se soustraire à sa puissance ;
« il accorde à l'un ses grâces et ses honneurs ; il
« accable l'autre d'adversités, de besoins, de soucis,
« de douleurs et de peines. Depuis le soleil brillant
« jusqu'à la terre sombre, tout est rempli des preuves
« de la justice de Dieu le tout saint. Thous est parti
« avec le drapeau de Kaweh, et accompagné de qua-
« rante grands aux bottines d'or. Je l'ai envoyé avec
« une armée dans le Touran, et c'est mon frère qui
« a été la première victime de sa vengeance ; mon
« frère, qui était un prince et un chef d'armée tel
« qu'il n'y en a jamais eu dans l'Iran. Hélas ! mon
« jeune et bien-aimé Firoud, qui était le chef des
« grands et le soutien des braves ! Le sort de mon
« père m'avait rempli des plus cuisantes douleurs,
« pendant longtemps j'ai versé sur lui des larmes
« amères ; et maintenant j'ai à pleurer mon frère et
« je ne sais plus qui est mon ami ou mon ennemi.
« J'avais dit *à Thous :* Ne prends pas le chemin de
« Djerem, n'approche pas de Kelat et du mont Siped,
« car Firoud y demeure avec sa mère, et c'est un
« héros illustre et d'un noble naturel. Ne sachant pas
« quelle est la destination de cette armée et pourquoi
« elle vient de l'Iran par sa route, il vous combattrait
« sans doute dans ses montagnes, et beaucoup de
« grands y périraient. Hélas ! ce vaillant fils de roi
« que le vil Thous a livré au vent ! Si Thous avait
« plus tôt commandé en chef une armée, l'étoile de

« Kaous aurait été éclipsée. Il sommeille dans la « bataille, et n'est prompt que pour s'asseoir au « banquet. Que sert d'avoir de la bravoure quand on « est commandé par lui ? Maudite soit cette âme « ténébreuse ! Quand tu auras lu cette lettre, renonce « à la nourriture, au sommeil et au repos, renvoie « ici Thous à l'instant, ne me désobéis pas et ne « délibère pas; prends le commandement de l'armée, « porte les bottines d'or, marche devant le drapeau de « Kaweh, consulte en toutes choses le noble Gouderz « et l'assemblée des grands, ne te hâte pas de livrer « bataille, abstiens-toi du vin, fuis le sommeil; ne « te laisse pas entraîner à un combat par ta colère « avant que tes blessés soient guéris; confie dans la « bataille ton avant-garde à Guiv, car c'est un noble « et vaillant *cavalier*, et ses mains sont des griffes de « léopard; réunis de tous côtés les moyens de conti- « nuer la guerre, et garde-toi de penser aux festins ! »

On apposa sur la lettre le sceau du roi, et Khosrou dit au messager : « Pars, ne te repose ni jour ni nuit, « et prends à chaque station un nouveau cheval. » Le messager parcourut la route comme on le lui avait ordonné ; il arriva au camp de l'illustre Pehlewan, s'approcha de Feribourz et lui remit la lettre, qui remplit de joie les grands. Feribourz appela auprès lui Thous et les héros, et leur parla longuement de ce qui s'était passé. Lorsqu'il eut lu la lettre du roi à Guiv et à Gouderz, aux cavaliers et aux braves de

cette frontière, un arbre nouveau commença à porter du fruit dans le monde. Les grands et les lions de l'Iran célébrèrent les louanges du roi ; Thous fit apporter le noble drapeau, les timbales et les bottines d'or, et amener les éléphants; il remit tout à Feribourz et lui dit : « Ces honneurs sont dignes de « toi, et tu en es digne; puisse ta fortune rester « toujours victorieuse ! puisse ta vie être un Nourouz « continuel ! »

Thous partit avec les cavaliers ardents et vaillants au combat, qui appartenaient à la famille de Newder; il ne s'arrêta pas sur la route et s'en retourna du théâtre de la guerre auprès du roi; il baisa la terre devant Khosrou, qui ne daigna pas jeter un regard sur lui, et qui à la fin ouvrit la bouche pour l'injurier, et l'humilia devant toute la cour, en disant : « O « méchant homme ! puisse ton nom disparaître de « la liste des grands! N'as-tu aucune crainte de Dieu, « le maître du monde, le saint? ne rougis-tu pas « devant les grands et ne trembles-tu pas devant eux? « Je t'ai ordonné de ne pas aller à Djerem, et tu y « es allé, et tu as livré mon cœur à la douleur. Ton « premier acte a été de faire éclater ta haine contre « moi, de tuer le fils de Siawusch, mon noble frère, « le vaillant Firoud, qui n'avait pas son égal dans « le monde; tu as tué un homme tel que, lorsque « nous livrons bataille, notre fortune ne demanderait « qu'une armée comme lui ; ensuite tu es allé dans

« le pays où il fallait combattre, mais tu n'as songé « qu'au repos et aux festins. Il n'y a pas de place « pour toi dans cette ville, et une maison de fous « serait un séjour plus digne de toi; tu n'as rien à « faire parmi les nobles, car tu manques de sens. « L'origine que tu tires de Minoutchehr et ta barbe « blanche te sauvent la vie; car sans cela je t'aurais « livré à un de tes ennemis, pour qu'il te tranche la « tête. Va, la prison sera pour toujours ta demeure, « et ton mauvais naturel sera ton geôlier. » Il le chassa de sa présence, le fit jeter dans les fers, et arracha, par cette captivité, le germe du bonheur du cœur de Thous.

FERIBOURZ PROPOSE A PIRAN UN ARMISTICE.

Feribourz posa sur sa tête la couronne, car il était Pehlewan *de l'armée* et fils de roi, Il ordonna à Rehham de se charger d'une mission qui ferait briller son nom et sa bravoure, de se rendre de la montagne auprès de Piran, de lui parler longuement et d'écouter ses réponses. Il lui dit : « Va voir Piran, porte-lui « un message amical, dis-lui que le ciel qui tourne « a toujours traité les hommes tantôt avec rigueur, « tantôt avec tendresse; qu'il élève l'un jusqu'au « sublime firmament, et qu'il accable l'autre de « malheurs, d'humiliations et de pertes. Il faut se « plaire au mal *pour livrer des combats nocturnes;* un « brave n'a pas recours à des surprises de nuit, et

« les héros qui manient les pesantes massues n'en « préparent pas. Si tu désires un armistice, nous « sommes prêts à l'accepter; si tu veux combattre, « nous combattrons. *Mais si tu consens à* un armistice, « il faudrait qu'il fût d'un mois, pour que les blessés « pussent recouvrer leurs forces. »

Rehham quitta Feribourz, chargé de ce message et d'une lettre; il rencontra sur sa route une ronde *dont le chef* le vit et lui demanda son nom et d'où il venait. Il répondit : « Je suis Rehham le héros; je suis « un homme de sens, prudent et grave; donne-moi « les moyens d'arriver au camp de Piran, pour rem- « plir une mission de Feribourz fils de Kaous. » Un cavalier se détacha de la ronde, courut au camp ra- pidement comme une nuée de poussière, et annonça que Rehham fils de Gouderz arrivait au camp ennemi pour voir le Pehlewan de l'armée. Piran ordonna qu'on le lui amenât en le traitant amicalement et avec douceur. Rehham aux paroles éloquentes parut devant Piran, tout préoccupé des desseins secrets de son ennemi; mais Piran, aussitôt qu'il le vit, s'avança gracieusement, lui adressa les questions d'usage et le fit asseoir sur le trône. Rehham lui exposa le motif secret de son arrivée et s'acquitta du message de Feribourz. Piran lui répondit : « C'est « une chose que je ne puis regarder comme peu « importante. C'est vous qui avez commencé cette « guerre, et Thous a agi envers nous sans réflexion et

« précipitamment ; il a franchi la frontière comme un « loup féroce, et a massacré sans ménagement les « faibles et les forts. Combien d'hommes n'a-t-il pas « tués, combien n'en a-t-il pas emmenés en captivité, « sans s'inquiéter du bonheur ou du malheur de ce « pays ! Aujourd'hui vous êtes punis de ces méfaits, « quoique vous nous ayez attaqués à l'improviste. « Maintenant si tu es le Pehlewan de cette armée, « demande-moi ce que je puis t'accorder dans ma « position. Si tu veux un armistice d'un mois, pas un « cavalier ne vous attaquera ; si tu préfères le com- « bat, je le désire aussi ; ordonne alors ton armée et « range-la en bataille. Si, comme vous le demandez, « vous voulez laisser écouler un mois *sans combat*, « *profitez de ce délai* pour quitter avec votre armée le « pays de Touran, pour lui faire repasser vos fron- « tières, et vous verrez ainsi accomplir votre sage « désir ; sinon nous recommencerons la lutte, et je « ne vous ferai pas attendre. »

Il prépara ensuite pour Rehham un présent digne de son grand renom, et le vaillant Rehham rapporta à Feribourz une lettre semblable à celle dont il avait été porteur. Feribourz ayant ainsi obtenu un armistice d'un mois, porta la main, comme un lion *rapace*, sur tout *ce qui lui manquait ;* il fit ouvrir les couvercles et les fermetures des caisses d'argent, apporter de tous côtés des lances, des arcs et des lacets, réparer les pertes de l'armée, et demander partout des renforts.

LES IRANIENS SONT DE NOUVEAU BATTUS PAR LES TURCS.

Quand le mois fut fini et le temps des combats revenu sans qu'on eût violé le traité et la foi donnée, les deux armées firent entendre le bruit des armes et se portèrent sur le champ de bataille. Le ciel était ébranlé par le bruit des timbales, des clairons et des clochettes; on ne voyait que crinières de chevaux, mains d'hommes, brides, massues, flèches, arcs et lances; pas un moucheron n'aurait pu passer, tant il y avait de braves, de massues, de lacets et de haches d'armes : tu aurais dit que le monde était dans la gueule d'un dragon, ou que le ciel s'était abaissé sur la terre. L'aile gauche *des Iraniens* était commandée par Aschkesch prompt à frapper, qui faisait couler dans le combat des torrents de sang. A l'aile droite se tenait Guiv fils de Gouderz, qui était un puissant seigneur et gouverneur de la frontière *occidentale*. Feribourz fils de Kaous, entouré de ses braves et suivi par son drapeau, se tenait au centre de l'armée; il dit à ses troupes : « Notre va-« leur est restée cachée trop longtemps, il faut donc « combattre aujourd'hui comme des lions, et rendre « le monde étroit devant nos ennemis; sinon nos « massues et nos casques de Roum riraient de notre « honte à tout jamais. »

Les Iraniens firent pleuvoir une grêle de traits semblable à une pluie d'automne qui tombe sur les

arbres; aucun oiseau n'aurait osé voler au-dessus des combattants à travers cette multitude de flèches et de massues, à travers la poussière que soulevait l'armée et au milieu de laquelle on voyait briller comme des flammes les épées moirées: tu aurais dit que la terre était le visage d'un nègre, et que les cœurs des braves étaient des étoiles. Le grand nombre des lances, des massues et des épées tranchantes faisait trembler la terre comme elle tremblera au jour de la résurrection. Guiv s'élança des rangs du centre de l'armée en rugissant et les lèvres couvertes d'écume. Il était entouré des membres illustres de la famille de Gouderz, desquels dépendait le gain ou la perte de la bataille; ils attaquèrent avec l'arc et la lance, ils firent jaillir le feu de l'acier. Gouderz et Piran se combattirent obstinément; neuf cents hommes de la tribu de Piran tombèrent; mais Lehhak et Ferschidwerd voyant que cette grande armée succombait, firent une vive attaque contre Guiv et contre ses héros armés de massues. Les chefs lançaient avec leurs arcs une pluie de traits sur ces braves couverts de cuirasses, bientôt on ne vit plus la surface de la terre, et le sol disparut sous le nombre des morts. Personne ne voulait détourner ses yeux de son ennemi, personne ne voulait céder la place qu'il occupait. Houman dit alors à Ferschidwerd: «Il faut «porter l'attaque sur le centre de l'armée, jusqu'à ce «que Feribourz l'abandonne et se réfugie derrière les

« rangs, alors nous vaincrons facilement l'aile droite « et nous nous emparerons des bagages. » Ils se jetèrent sur le centre et sur Feribourz fils de Kaous ; le Pehlewan de l'armée s'enfuit devant Houman, et la ligne de bataille des Iraniens fut rompue. Les fiers guerriers abandonnèrent alors leur position ; livrés à eux-mêmes, ils n'obéirent plus à personne ; ils cédèrent à l'ennemi le terrain qu'ils avaient occupé, et toute résistance cessa du côté des Iraniens. On ne voyait plus à leur place les timbales et l'étendard, et les visages des braves pâlissaient en voyant *la tournure que prenait* la bataille ; ils tournèrent le dos à l'ennemi, ils ne tenaient plus dans leurs mains *vides* que du vent. Les timbales, les drapeaux et les lances furent renversés, on ne distinguait plus les brides des étriers ; le cœur des guerriers était entièrement abattu, et la plaine et la montagne étaient trempées de sang. Les ennemis s'avançaient de tous côtés en grandes masses, et Feribourz se réfugia sur le flanc de la montagne. Les Iraniens qui survivaient s'enfuirent ; c'est sur ceux qui sauvent ainsi leur vie qu'il faut pleurer.

Il n'y avait plus alors que Gouderz et Guiv qui, entourés d'un grand nombre de guerriers illustres, se maintenaient dans leur position. Lorsque Gouderz fils de Keschwad vit que le drapeau de Feribourz fils de Kaous ne se trouvait plus au centre de l'armée, lorsqu'il vit que les héros avaient disparu, son

cœur s'enflamma comme le feu. Il tourna les rênes pour s'enfuir, et les cavaliers de sa famille firent entendre un cri de terreur. Guiv lui dit : « O vieux « Sipehdar ! toi qui as vu tant de massues et de flè- « ches, si tu t'enfuis devant Piran, il faudra que je « me couvre la tête de poussière. Ni les héros, ni les « grands pleins d'expérience ne vivront toujours. Moi « et toi nous sommes sûrs de mourir; car de tous les « maux, la mort est le plus certain. Or puisque le « sort est contre nous, il vaut mieux que *tes ennemis* « voient ton front que ton dos. Ne nous enfuyons pas « de la bataille, ne déshonorons pas la poussière de « Keschwad. N'as-tu pas entendu le vieux proverbe « que le sage nous a répété? Que deux frères se pla- « cent dos à dos, et une montagne ne sera plus qu'une « poignée de poussière ? Tu vis, tu as soixante et dix « vaillants fils; et ta famille compte encore beaucoup « d'éléphants et de lions. Perçons donc avec nos « épées le cœur de nos ennemis, et si une montagne « *se trouve devant nous*, arrachons-la de sa base. »

Lorsque Gouderz entendit les paroles de Guiv, lorsqu'il regarda les têtes et les casques des vaillants membres de sa famille, il eut honte de son prudent projet et se raffermit aussitôt sur ses étriers. Gourazeh, Kustehem, Barteh et le brave Zengueh sortirent des rangs et firent un serment solennel et inviolable, disant : « Nous ne quitterons pas ce champ « de bataille, quand même les coups de massue fe-

« raient couler notre sang par torrents; nous nous « placerons dos à dos pour reconquérir notre gloire « perdue. » Ils se raffermirent *sur leurs étriers* et combattirent avec leurs massues. Beaucoup de Touraniens illustres tombèrent, et le sort paraissait tourner contre eux.

Le vieux Gouderz dit alors à Bijen : « Pars avec « ta massue et tes flèches, tourne la bride de ton « cheval vers Feribourz et apporte-moi le drapeau de « Kaweh; et si Feribourz lui-même veut l'accompa- « gner, il fera pâlir les joues de ses ennemis. » Bijen l'écouta, lança son cheval, courut semblable à Adergouschasp auprès de Feribourz, et lui dit : « Pour- « quoi te caches-tu ici? Secoue les rênes de ton « cheval comme un brave, et ne reste pas plus long- « temps sur cette montagne. Si tu ne veux pas venir, « donne-moi ton drapeau et tes cavaliers armés d'épées « d'acier. » Ces paroles de Bijen ne rappelèrent pas Feribourz à la raison; il poussa un cri de fureur contre Bijen, disant : « Pars, tu es trop emporté et « encore novice dans le métier des armes. C'est à moi « que le roi a confié ce drapeau et cette armée, la « dignité de Pehlewan, le trône et le diadème. Ni « Bijen fils de Guiv, ni aucun guerrier dans le « monde n'est digne de porter ce drapeau. » Bijen tira une épée d'acier et en frappa soudain *la hampe* de l'étendard de Kaweh, la coupa en deux, saisit la moitié supérieure et partit pour rejoindre les siens.

Lorsque les Turcs le virent venir avec le drapeau, un grand nombre de braves au cœur de lion, tous avides de combats, se jetèrent au-devant de lui, en apprêtant leurs massues et en tirant leurs épées pour lui disputer le drapeau de Kaweh. Houman leur dit : « C'est ce drapeau violet qui fait la force de l'Iran, « et si nous pouvons nous en emparer, nous rendrons « le monde étroit devant Khosrou. » Bijen banda son arc comme un héros, il lança sur ses ennemis une pluie de traits, qui les tenait à distance et préparait un festin pour les loups. Les cavaliers qui entouraient Guiv et Kustehem leur dirent alors : « Voici le mo- « ment d'attaquer les Touraniens et de leur arracher « la couronne et le trône. » Les plus braves d'entre les Iraniens s'avancèrent avec leurs lourdes massues et tuèrent plus de mille ennemis. L'illustre Bijen les rejoignit en toute hâte, et ils continuèrent ensemble leur route jusqu'à ce qu'ils atteignirent le gros de l'armée. Bijen y arriva comme un lion féroce, tenant en main le drapeau de Kaweh, autour duquel toute l'armée se pressa, en obscurcissant l'air par des flots de poussière.

Ils s'ébranlèrent encore une fois et recommencèrent la lutte sur ce champ de bataille; Rivniz, qui était cher à Kaous comme sa vie, fut tué à la tête de l'armée; c'était un prince qui portait une couronne, le fils puîné du roi; c'était l'âme de son père et le favori de Feribourz. Sa tête et sa couronne

roulèrent dans la poussière, et plusieurs d'entre les grands déchirèrent leurs vêtements; mais Guiv s'écria à haute voix : « O illustres héros, ô vaillants « guerriers ! personne dans notre camp n'était aussi « honoré que lui de Feribourz fils de Kaous; et le « vieux Kaous a maintenant perdu dans ce lieu de « malheur un petit-fils et un fils, Firoud fils de « Siawusch et Rivniz; fut-il jamais au monde un « plus affreux malheur! Si nous laissons entre les « mains de l'ennemi la couronne de ce jeune roi, « nous serons couverts de honte; et pourtant, si je « me jette au milieu de cette mêlée, les rangs des « Iraniens seront rompus. Mais il ne faut pas que « cette couronne royale demeure au pouvoir des « Turcs sur ce champ de bataille; car la perte de la « couronne de Rivniz, jointe à la perte de ce héros, « serait une honte plus grande que celles qui nous « accablent déjà. »

Or il arriva que le noble Sipehbed, le vaillant Piran entendit ces paroles de Guiv; il mena de nouveau son armée à l'attaque pour s'emparer de cette couronne illustre; la fortune de beaucoup de braves baissa, et un grand nombre de guerriers succombèrent dans les rangs des deux armées. Le brave Bahram s'élança comme un lion et attaqua les Touraniens, la lance en main; il emporta la couronne de Rivniz avec la pointe de sa lance, et jeta dans la stupeur les deux armées. Les Iraniens furent rem-

plis de joie de ce que ce jeune héros avait rapporté la couronne; mais la bataille devint de plus en plus furieuse, et personne n'abandonna son poste. Les combattants se jetaient sans cesse les uns sur les autres; ils se frappaient à la tête, et continuèrent ainsi jusqu'à la nuit, où les ténèbres ne laissaient plus rien distinguer. Il ne restait alors en vie que sept membres de la famille de Gouderz, tous les autres gisaient sur le champ de bataille; vingt-cinq braves de la famille de Guiv, tous dignes de diadèmes et de trésors, étaient morts; quatre-vingts hommes de la race de Kaous avaient péri, tous bons cavaliers et lions vaillants, quoique je n'aie parlé que du seul Rivniz. Neuf cents parents de Piran avaient péri ce jour-là dans le combat, et la fortune de trois cents hommes de la famille d'Afrasiab s'était éclipsée; mais le champ de bataille et l'honneur de la journée étaient demeurés à Piran, et c'était son drapeau qui illuminait le monde. Les Iraniens n'avaient plus la force de combattre; ils avaient recherché la lutte et avaient trouvé une défaite. Ils quittèrent le champ de bataille et y abandonnèrent misérablement leurs blessés. Au moment où la fortune se décidait contre eux, Kustehem perdit son cheval bondissant; il partit à pied, marchant avec sa cuirasse et son casque comme un homme ivre. Lorsque le jour fut tombé et la nuit venue, Bijen l'atteignit et lui dit : « Viens et monte derrière moi

« en croupe, car personne ne m'est plus cher que « toi; » et tous les deux continuèrent leur route sur le destrier de Bijen.

Quand le jour eut entièrement fait place aux ténèbres, tous les Iraniens qui avaient échappé à la bataille se dirigèrent en fuyant vers le pied des montagnes, pendant que les cavaliers turcs, le cœur en joie et délivrés de leur détresse et de leurs inquiétudes, rentrèrent dans leur camp, remplis de fierté et prêts à recommencer le combat. Dans le camp iranien on n'entendait que des cris, et les oreilles étaient assourdies par les plaintes et les gémissements; chacun cherchait dans les montagnes ses parents et ses alliés, et se livrait avec eux à sa douleur. Telle est la manière d'agir de ce vieux monde; on n'échappe point au sort que ses rotations amènent, il ne regarde personne avec tendresse, et ne fait pas de distinction entre amis et ennemis; mais faut-il que l'homme se laisse abattre parce que sa fortune, haute naguère, a décliné?

BAHRAM CHERCHE SON FOUET SUR LE CHAMP DE BATAILLE.

Lorsque les deux armées se furent livrées au repos et qu'une partie de la nuit sombre fut passée, Bahram accourut auprès de son père, et lui dit : « O « Pehlewan du monde! lorsque j'ai ramassé la cou- « ronne *de Rivniz* et l'ai élevée sur la pointe de ma

« lance jusqu'aux nuages, j'ai laissé tomber un fouet.
« Les vils Turcs le trouveront, je deviendrai leur
« risée, et le monde s'obscurcira devant mes yeux;
« car mon nom est écrit sur le cuir du fouet, et le
« Sipehdar des Turcs s'en emparera. Je veux partir
« en toute hâte et le rapporter, quelque peine qu'il
« m'en coûte pour le trouver. Ma mauvaise étoile
« pourrait-elle m'accabler à ce point, que mon nom
« fût couvert de honte? » Le vieux Gouderz lui dit :
« O mon fils, tu ne ferais que chercher ta perte; et
« c'est pour un morceau de bois enveloppé d'une
« lanière de cuir que tu t'exposerais au souffle de
« tes ennemis? » Le vaillant Bahram lui répondit :
« Ma vie n'est pas plus précieuse que celle de mes
« parents et de ceux qui m'entourent. Il faut mourir
« quand l'heure en est venue; pourquoi me laisserais-
« je blâmer injustement? »

Guiv lui dit : « O mon frère! n'y va pas, je pos-
« sède beaucoup de fouets neufs. Il y en a un dont
« la poignée est d'or et d'argent et le cuir brodé de
« perles; lorsque Ferenguis ouvrit la porte de son
« trésor et m'offrit toutes les armes et les ceintures
« qu'il contenait, je pris ce fouet et la cuirasse *que*
« *je porte*, je jetai les miens et les laissai dans le Tou-
« ran. Kaous m'en a donné un autre, incrusté de
« pierreries et étincelant comme la lune; j'en possède
« encore cinq autres, tous ornés d'or et de pierreries
« dignes d'un roi. Je te les donne tous les sept, mais

« ne nous quitte pas pour engager un combat « insensé. » Bahram répondit à Guiv : « Je ne puis « compter pour si peu la honte qui m'en reviendrait. « Vos paroles sont belles et séduisantes, mais il y « va de l'honneur de mon nom; je rapporterai donc « mon fouet, ou je livrerai ma tête dans cette entre- « prise aux ciseaux *de la mort.* » Mais Dieu avait décidé *du sort de Bahram autrement que celui-ci n'avait espéré*, et toute la rotation du ciel lui était contraire. Une fois que ta fortune s'est endormie, les efforts que tu fais pour la réveiller sont impuissants. «

Bahram frappa son cheval et partit pour le champ de bataille, guidé par la lune qui illuminait la terre. Il pleura amèrement sur les morts, sur les malheureux dont la fortune s'était éclipsée; il pleura amèrement sur Rivniz, dont il trouva le corps étendu dans une mare de sang et de boue, et la cuirasse brisée. Il dit : « Hélas! ô jeune et brave cavalier, un « homme comme toi quand il est mort n'est qu'une « poignée de poussière. Ta puissante famille habite « dans un palais, pendant que tu es couché dans un « fossé. » Il trouva l'un après l'autre tous ses frères gisants sur cette large plaine. Or un de ces illustres cavaliers était blessé d'un coup d'épée, mais sa vie n'était pas encore éteinte; il reconnut Bahram et poussa un gémissement; celui-ci lui demanda son nom, et le blessé répondit : « O lion! je vis encore, « quoique étendu parmi les morts. Depuis trois jours

« je soupire après du pain et de l'eau; je soupire « après une couche pour y dormir. » Bahram courut à lui, car il était son frère et son ami de cœur; il s'approcha de lui en se lamentant, s'assit à côté de lui, déchira sa tunique et pansa ses blessures, disant : « Ne sois pas inquiet, ce n'est qu'une bles- « sure, et ta faiblesse vient de ce que tu n'as pas été « pansé; maintenant que j'ai bandé ta plaie, rends- « toi à l'armée, et tu seras promptement guéri. » C'est ainsi qu'il ramenait son frère dans le chemin de la sécurité, sans se douter que lui-même s'égarait. Ensuite il dit au blessé : « O jeune homme, « attends *plutôt* que je revienne, je me hâterai; j'ai « perdu un fouet sur ce champ de bataille pendant « que je m'occupais de la couronne de Rivniz, et « aussitôt que je l'aurai retrouvé, je partirai avec toi « et te ramènerai sans délai à notre armée. »

Il s'avança alors rapidement vers l'endroit où avait été le centre de l'armée, et chercha jusqu'à ce qu'il eut retrouvé, au milieu d'un amas de blessés, son fouet souillé de sang et de poussière. Il mit pied à terre et le saisit; mais dans ce moment des chevaux se mirent à hennir, le destrier de Bahram entendit et sentit des juments, il s'enflamma comme Ader-gouschasp, tourna la tête du côté des juments et partit. Bahram en fut consterné; il le suivit et courut couvert de son casque et de sa cuirasse et inondé de sueur, jusqu'à ce qu'il l'eût atteint; il le saisit et

monta dessus aussitôt, une épée indienne à la main. Il le pressa des jambes, mais le cheval ne fit pas un pas en avant. Le cavalier et la monture furent bientôt couverts de poussière et inondés de sueur; et à la fin Bahram tomba dans un tel désespoir qu'il donna à son cheval un coup d'épée sur la tête *et le tua*. Ensuite il s'en retourna sur le champ de bataille en marchant rapidement comme le vent. Il vit toute la plaine jonchée de morts; il vit la terre colorée comme une rose, et se dit : « Que vais-je faire maintenant sur cette plaine sans un cheval pour me « porter? »

Quelques vaillants Turcs l'avaient observé, et une centaine de cavaliers accoururent du centre du camp pour s'emparer de lui et le mener devant le Pehlewan de l'armée. Mais le lion Bahram banda son arc et fit pleuvoir des flèches sur eux; il était déterminé à tenir aussi longtemps qu'il aurait un trait à placer sur la corde, par sollicitude pour son frère. Il blessa et tua un grand nombre de Turcs, et ne céda ni ne s'enfuit, quoiqu'il fût à pied. Les cavaliers se retirèrent et retournèrent auprès de Piran; et Bahram, aussitôt que ses ennemis eurent disparu, s'occupa à réunir de tous côtés une grande quantité de flèches.

TEJAOU TUE BAHRAM.

Lorsque les Turcs furent arrivés auprès de Piran,

ils lui racontèrent les hauts faits de ce jeune homme, et parlèrent longuement de sa bravoure, de leur combat et de tout ce qui le regardait, disant : « C'est « un vaillant lion qui ne se lasse pas de combattre « quoiqu'il soit à pied. » Piran demanda : « Qui est « donc cet homme, et quel est son nom parmi les « grands de l'Iran ? » Un des Turcs répondit : « C'est « Bahram le vainqueur des lions, en qui toute son « armée met sa confiance. » Piran dit alors à Rouïn : « Pars ! Bahram ne peut pas nous échapper. Si tu « parviens à le prendre vivant, le monde pourra se « reposer de ses dissensions. Emmène avec toi autant « d'hommes qu'il t'en faut, car c'est un cavalier il- « lustre et avide de combats. » Rouïn écouta ces paroles et partit à l'instant sans faire beaucoup de cas de cet adversaire. Quand le lion Bahram vit s'avancer contre lui une nouvelle troupe qui obscurcissait le soleil et la lune, il s'assit sur les flèches *qu'il avait amassées* et se couvrit la tête de son bouclier, à l'abri duquel il tira de l'arc; il lança sur ses ennemis une grêle de flèches qui interceptaient les rayons de la lune. Rouïn voyant cela, s'enfuit; ses braves semblaient avoir perdu l'usage de leurs membres; ils revinrent auprès du Pehlewan fatigués, soucieux et accablés de tristesse, et lui dirent : « Ja- « mais homme n'a combattu comme Bahram, et « nous n'avons jamais trouvé dans aucune rivière un « crocodile aussi vaillant que lui. » Piran écouta leurs

paroles et en fut affligé, il trembla comme une branche de tremble; il monta sur un cheval ardent, et partit suivi de beaucoup de guerriers; il s'approcha de Bahram et lui dit: « O illustre héros! « pourquoi as-tu engagé un combat étant à pied? « Tu n'accompagnais pas Siawusch dans le Touran; « et cependant tu as lutté contre les lions *de ce pays*. « Mangeons ensemble du pain et du sel; asseyons-« nous *au banquet*, et contractons amitié. Il ne faut « pas qu'on jette dans la poussière la tête d'un homme « de si haute naissance, d'un lion et d'un brave « comme toi; il ne faut pas que ta famille et ton « pays aient à te pleurer. Viens, pour que nous fas-« sions avec serment un traité, tel que ton cœur « l'approuvera, ensuite je conclurai avec toi une al-« liance; et quand tu seras entré dans ma famille, « je ferai de toi un homme puissant. Tu ne peux « pas résister seul et à pied à toute une armée de « héros, ne sacrifie donc pas ta vie. »

Bahram lui répondit: « O Pehlewan à l'esprit « clairvoyant, brillant et sage! je combats depuis « trois jours et *trois* nuits sans que mes lèvres aient « touché de nourriture. Il faut ou que je recommence « la lutte, ou que tu me donnes un cheval pour me « porter auprès de mes nobles compagnons et du « vieux Gouderz fils de Keschwad. » Piran lui dit: « O glorieux héros! ne comprends-tu pas que c'est « impossible? Ce que je t'ai proposé valait mieux

« pour toi; tu es un brave, et tu ne t'obstineras pas « follement. Crois-tu donc que les cavaliers de cette « armée supporteront cette honte? Trop d'hommes « d'illustre naissance, trop de princes et de guerriers « ont été blessés par tes flèches dans ce combat inat- « tendu; et qui de nous passera dorénavant la fron- « tière de l'Iran sans que sa tête et son sang bouil- « lonnent? Et pourtant si je ne craignais la colère « d'Afrasiab, que cela remplirait de courroux, je te « donnerais un chéval, ô jeune homme, pour te « porter auprès du Pëhlewan. »

Piran dit, partit et s'en retourna le cœur plein de tendresse *pour Bahram*, mais la tête remplie de prudence. Il rencontra près du camp Tejaou, qui s'avança vers lui, avide de vengeance et de combats, et lui demanda ce qu'il avait fait. Il lui répondit : « Bahram n'a pas son égal parmi les braves. Je lui « ai donné par amitié beaucoup de bons conseils, « je lui ai indiqué la route à suivre et offert un traité « avantageux; mais mes paroles n'ont fait aucune « impression sur lui, et il se propose de rentrer « dans le camp iranien. » Le vaillant Tejaou dit à Piran : « Ton âme est tendre, mais elle n'est pas « forte; je marche contre lui, et quand même il me « faudrait le combattre à pied, je l'aurai bientôt mis « dans son tombeau. »

Tejaou courut en toute hâte vers le champ de bataille, où il trouva le héros Bahram sans cortége.

Aussitôt qu'il l'aperçut une lance en main, il poussa un cri comme un éléphant furieux, et lui dit : « Tu « ne survivras pas au combat que va te livrer cette « armée couverte de gloire; tu voudrais retourner « dans l'Iran; tu voudrais de nouveau porter haut la « tête; tu as tué nos chefs, et il faut que tu restes ici, « car ton heure va venir. » Il ordonna alors à ses compagnons de l'attaquer, de le frapper à coups de flèches, de javelots et de massue; une grande troupe, toute composée des chefs de l'armée, entoura Bahram; il banda son arc et lança tant de flèches qu'il en obscurcit le monde; quand ses traits furent épuisés, il saisit sa lance, et la montagne et la plaine devinrent une mer de sang. Lorsque sa lance ne fut plus qu'un tronçon, il prit son épée et sa massue, et fit pleuvoir du sang comme un nuage qui verse de la pluie. Au milieu de cette lutte, le Pehlewan fut blessé; et Tejaou le voyant privé de force et hors d'état de résister, s'approcha de lui par derrière et le frappa d'un coup d'épée sur l'épaule. Le vaillant Bahram tomba le visage contre terre, son bras qui tenait l'épée était abattu, il ne pouvait plus combattre, et tout était fini *pour lui*. Son cruel ennemi lui-même en eut pitié, et sa joue se couvrit *de rougeur* comme d'une flamme *subite;* il détourna la tête, affligé et honteux, et son sang échauffé bouillonnait dans son cœur.

GUIV MET À MORT TEJAOU POUR VENGER BAHRAM.

Lorsque le soleil brillant commença à baisser, Guiv devint inquiet sur le sort de son frère, et dit à Bijen : « O mon fils chéri ! mon frère n'est pas de retour, il « faut que nous allions voir ce qui lui est arrivé, car « il ne faut pas que nous ayons à pleurer sa mort. » Ces deux héros se mirent en route rapidement comme un tourbillon de poussière, ils se rendirent au lieu du combat; ils examinèrent tous les morts et les blessés; ils ne cherchèrent que Bahram, à la fin ils l'aperçurent, et coururent vers lui en versant des larmes de sang; ils le trouvèrent étendu dans le sang et dans la poussière, n'ayant plus qu'un bras et dans un état désespéré. Guiv versa un torrent de larmes sur le visage de Bahram, son cœur était gonflé, ses yeux étaient remplis de sang par l'excès de sa tendresse, et ses cris de douleur réveillèrent Bahram, qui reprit connaissance et se mit à se rouler par terre. Il dit à Guiv : « O toi, « qui cherches la gloire! quand tu m'auras placé « dans le cercueil et que tu auras couvert mon vi- « sage, venge-moi de Tejaou, car le taureau ne sau- « rait résister au lion. Piran m'a vu et ne m'a pas « fait de mal, il a agi envers moi avec une parfaite « bonne foi; ce ne sont pas non plus les grands et « les braves de la Chine qui m'ont attaqué; c'est « l'injuste Tejaou qui m'a blessé, qui n'a eu égard « ni à ma naissance ni à mon rang. »

A ces paroles de Bahram, Guiv versa des larmes de fiel, et jura par Dieu le maître du monde, par le soleil, le jour et la nuit sombre, de ne pas ôter de sa tête son casque de Roum, jusqu'à ce qu'il eût vengé Bahram. Il remonta sur-le-champ à cheval, le cœur rempli de douleur et de vengeance, et s'arma d'une épée indienne.

A la nuit tombante, Tejaou parut faisant sa ronde; le vaillant Guiv le vit de loin, il secoua les rênes de son cheval, et respira plus librement quand il reconnut que son ennemi s'était écarté de l'armée, et qu'il était loin des braves qui portaient haut la tête. Il détacha du crochet de la selle son lacet roulé, et prit soudain le corps de Tejaou dans le nœud. Il le tira à lui avec force en faisant volte-face, l'arracha de la selle, le jeta par terre misérablement, descendit de cheval, et lui lia les mains. Ensuite il remonta à cheval, et le traîna après lui comme un être inanimé. Tejaou le supplia en disant: « O héros! je suis « épuisé; qu'ai-je fait, pour que de toute cette armée « innombrable ce soit moi sur qui tes yeux tombent « dans cette nuit sombre? » Mais Guiv lui donna avec son fouet deux cents coups sur la tête et lui dit: « Ce n'est pas le moment de parler. Ne sais-tu donc « pas, homme vil et misérable, que tu viens de « planter un arbre dans le jardin de la vengeance, « un arbre qui touchera le firmament, et dont le « tronc sera *rempli* de sang, dont le fruit sera un

« poignard? Il t'a fallu pour victime un homme « comme Bahram, mais tu verras maintenant la « gueule étroite du crocodile. » Tejaou répondit au vaillant Guiv : « Tu es comme un aigle, et je suis « comme une alouette. Je n'ai jamais voulu de mal à « Bahram, et ce n'est pas de ma main qu'il est mort; « quand je suis arrivé, des cavaliers venus de la « Chine l'avaient tué sur le champ de bataille; et « c'est ainsi qu'est mort ton frère, dont la perte « désole ton cœur. »

Guiv continua à le traîner après lui, et arrivé auprès de Bahram le lion au cœur brisé, il lui dit : « Voici cet homme sans valeur, à qui je rendrai « cruauté pour cruauté; je remercie Dieu le créateur « de m'avoir laissé vivre jusqu'à ce moment pour que « je puisse, devant toi, arracher à son ennemi son « âme noire. »

Tejaou les implora; il leur demanda grâce de la vie en disant : « Quand même j'aurais fait ce dont « tu m'accuses, à quoi servirait-il de me trancher la « tête avec l'épée? Je serai ton esclave, je serai le « serviteur de ta famille. » Bahram dit à Guiv : « Qui- « conque est né doit mourir; mais quoique Tejaou « m'ait blessé, il ne faut pas qu'il boive pour cela le « poison de la mort. Ne lui arrache pas sa tête cou- « pable, laisse-le vivre pour qu'il fasse vivre ma mé- « moire dans le monde. » Mais Guiv regarda son frère, si grièvement blessé; il regarda Tejaou le cruel, lié

de cordes, et il poussa un cri de rage, le saisit à la barbe et lui trancha la tête comme à une alouette. A cette vue, le vaillant Bahram s'écria d'une voix telle que personne n'en a jamais entendu de semblable : « Si je le tue, ou que je le laisse tuer devant « mes yeux, mon frère ou un de mes parents seront « tués; » et en prononçant ces paroles, il mourut. Telle est la manière d'agir et la nature du monde, que quiconque cherche à saisir les rênes du pouvoir doit avant tout tremper ses mains dans le sang; il faut qu'il tue, ou qu'il se laisse tuer douloureusement. Ne cherche donc pas, autant que tu pourras, à jouer un rôle dans le monde.

Guiv se plaça devant lui, poussa des cris de douleur, et se couvrit la tête de poussière noire; il lia, en se lamentant, le corps de Bahram sur le cheval de Tejaou, le confia à Bijen, et monta lui-même à cheval. L'ayant ramené du champ de bataille, il lui construisit un mausolée à la manière des Iraniens, remplit son crâne de musc et d'ambre, enveloppa son corps avec de la soie de la Chine, le plaça sur un trône d'ivoire, comme on place les rois, et suspendit sa couronne au-dessus de lui; ensuite on peignit la porte du tombeau en rouge et en bleu, et tu aurais dit que Bahram n'avait jamais vécu. L'armée des Iraniens partit, affligée de la perte de Bahram et de la manière dont la fortune avait tourné.

LES IRANIENS REVIENNENT AUPRÈS DE KHOSROU.

Lorsque le soleil eut levé sa tête brillante au-dessus de la montagne, et que la couronne du jour lumineux eut paru, l'armée, qui avait été dispersée, se réunit, et les braves se dirent entre eux : « Les Iraniens ont fait de si grandes pertes, la fortune du roi a été *si entièrement* éclipsée, la main des Turcs a été si victorieuse dans la bataille, que l'armée ne peut plus tenir la campagne; il faut de toute nécessité que nous retournions auprès du roi et que nous voyions la tournure que prendra le sort. Si le roi n'a pas envie de recommencer la guerre, toi et moi nous n'avons pas de raison pour la désirer; car les fils ont perdu leurs pères, les pères ont perdu leurs fils; un grand nombre d'Iraniens sont morts, et ceux qui survivent ont le cœur brisé. Mais si le roi nous ordonne de combattre de nouveau, s'il rassemble une armée glorieuse, nous partirons de nouveau, ne respirant que vengeance et combats, nous rendrons la terre étroite pour nos ennemis. » C'est dans ces dispositions, et les yeux remplis de larmes, le cœur fondant de douleur, qu'ils quittèrent ce pays, pleurant la mort de leurs frères et soupirant au souvenir de leurs parents; ils se dirigèrent vers le Kasehroud, en disant adieu à ceux qui étaient morts.

Une ronde sortit du camp des Turcs, et ne trou-

vant personne dans le camp iranien, elle fit savoir sur-le-champ à Piran que les Iraniens avaient disparu. Aussitôt que le Sipehbed Piran eut reçu cette nouvelle, il envoya en secret de tous côtés des espions, et lorsqu'il se fut assuré que ces guerriers, qui portaient si haut la tête, s'étaient retirés, son cœur se sentit délivré de tout souci. Il se mit en marche avec son armée de grand matin, et fit le tour du camp; il trouva la montagne et les vallées, la plaine et les ravins remplis de tentes de toute grandeur et sans nombre; il en distribua à son armée et en garda une partie; il était confondu par l'incertitude du sort. Tantôt notre fortune nous porte en haut, tantôt elle nous précipite en bas; tantôt nous sommes gais, tantôt dans l'angoisse. Passons donc nos jours en tenant en main la coupe qui illumine le monde.

Piran envoya pendant le temps du sommeil un dromadaire pour porter à Afrasiab cette nouvelle, qui combla de joie le roi, et le délivra de ses sollicitudes et de ses peines; toute l'armée partagea son bonheur; les braves élevèrent des pavillons sur la route, convrirent d'étoffes les terrasses et les portes, et répandirent des pièces d'argent sur la tête de Piran. Lorsque celui-ci s'approcha de la ville royale, Afrasiab alla au-devant de lui avec un grand cortége et le bénit en disant : « Tu n'as pas ton pareil parmi « les Pehlewans. » Pendant deux semaines, le son des harpes et des rebecs se fit entendre dans le palais

d'Afrasiab; la troisième semaine, Piran, comblé de bonheur, se décida à partir *pour Khoten*. Le roi prépara pour lui des présents si nombreux, que tu perdrais patience si je voulais te les énumérer; *il lui envoya* de l'or et des joyaux dignes d'un roi, des ceintures d'or brodées de pierreries, des chevaux arabes à la bride d'or, des épées indiennes au fourreau d'or, un trône magnifique d'ivoire et de bois de tek, des bracelets de turquoises et une couronne d'ambre, des esclaves chinoises et des esclaves de Roum *portant* des coupes de turquoise remplies de musc et d'ambre; il lui envoya ces présents et lui adressa beaucoup de conseils, disant : « Entoure-toi « de Mobeds, et sois vigilant, préserve ton armée *des* « *embûches* de l'ennemi, envoie de tous côtés des es- « pions prudents; car Keï Khosrou est maintenant « maître de grands trésors, et sa justice et sa géné- « rosité font fleurir son empire. Tu as de la naissance, « du pouvoir, un trône et une couronne, ne demande « pas autre chose; ne te fie pas à ton ennemi parce « qu'il s'est retiré, et cherche à savoir de temps en « temps *ce qu'il médite*. Observe les provinces dont « Rustem est le Pehlewan, car au moment où tu t'en- « dormirais dans ta confiance, il se jetterait sur toi. « C'est le seul homme qui m'inspire de l'inquiétude, « car il ne sait que faire la guerre, et je crains tou- « jours qu'il ne s'élance de sa résidence et n'envahisse « inopinément le Touran. »

Piran reçut tous ces conseils comme il convenait au chef des armées et à un parent du roi; ensuite il partit avec son cortége pour le pays de Khoten, et *arrivé là*, il envoya de tous côtés des espions pour avoir en tout temps des nouvelles de Rustem.

L'histoire de Firoud est finie: écoute maintenant celle de la guerre de Kamous.

FIN DU TOME DEUXIÈME.